BIBLIOTECA NAZ.
XXXIV
B
16
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXIV
B
16
NAPOLI

A. Coypel. In.

C. Simonneau. Sc.

Ego nec Studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium. .. Horat.

ABREGÉ
DE LA VIE
DES PEINTRES,
Avec des réflexions sur leurs Ouvrages,

Et un Traité du Peintre parfait ;
De la connoissance des Desseins ;
De l'utilité des Estampes.

Par M. DE PILES.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

SECONDE EDITION,

Revûë & corrigée par l'Auteur ; avec un abregé de sa Vie, & plusieurs autres additions.

A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.

M DCC XV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PREFACE.

PLusieurs Auteurs ont écrit & même fort au long, les vies des Peintres ; Vasari, Ridolfi, Carlo Dati, Baglioni, Soprani, le Comte Malvasie, Pierre Bellori, Van-Mandre, & Corneille de Bie, en ont fait quatorze gros volumes. Depuis peu Felibien nous en a donné cinq, & Sandrart un grand infolio, sans compter plusieurs vies particulieres qui ont été imprimées : ainsi je ne prétens rien dire de nouveau dans cet abregé. J'y ai seulement eu en vûe la commodité des Peintres & des curieux qui n'ont pas beaucoup de tems à donner à

une lecture de plaiſir, ou qui ayant déja lû les originaux, ſeront bien-aiſes qu'on leur en rafraichiſſe la mémoire. D'ailleurs ce qui groſſit la plûpart des livres dont nous venons de parler, c'eſt des deſcriptions de Tableaux qui ne ſont pas du goût de tout le monde, & qui demandent une fort grande attention. J'ai donc crû que je devois d'autant plus me diſpenſer de rapporter ici ces déſcriptions, qu'il eſt aiſé d'y avoir recours. Je me ſuis donc contenté de donner, autant que je l'ai pû faire, une idée générale des Peintres, dont les Ouvrages ſont en quelque eſtime dans le monde. J'ai voulu ſeulement toucher en peu de mots

les choſes les plus eſſentielles : comme le païs, le pere, le jour de la naiſſance, le maître, les Ouvrages en général avec les lieux où ils ſe trouvent, le talent, les actions remarquables, le tems de la mort, & les diſciples de chaque Peintre : & quand j'ai manqué de ſatisfaire à quelques-unes de ces circonſtances, c'eſt que je n'en ai pas été éclairci.

Je ne parle que des principaux Peintres, c'eſt-à-dire, de ceux qui ont contribué au renouvellement de la Peinture, ou qui l'ont élevée au degré de perfection, dans lequel nous la voyons, ou enfin dont les Ouvrages ont entrée dans les cabinets des Curieux : car il y

a beaucoup de Peintres, qui bien qu'ils ne ſoient pas du premier ordre, ne laiſſent pas d'être fort eſtimés. On en trouvera ici quelques-uns dont le mérite eſt médiocre généralement parlant, mais qui ont quelque talent particulier, ou qui font connoître que la Peinture n'a pas été négligée dans le païs où ils ont pris naiſſance. Il y en a dont on ne dit que peu de choſe, & d'autres même que l'on ne fait que nommer pour ne point perdre le fil de l'hiſtoire, & pour marquer ſeulement le tems où ils vivoient ; parce qu'ils peuvent être connus de quelques Curieux, s'ils ne le ſont pas de tous. Il y en a auſſi où je me

ſuis étendu davantage, parce que perſonne n'en a encore écrit, ou que j'en rapporte des particularités dont j'ai eu de nouveaux mémoires ; ſi j'en ai omis quelques-uns faute de notion ou faute d'exactitude, je tâcherai de réparer ce défaut dans une autre édition.

Quoique cet abregé ſoit, comme je viens de dire, d'une aſſez grande commodité pour bien des gens, il n'a point été la principale intention de cet Ouvrage, & je n'y ai pas tant regardé la connoiſſance des actions des Peintres, que celle du degré de leur mérite. C'eſt dans cette vûe que j'ai mis à la fin de la vie des principaux Maîtres, c'eſt-à-dire, de ceux dont

on parle le plus, les réflexions que j'ai crû les plus propres à découvrir leur caractere. Car pour les autres dont les Ouvrages ſont peu connus, ou qui ne doivent être conſiderés que comme des diſciples attachés à leurs Maîtres, ainſi que des branches à leur tronc ; j'ai crû qu'il ſuffiroit d'avoir inſeré dans leur vie le peu que j'en avois à dire, & que d'ailleurs le Lecteur en auroit aſſez peu de curioſité.

Comme il n'y a point de Peintre médiocre qui n'ait quelquefois bien peint, ni d'excellent Peintre qui n'ait fait des choſes médiocres, ce n'eſt pas ſur un nombre choiſi de leurs Tableaux, mais ſur le

général de leurs Ouvrages que j'expoſerai mes ſentimens.

J'ai déliberé long-tems ſi je les abandonnerois au public, & j'en ai prévû tous les inconveniens & toutes les difficultés. Dans une matiere où l'on confond ſouvent le goût avec la raiſon, il eſt impoſſible de contenter tout le monde : Je ſuis perſuadé que les Curieux qui ont des Tableaux d'un Peintre, trouveront que je n'en aurai pas parlé aſſez avantageuſement : enfin j'ai connu que ce n'étoit point aſſez pour découvrir les talens des grands maîtres, d'avoir vû les plus beaux Tableaux de l'Europe, & que l'attention que j'ai apportée à les examiner, n'étoit

point un assez bon garant pour autoriser mes paroles : mais qu'il falloit une profonde connoissance des Principes de la Peinture, & du génie pour en faire l'application. J'avoue que j'ai trouvé cette entreprise au-dessus de mes forces ; & n'ayant rien voulu dire de mon chef, je me suis contenté de mesurer mes pensées aux maximes établies par les meilleurs Peintres & par les meilleurs auteurs qui ont tâché dans leurs Ouvrages de nous proposer la perfection.

C'est donc pour mettre à couvert de témérité les jugemens que j'ai faits des Ouvrages en général des principaux Peintres, que j'ai trouvé à propos de donner ici l'idée du

Peintre parfait, ſur laquelle je me ſuis reglé. Quoique j'aie tâché de la rendre juſte, je ne prétens pas ôter à perſonne la liberté d'en faire l'application ſelon ſon goût, comme je le fais ſelon le mien : car je ſuis bien perſuadé que chacun ne voit pas également tout ce qu'il y a à voir dans un Ouvrage, & ſi mon deſſein n'eſt pas en cela au gré de quelques-uns, d'autres ſeront bien-aiſes qu'on leur ait au moins donné lieu d'exercer leur jugement.

ABREGÉ DE LA VIE DE M. DE PILES.

IL eſt juſte de traiter en peu de mots ce qui regarde la perſonne & les talens de M. de Piles, & de lui rendre, à peu-près, les honneurs qu'il a rendus lui-même aux hommes célebres dont il parle dans cet ouvrage.

Roger de Piles étoit d'une famille du Nivernois diſtinguée dans le païs par la Nobleſſe, par les biens, & par les emplois. Il nâquit à Clamecy l'an 1635. Il fut tenu ſur les fonts de Baptême par le Duc de Bellegarde, qui étoit pour lors à Clamecy, & par la Ducheſſe de Nevers. Il fit ſes premieres études par-

tie à Nevers & partie à Auxerre, & vint enſuite à Paris pour y étudier en Philoſophie. Il étoit logé chez ſon oncle l'Abbé d'Orbec, Chanoine de l'Egliſe Cathédrale, d'où il alloit tous les jours au College du Pleſſis. Comme il avoit de l'eſprit & de la pénétration, il réuſſiſſoit également bien dans les ſciences ſpeculatives & dans les lettres humaines. Quand ſon cours fut fini & qu'il eût pris les premiers degrés, il étudia pendant trois ans la Théologie dans les Ecoles de Sorbonne ; mais ni les études profanes ni les ſacrées ne l'occupoient pas tout entier, & la Peinture a fait dans tous les tems de ſa vie une partie de ſon application. Il s'attacha de bonne heure à deſſiner ſous le célebre Frere Luc Recollet, deſſinateur & compoſiteur aſſez bon, mais mauvais coloriſte : en quoi M. de Piles a eu dans la ſuite un grand avantage ſur ſon maître. Celui-ci trouvant dans ſon éleve un Goût

naturel & de grandes diſpoſitions, le mit bientôt en état de deſſiner d'après l'Antique. Ils prirent l'un pour l'autre une amitié qui n'a fini qu'avec leur vie.

Il avoit fait en même tems connoiſſance avec Alphonſe du Freſnoy, qui l'eſtima aſſez pour lui communiquer ſon poëme Latin ſur la peinture, qui n'avoit point encore paru. M. de Piles en ſentit auſſi-tôt tout le mérite; mais jugeant auſſi qu'un ouvrage Latin, où la briéveté avec la gêne des vers met ſouvent de l'obſcurité, ne ſeroit pas à la portée de tous les Peintres; il le traduiſit en François, parce que M. du Freſnoy qui avoit promis de le traduire differoit toujours, ſoit qu'il en craignît la peine, ſoit qu'il aimât mieux s'occuper à de nouvelles choſes, que de revenir ſur les mêmes idées, ſans aucun autre profit pour lui que de faire paſſer dans une langue vulgaire, ce qu'il avoit ſû ex-

primer dans une langue ſavante. Il ſût gré à M. de Piles de ſon travail, & revit avec ſoin ſa traduction. La mort qui le ſurprit avant que M. de Piles eût achevé les remarques, lui déroba le plaiſir de voir ſes préceptes expliqués dans toute leur étendue avec une clarté & une intelligence merveilleuſe.

Cet ouvrage qui eſt le premier que M. de Piles ait compoſé, n'a pourtant pas paru le premier. Car comme le manuſcrit de M. de Piles étoit parmi les papiers de du Freſnoy, qui à ſa mort furent mis entre les mains de M. Mignard, M. de Piles fut quelques années ſans le ravoir. On ne peut pas ſoupçonner que cet habile Peintre eût peine à voir publier en François le ſecret de ſon Art. Il eſt plus juſte de croire que M. Mignard avoit une ſi haute idée du poëme Latin, que ſelon lui, nulle traduction ne pourroit lui faire

honneur. Ce fut apparemment dans cette vûe qu'il ſe contenta de le faire paroître en Latin ; mais le peu de débit qu'eut l'ouvrage fit voir qu'il s'étoit trompé, & juſtifia le deſſein de M. de Piles : car aïant retiré, comme il put, ſa traduction des mains de M. Mignard, il la fit imprimer à côté du Latin avec ſes remarques, & dans le cours de l'année il eut le plaiſir d'en voir trois éditions. M. Dryden fameux Poëte Anglois dont entr'autres ouvrages nous avons une traduction entiere de Virgile en vers Anglois, a redonné en proſe Angloiſe tout ce que contient l'édition de M. de Piles. Il y a joint une longue & belle Préface ſur le parallele de la poëſie & de la Peinture, & des additions qui augmentent le mérite de ſon Livre, qui eſt un des derniers que M. Dryden ait donné au Public. Il parut à Londres en 1695. & l'on n'a rien oublié pour faire une im-

preſſion qui répondît à la réputation de l'original & du traducteur.

Dans le tems que M. de Piles travailloit ſur du Freſnoy, il étoit déja auprès de M. Amelot, celui qui eſt aujourd'hui Conſeiller d'Etat, & que la grandeur de ſon génie & de ſes emplois rendent depuis long-tems célebre dans toute l'Europe. Car en l'année 1662. M. Ménage qui connoiſſoit M. de Piles pour loger avec lui dans la même maiſon du Cloître Notre-Dame, crût rendre ſervice à M. Amelot, Maître des Requêtes, & ancien Préſident du grand Conſeil, en le lui propoſant pour l'éducation de ſon fils qui avoit ſept ans. Un homme ſage eſt bienheureux quand il donne ſes ſoins à un enfant dont le naturel ſe porte de lui-même à la vertu. C'eſt ce qui rendit ſi agréable à M. de Piles un emploi que les autres trouvent ſi rude. Il entra donc chez M. le Préſident Amelot en 1662. & de-

meura auprès de ſon fils pendant tout le cours de ſes études, qui fut d'environ neuf ans. Il voïoit avec raviſſement le ſuccès de ſes ſoins, qui d'ailleurs ont été la ſource de ſa fortune, & de la grande conſidération qu'il a eûe depuis dans le monde. Il a toujours conſervé un attachement véritable pour toute la maiſon de Meſſieurs Amelot, & il en a toujours été traité avec beaucoup d'amitié & de diſtinction. M. le Préſident, pere de ſon éleve, avoit ſolidement travaillé à lui faire un établiſſement. Et après ſa mort, qui arriva en 1671. Madame la Préſidente Amelot continua toujours d'avoir chez elle M. de Piles : & pour reconnoître ſes ſervices, elle lui donna un fonds conſiderable, qui placé ſur l'Hôtel de Ville de Lyon, pouvoit le mettre à ſon aiſe le reſte de ſa vie.

Au commencement de l'année 1673. M. Amelot qui avoit alors

dix-huit ans, & qui venoit de finir ſon Droit, alla en Languedoc avec ſon oncle l'Evêque de Lavaur, celui qui depuis fut Archevêque de Tours. L'envie de s'inſtruire & de mettre à profit un tems que les autres jeunes gens n'ont que trop accoutumé de perdre, lui fit demander à Madame la Préſidente Amelot la permiſſion de faire le voïage d'Italie. Elle y conſentit avec plaiſir, & lui envoïa M. de Piles à Montpellier pour l'accompagner. M. de Piles eut lieu de ſatisfaire ſon goût pour la Peinture pendant ce voïage qui fut de quatorze mois, & il vit tout à loiſir ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux en Italie. M. le Duc & M. le Cardinal d'Eſtrées étoient pour lors à Rome : M. Amelot étoit logé avec eux dans le Palais Farnéſe. Et ce ne fut pas un avantage médiocre pour M. de Piles, que de ſe faire connoître à ces deux illuſtres Freres, & ſur-tout

au Cardinal, qui joignoit à ſes grandes qualités une inclination naturelle pour les beaux Arts, dont il connoiſſoit tout le prix. M. Amelot revenu à Paris en 1674. & auſſi-tôt reçû Conſeiller au Parlement, rendit à M. de Piles tout ſon loiſir.

Ce fut pour lors qu'il écrivit ſur la Peinture, & que joignant la théorie à la pratique, il ſe rendit illuſtre parmi les Peintres & parmi les connoiſſeurs. Son mérite lui attira auſſi l'eſtime & l'amitié de pluſieurs perſonnes de qualité, qui aimoient encore plus en lui ſa probité & ſa candeur, que ſes talens. M. le Duc de Richelieu lui a ſouvent donné des marques d'une bonté particuliere: il vouloit l'avoir ſans ceſſe auprès de lui, & comme M. de Piles lui avoit dédié quelques-uns de ſes ouvrages, il lui fit préſent d'un fameux tableau de Rubens, qui repréſente David & Abigaïl: & qui a été depuis à M. le Duc de Grammont.

En 1682. M. Amelot, qui depuis cinq ans, étoit Maître des Requêtes, fut nommé Ambaſſadeur du Roi à Veniſe. Il engagea M. de Piles à l'accompagner en qualité de Secretaire de l'Ambaſſade. Ce voïage avoit duré près de trois ans, pendant leſquels M. de Piles ſe délaſſoit des affaires, par la vûe des beaux tableaux qui ſont l'ornement de cette grande Ville, lorſque M. Amelot reçût ordre de paſſer à l'Ambaſſade de Portugal. Dans le même tems M. de Louvois, qui étoit Miniſtre de la guerre, & Sur-intendant des Bâtimens, aïant ſû que M. Amelot avoit auprès de lui un homme d'une grande intelligence dans la Peinture, & capable même de quelque choſe de plus important à l'Etat, écrivit à M. Amelot de diſpoſer M. de Piles à aller en Allemagne voir les riches Cabinets que l'on diſoit y être en grand nombre, ſur-tout à Gratz, afin d'y acheter des Ta-

bleaux pour le Roi. Mais il ordonna en même tems à M. de Piles de paſſer à Vienne, où le Marquis de Chiverny étoit alors Envoïé extraordinaire du Roi ; & de s'informer exactement de la ſituation des affaires. M. de Piles aïant exécuté avec tout le ſoin poſſible cette commiſſion, revint à Paris en rendre compte au Miniſtre, & rejoindre M. Amelot, qui partit en 1685. pour Liſbonne, où il l'accompagna en la même qualité qu'il avoit eue auprès de lui à Veniſe. Comme on avoit parlé de marier M. le Prince de Conti le dernier mort, qui étoit alors Prince de la Roche-ſur-Yon avec l'Infante de Portugal, fille du premier lit du feu Roi Pierre II. M. de Piles ſe chargea de faire comme il pourroit le Portrait de cette Princeſſe. Il la voïoit à la Tribune de l'Egliſe, lorſque le hazard lui faiſoit déranger le voile qui lui couvroit le viſage. Ce même hazard faiſoit qu'il la voïoit quel-

quefois aux fenêtres du Palais : & quoiqu'il ne l'eût vûe qu'à peine, il en avoit tellement ſaiſi tous les traits, qu'il en fit un Portrait très-reſſemblant, que M. Amelot conſerve encore dans ſon Cabinet. En 1687. M. de Piles aïant été envoïé à la Cour par M. Amelot avec des dépêches de conſéquence, il revint par Madrid ; & comme rien ne le preſſoit, il y demeura huit jours pour voir les magnifiques Tableaux du Roi d'Eſpagne, tant au Palais de Madrid, qu'à l'Eſcurial. Le Marquis de Feuquiere qui étoit alors Ambaſſadeur du Roi en Eſpagne, fit à M. de Piles tout l'accueil que méritoit la place qu'il occupoit, & la réputation qu'il avoit de vertu, d'eſprit & d'intelligence.

M. de Piles ne pouvoit quitter M. Amelot. Il le ſuivit dans l'ambaſſade de Suiſſe en 1689. il y ſigna le Traité de neutralité, que M. Amelot avoit conclu avec les Can-

tons ; & parce que ce traité étoit très-agréable au Roi, M. Amelot pour donner une marque de distinction à M. de Piles, le chargea de le porter à Sa Majesté.

En 1692. M. de Piles fut envoïé en Hollande pour y demeurer *incognito*, sur les prétextes que lui fournissoit sa réputation parmi les curieux de peinture, & en effet pour y agir de concert avec les personnes qui souhaitoient la paix. Nous ne dirons point ici ce qui le fit découvrir pour ce qu'il étoit : il suffit de dire qu'il fut arrêté par ordre de l'Etat, & retenu prisonnier à la Haye pendant l'espace de deux ans ; mais le peuple de la Haye qui étoit las de la guerre, & qui apprit que M. de Piles n'étoit en prison que pour avoir voulu procurer la paix, s'étant mis en devoir de le délivrer, on le transfera au Château de Louvestein, où il fut gardé encore pendant trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à

la

la paix de Riſwik. Il s'occupa dans ſa priſon à compoſer les Vies des Peintres : & comme dans une ſolitude ſi grande & ſi longue on ne peut pas toûjours travailler, il s'amuſoit à élever des oyſeaux, & à leur apprendre mille choſes. Il leur donna à tous la liberté le jour qu'il la recouvra lui-même. Malgré ces délaſſemens, ſa ſanté fut fort alterée par les incommodités & la longueur de ſa priſon. A ſon retour en France, le Roy lui donna une penſion.

M. Amelot, qui depuis dix ans étoit Conſeiller d'Etat, fut choiſi en 1705. pour aller à la Cour d'Eſpagne Ambaſſadeur extraordinaire. M. de Piles l'y ſuivit malgré ſon grand âge & ſes infirmités ; mais l'air de Madrid lui fut ſi contraire, qu'il fut obligé d'en revenir la même année. Depuis ce voyage il a vêcu encore quatre ans dans ſes occupations ordinaires & dans une grande pieté. Il mourut le 5. d'Avril de l'an-

née 1709. âgé de ſoixante-quatorze ans.

Il avoit l'eſprit naturellement reglé & méthodique, ſes idées étoient nettes & juſtes : ce qui étoit cauſe qu'on n'a jamais vû varier en lui ni les jugemens ni la conduite de ſa vie, qui a été d'une égalité parfaite. Il étoit bon ami, ſûr, fidele, & très-diſcret. Ces qualités étoient la ſuite de ſon caractere vrai & ſimple. Il avoit un grand fonds de Religion, & il rempliſſoit ſcrupuleuſement tous ſes devoirs.

Sa maniere de peindre conſiſtoit dans une imitation parfaite des objets, & dans une grande intelligence du Clair-obſcur & du Coloris. Les principes qu'il s'étoit faits là-deſſus étoient ſi ſûrs, qu'ils lui tenoient lieu de l'uſage de peindre qu'il n'avoit pas. Il prenoit plaiſir à faire les Portraits de ſes amis. Il a peint entre autres feu M. Deſpreaux & Madame Dacier, & le mérite de ces

deux illuſtres perſonnes rendront ſon ouvrage immortel.

Il avoit pris ſoin de raſſembler un grand nombre de deſſeins des plus excellens maîtres, & entre autres pluſieurs études de Raphaël, que M. Croiſat le jeune a acheptées de ſes heritiers.

Dans les differens ouvrages que M. de Piles a donnés au public ſur la peinture, il a fait voir une grande admiration pour les Tableaux de Rubens, avec lequel il avoit non-ſeulement un rapport de Goût, mais encore quelque reſſemblance du côté de l'eſprit : car ils l'ont eû tous deux capable d'affaires. Mais pour ne parler que de la Peinture, quelques perſonnes accuſent M. de Piles d'avoir trop donné à Rubens. Nous n'entreprendrons pas de décider cette queſtion, qui a été agitée par de grands maîtres, dont les uns ſoûtenoient le Coloris, les autres le Deſſein. Nous dirons ſeule-

ment, & il eſt très-vrai, que dans les écrits que M. de Piles a publiés ſur ce ſujet, il a parfaitement bien démêlé les principes généraux de la peinture, & principalement les principes du Clair-obſcur, dont ſes plus grands adverſaires ont profité.

M. de Piles étoit Conſeiller d'honneur de l'Académie de Peinture & de Sculpture, dans laquelle il liſoit ſouvent les ſavantes diſſertations qu'il donnoit enſuite au public. Il étoit lié d'amitié avec pluſieurs des plus celebres Peintres, & ſur-tout avec M. Coypel, qui eſt préſentement à la tête de cette Academie. Leur amitié avoit commencé à Rome, lorſque M. Coypel n'étant encore qu'un enfant promettoit déja le grand ſuccès qu'il a eû depuis. M. de Piles pour une marque particuliere de ſon eſtime & de ſon amitié, lui a laiſſé en mourant une Vierge du Corrége peinte à *guazze*.

Les ouvrages qu'il a publiés ſont :

1. *Abregé d'Anatomie accommoaé aux Arts de Peinture & de Sculpture, & mis dans un ordre nouveau, dont la méthode eſt très-facile & débaraſſée de toutes les difficultés & choſes inutiles, qui ont toujours été un grand obſtacle aux Peintres pour arriver à la perfection de leur Art. Ouvrage très-utile à ceux qui font profeſſion du Deſſein. Mis en lumiere par François Tortebat, Peintre du Roi dans ſon Académie Royale de Peinture & de Sculpture* 1667. On doit certainement à M. de Piles cet ouvrage, quoiqu'il ait paru ſous un autre nom: c'eſt ce qu'on peut voir à la page 153. du Cours de Peinture. Du reſte les Figures ſont tirées du Livre de Vezale pour lequel le Titien les avoit deſſinées. Tortebat étoit Peintre & Conſeiller de l'Académie de Peinture. Il peignoit dans la maniere de Voüet dont il étoit gendre, & dont il avoit été éleve.

II. *Converſations ſur la connoiſſance de la Peinture, & ſur le jugement qu'on doit faire des Tableaux, où par occaſion il eſt parlé de la Vie de Rubens, & de quelques-uns de ſes plus beaux ouvrages.* 1677.

III. *Diſſertation ſur les ouvrages des plus fameux Peintres.* 1681.

IV. *Les premiers Elémens de la Peinture pratique, enrichis de Figures de proportion meſurées ſur l'Antique, deſſinées & gravées par Jean Baptiſte Corneille, Peintre de l'Académie Royale.* 1684.

V. *L'Art de Peinture de C. A. du Freſnoy, traduit en François, enrichi de Remarques.*

VI. *Vies des Peintres, &c.* Cet ouvrage a été auſſi traduit en Anglois. Dans l'édition que l'on donne ici au public, on a ajoûté pour la ſatisfaction des curieux, le ſecond article de M. de la Hire, celui de M. Mignard, celui de M. Coypel, celui de Mademoiſelle Cheron, & celui de Carlo-

Maratti. Ces articles qui ſont de mains differentes, rendront le Recueil plus complet.

VII. *Dialogue ſur le Coloris.* 1699.

VIII. *Cours de Peinture par principes.* 1708.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

L'IDÉE *du Peintre parfait, pour ſervir de regles aux jugemens que l'on doit porter ſur les Ourrages des Peintres.* Page 1
Remarques & Eclairciſſemens ſur la précédente Idée.
CHAPITRE PREMIER. *Du Génie.* 12
CHAP. II. *De la néceſſité du Génie.* 14
CHAP. III. *Qu'il eſt bon de ſe ſervir des Etudes d'autrui ſans aucun ſcrupule.* 16
CHAP. IV. *De la Nature. Des Actions de la Nature, & des Actions d'habitude, & d'éducation.* 21
CHAP. V. *En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature.* 22
CHAP. VI. *De l'Antique.* 24
CHAP. VII. *Du grand Goût.* 27
CHAP. VIII. *De l'Eſſence de la Peinture.* 28.
CHAP. IX. *Si la fidelité de l'Hiſtoire eſt de l'eſſence de la Peinture.* 29
CHAP. X. *Des Idées imparfaites de la Peinture.* 33

CHAP. XI. *Comment les reſtes de l'Idée imparfaite de la Peinture ſe ſont conſervés depuis ſon rétabliſſement dans l'eſprit de pluſieurs.* 35

CHAP. XII. *Compoſition. Premiere Partie de la Peinture.* 41

CHAP. XIII. *Deſſein. Seconde Partie de la Peinture.* 42

CHAP. XIV. *Des Attitudes.* 43

CHAP. XV. *Des Expreſſions.* Ibid.

CHAP. XVI. *Des Extrêmités.* 44

CHAP. XVII. *Des Draperies.* 45

CHAP. XVIII. *Du Païſage.* 48

CHAP. XIX. *De la Perſpective.* 49

CHAP. XX. *Du Coloris. Troiſiéme Partie de la Peinture.* 50

CHAP. XXI. *De l'Accord des Couleurs.* 51

CHAP. XXII. *Du Pinceau.* 53

CHAP. XXIII. *Des Licences.* 54

CHAP. XXIV. *De quelle autorité les Peintres ont répreſenté ſous des Figures humaines les choſes divines, & celles qui ſont ſpirituelles ou inanimées.* 55

CHAP. XXV. *Des Figures nues, & où l'on peut s'en ſervir.* 60

CHAP. XXVI. *De la Grace.* 64

CHAP. XXVII. *Des Deſſeins.* 66

CHAP. XXVIII. *De l'utilité des Eſtampes, & de leur uſage.* 74

CHAP. XXIX. *De la connoiſſance des Tableaux.* 91

Table des des Chapitres.

LIVRE II.

Abregé de la Vie des Peintres Grecs, & premiérement de l'origine de la Peinture. 105

LIVRE III.

Abregé de la Vie des Peintres Romains & Florentins. 129

LIVRE IV.

Abregé de la Vie des Peintres Venitiens. 241

LIVRE V.

Abregé de la Vie des Peintres Lombards, 287

LIVRE VI.

Abregé de la vie des Peintres Allemans & Flamans. 334

LIVRE VII.

Abregé de la Vie des Peintres François. 446

Des differens Goûts des Nations. 538

NOMS DES PEINTRES dont on a ſéparé les Reflexions ſur leurs Ouvrages d'avec leurs Vies.

LEONARD DE VINCI. 157
Raphaël. 165
Jules Romain. 176
Polidore de Caravage. 187
Le Parméſan. 195
Perin del Vago. 200
Michelange Bonarotti. 210
Jean Bellin. 243
Le Giorgion. 246
Le Titien. 250
Les Baſſans. 260
Tintoret. 261
Paul Veronéſe. 266
Le Corrége. 287
Les Caraches. 290
Le Guide. 305
Le Dominiquin. 312

Lanfranc. 316
L'Albane. 321
Le Guerchin. 324
Michelange de Caravage. 328
Albert Dure. 336
Rubens. 382
Vandeik. 403
Rembrant. 421
Pouſſin. 457
Stella. 472
Du Freſnoy. 483
Champagne. 497
Le Brun. 505

LIVRE PREMIER.

L'IDE'E DU PEINTRE PARFAIT,

Pour ſervir de régle aux jugemens que l'on doit porter ſur les ouvrages des Peintres.

LE Génie eſt la premiere choſe que l'on doit ſuppoſer dans un Peintre. C'eſt une partie qui ne peut s'acquerir ni par l'étude, ni par le travail ; il faut qu'il ſoit grand pour répondre à l'étendue d'un Art qui renferme autant de connoiſſances que la Peinture, & qui exige beaucoup de tems & d'application pour les acquerir. Suppoſé donc une heureuſe naiſſance, le Peintre doit regarder la nature viſible, comme ſon objet ; il doit en avoir une idée, non-ſeulement comme elle ſe voit fortuitement dans les ſujets particuliers : mais comme elle doit être en elle-même ſelon ſa perfection, & comme

Le Génie.

La Nature parfaite.

elle ſeroit en effet, ſi elle n'étoit point détournée par les accidens.

L'Antique. Comme il eſt très-difficile de trouver cet état parfait de la nature, il faut que le Peintre ſe prévale de la recherche que les Anciens en ont faite avec beaucoup de ſoins & de capacité, & qu'il ſe ſerve des exemplaires qu'ils nous en ont laiſſés dans les ouvrages de Sculpture, qui malgré la fureur des Barbares, ſe ſont conſervés, & ſont venus juſqu'à nous. Il faut, dis-je, qu'il ait une ſuffiſante connoiſſance de l'Antique, & qu'il lui ſerve pour faire un bon choix du naturel : parce que l'Antique a toujours été regardé par les habiles de tous les tems comme la régle de la Beauté.

Le grand Goût. Qu'il ne ſe contente pas d'être exact & régulier, qu'il répande encore un grand goût dans tout ce qu'il fera, & qu'il évite ſurtout ce qui eſt bas & inſipide.

Ce grand Goût dans l'Ouvrage du Peintre eſt, Un uſage des effets de la nature bien choiſis, grands, extraordinaires, & vraiſemblables : *Grands*, parce que les choſes ſont d'autant moins ſenſibles qu'elles ſont petites ou partagées ; *Extraordinaires*, car ce qui eſt ordinaire ne touche point, & n'attire pas l'attention ; *Vraiſemblables*, parce qu'il faut que ces choſes grandes & extraordinaires paroiſſent poſſibles, & non chimeriques.

Qu'il ait une idée juſte de ſa profeſſion que l'on définit de cette ſorte, *Un Art, qui par le moyen du deſſein & de la couleur, imite ſur une ſuperficie plate tous les objets viſibles.* Par cette définition on doit comprendre trois choſes, le Deſſein, le Coloris & la Compoſition : & bien que cette derniére partie n'y paroiſſe pas bien nettement exprimée, elle peut néanmoins s'entendre par ces derniers mots, *Objets viſibles*, qui embraſſent la matiére des ſujets que le Peintre ſe propoſe de repréſenter. Le Peintre doit connoître & pratiquer ces trois parties dans la plus grande perfection qu'il eſt poſſible. On va les expoſer ici avec les parties qui en dépendent. *Definition de la Peinture.*

La Compoſition contient deux choſes, l'Invention & la Diſpoſition. Par l'Invention, le Peintre doit trouver & faire entrer dans ſon ſujet les objets les plus propres à l'exprimer & à l'orner : & par la Diſpoſition il doit les ſituer de la maniere la plus avantageuſe, pour en tirer un grand effet, & pour contenter les yeux, en faiſant voir de belles parties : il faut qu'elle ſoit bien contraſtée, bien diverſifiée, & liée de groupes. *La Compoſition. I. Partie.*

Que le Peintre deſſine correctement d'un bon goût & d'un ſtyle varié, tantôt héroïque & tantôt champêtre, ſelon le carac- *Le Deſſein II. Partie.*

tére des figures que l'on introduit : car l'élegance des contours qui convient aux Divinités, par exemple, ne convient nullement aux gens du commun : les Heros & les ſoldats, les forts & les foibles, les jeunes & les vieillards doivent avoir chacun leurs diverſes formes ; ſans compter que la Nature, qui ſe trouve differente dans toutes ſes productions demande du Peintre une varieté convenable. Mais que le Peintre ſe ſouvienne que de toutes les maniéres de deſſiner, il n'y en a de bonne, que celle qui eſt mêlée du beau naturel & de l'Antique.

Les Attitudes. Que les Attitudes ſoient naturelles, expreſſives, variées dans leurs actions, & contraſtées dans leurs membres, qu'elles ſoient ſimples ou nobles, animées ou moderées ſelon le ſujet du Tableau & la diſcrétion du Peintre.

Les Expreſſions. Que les Expreſſions ſoient juſtes au ſujet ; que les principales figures en ayent de nobles, d'élevées & de ſublimes, & que l'on tienne un milieu entre l'exageré & l'inſipide.

Les Extrémités. Que les Extrémités, j'entens la tête, les pieds, & les mains ſoient travaillées avec plus de préciſion & d'éxactitude que tout le reſte, & qu'elles concourent enſemble à rendre plus expreſſive l'action des figures.

Que les Draperies ſoient bien jettées, que les plis en ſoient grands, en petit nombre autant qu'il eſt poſſible, & bien contraſtées ; que les étofes en ſoient épaiſſes, ou légeres ſelon la qualité & la convenance des figures ; qu'elles ſoient quelquefois ouvragées & d'eſpéce différente, & quelquefois ſimple, ſuivant la convenance des ſujets & des endroits du Tableau, qui demandent plus ou moins d'éclat pour l'ornement du Tableau & pour l'œconomie du tout enſemble. *Les Draperies.*

Que les Animaux ſoient principalement caractériſés par une touche ſpirituelle & ſpéciale. *Les Animaux.*

Que le Païſage ne ſoit point coupé de trop d'objets, qu'il y en ait peu, mais qu'ils ſoient bien choiſis. Et en cas qu'une grande quantité d'objets y ſoient renfermés, il faut qu'ils ſoient ingénieuſement groupés de lumiéres & d'ombres, que le ſite ne ſoit bien lié & bien dégagé, que les arbres en ſoient différens de forme, de couleur, & de touche autant que la prudence & la varieté de la Nature le requiérent, & que cette touche ſoit toujours légére & fretillante, pour parler ainſi : que les devans ſoient riches, ou par les objets, ou du moins par une plus grande exactitude de travail qui rend les choſes vraies & *Le Païſage.*

palpables : que le Ciel ſoit léger, & qu'aucun objet ſur la Terre ne lui diſpute ſon caractere à rien, à la réſerve des eaux tranquilles & des corps polis qui ſont ſuſceptibles de toutes les couleurs qui leur ſont oppoſées : des céleſtes comme des terreſtres. Que les nuages ſoient d'un bon choix, bien touchés & bien placés.

La Perſpective. Que la Perſpective ſoit réguliére, & non d'une ſimple pratique peu exacte.

Le Coloris. Que dans le Coloris, qui comprend deux choſes, la Couleur locale, & le Clair-obſcur ; le Peintre ait grand ſoin de s'inſtruire de l'une & de l'autre : c'eſt ce qui le diſtingue des artiſans qui ont de commun avec lui les meſures & les proportions ; & c'eſt encore ce qui le rend le plus véritable & le plus parfait imitateur de la Nature.

III. Partie.

La Couleur locale. La Couleur locale n'eſt autre choſe que celle qui eſt naturelle à chaque objet en quelque lieu qu'il ſe trouve, laquelle le diſtingue des autres objets, & qui en marque parfaitement le caractére.

Le Clair-obſcur. Et le Clair-obſcur eſt l'art de diſtribuer avantageuſement les lumiéres & les ombres, tant ſur les objets particuliers, que dans le géneral du Tableau : ſur les objets particuliers, pour leur donner le relief & la rondeur convenable : & dans le géneral

du Tableau, pour y faire voir les objets avec plaiſir, en donnant occaſion à la vûe de ſe repoſer d'eſpace en eſpace, par une diſtribution ingénieuſe de grands clairs, & de grandes ombres, leſquels ſe prêtent un mutuel ſecours par leur oppoſition; en ſorte que les grands clairs ſont des repos pour les grandes ombres; comme les grandes ombres ſont des repos pour les grands clairs. Mais quoique le Clair-obſcur comprenne, comme nous avons dit, la ſcience de bien placer tous les clairs & toutes les ombres, néanmoins il s'entend plus particuliérement des grandes ombres & des grandes lumieres. Leur diſtribution en ce dernier ſens, ſe peut faire de quatre façons. Premiérement par les ombres naturelles des corps. 2. Par les groupes: c'eſt-à-dire, en diſpoſant les objets d'une maniére que les lumiéres ſe trouvent liées enſemble, & les ombres pareillement enſemble, comme on le voit à peu près dans une grappe de raiſin, dont les grains du côté de la lumiére font une maſſe de clair, & les grains du côté oppoſé font une maſſe d'ombre, mais que le tout ne forme qu'un groupe & comme un ſeul objet; en ſorte pourtant qu'en cet artifice il ne paroiſſe aucune affectation: mais que les objets ſe trouvent ainſi ſitués naturellement & comme par hazard. 3. Par

les accidens d'une ombre dont la cauſe eſt ſuppoſée hors du Tableau. 4. Et enfin par la nature & le corps des couleurs que le Peintre peut donner aux objets ſans en alterer le caractére. Cette partie de la Peinture eſt le plus grand moyen dont le Peintre ſe puiſſe prévaloir pour donner de la force à ſes ouvrages, & pour rendre ſes objets ſenſibles tant en géneral qu'en particulier.

Je ne vois pas que l'artificedu Clair-obſcur ait été connu dans l'Ecole Romaine avant Polydore de Caravage, qui le trouva & qui s'en fit un principe; & je ſuis étonné que les Peintres qui l'ont ſuivi ne ſe ſoient pas aperçus que le grand effet de ſes ouvrages vient des repos qu'il a obſervés d'eſpace en eſpace, en groupant ſes lumiéres d'un côté & ſes ombres d'un autre, ce qui ne ſe fait que par l'intelligence du Clair-obſcur. Je ſuis étonné, dis-je, qu'ils aient laiſſé échaper cette partie ſi néceſſaire, & qu'ils l'aient fait ſans s'en apercevoir. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait quelques Ouvrages parmi ceux des Peintres Romains, où il ſe trouve du Clair-obſcur: mais on doit regarder cela comme un bon moment du Génie, ou comme l'effet du hazard plûtôt que d'un principe bien établi.

André Boſcoli Peintre Florentin a eu de forts preſſentimens du Clair-obſcur, com-

me on le voit par ſes Ouvrages : mais on doit au Giorgion le rétabliſſement de ce principe, dont le Titien ſon Competiteur s'étant aperçu, il s'en eſt prévalu dans tout ce qu'il a fait depuis.

Dans la Flandre, Otho Venius en jetta des fondemens ſolides, & les communiqua à Rubens ſon Eléve : celui-ci les rendit plus ſenſibles, & en fit tellement connoître les avantages & la néceſſité, que les meilleurs Peintres Flamans qui l'ont ſuivi, ſe ſont rendus recommandables par cette partie : car ſans elle, tous les ſoins qu'ils ont pris d'imiter ſi fidélement les objets particuliers de la Nature, ne ſeroient d'aucune conſidération.

L'accord des Couleurs.

Que dans la diſtribution de ſes couleurs il y ait un accord qui faſſe le même effet pour les yeux, que la Muſique pour les oreilles.

Unité d'objet.

Que s'il y a pluſieurs groupes de Clair-obſcur dans un Tableau, il faut qu'il y en ait un qui ſoit plus ſenſible, & qui domine ſur les autres, en ſorte qu'il y ait unité d'objet, comme dans la Compoſition, unité de ſujet.

Le Pinceau.

Que le Pinceau ſoit hardi & léger s'il eſt poſſible ; mais ſoit qu'il paroiſſe uni, comme celui du Corrége, ou qu'il ſoit inégal & raboteux, comme celui de Rem-

brant, il doit toûjours être moëlleux.

Les Licences. Enfin si l'on est contraint de prendre des licences, qu'elles soient imperceptibles, judicieuses, avantageuses, & autorisées; les trois premieres especes sont pour l'Art du Peintre, & la derniére regarde l'Histoire.

La Grace. Un Peintre qui possede son Art dans tous les détails que l'on vient de représenter, peut à la vérité s'assurer d'être habile, & de faire infailliblement de belles choses: mais ses Tableaux ne pourront être parfaits si la Beauté qui s'y trouve n'est accompagnée de la Grace.

La Grace doit assaisonner toutes les parties dont on vient de parler, elle doit suivre le Genie; c'est elle qui le soûtient & qui le perfectionne: mais elle ne peut, ni s'acquerir à fond, ni se démontrer.

Un Peintre ne la tient que de la Nature, il ne sait pas même si elle est en lui, ni à quel dégré il la possede, ni comment il la communique à ses Ouvrages: elle surprend le Spectateur qui en sent l'effet sans en pénétrer la véritable cause: mais cette Grace ne touche son cœur que selon la disposition qu'elle y rencontre. On peut la définir, *Ce qui plaît, & ce qui gagne le cœur sans passer par l'esprit.*

La Grace & la Beauté, sont deux choses

differentes : la Beauté ne plaît que par les régles, & la Grace plaît ſans les régles. Ce qui eſt Beau n'eſt pas toûjours gracieux, & ce qui eſt gracieux n'eſt pas toûjours beau ; mais la Grace jointe à la Beauté, eſt le comble de la Perfection : C'eſt ce qui a fait dire à un de nos plus illuſtres Poëtes, *Et la Grace plus belle encor que la Beauté.*

On a donné cette Idée du Peintre parfait le plus en abregé qu'on a pû, pour ne point ennuïer ceux qui n'ont aucun doute ſur les choſes qu'elle contient. Mais pour ceux qui en deſirent des preuves, on a tâché de les ſatisfaire dans les Remarques ſuivantes, dans leſquelles les uns & les autres trouveront que j'y traite pluſieurs matiéres qui ſe ſont préſentées naturellement, & qui ne leur ſeront peut-être pas indifférentes.

Les Remarques ſuivantes répondent par Chapitres aux parties qui compoſent l'Idée du Peintre parfait, deſquelles on a parlé dans le précedent Abregé, & le Lecteur doit ſuppoſer ces parties dans les Chapitres qui en traitent pour les éclaircir.

REMARQUES ET ECLAIRCISSEMENS sur la précedente Idée.

CHAPITRE PREMIER.

Du Genie.

PAr le mot de Génie, on a entendu diverſes choſes. Les Anciens ont crû que c'étoit un eſprit commis à la garde de l'homme, & qui lui inſpiroit les bonnes & les mauvaiſes actions. Les Payens en ont fait une Divinité; & la plûpart des hommes le prennent pour le feu de l'imagination qui produit une abondance de penſées, & pour cette inſpiration ſecrette & cet enthouſiaſme qui enfante les productions extraordinaires. Mais pour le concevoir par raport ſeulement aux Sciences & aux beaux Arts; & pour en donner une idée diſtincte, je croi que l'on peut dire avec beaucoup de raiſon,

Que nous aportons le Génie en naiſſant, & qu'il eſt confondu & mêlé avec l'eſprit, comme une eſſence eſt confondue & mêlée dans un verre d'eau; ou plûtôt que c'eſt l'eſprit même en tant qu'il eſt porté vers une ſcience préferablement à une autre. Il

eſt, pour ainſi dire, le tyran des facultés de l'ame : il les contraint à tout quitter, & les entraîne pour le ſervir dans les ouvrages où il eſt emporté lui-même par la rapidité de ſa nature ; & lorſque les organes viennent à s'alterer, l'Eſprit & le Genie s'affoibliſſent également.

Le Génie demeure comme enſeveli dans l'inaction, juſqu'à ce qu'il ſoit ébranlé par les occaſions qui ont du raport avec lui & qui ſont de ſon reſſort. Il eſt comme la corde d'un inſtrument, laquelle ne donne aucun ſon à moins qu'on ne la touche.

Le Génie eſt en ſoi d'une auſſi grande étendue que les régles de l'Art dont il contient les ſemences : & quoiqu'il contienne toutes les ſemences de l'Art, il n'agit jamais ſurement quand il agit ſeul par une impulſion ſecrette dont il ne ſait pas la cauſe, & ne produit alors que comme une terre abandonnée.

Mais lorſqu'il eſt cultivé par les régles & qu'il ſe les eſt appropriées, il ſe met au-deſſus d'elles, il leur commande en maître, il les rejette quand il lui plaît pour leur ſubſtituer quelque choſe de plus heureux : il en diſpoſe enfin comme d'un bien dont il eſt en poſſeſſion & qu'il croit lui appartenir.

Mais la Nature qui ménage ſes tréſors, quand elle a donné du génie pour un Art,

elle ne l'a donné que rarement universel pour toutes les parties qu'il contient. Peu de Peintres peuvent se vanter, par exemple, d'avoir été si universels dans leur profession qu'ils aient eu pour toutes les parties qu'elle contient cette pénétration pour concevoir & cette facilité pour agir, que le génie donne à ceux qui le possédent. Tel en a pour le dessein qui n'a jamais rien compris dans l'artifice du Coloris : tel réussit dans les Portraits, tel autre dans le Païsage : l'un se sent porté & se plaît à imiter exactement les naïvetés du naturel duquel il ne sait point choisir, ni animer les belles expressions. Ainsi chacun se trouve partagé de génie selon qu'il a plû à la Nature de lui en donner, & nous devons toujours estimer les talens particuliers qu'elle distribue, & les respecter quand ils sont extraordinaires.

CHAPITRE II.

De la nécessité du Génie.

LEs hommes ont beau travailler pour surmonter les obstacles qui les empêchent d'atteindre à la perfection, s'ils ne sont nés avec un talent particulier pour les

Arts qu'ils ont embraſſés, ils ſeront toujours dans l'incertitude d'arriver à la fin qu'ils ſe propoſent. Les régles de l'Art & les exemples d'autrui peuvent bien leur montrer les moïens d'y parvenir : mais ce n'eſt point aſſez que ces moïens ſoient ſûrs, il faut encore qu'ils ſoient faciles & agréables.

Or, cette facilité ne ſe rencontre que dans ceux, qui avant de s'inſtruire des régles, & de voir les Ouvrages des autres, ont conſulté leur inclination, & ont examiné s'ils étoient attirés par une lumiere intérieure à la profeſſion qu'ils vouloient ſuivre. Car cette lumiere de l'Eſprit, qui n'eſt autre choſe que le Génie, nous montrant toujours le chemin le plus court & le plus facile, nous rend infailliblement heureux, & dans les moïens & dans la fin.

Le Génie eſt donc une lumiere de l'Eſprit, laquelle conduit à la fin par des moïens faciles.

C'eſt un préſent que la Nature fait aux hommes dans le moment de leur naiſſance, & quoiqu'elle ne le donne ordinairement que pour une choſe en particulier, elle eſt quelquefois aſſez libérale pour le rendre général dans un ſeul homme. On en a vû pluſieurs de cette ſorte, & ceux qui ſont aſſez heureux pour avoir reçû cette plénitude d'influences, font avec facilité

tout ce qu'ils veulent faire, & ce leur eſt aſſez de s'appliquer pour réuſſir. Il eſt vrai que le Génie particulier n'étend pas ainſi ſon pouvoir ſur toutes ſortes de connoiſſances ; mais il pénetre d'ordinaire plus avant dans celle qui eſt de ſa domination.

Il faut donc du Génie, mais un Génie exercé par les regles, par les réflexions, & par l'aſſiduité du travail. Il faut avoir beaucoup vû, beaucoup lû, & beaucoup étudié pour diriger ce Génie, & pour le rendre capable de produire des choſes dignes de la poſterité.

Cependant comme le Peintre ne peut ni voir, ni étudier toutes les choſes que demande la perfection de ſon Art, il eſt bon qu'il ſe ſerve ſans ſcrupule des études d'autrui.

CHAPITRE III.

Qu'il eſt bon de ſe ſervir des études d'autrui ſans aucun ſcrupule.

IL n'eſt pas poſſible de bien repréſenter les objets, non-ſeulement qu'on n'a point vûs, mais qu'on n'a point deſſinés. Si un Peintre n'a point vû de Lion, il ne ſauroit peindre un Lion ; & s'il en a vû, il ne peut repréſenter cet animal qu'imparfaite-

ment à moins qu'il ne l'ait deſſiné ou peint d'après Nature, ou d'après l'Ouvrage d'un autre.

Sur ce pied, on ne doit pas blâmer un Peintre, qui n'aïant jamais vû ni étudié l'objet qu'il a à repréſenter, ſe ſert des études d'un autre, plûtôt que de faire de ſon caprice qnelque choſe de faux : il eſt néceſſaire enfin qu'il ait dans ſa mémoire, ou dans ſon porte feuille, ſes propres études, ou celles d'autrui.

Après que le Peintre a rempli ſon eſprit de la vûe des belles choſes, il y ajoûte ou diminue ſelon ſon goût & ſelon la portée de ſon jugement : & ce changement ſe fait en comparant les Idées de ce qu'on a vû, & en choiſiſſant ce que l'on en trouve de bon. Raphaël, par exemple, qui dans ſa jeuneſſe n'avoit chez le Pérugin ſon maître, que les Idées des Ouvrages de ce Peintre, les aïant enſuite comparés avec ceux de Michelange & avec l'Antique, a choiſi ce qui lui a ſemblé de meilleur, & s'eſt fait un Goût épuré, tel que nous le voïons dans ſes Ouvrages.

Le Génie ſe ſert donc de la mémoire comme d'un vaſe où il met en réſerve les Idées qui ſe préſentent ; il les choiſit avec l'aide du jugement, & en fait pour ainſi dire une proviſion, dont il ſe ſert quand

l'occaſion s'en préſente ; mais il n'en tire que ce qu'il y a mis, & n'en peut tirer autre choſe. C'eſt ainſi que Raphaël a tiré de ſes études les hautes Idées qu'il a priſes de l'Antique, de même qu'Albert & Lucas ont tiré de leur méchant fond les Idées Gottiques que la pratique de leur tems & la nature de leur païs leur avoient fournies.

Un homme qui a du Génie peut inventer un ſujet en general : mais s'il n'a fait l'étude des objets particuliers, il ſera embaraſſé dans l'execution de ſon Ouvrage, à moins qu'il n'ait recours aux études que les autres en ont faites.

Il eſt même fort vraiſemblable que ſi un Peintre n'a ni le tems, ni la commodité de voir la Nature, pourvû qu'il ait un beau Génie, il pourra étudier d'après les Tableaux, les Deſſeins, & les Eſtampes des Maîtres qui ont ſû choiſir les beaux endroits, & les mettre en œuvre avec intelligence ; tel, par exemple, qui voudra faire du Païſage, & qui n'aura jamais vû, ou qui n'aura pas aſſez obſervé les païs propres à être peints par leur bizarrerie, ou par leur agrément, fera très-bien de profiter des Ouvrages de ceux qui ont étudié ces païs-là, ou qui ont repréſenté dans leurs païſages des effets extraordinaires de la Nature. Il pourra regarder les produc-

tions de ces habiles Peintres, comme s'il regardoit la Nature, & s'en ſervir dans la ſuite pour inventer quelque choſe de lui-même.

Il trouvera deux avantages en étudiant d'abord aptès les Ouvrages des habiles Maîtres : le premier eſt, qu'il y verra la Nature débaraſſée de beaucoup de choſes qu'on eſt obligé de rejetter quand on la copie : le ſecond eſt, qu'il apprendra par-là à faire un bon choix de la Nature, à n'en prendre que le beau, & à rectifier ce qu'elle a de défectueux. Ainſi un Génie bien reglé & ſoutenu de la Théorie, ſert à mettre utilement en uſage, non-ſeulement ſes Etudes propres, mais encore celles des autres.

Leonard de Vinci a écrit que les taches qui ſe trouvent ſur un vieux mur, formans des Idées confuſes de differens objets, peuvent exciter le Génie, & l'aider à produire. Quelques-uns ont crû que cette propoſition faiſoit tort au Génie, ſans en donner de bonnes raiſons. Il eſt certain cependant que ſur un tel mur, ou ſur telle autre choſe maculée, non-ſeulement il y a lieu de concevoir des Idées en general, mais chacun en conçoit de differentes ſelon la diverſité des Génies, & que ce qui ne s'y voit que confuſément, ſe débrouille & ſe

forme dans l'eſprit ſelon le Goût de celui en particulier qui la regarde. En ſorte que l'un voit une Compoſition belle & riche, & les objets conformes à ſon Goût, parce que ſon Génie eſt fertile & ſon Goût bon; & l'autre n'y voit au contraire rien que de pauvre & de mauvais Goût, parce que ſon Génie eſt froid, & ſon Goût mauvais.

Mais de quelque caractere que ſoient les eſprits, chacun peut trouver ſur cet objet de quoi exciter ſon imagination, & produire quelque choſe qui lui appartienne. L'imagination s'échauffant ainſi peu à peu, ſe rendra capable en voïant quelques figures, d'en concevoir un grand nombre, & d'enrichir la ſcene de ſon ſujet par quelques objets indécis qui y donneront lieu. Il pourra même facilement arriver que l'on enfantera par ce moïen des idées extraordinaires, qui d'ailleurs ne ſeroient pas venues dans l'eſprit.

Ainſi ce que dit Leonard de Vinci ne fait aucun tort au Génie, il peut au contraire ſervir à ceux qui en ont beaucoup, comme à ceux qui n'en ont gueres. J'ajoûterois ſeulement à ce que dit cet Auteur, que plus on a de Génie, & plus on voit de choſes dans ces ſortes de taches ou de lignes confuſes.

CHAPITRE IV.

DE LA NATURE.

Des actions de la Nature, & des actions d'habitude & d'éducation.

LA Nature n'eſt pas ſeulement détournée par les accidens qui ſe rencontrent dans ſes productions actuelles : mais encore par les habitudes que contractent les choſes produites. On peut donc conſiderer les actions de la Nature de deux manieres, ou lorſqu'elle agit elle-même de ſon bon gré, ou lorſqu'elle agit par habitude au gré des autres.

Les actions purement de la Nature, ſont celles que les hommes feroient, ſi dès leur enfance on les laiſſoit agir ſelon leur propre mouvement ; & les actions d'habitude & d'éducation, ſont celles que les hommes font par le moïen des inſtructions & des exemples qu'ils ont reçûs. De celles-ci il y en a autant que de Nations, & ces actions d'habitude ſont tellement mêlées parmi les actions purement naturelles, qu'il eſt à mon ſens très-difficile d'en connoître la difference. Les Peintres doivent néanmoins tâcher de faire cette difference ; car ils ont ſouvent des ſujets à traiter, où ils

doivent ſuivre la pure Nature, ou en tout, ou en partie. Il eſt bon qu'ils n'ignorent pas les actions differentes dont les principales Nations ont revêtu la Nature : mais comme leur difference vient de quelque affectation, qui eſt un voile qui déguiſe la vérité, la principale étude du Peintre doit être de débrouiller & de connoître en quoi conſiſte le vrai, le beau & le ſimple de cette même Nature, laquelle tire toutes ſes beautés & toutes ſes graces du fond de ſa pureté & de ſa ſimplicité.

Il eſt viſible que les anciens Sculpteurs ont recherché cette ſimplicité naturelle, & que Raphaël a puiſé dans leurs Ouvrages avec le bon Goût, celle qu'il a répandue dans ſes figures. Mais quoique la Nature ſoit la ſource de la Beauté, l'Art, dit-on communément, la ſurpaſſe ; pluſieurs Auteurs en ont parlé dans ces termes, & c'eſt un Problême qu'il eſt bon de réſoudre.

CHAPITRE V.

En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature.

LA Nature doit être conſiderée de deux manieres, ou dans les objets particuliers, ou dans les objets en general, & en

elle-même. La Nature eſt ordinairement défectueuſe dans les objets particuliers, dans la formation deſquels elle eſt, comme nous venons de dire, détournée par quelques accidens contre ſon intention, qui eſt toujours de faire un Ouvrage parfait. Mais ſi on la conſidere en elle-même dans ſon intention & dans le general de ſes productions, on la trouvera parfaite.

C'eſt dans ce general que les anciens Sculpteurs ont puiſé la perfection de leurs Ouvrages, & d'où Polycléte a tiré les belles proportions de la Statuë qu'il fit pour la poſterité, & qu'on appella la Regle. Il en eſt de même des Peintres. Les effets avantageux de la Nature leur ont donné envie de les imiter, & une experience heureuſe a réduit peu à peu ces mêmes effets en Préceptes. Ainſi ce n'eſt pas d'un ſeul objet, mais de pluſieurs objets que les Regles de l'Art ſe ſont établies.

Si l'on compare l'Art du Peintre, qui a été formé ſur la Nature en general, avec une production particuliere de cette Maîtreſſe des Arts, il ſera vrai de dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature : mais ſi on le compare avec la Nature en elle-même, qui eſt le modéle du Peintre, cette propoſition ſe trouvera fauſſe.

En effet, à bien conſidérer les choſes,

quelque ſoin que les Peintres aient pris juſqu'à préſent d'imiter la Nature, on trouvera qu'elle leur a laiſſé beaucoup de chemin à faire pour arriver juſqu'à ſa perfection, & qu'elle contient une ſource de beautés qu'ils n'épuiſeront jamais. C'eſt ce qui fait dire que dans les Arts on apprend encore tous les jours, parce que l'experience & les réflexions découvrent ſans ceſſe quelque choſe de nouveau dans les effets de la Nature, qui ſont ſans nombre & toujours differens les uns des autres.

CHAPITRE VI.

De l'Antique.

ON appelle de ce mot tous les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture qui ont été faits en Egypte, en Gréce & en Italie, depuis Alexandre le Grand juſqu'à l'invaſion des Gots, qui par leur fureur & leur ignorance firent périr tous les beaux Arts. Le mot d'Antique néanmoins eſt plus particulierement en uſage pour ſignifier les Sculptures de ces tems-là, ſoit les Statues & les bas Reliefs, ou les Médailles & les Pierres gravées. Tous ces Ouvrages ne ſont pas également bons; mais dans les médiocres même, il y a un certain caractere

caractére de beauté qui fait que les Connoiſſeurs les diſtinguent des Ouvrages modernes.

Ce n'eſt pas de ces Sculptures modernes que l'on entend parler ici, c'eſt des Sculptures Antiques les plus parfaites, & que l'on ne regarde qu'avec étonnement. Les anciens Auteurs les ont miſes au-deſſus de la Nature, & ne louoient la beauté des hommes, qu'autant qu'elle avoit de conformité avec les belles Statues.

* *Uſque ab ungulo ad capillum ſummum eſt feſtiviſſima.*
Eſt ne? Conſidera: vide ſignum pictum pulcrè videris.

Je pourrois citer beaucoup d'autorités des Anciens, pour prouver ce que j'avance, mais pour ne rien répeter, je renvois le Lecteur à ce que j'ai dit touchant l'Antique dans mon Commentaire, ſur l'Art de Peinture de Charles-Alfonſe du Freſnoy, & je me contenterai de rapporter ici ce diſoit un Peintre moderne, qui avoit beaucoup pénétré dans la connoiſſance de l'Antique, c'eſt le fameux Pouſſin: Raphaël, diſoit-il, eſt un Ange comparé aux autres Peintres; c'eſt un Ane comparé aux Auteurs des Antiques. L'expreſſion eſt extraor-

* *Plaute Epidiq. Act. 5.*

dinaire : je me ſerois contenté de dire que Raphaël eſt autant au-deſſous des Anciens, que les Modernes ſont au-deſſous de lui ; mais j'examinerai cette penſée plus exactement dans la vie de Raphaël.

Il eſt certain que peu de perſonnes ſont capables de découvrir toute la fineſſe qui eſt dans les Sculptures Antiques ; parce qu'il faut pour cela un eſprit proportionné à ceux des Sculpteurs qui les ont faites, & que ces hommes avoient le Goût ſublime, la Conception vive, & l'Exécution exacte & ſpirituelle. Ils ont donné à leurs Figures des proportions conformes au caractére de ces figures : Ils ont deſſigné les Divinités par des contours plus coulans, plus élégans, & d'un plus grand Goût que ceux des hommes ordinaires. Ils ont fait un choix épuré de la belle Nature, & ils ont excellemment remedié à l'impuiſſance où la matiére qu'ils employoient les mettoit de tout imiter.

Le Peintre ne ſauroit donc mieux faire que de tâcher à pénétrer l'excellence de ces Ouvrages, pour connoître la pureté de la Nature, & pour deſſiner plus doctement & plus élégamment. Néanmoins comme il y a dans la Sculpture pluſieurs choſes qui ne conviennent point à la Peinture, & que le Peintre a d'ailleurs des moyens d'imiter la Nature plus parfaitement que le Sculp-

teur, il faut qu'il regarde l'Antique comme un Livre qu'on a traduit dans une autre langue, dans laquelle il ſuffit de bien rapporter le ſens & l'eſprit, ſans s'attacher ſervilement aux paroles de l'Original.

CHAPITRE VII.

Du grand Goût.

L'On a vû dans la définition que j'ai donnée du grand Goût par rapport aux Ouvrages de Peinture, qu'il ne s'accommode point des choſes ordinaires. Or le médiocre ne ſe peut ſouffrir tout au plus que dans les Arts qui ſont néceſſaires à l'uſage ordinaire, & non dans ceux qui n'ont été inventés que pour l'ornement du monde & pour le plaiſir. Il faut donc dans la Peinture quelque choſe de grand, de piquant, d'extraordinaire, capable de ſurprendre, de plaire, d'inſtruire, & c'eſt ce qu'on appelle le grand Goût : c'eſt par lui que les choſes communes deviennent belles, & que les belles deviennent ſublimes & merveilleuſes ; car en Peinture le grand Goût, le Sublime & le Merveilleux ne ſont que la même choſe. *

* Voyez le dernier Chapitre de ce Livre où il eſt traité *du Goût*, *par rapport aux Nations.*

Voyez auſſi ce qu'on a dit *du Goût*, page 35. des Converſations ſur la Peinture ; & dans les termes de Peinture, au mot *Goût.*

CHAPITRE VIII.

De l'Eſſence de la Peinture.

NOus avons dit que la Peinture eſt un Art, qui par le moyen du Deſſein & de la Couleur, imite ſur une ſuperficie plate tous les objets viſibles. C'eſt ainſi à peu près que la définiſſent tous ceux qui en ont parlé, & perſonne ne s'eſt aviſé juſqu'à préſent de trouver à redire à cette définition. Elle contient trois parties, la Compoſition, le Deſſein, & le Coloris, qui ſont l'Eſſence de la Peinture, comme le Corps, l'Ame, & la Raiſon ſont l'Eſſence de l'Homme. Et de même que ce n'eſt que par ces trois derniéres parties que l'Homme fait paroître pluſieurs propriétés & pluſieurs convenances qui ne ſont pas de ſon Eſſence, mais qui en ſont l'ornement; comme par exemple, les Sciences & les Vertus: tout de même auſſi ce n'eſt que par les parties eſſentielles de ſon Art, que le Peintre fait connoître une infinité de choſes qui relevent le prix de ſes Tableaux, quoiqu'elles ne ſoient point de l'Eſſence de la Peinture; telles ſont les proprietés d'inſ-

truire & de divertir. Sur quoi l'on peut faire une queſtion aſſez conſidérable, qui eſt de ſavoir ſi la fidelité de l'hiſtoire eſt de l'eſſence de la Peinture.

CHAPITRE IX.

Si la fidelité de l'Hiſtoire eſt de l'Eſſence de la Peinture.

IL paroît que la Compoſition, qui eſt une partie eſſentielle de la Peinture, comprend les objets qui entrent dans l'Hiſtoire, & qui en font la fidelité, que par conſéquent cette fidelité doit être eſſentielle à la Peinture, & que le Peintre eſt dans la derniere obligation de s'y conformer.

A quoi on répond, que ſi la fidelité de l'Hiſtoire étoit eſſentielle à la Peinture, il n'y auroit point de Tableau où elle ne dût ſe rencontrer : Or il y a une infinité de beaux Tableaux qui ne repréſentent aucune Hiſtoire ; comme ſont les Tableaux Allégoriques, les Païſages, les Animaux, les Marines, les Fruits, les Fleurs, & pluſieurs autres qui ne ſont qu'un effet de l'imagination du Peintre.

Il eſt vrai cependant que le Peintre eſt obligé d'être fidéle dans l'Hiſtoire qu'il ré-

préſente, & que par la recherche curieuſe des circonſtances qui l'accompagnent, il augmente la beauté & le prix de ſon Tableau : mais cette obligation n'eſt pas de l'eſſence de la Peinture, elle eſt ſeulement une bienſéance indiſpenſable, comme la Vertu & la Science le ſont dans l'Homme. Ainſi de même que l'homme n'en eſt pas moins Homme pour être ignorant & vicieux, le Peintre n'en eſt pas moins Peintre pour ignorer l'Hiſtoire. Et s'il eſt vrai que les Vertus & les Sciences ſont les ornemens des Hommes, auſſi eſt-il certain que les Ouvrages des Peintres ſont d'autant plus eſtimables qu'ils font paroître de fidelité dans les ſujets hiſtoriques qu'ils repréſentent ; ſuppoſé d'ailleurs qu'il n'y manque rien de l'imitation de la Nature, qui eſt leur eſſence.

De ſorte qu'un Peintre peut être fort habile dans ſon Art, & fort ignorant dans l'Hiſtoire. Nous en voyons preſque autant d'exemples qu'il y a de Tableaux du Titien, de Paul Veronéſe, du Tintoret, des Baſſans, & de pluſieurs autres Venitiens : Ils ont mis leur principal ſoin dans l'Eſſence de leur Art ; c'eſt-à-dire, dans l'imitation de la Nature, & ils ſe ſont moins appliqués aux choſes acceſſoires qui peuvent être ou n'être point, ſans que l'Eſſence en ſoit altérée. C'eſt apparemment dans ce ſens-la que

les Curieux regardent les Tableaux des Peintres que je viens de nommer, puiſqu'ils les achétent au poids de l'or, & que ces Ouvrages ſont du nombre de ceux qui tiennent le premier rang dans leurs Cabinets.

Il ne faut pas douter que ſi cette Eſſence dans les Tableaux des Peintres Vénitiens avoit été accompagnée des ornemens qui en relévent le prix, je veux dire de la fidélité de l'Hiſtoire & de la Chronologie, ils en ſeroient beaucoup plus eſtimables : mais d'un autre côté, il eſt certain que la fidélité de l'Hiſtoire ne peut ſervir qu'à nous inſtruire, & que nous devons chercher dans leurs Tableaux l'imitation de la Nature préférablement à toutes choſes. S'ils nous inſtruiſent, à la bonne heure, s'ils ne le font pas, nous aurons toûjours le plaiſir d'y voir une eſpéce de création qui nous divertit, & qui met nos paſſions en mouvement.

En effet, ſi je veux apprendre l'Hiſtoire, ce n'eſt point un Peintre que je conſulterai, il n'eſt Hiſtorien que par accident; mais je lirai les Livres qui traitent de l'Hiſtoire, & dont l'obligation eſſentielle n'eſt pas ſeulement de raconter les faits, mais de les raconter avec fidélité.

Cependant je ne prétens pas ici excuſer un Peintre de ce qu'il eſt mauvais Hiſtorien, car l'on eſt toûjours blâmable de faire

mal ce que l'on entreprend. Si un Peintre ayant à traiter un ſujet hiſtorique, ignore les objets qui doivent entrer dans ſa Compoſition pour la rendre fidelle, il doit ſoigneuſement s'en inſtruire, ou par les Livres, ou par le moyen des Savans; & l'on ne peut nier que la négligence qu'il apportera en cela ne ſoit inexcuſable. J'en excepte néanmoins ceux qui ont peint des ſujets de dévotion, où ils ont introduit des Saints de différens tems & de différens païs, non pas de leur choix, mais par une complaiſance forcée pour les perſonnes qui les faiſoient travailler, & dont la trop grande ſimplicité ne leur permettoit pas de faire réflexion ſur les choſes acceſſoires qui peuvent contribuer à l'ornement de la Peinture.

L'Invention, qui eſt une partie eſſentielle de cet Art, conſiſte ſeulement à trouver les objets qui doivent entrer dans un Tableau, ſelon que le Peintre ſe les imagine, faux ou vrais, fabuleux ou hiſtoriques. Et ſi un Peintre s'imaginoit qu'Alexandre fût vêtu comme nous le ſommes aujourd'hui, & qu'il repréſentât ce Conquerant avec un Chapeau & une Perruque comme font les Comédiens, il feroit ſans doute une choſe très-ridicule, & une faute très-groſſiére: mais cette faute ſeroit contre l'Hiſtoire, & non pas contre la Peinture; ſuppoſé

d'ailleurs que les choſes repréſentées le fuſſent ſelon toutes les Régles de cet Art.

Mais quoique le Peintre repréſente la Nature par Eſſence, & l'Hiſtoire par Accident, cet Accident ne lui doit pas être de moindre conſidération que l'Eſſence, s'il veut plaire à tout le monde, & ſurtout aux gens de Lettres, & à ceux qui conſidérant un Tableau plûtôt par l'eſprit que par les yeux, font principalement conſiſter ſa perfection à repréſenter fidélement l'Hiſtoire, & à exprimer les paſſions.

CHAPITRE X.

Des Idées imparfaites de la Peinture.

IL y a peu de perſonnes qui aient une Idée bien nette de la Peinture, j'y comprens les Peintres mêmes, dont pluſieurs mettent toute l'Eſſence de leur Art dans le Deſſein, & d'autres ne le font conſiſter que dans la Couleur. La plûpart des perſonnes qui ont à ſoûtenir dans le monde un caractére ſpirituel, & entr'autres les gens de Lettres, ne regardent d'ordinaire la Peinture que par l'Invention, & que comme un pur effet de l'imagination du Peintre. Ils examinent la Peinture de ce côté-la ſeulement, & ſelon qu'elle leur paroît plus ou moins

ingénieuſe, ils louent plus ou moins le Tableau, ſans en conſidérer l'effet, ni à quel dégré le Peintre a porté l'imitation de la Nature. C'eſt dans ce ſens que Saint Auguſtin dit que la connoiſſance de la Peinture & de la Fable eſt ſuperflue, quoique dans le même endroit ce Pere loue les Sciences profanes.

C'eſt en vain pour ces ſortes de perſonnes que le Titien, le Géorgion & Paul Veronéſe ſe ſont épuiſés, & qu'ils ont pris tant de peine pour porter ſi loin l'imitation de la Nature. C'eſt en vain que leurs Ouvrages ſont regardés par les plus habiles Peintres comme les Exemplaires les plus parfaits; ou plûtôt, c'eſt inutilement qu'on fait voir des Tableaux à ces perſonnes-la, puiſque les Eſtampes correctes pourroient ſuffire pour exercer leur jugement, & pour remplir l'étendue de leur connoiſſance.

Je reviens à Saint Auguſtin, & je dis que s'il avoit eu une véritable Idée de la Peinture, qui n'eſt autre que l'imitation du vrai, & qu'il eût fait réflexion que par cette imitation on peut élever en mille maniéres le cœur des Fidéles à l'amour Divin, il auroit fait le Panégyrique de ce bel Art avec d'autant plus de chaleur qu'il étoit lui-même très-ſenſible à tout ce qui peut porter à Dieu.

Un autre Pere avoit une Idée de la Peinture plus juſte, c'eſt Saint Grégoire de Nice, qui après avoir fait une deſcription du Sacrifice d'Abraham, dit ces paroles: *J'ai ſouvent jetté les yeux ſur un Tableau qui repréſente ce ſpectacle digne de pitié, & je ne les ai jamais retirés ſans larmes*, tant la Peinture ſait repréſenter les choſes, comme ſi elles ſe paſſoient effectivement.

CHAPITRE XI.

Comment les reſtes de l'Idée imparfaite de la Peinture ſe ſont conſervés dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, depuis le rétabliſſement de cet Art.

JE viens de faire voir que l'Eſſence de la Peinture conſiſtoit dans une fidelle imitation, à la faveur de laquelle les Peintres peuvent inſtruire & divertir ſelon la meſure de leur Génie. J'ai parlé enſuite des fauſſes Idées de la Peinture, & je tâcherai dans ce Chapitre de montrer comment ces Idées imparfaites ſe ſont gliſſées juſqu'à nous.

La Peinture comme les autres Arts n'a été connue que par le progrès qu'elle a fait dans l'eſprit des hommes. Ceux qui commencerent à la renouveller en Italie, & qui

par conſéquent n'en pouvoient avoir que de foibles Principes, ne laiſſérent pas de s'attirer de l'admiration par la nouveauté de leurs Ouvrages: Et à meſure que le nombre des Peintres s'augmenta, & que l'émulation leur donna des lumiéres, les Tableaux augmentérent de prix & de beauté. Il ſe forma des Amateurs & des Connoiſſeurs, & les choſes étant venues à un certain point, on commença à croire qu'il étoit comme impoſſible que le Pinceau pût rien faire de plus parfait que ce qu'on admiroit en ces tems-la.

Les grands Seigneurs viſitoient les Peintres, les Poëtes chantoient leurs louanges, & dès l'an 1300. Charles I. Roi de Naples, paſſant par Florence, alla voir Cimabué, qui étoit en réputation; & Côme de Médicis étoit tellement charmé des Ouvrages de Philippe Lippi, qu'il mit tout en uſage pour vaincre la bizarrerie & la pareſſe de ce Peintre, afin d'en avoir des Tableaux.

Cependant il eſt aiſé de juger par les reſtes de ces premiers Ouvrages, que la Peinture de ce ſiécle-la étoit très-peu de choſe, ſi nous la comparons à celle que nous voyons aujourd'hui de la main des bons Maîtres. Car non ſeulement les parties qui dépendent de la Compoſition & du Deſſein n'étoient pas encore aſſaiſonnées du bon Goût,

qui leur eſt venu depuis : mais celle du Coloris étoit abſolument ignorée, & dans la Couleur des objets en particulier, qu'on appelle Couleur Locale, & dans l'intelligence du Clair-obſcur, & dans l'harmonie du tout-enſemble. Il eſt vrai qu'ils emploïoient des Couleurs, mais la route qu'ils tenoient en cela étoit triviale, & ne ſervoit pas tant à repréſenter la verité des objets, qu'à nous en faire reſſouvenir.

Dans cette ignorance du Coloris, où les Peintres avoient été élevés, ils ne concevoient pas le pouvoir de cette partie enchantereſſe, ni à quel degré elle étoit capable de faire monter leurs Ouvrages. Ils ne juroient encore que ſur la parole de leurs Maîtres, & n'étant occupés qu'à s'aplanir le chemin qu'on leur avoit montré, l'Invention & le Deſſein faiſoit toute leur étude.

Enfin après pluſieurs années, le bon Génie de la Peinture ſuſcita de grands Hommes dans la Toſcane, & dans le Duché d'Urbin, qui par la ſolidité de leur Eſprit, par la bonté de leur Génie, & par l'aſſiduité de leurs Etudes, élevérent les Idées des connoiſſances qu'ils avoient reçûes de leurs Maîtres, & les portérent à un degré de perfection, qui fera l'admiration de la Poſtérité.

Ceux à qui on eſt principalement rede-

vable de cette perfection, ſont, Léonard de Vinci, Michelange, & Raphaël : mais ce dernier, qui s'eſt élevé au-deſſus des autres, a acquis tant de parties dans ſon Art, & les a portées à un degré ſi haut, que les louanges qu'on lui en a données, ont fait croire que rien ne lui manquoit, & ont fixé en ſa Perſonne toute la perfection de la Peinture.

Comme il eſt néceſſaire dans la Profeſſion de cet Art de commencer par le Deſſein, & qu'il eſt conſtant que la ſource du bon Goût & de la Correction ſe trouve dans les Sculptures Antiques & dans les Ouvrages de Raphaël qui en ont tiré leur plus grand mérite ; la plûpart des jeunes Peintres ne manquent pas d'aller à Rome pour y étudier ; s'ils n'en reviennent pas fort habiles, ils en rapportent du moins de l'eſtime pour les Ouvrages qu'on y admire, & la tranſmettent à tous ceux qui les écoutent. C'eſt ainſi qu'un grand nombre de Curieux & d'Amateurs de la Peinture ont conſervé ſur la foi d'autrui, ou ſur l'autorité des Auteurs cette premiere Idée qu'ils ont reçûe ; ſavoir, que toute la perfection de la Peinture eſt dans les Ouvrages de Raphaël.

Les Peintres Romains ſont auſſi demeurés la plûpart dans cette opinion, & l'ont

insinuée aux Etrangers, ou par l'amour de leur païs, ou par leur négligence pour le Coloris qu'ils n'ont jamais bien connu, ou par la préference qu'ils ont donnée aux autres parties de la Peinture, lesquelles étant en grand nombre les occupent le reste de leur vie.

On ne s'étoit donc attaché jusques-là qu'à ce qui dépend de l'Invention & du Dessein. Et quoique Raphaël ait inventé très-ingénieusement, qu'il ait dessiné d'une Correction & d'une Elegance achevée, qu'il ait exprimé les passions de l'ame avec une force & une grace infinie, qu'il ait traité ses sujets avec toute la convenance & toute la noblesse possible, & qu'aucun Peintre ne lui ait disputé l'avantage de la primauté dans le grand nombre des parties qu'il a possedées; il est constant néanmoins qu'il n'a pas pénetré dans le Coloris assez avant pour rendre les objets bien vrais & bien sensibles, ni pour donner l'Idée d'une parfaite imitation.

C'est pourtant cette imitation & cette sensation parfaite qui fait l'essentiel de la Peinture, comme je l'ai fait voir. Cette perfection vient du Dessein & du Coloris; & si Raphaël & les habiles Peintres de son tems n'ont eu cette detniere partie qu'imparfaitement, l'Idée de l'Essence de la

Peinture qui vient de l'effet de leurs Ouvrages, doit être imparfaite, auſſi-bien que celle qui s'eſt introduite ſucceſſivement dans l'eſprit de quelqnes perſonnes, d'ailleurs très-éclairées.

Les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs penſées à la faveur d'une fidelle imitation, devroient, ce me ſemble, avoir détruit les mauvais reſtes dont nous parlons, & avoir redreſſé les Idées ſelon que la Nature & la Raiſon l'exigent d'un eſprit juſte. Mais comme les jeunes gens n'emportent en ſortant de Rome pour aller à Veniſe qu'un eſprit & des yeux prévenus, & qu'ils ne font d'ordinaire dans cette derniere Ville que peu de ſéjour, ils n'y voient que comme en paſſant les beaux Ouvrages qui pourroient leur donner une juſte Idée de la Peinture; auſſi bien loin d'y contracter une habitude du bon Coloris, qui feroit valoir les Etudes qu'ils auroient faites à Rome, & qui les rendroit irréprochables ſur toutes les parties de leur Profeſſion, ils en ſortent comme ils y ſont entrés.

Mais ce qui eſt étonnant, c'eſt que certains Curieux qui ſont encore prévenus de cette fauſſe Idée, ſont tellement épris de la beauté des Tableaux Vénitiens, qu'ils en donnent, avec raiſon, un fort grand prix, quoique ces Tableaux n'aient preſque point

d'autre mérite que par l'Idée, que j'ai établie de l'Eſſence de la Peinture.

CHAPITRE XII.

COMPOSITION.

Premiere Partie de la Peinture.

ON ne s'eſt ſervi juſqu'ici que du mot d'Invention pour ſignifier la premiere Partie de la Peinture : pluſieurs l'ont même confondue avec le Génie, d'autres avec une fertilité de penſées, d'autres enfin avec la diſpoſition des objets : mais toutes ces choſes ſont differentes les unes des autres. J'ai crû que pour donner une juſte Idée de la premiere Partie de la Peinture, il falloit l'appeller Compoſition, & la diviſer en deux ; l'Invention & la Diſpoſition. L'Invention trouve ſeulement les objets du Tableau, & la Diſpoſition les place. Ces deux Parties ſont differentes à la verité : mais elles ont tant de liaiſon entr'elles, qu'on peut les comprendre ſous un même nom.

Dans les ſujets tirés de l'Hiſtoire ou de la Fable : l'Invention ſe forme par la lecture, c'eſt un pur effet de l'Imagination dans les ſujets Métaphoriques : elle contribue à la fidélité de l'Hiſtoire, comme à la

netteté des Allegories, & de quelque maniere que l'on s'en ſerve, elle ne doit point tenir en ſuſpend l'Eſprit du Spectateur par aucune obſcurité. Mais quelque fidélement ou ingénieuſement que ſoient choiſis les objets qui entrent dans le Tableau, ils ne feront jamais un bon effet, s'ils ne ſont diſpoſés avantageuſement ſelon que l'œconomie & les regles de l'Art le demandent ; & c'eſt le juſte aſſemblage de ces deux Parties que j'appelle Compoſition. Ainſi je la définis de cette ſorte : une partie de la Peinture qui trouve avec convenance & qui placé avec avantage les objets dont le Peintre ſe ſert pour exprimer ſon ſujet.

CHAPITRE XIII.

DESSEIN.

Seconde Partie de la Peinture.

LE bon Goût & la Correction du Deſſein ſont ſi néceſſaires dans la Peinture, qu'un Peintre qui en eſt dépourvû eſt obligé de faire des miracles d'ailleurs pour s'attirer quelque eſtime ; & comme le Deſſein eſt la baſe & le fondement de toutes les autres Parties, que c'eſt lui qui termine les Couleurs & qui débrouille les objets,

ſon élegance & ſa correction ne ſont pas moins néceſſaires dans la Peinture que la pureté du langage dans l'Eloquence.

Les Peintres qui réduiſent par habitude toutes leurs Figures ſous un même air & ſous une même proportion, n'ont jamais bien conçû que la Nature n'eſt pas moins admirable dans la varieté que dans la beauté de ſes productions, & que par un mêlange diſcret de l'une & de l'autre ils arriveroient à une parfaite imitation.

CHAPITRE XIV.

Des Attitudes.

DAns les Attitudes la Pondération & le Contraſte ſont fondés dans la Nature. Elle ne fait aucune action qu'elle ne faſſe voir ces deux parties ; & ſi elle y manquoit, elle ſeroit, ou privée de mouvement, ou contrainte dans ſon action.

CHAPITRE XV.

Des Expreſſions.

LEs Expreſſions ſont la pierre de touche de l'eſprit du Peintre. Il montre par la juſteſſe dont il les diſtribue, ſa pénetration

& ſon diſcernement : mais il faut le même eſprit dans le Spectateur pour les bien appercevoir, que dans le Peintre pour les bien executer.

On doit conſiderer un Tableau comme une Scene, où chaque Figure joue ſon rôle. Les Figures bien deſſinées & bien coloriées ſont admirables à la verité, mais la plûpart des gens d'eſprit, qui n'ont pas encore une Idée bien juſte de la Peinture, ne ſont ſenſibles à ces parties, qu'autant qu'elles ſont accompagnées de la vivacité, de la juſteſſe & de la délicateſſe des Expreſſions. Elles ſont un des plus rares talens de la Peinture, & celui qui eſt aſſez heureux pour les bien traiter, y intereſſe non-ſeulement les parties du viſage, mais encore toutes celles du corps, & fait concourir à l'Expreſſion génerale du ſujet, les objets même les plus inanimés, par la maniere dont il les expoſe. Les expreſſions vives & naturelles ſont ſouvent oublier, ou du moins ſuppléer à l'imagination ce qui manque d'ailleurs dans un Tableau.

CHAPITRE XVI.

Des Extrémités.

COmme les Extrémités, c'eſt-à-dire, la tête, les pieds & les mains, ſont

plus connues & plus remarquées que les autres parties, que ce ſont elles qui nous parlent dans les Tableaux, elles doivent être plus terminées que les autres choſes, ſuppoſé que l'action où elles ſeront emploïées, les diſpoſe & les place d'une maniere à être bien vûes.

CHAPITRE XVII.

Des Draperies.

ON dit en terme de Peinture, jetter une Draperie, pour dire habiller une Figure, & lui donner une Draperie. Ce mot de jetter me paroît d'autant plus expreſſif, que les Draperies ne doivent point être arrangées comme les habits dont on ſe ſert dans le monde : mais qu'en ſuivant le caractere de la pure Nature, laquelle eſt éloignée de toute affectation, les plis ſe trouvent comme par hazard autour des membres, qu'ils les faſſent paroître ce qu'ils ſont ; que par un artifice induſtrieux, ils les contraſtent en les marquant, & qu'ils les careſſent, pour ainſi dire, par leurs tendres ſinuoſités, & par leur moleſſe.

Les anciens Sculpteurs, qui n'avoient pas l'uſage des differentes Couleurs, parce qu'ils travailloient le même Ouvrage ſur une mê-

me matiere, ont évité la grande étendue des plis, de peur, qu'étant autour des membres, ils n'attiraſſent les yeux, & n'empêchaſſent de voir en repos le nud de leurs Figures. Ils ſe ſont très-ſouvent ſervis de linges mouillés pour draper, ou bien ils ont multiplié les mêmes plis, afin que cette répétition fît une eſpece de hachûre, qui par ſon obſcurité, rendît plus ſenſibles les membres qu'elles entourent. Ils ont obſervé cette derniere méthode plus ordinairement dans les Basreliefs. Mais dans l'une & dans l'autre maniere dont ils ont traité leurs Draperies, ils ont obſervé un ordre merveilleux de placer les plis.

Le Peintre, qui par la diverſité de ſes Couleurs & de ſes lumieres, doit ôter l'équivoque des membres d'avec les Draperies, peut bien ſe regler ſur le bon ordre des plis de l'Antique ; mais il ne doit pas en imiter le nombre, & il doit varier ſes étofes ſelon le caractere de ſes Figures. Les Peintres, qui n'ont point connu la liberté qu'ils avoient en cela, ſe ſont faits autant de tort, en ſuivant les Sculptures Antiques, que les Sculpteurs en voulant ſuivre les Peintres.

La raiſon pour laquelle les plis doivent marquer le nud, c'eſt que la Peinture eſt une ſuperficie plate, qu'il faut anéantir en

trompant les yeux, & en ne laiſſant rien d'équivoque. Le Peintre eſt donc obligé de garder cet ordre dans toutes ſes Draperies, de quelque nature qu'elles puiſſent être, fines, ou groſſes, travaillées ou ſimples; mais qu'il préfere ſur tout la majeſté des plis à la richeſſe des étofes, qui ne conviennent que dans les Hiſtoires dans leſquelles elle a été, ou pourroit être vrai-ſemblablement emploïée ſelon les tems & les coutumes.

Comme le Peintre doit éviter la dureté & la roideur dans les plis, & empêcher qu'ils ne ſentent, comme on dit, le manequin, il doit de même uſer avec prudence des Draperies volantes. Car elles ne peuvent être agitées que par le vent dans un lieu où l'on peut raiſonnablement ſuppoſer qu'il ſouffle; ou par la compreſſion de l'air, quand la Figure eſt ſuppoſée en mouvement. Ces ſortes de Draperies ſont avantageuſes, parce qu'elles contribuent à donner de la vie aux Figures par le contraſte; mais il faut bien prendre garde que la cauſe en ſoit naturelle & vraiſemblable, & de ne pas faire dans un même Tableau des Draperies volantes de côtés differens, lorſqu'elles ne peuvent être agitées que par le vent, & que la Figure eſt en repos; défaut dans lequel ſont tombés, ſans y penſer, pluſieurs habiles Peintres.

CHAPITRE XVIII.

Du Païſage.

SI la Peinture eſt une eſpece de création, elle en donne des marques encore plus ſenſibles dans les Tableaux de Païſages que dans les autres. On y voit plus generalement la Nature ſortie de ſon cahos, & les Elemens plus débrouillés ; la Terre y eſt parée de ſes differentes productions, & le Ciel de ſes météores. Et comme ce genre de Peinture contient en racourci tous les autres, le Peintre qui l'exerce, doit avoir une connoiſſance univerſelle des parties de ſon Art. Si ce n'eſt pas dans un ſi grand détail que ceux qui peignent ordinairement l'Hiſtoire, du moins ſpéculativement & en general. Et s'il ne termine pas tous les objets en particulier qui compoſent ſon Tableau, ou qui accompagnent ſon Païſage, il eſt obligé du moins d'en ſpécifier vivement le goût & le caractere, & de donner d'autant plus d'eſprit à ſon Ouvrage, qu'il ſera moins fini.

Je ne prétens pas néanmoins exclure de ce talent l'exactitude du travail ; au contraire, plus il ſera recherché, & plus il ſera précieux. Mais quelque terminé que ſoit

ſoit un Païſage, ſi la comparaiſon des objets ne les fait valoir, & ne conſerve leur caractére, ſi les ſites n'y ſont bien choiſis, ou n'y ſont ſuppléés par une belle intelligence du Clair-obſcur, ſi les touches n'y ſont ſpirituelles, ſi l'on ne rend les lieux animés par des Figures, par des Animaux, ou par d'autres objets, qui ſont d'ordinaire en mouvement, & ſi l'on n'y joint au bon Goût de Couleur & aux ſenſations extraordinaires la vérité & la naïveté de la Nature, le Tableau n'aura jamais d'entrée dans l'eſtime, non plus que dans le Cabinet des véritables Connoiſſeurs.

CHAPITRE XIX.

De la Perſpective.

UN Auteur a dit, que Perſpective & Peinture étoient la même choſe, parce qu'il n'y a point de Peinture ſans Perſpective. Quoique la propoſition ſoit fauſſe, abſolument parlant, d'autant que le corps qui ne peut être ſans ombre, n'eſt pas pour cela la même choſe que l'ombre; néanmoins elle eſt véritable dans ce ſens, que le Peintre ne peut ſe paſſer de Perſpective dans toutes ſes opérations, & qu'il ne tire pas une Ligne, & ne donne pas un coup de

Pinceau qu'elle n'y ait part, du moins habituellement. Elle regle la méſure des formes & la dégradation des Couleurs en quelque lieu du Tableau qu'elles ſe rencontrent. Le Peintre eſt forcé d'en reconnoître la néceſſité, & quoiqu'il en ait, comme il doit, une habitude conſommée, il s'expoſera ſouvent à faire de grandes fautes contre cette ſcience, s'il néglige de la conſulter de nouveau, du moins dans les endroits les plus viſibles, & de prendre la Régle & le Compas pour ne rien hazarder, & pour ne point s'expoſer à la cenſure.

Michelange a été blâmé pour avoir négligé la Perſpective, & les plus grands Peintres d'Italie ont été tellement perſuadés que ſans elle on ne pouvoit rendre une Compoſition réguliére, qu'ils l'ont voulu ſçavoir à fond. On voit même dans quelques Deſſeins de Raphaël, une Echelle de dégradation, tant il étoit régulier ſur ce Point.

CHAPITRE XX.

DU COLORIS.

Troiſiéme Partie de la Peinture.

LA maniére peu convenable dont pluſieurs de nos Peintres parloient du Co-

loris me fit entreprendre ſa défenſe par un Dialogue que je fis imprimer il y a vingt-quatre ans. Pour moi je n'ai rien de meilleur à dire aujourd'hui que ce qui eſt contenu dans ce petit Ouvrage ; je prie le Lecteur d'y avoir recours. J'ai tâché d'y faire voir le mérite du Coloris le plus nettement qu'il m'a été poſſible.

CHAPITRE XXI.

De l'Accord des Couleurs.

DAns les différentes eſpéces de Couleurs, & dans les divers tons de lumiére qui ſervent à la Peinture ; il y a une harmonie & une diſſonance, comme il y en a dans une Compoſition de Muſique ; car dans la Muſique il ne faut pas ſeulement que les Notes ſoient juſtes, mais encore il faut que dans l'exécution les Inſtrumens ſoient d'accord. Et comme les Inſtrumens de Muſique ne conviennent pas toûjours les uns aux autres ; par exemple, le Luth avec le Haut-bois, ni le Claveſſin avec la Muzette : de même, il y a des Couleurs qui ne peuvent ſe trouver enſemble ſans offenſer la vûe, témoin le Vermillon avec les Verds, les Bleus & les Jaunes. Mais comme les Inſtrumens les plus ai-

gus ſe ſauvent parmi quantité d'autres, & font quelquefois un très-bon effet ; ainſi les Couleurs les plus oppoſées, étant placées bien à propos entre pluſieurs autres qui ſont en union, rendent certains endroits plus ſenſibles, leſquels doivent dominer ſur les autres, & attirer les regards davantage.

Le Titien (comme je l'ai remarqué ailleurs) en a uſé de la ſorte dans le Tableau qu'il a fait du Triomphe de Bacchus ; en effet, ayant placé Ariadne ſur un des côtés du Tableau, & ne pouvant par cette raiſon la faire remarquer par les éclats de la lumiere qu'il a voulu conſerver dans le milieu, il lui a donné une Echarpe de Vermillon ſur une Draperie bleue, & pour la détacher de ſon fond, qui eſt déja une mer bleue, & parce que c'eſt une des principales Figures du ſujet ſur laquelle il veut que l'œil ſoit attiré. Paul Véronéſe s'eſt ſervi du même artifice dans ſa Nôce de Cana ; car le Chriſt, qui eſt la principale Figure du ſujet, étant un peu enfoncé dans le Tableau, il n'a pû le faire remarquer par le brillant du Clair-obſcur ; c'eſt pourquoi il l'a vêtu de Bleu & de Vermillon, afin que la vûe ſe portât ſur cette Figure.

CHAPITRE XXII.

Du Pinceau.

LE terme de Pinceau ſe prend quelquefois pour la ſource de toutes les parties de la Peinture, comme lorſqu'on dit, que le Tableau de la Transfiguration de Raphaël eſt le plus bel Ouvrage qui ſoit ſorti de ſon Pinceau : & quelquefois il s'entend de l'Ouvrage même ; & l'on dit, par exemple, de tous les Peintres de l'Antiquité, le plus ſavant Pinceau eſt celui d'Apelle. Mais ici le mot de Pinceau ſignifie ſimplement la façon extérieure dont le Peintre l'a manié pour employer les Couleurs. Et lorſque ces mêmes Couleurs n'ont point été trop agitées, ni trop tourmentées par le mouvement d'une main péſante, & qu'aucontraire le mouvement en paroît libre, prompt & léger ; on dit que l'Ouvrage eſt d'un beau Pinceau. Mais ce Pinceau libre eſt peu de choſe ſi la tête ne le conduit, & s'il ne ſert à faire connoître que le Peintre poſſéde l'intelligence de ſon Art. En un mot, le beau Pinceau eſt à la Peinture ce qu'eſt à la Muſique une belle voix ; l'un & l'autre ſont eſtimés à proportion du grand effet & de l'harmonie qui les accompagne.

CHAPITRE XXIII.

Des Licences.

LEs Licences ſont ſi néceſſaires, qu'il y en a dans tous les Arts. Elles ſont contre les Régles à prendre les choſes à la lettre, mais à les prendre ſelon l'eſprit, les Licences ſervent de Régles quand elles ſont priſes bien à propos. Or il n'y a perſonne de bon ſens qui ne les trouve à propos, lorſqu'elles contribuent à faire plus d'effet dans l'Ouvrage où on les emploie, & que par leur moyen le Peintre arrive plus efficacement à ſa fin, qui eſt d'impoſer à la vûe. Mais il n'eſt pas donné à tous les Peintres de les employer utilement. Il n'y a que les grands Génies qui ſoient au-deſſus des Régles, & qui ſachent ſe ſervir ingénieuſement des Licences; ſoit qu'ils les emploient pour l'eſſence de leur Art, ſoit qu'elles regardent l'Hiſtoire. Celles-ci méritent plus d'attention, & l'on en va parler dans l'Article ſuivant.

CHAPITRE XXIV.

De quelle autorité les Peintres ont repréſenté ſous des Figures humaines les choſes Divines, & celles qui ſont ſpirituelles ou inanimées.

L'Ecriture nous parle en pluſieurs endroits des Apparitions de Dieu aux hommes, ou réellement par le miniſtére des Anges, ou en viſion par des ſonges & des extaſes. Il y a une belle deſcription de Dieu ſous la forme d'un Vieillard dans le ſeptiéme Chapitre de Daniel, verſ. 9. l'Ecriture nous parle auſſi de pluſieurs Apparitions d'Anges ſous des formes humaines; c'eſt pourquoi l'Egliſe dans le Concile de Nicée n'a point fait difficulté de permettre aux Peintres de repréſenter Dieu le Pere ſous la forme d'un Auguſte Vieillard, & les Anges ſous des formes humaines.

Il paroît auſſi que dans les ſujets qui regardent la Religion, le Peintre ne fera point mal s'il peint comme vivantes les choſes mêmes inanimées, quand il ſuit en cela l'Idée que l'Ecriture ſainte nous en donne; & le Spectateur ne doit pas ſe ſcandaliſer facilement quand il voit dans quelques Tableaux des ſujets ſaints, qui ſont mêlés

avec quelques fictions Poëtiques ; car les fictions & la Poëſie ne ſont pas néceſſairement quelque choſe de profane. Le Livre de Job, les Pſeaumes de David & l'Apocalypſe ſont tout Poëtiques & pleins d'expreſſions figurées, ſans compter les Paraboles qui ſont dans le reſte de l'Ecriture. Ainſi, c'eſt ſuivant le Texte ſacré que Raphaël dans le paſſage du Jourdain a peint ſous une Figure humaine ce Fleuve, qui repouſſe ſes eaux du côté de leur ſource. Il eſt autoriſé en cela par l'Ecriture ſainte, qui, pour ſe proportionner à l'intelligence des hommes, a coutume d'exprimer les choſes Divines ſous la figure des choſes humaines, & qui pour l'inſtruction des Fidéles, ſe ſert d'idées & de comparaiſons palpables & ſenſibles. Nous en avons même un paſſage au ſujet des Fleuves, dans le 97e Pſeaume, où il eſt dit, que *les fleuves battront des mains, & que les montagnes treſſailleront de joie en la préſence du Seigneur.* Le Peintre qui a intention d'inſtruire & d'édifier, ne ſauroit ſuivre un meilleur modéle.

Le Pouſſin qui dans ſon Tableau de Moïſe trouvé, a tenu la même conduite pour repréſenter le Fleuve du Nil, en a été blâmé par quelques perſonnes, & voici la raiſon qu'ils en apportent.

Ils diſent qu'il ne faut point mêler les

faux Dieux avec les choſes de notre Religion ; que les fleuves ſont de fauſſes Divinités qui étoient adorées par les Payens, qu'elles ne doivent point être introduites dans les Hiſtoires ſaintes, & qu'il ſuffit au Peintre de repréſenter un fleuve ſimplement, & non en figure.

A quoi il eſt aiſé de répondre, que l'Ecriture ſainte, en introduiſant des fleuves ſous des figures humaines, n'a point eu intention de parler de ceux que les Payens adoroient, & que pouvant s'expliquer naturellement & ſimplement, elle s'eſt néanmoins ſervie d'un ſtyle figuré, ſans crainte de ſéduire les Fidéles : Ainſi le Peintre Chrétien en ſuivant la même route, eſt fort éloigné de vouloir altérer la vérité de l'Hiſtoire ; il veut au contraire, en ſe conformant à ſon Original, la faire entendre avec plus de vivacité & plus d'élégance.

Mais à l'égard des Divinités Payennes qui ſont introduites comme telles, & avec les caractéres qui les font connoître, il y a plus de difficulté à les admettre dans les Compoſitions. De Savans Hommes ont agité cette matiére par rapport à la Poëſie, & le Procès en eſt encore à juger. Mais le Peintre, qui n'a pas d'autre langage pour s'exprimer que ces ſortes de figures, bien loin d'être blâmable de s'en ſervir, ſera

toujours applaudi des Savans qui les verront ingénieuſement & prudemment employées dans ſes Tableaux.

Car les fauſſes Divinités peuvent être conſidérées de deux maniéres, ou comme Dieux, ou comme figures ſymboliques. Comme Dieux, le Peintre ne les peut repréſenter que dans les ſujets purement profanes, où il en eſt queſtion en cette qualité; & comme figures ſymboliques, il peut s'en ſervir avec diſcrétion en toute autre rencontre où il les jugera néceſſaires.

Rubens, qui de tous les Peintres s'eſt le plus ingénieuſement & le plus doctement ſervi de ces ſymboles, comme on le peut voir par le Livre de l'Entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers, & par les Tableaux de la Galerie de Luxembourg, a été cenſuré par quelques perſonnes, pour avoir introduit dans ſes Compoſitions ces figures allégoriques, & pour avoir, dit-on, mêlé la fable avec la vérité.

Mais par l'uſage que Rubens a fait de ces ſymboles, il n'a point confondu la fable avec la vérité; c'eſt plûtôt pour exprimer cette même vérité qu'il s'eſt ſervi des ſymboles de la fable. En effet, dans la Peinture de la Naiſſance de Louis XIII. il a repréſenté au haut du Tableau ſur des nuées un peu éloignées, Caſtor ſur ſon Cheval

aîlé, & à côté Apollon dans ſon Char qui monte en haut, pour marquer que ce Prince eſt né le matin, & que l'accouchement fut heureux.

D'où l'on peut inferer que le Peintre n'a point eu la penſée de repréſenter des Dieux comme Dieux, mais ſeulement de peindre Caſtor comme une conſtellation qui rend heureux les évenemens, & le char d'Apollon qui va en haut, pour ſignifier le tems du matin.

Et ſi le Peintre, dans la vûe de s'exprimer avec plus d'élégance, juge à propos de repréſenter les Divinités de la fable parmi les figures hiſtoriques, il faut conſidérer ces ſymboles comme inviſibles, & comme n'y étant que par leur ſignification allégorique.

C'eſt dans ce ſens que le ſecond Concile de Nicée, autoriſé en cela par l'Ecriture, a permis de repréſenter aux yeux des Fidéles Dieu le Pere & les Anges ſous des figures humaines. Cependant il y auroit encore plus d'inconvénient à peindre les Perſonnes de la ſainte Trinité & les Anges, qu'il n'y en a à introduire dans la ſcéne d'un Tableau des Divinités payennes. Et les Chrétiens, étant prévenus contre ces apparences, entrent tout d'un coup dans l'eſprit du Peintre, & les regardent com-

me n'y étant point, & comme un accident qui ne corrompt point la vérité.

L'autorité de peindre des aîles aux Anges ſe peut tirer de ceux de l'Arche d'Alliance, & du 9e. Chapitre de Daniel v. 21. Mais ces paſſages n'obligent pas à donner indiſpenſablement des aîles aux Anges, puiſqu'il eſt certain qu'ils ont toujours apparu ſans aîles. Le Peintre néanmoins peut en uſer indifféremment, ſelon que ſon Art, le bon ſens, & l'inſtruction des Fidéles l'exigeront.

Mais n'étant pas à propos de ſe ſervir en toutes ſortes d'occaſions de ce qui eſt permis, le Peintre doit uſer avec modération de l'autorité qu'il tire en cela de l'Ecriture ſainte, & prendre garde, qu'en voulant ménager l'avantage de ſon Art, il n'altere la vérité & la ſainteté du ſujet qu'il aura à traiter.

CHAPITRE XXV.

Des Figures nues, & où l'on peut s'en ſervir.

LEs Peintres & les Sculpteurs qui ſont fort ſavans dans le Deſſein, cherchent ordinairement les occaſions de faire du nud, pour s'attirer de l'eſtime & de la diſtinc-

tion : & en cela ils ſont très-louables, pourvû qu'ils demeurent dans les bornes de la verité de l'Hiſtoire, de la vraiſemblance, & de la modeſtie. Il y a des ſujets qui ſont plus favorables à repreſenter du nud les uns que les autres ; & l'on s'en peut ſervir dans les ſujets qui repreſentent ou les Fables, ou les païs chauds, dont nous n'avons point de relation ſur les modes, & point de connoiſſance parmi les Ouvrages des anciens tems. Caton le Cenſeur, au rapport de Plutarque, travailloit tout nud parmi ſes Ouvriers lorſqu'il étoit revenu du Senat ; & Saint Pierre étoit nud lorſque Notre Seigneur s'apparut à lui après ſa Réſurrection, & qu'il le trouva pêchant avec d'autres Apôtres.

On ſe peut encore ſervir du nud dans la repreſentation des ſujets allégoriques, dans celle des Dieux & des Heros de l'Antiquité Païenne : & enfin dans les autres rencontres où l'on peut ſuppoſer la ſimple Nature, & où le froid & la malignité ne regnent point. Car les habits n'ont été inventés que pour garantir les hommes du froid & de la honte.

Il y a encore aujourd'hui beaucoup de Peuples qui vont tout nuds, parce qu'ils habitent des païs chauds, où l'habitude les a mis à couvert de l'indécence & de la honte.

Enfin la regle génerale qu'on doit ſuivre en cela, eſt, comme nous avons dit, qu'il n'y ait rien contre la modeſtie & le vraiſemblable.

Les Peintres repreſentent la plûpart de leurs Figures la tête & les pieds nuds, & cela eſt conforme aux loix de la ſimple Nature, qui à l'égard de ces deux parties s'accoûtume facilement à la nudité. Nous en voïons des exemples, non-ſeulement dans les païs chauds, mais encore au milieu des plus froides montagnes des Alpes, où les enfans mêmes vont pieds nuds, l'Eté parmi les pierres & les cailloux, l'Hiver parmi la neige & les glaçons.

Mais ſi on a égard à la verité de l'Hiſtoire, on trouvera que le nud eſt une licence dont les Peintres ſe ſont mis en poſſeſſion, & de laquelle ils ſe ſervent utilement pour l'avantage de leur Art ; mais auſſi dont ils abuſent aſſez ſouvent. Je n'en excepte, ni Raphaël, ni le Pouſſin. Ils ont repreſenté les Apôtres pieds nuds contre ce qui eſt dit formellement dans l'Evangile, où Notre Seigneur leur ordonnant de ne prendre aucune précaution pour leurs habits, leur dit poſitivement de ſe contenter des ſouliers qu'ils avoient aux pieds, ſans en porter d'autres. Et dans les Actes des Apôtres, quand l'Ange délivra Saint

Pierre, il lui dit de mettre ſa ceinture, & d'attacher ſes ſouliers : d'où l'on doit inferer qu'ils s'en ſervoient ordinairement.

Il en eſt de même de Moïſe, qui dans la viſion du Buiſſon ardent, fut averti de quitter ſes ſouliers, & qui cependant eſt repreſenté par Raphaël pieds nuds dans les autres actions de ſa vie, comme ſi Moïſe n'avoit eu de chauſſure que dans le tems qu'il gardoit les troupeaux de ſon beau-pere. On pourroit rapporter ici quantité d'exemples où Raphaël & pluſieurs autres Peintres après lui ont fait des Figures ſans chauſſure, contre l'Hiſtoire & la vraiſemblance.

On remarque que les Sculpteurs Grecs ont fait plus ordinairement des Figures nues que les Romains : je n'en ſai pas d'autre raiſon, ſinon que les Grecs ont choiſi des ſujets plus convenables au deſir qu'ils avoient de faire admirer la profondeur de leur Science dans la conſtruction & dans l'aſſemblage des parties du corps humain. Ils repreſentoient dans leurs Statues plûtôt des Dieux que des hommes, & dans leurs Bas-reliefs, plûtôt des baccanales & des ſacrifices, que des hiſtoires. Les Romains au contraire, qui vouloient par leurs Statues & par leurs Bas-reliefs tranſmettre à la poſterité la mémoire de leurs Empereurs,

ſe ſont trouvés indiſpenſablement obligés ; pour ne rien faire contre l'Hiſtoire, d'habiller leurs Figures ſelon la mode de leurs tems.

CHAPITRE XXVI.

De la Grace.

IL eſt ſi néceſſaire que la Grace entre dans la Peinture, qu'il n'eſt pas beſoin d'en rapporter aucunes preuves. Il ſe rencontre ſeulement une difficulté ſur ce point : Savoir ſi la Grace eſt néceſſaire dans toutes ſortes de ſujets, dans les Combats comme dans les Fêtes, dans les ſoldats comme dans les femmes.

Je conclus pour l'affirmative : & la raiſon que j'en donne eſt, que bien que la Grace ſe laiſſe d'abord appercevoir ſur le viſage, ce n'eſt pas néanmoins dans cette ſeule partie qu'elle réſide. Elle conſiſte principalement dans le tour que le Peintre fait donner à ſes objets pour les rendre agréables, même à ceux qui ſont inanimés : d'où il s'enſuit que non-ſeulement il peut y avoir de la Grace dans la fierté d'un Soldat, par le tour qu'on aura donné à ſon air & à ſon attitude, mais qu'il y en peut

avoir auſſi dans une Draperie ou dans quelqu'autre choſe, par la maniere dont elle ſera diſpoſée.

Après cette Idée que je viens de donner du Peintre parfait, & les preuves que j'ai apportées de chacune de ſes parties, il ne reſte plus que d'en faire l'application aux Ouvrages de Peinture, & de les mettre comme dans la balance, non pour en rejetter entierement ceux qui n'auront pas toutes les qualités que j'ai tâché d'établir, mais pour les eſtimer ſelon leur poids.

L'on peut au reſte ſe ſervir de cette même Idée pour juger des Deſſeins des différens Maîtres; j'entends du dégré de leur bonté : car pour connoître l'originalité d'un Deſſein, & le nom du Peintre qui en eſt l'Auteur, il eſt comme impoſſible d'en donner des regles, & difficile d'en parler avec juſteſſe. Je hazarderai néanmoins d'expoſer ici ce que j'ai penſé ſur ce ſujet, dans l'eſperance que cette témerité ſuſcitera dans la ſuite quelque perſonne éclairée, qui redreſſera & qui augmentera le peu que j'en aurai dit.

CHAPITRE XXVII.

Des Deſſeins.

LEs Deſſeins dont on veut parler ici ſont les penſées que les Peintres expriment ordinairement ſur du papier pour l'execution d'un Ouvrage qu'ils méditent. On doit encore mettre au nombre des Deſſeins les Etudes des grands Maîtres, c'eſt-à-dire, les parties qu'ils ont deſſinées d'après Nature ; comme des têtes, des mains, des pieds, & des Figures entieres ; des Draperies, des Animaux, des Arbres, des Plantes, des Fleurs ; & enfin tout ce qui peut entrer dans la Compoſition d'un Tableau. Car ſoit que l'on conſidere un bon Deſſein, par rapport au Tableau dont il eſt l'idée, ou par rapport à quelque Partie dont il eſt l'étude, il merite toujours l'attention des Curieux.

Quoique la connoiſſance des Deſſeins ne ſoit pas ſi eſtimable ni ſi étendue que celle des Tableaux, elle ne laiſſe pas d'être délicate & piquante, à cauſe que leur grand nombre donne plus d'occaſion à ceux qui les aiment, d'exercer leur critique, & que l'Ouvrage qui s'y rencontre eſt tout eſprit. Les Deſſeins marquent davantage le carac-

tére du Maître, & font voir ſi ſon génie eſt vif ou peſant; ſi ſes penſées ſont élevées ou communes; & enfin s'il a une bonne habitude & un bon Goût de toutes les parties qui peuvent s'exprimer ſur le papier. Le Peintre qui veut finir un Tableau, tâche de ſortir, pour ainſi dire, de lui-même, afin de s'attirer les louanges qu'on donne aux parties dont il ſent bien qu'il eſt dépourvû: mais en faiſant un Deſſein, il s'abandonne à ſon génie, & ſe fait voir tel qu'il eſt. C'eſt pour cette raiſon que dans les Cabinets des Grands, on y voit non-ſeulement des Tableaux, mais que l'on y conſerve encore les Deſſeins des bons Maîtres.

Cependant il y a peu de Curieux de Deſſeins, & parmi ces Curieux, s'il y en a qui connoiſſent les manieres, il y en a bien peu qui en connoiſſent le fin. Les Demi-Connoiſſeurs n'ont point de paſſion pour cette curioſité, parce que ne pénetrant pas encore aſſez avant dans l'eſprit les Deſſeins, ils n'en peuvent goûter tout le plaiſir, & ſont plus ſenſibles à celui que donnent les Eſtampes qui ont été gravées avec ſoin d'après les bons Tableaux. Cela peut venir auſſi par la crainte d'être trompés, & de prendre, comme il arrive aſſez ſouvent, des Copies pour des Originaux, faute d'experience.

Il y a trois choſes en géneral à remarquer dans les Deſſeins : la Science, l'Eſprit, & la Liberté. Par la Science, j'entends une bonne Compoſition, un Deſſein correct & de bon Goût, avec une louable intelligence du Clair obſcur : ſous le terme d'Eſprit, je comprens, l'expreſſion vive & naturelle du ſujet en géneral, & des objets en particulier : la Liberté n'eſt autre choſe qu'une habitude que la main a contractée pour exprimer promptement & hardiment l'Idée que le Peintre a dans l'eſprit: & ſelon qu'il entre de ces trois choſes dans un Deſſein, il en eſt plus ou moins eſtimable.

Quoique les Deſſeins libres portent ordinairement beaucoup d'Eſprit avec eux, tous les Deſſeins librement faits ne ſont pas pour cela ſpirituellement touchés ; & ſi les Deſſeins ſavans n'ont pas toujours de la Liberté, il s'y rencontre ordinairement de l'Eſprit.

Je pourrois nommer ici quantité de Peintres, dont les Deſſeins ont beaucoup de Liberté ſans aucun Eſprit, ou dont la main hardie ne produit que des expreſſions vagues. J'en pourrois nommer auſſi de fort habiles, dont les Deſſeins paroiſſent eſtantés, quoique ſavans & ſpirituels ; parce que leur main étoit retenue par leur jugement, & qu'ils ſe ſont attachés préferable-

ment à toutes choſes, à la juſteſſe de leurs contours, & à l'expreſſion de leur ſujet. Mais je croi qu'il eſt mieux de ne nommer perſonne, & d'en laiſſer le jugement aux autres.

On peut dire à la louange de la Liberté, qu'elle eſt ſi agréable, qu'elle couvre ſouvent, & fait excuſer beaucoup de défauts; qu'on attribue plûtôt à une impétuoſité de veine, qu'à l'inſuffiſance. Mais il faut dire auſſi que la Liberté de main ne paroît preſque plus Liberté, quand elle eſt renfermée dans les bornes d'une grande régularité, encore qu'elle y ſoit effectivement. C'eſt ainſi que dans les Deſſeins de Raphaël les plus arrêtés, il y a une Liberté délicate qui n'eſt bien ſenſible qu'aux yeux ſavans.

Enfin il y a des Deſſeins où il ſe rencontre peu de correction, qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, parce qu'il y a beaucoup d'Eſprit & de Caractere. On peut mettre ſous cette eſpece les Deſſeins de Guillaume Baur, ceux de Rembrant, ceux du Bénédette, & de quelques autres.

Les Deſſeins touchés & peu finis ont plus d'Eſprit, & plaiſent beaucoup plus que s'ils étoient plus achevés, pourvû qu'ils aient un bon Caractere, & qu'ils mettent l'Idée du Spectateur dans un bon chemin. La raiſon en eſt que l'imagination y ſupplée tou-

tes les parties qui y manquent, ou qui n'y ſont pas terminées, & que chacun les voit ſelon ſon Goût. Les Deſſeins des Maîtres qui ont plus de Génie que de Science, donnent ſouvent occaſion de faire l'experience de cette verité. Mais les Deſſeins des excellens Maîtres, qui joignent la Solidité à un beau Génie, ne perdent rien pour être finis ; auſſi doit-on eſtimer les Deſſeins ſelon qu'ils ſont terminés, ſuppoſé que les autres choſes y ſoient également.

Quoique l'on doive préferer les Deſſeins dans leſquels il ſe trouve plus de parties, l'on ne doit pas rejetter pour cela ceux où il ne s'en rencontreroit qu'une ſeule, pourvû qu'elle y ſoit d'une maniere à faire voir quelque Principe, ou qu'elle porte avec elle une ſingularité ſpirituelle, qui plaiſe, ou qui inſtruiſe.

On ne doit pas non plus rejetter ceux qui ne ſont qu'eſquiſſés, & où l'on ne voit qu'une très-legere Idée, & comme l'eſſai de l'imagination : parce qu'il eſt curieux de voir de quelle maniere les habiles Peintres ont conçû d'abord leurs penſées avant que de les digerer ; & que les eſquiſſes font encore connoître de quelle touche les grands Maîtres ſe ſervoient pour caracteriſer les choſes avec peu de traits. Ainſi pour ſatisfaire pleinement à la curioſité, il ſeroit bon

d'avoir d'un même Maître des Deſſeins de toutes les façons, c'eſt-à-dire, non-ſeulement de ſa premiere, de ſa ſeconde, & de ſa derniere maniere, mais encore des eſquiſſes très-legers, auſſi-bien que des Deſſeins très-finis. J'avoue cependant que les Curieux purement ſpéculatifs, n'y trouveroient pas ſi bien leur compte que ceux qui, aïant auſſi de la pratique manuelle, ſont plus capables de goûter cette curioſité.

Il y a une choſe, qui eſt le Sel des Deſſeins, & ſans laquelle je n'en ferois que peu ou point du tout de cas; & je ne puis mieux l'exprimer que par le mot de Caractere. Ce Caractere donc conſiſte dans la maniere dont le Peintre penſe les choſes; c'eſt le ſceau qui le diſtingue des autres, & qu'il imprime ſur ſes Ouvrages comme la vive image de ſon Eſprit. C'eſt ce Caractere qui remue notre imagination; & c'eſt par lui que les habiles Peintres, après avoir étudié ſous la Diſcipline de leurs Maîtres, ou d'après les Ouvrages des autres, ſe ſentent forcés par une douce violence à donner l'eſſor à leur Génie, & à voler de leurs propres aîles.

J'exclue donc du nombre des bons Deſſeins ceux qui ſont inſipides, & j'en trouve de trois ſortes. Premierement ceux des Peintres, qui, bien qu'ils produiſent de

grandes Compoſitions, & qu'ils aient de l'exactitude & de la correction, répandent néanmoins dans leurs Ouvrages une froideur qui tranſit ceux qui les regardent. Secondement, les Deſſeins des Peintres, qui aïant plus de mémoire que de Génie, ne travaillent que par la reminiſcence des Ouvrages qu'ils ont vûs, ou qui ſe ſervent avec trop peu d'induſtrie, & trop de ſervitude de ceux qu'ils ont préſens. En troiſiéme lieu, les Deſſeins des Peintres qui s'attachent à la maniere de leurs Maîtres ſans en ſortir, ni ſans l'enrichir.

La connoiſſance des Deſſeins comme celle des Tableaux, conſiſte en deux choſes, à découvrir le nom du Maître, & la bonté du Deſſein.

Pour connoître ſi un Deſſein eſt d'un tel Maître, il faut en avoir vû beaucoup d'autres de la même main avec attention, & avoir dans l'Eſprit une Idée juſte du Caractere de ſon Génie, & du Caractere de ſa Pratique. La connoiſſance du Caractere du Génie demande une grande étendue, & une grande netteté d'Eſprit pour retenir les Idées ſans les confondre ; & la connoiſſance du Caractere de la Pratique dépend plus d'une grande habitude, que d'une grande capacité : c'eſt pour cela que les plus habiles Peintres ne ſont pas toujours ceux qui décident

décident avec plus de juſteſſe en cette matiére. Mais pour connoître ſi un Deſſeineſt beau, & s'il eſt Original ou Copie, il faut avec le grand uſage beaucoup de délicateſſe & de pénétration; je ne crois pas même qu'on le puiſſe faire ſans avoir outre cela quelque Pratique manuelle du Deſſein, encore peut-on s'y laiſſer ſurprendre.

Il me paroît qu'il eſt aiſé d'inferer de tout ce que l'on vient de lire, que la comparaiſon des Ouvrages de Peinture avec l'Idée que l'on a établie du Peintre parfait, eſt le meilleur moyen pour bien connoître le degré d'eſtime qui leur eſt dû; mais comme on n'a pas d'ordinaire un aſſez grand nombre de Tableaux en ſa diſpoſition, ni des Deſſeins aſſez finis pour exercer ſa critique, & pour s'acquerir en peu de tems une habitude de bien juger, les bonnes Eſtampes pourront tenir lieu de Tableaux; car à la réſerve de la Couleur Locale, elles ſont ſuſceptibles de toutes les parties de la Peinture. Et outre qu'elles abrégeront le tems, elles ſont très-propres à remplir l'Eſprit d'une infinité de connoiſſances. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici ce que j'ai penſé ſur cette matiére.

CHAPITRE XXVIII.

De l'utilité des Eſtampes, & de leur uſage.

L'Homme naît avec un deſir de ſavoir, rien ne l'empêche tant de s'inſtruire, que la peine qu'il a d'apprendre, & la facilité qu'il a d'oublier ; deux choſes dont la plûpart des hommes ſe plaignent avec beaucoup de raiſon : car depuis que l'on recherche les Sciences & les Arts, & que pour les pénétrer on a mis au jour une infinité de Volumes, on nous a mis en même tems devant les yeux un objet terrible & capable de rebuter notre eſprit & notre mémoire. Cependant nous avons plus que jamais beſoin de l'un & de l'autre, ou du moins, de trouver les moyens de les aider dans leurs fonctions. En voici un très-puiſſant, & qui eſt une des plus heureuſes productions des derniers ſiécles. C'eſt l'Invention des Eſtampes.

Elles ſont arrivées dans notre ſiécle à un ſi haut degré de perfection, & les bons Graveurs nous en ont donné un ſi grand nombre ſur toutes ſortes de matiéres, qu'elles ſont devenues les dépoſitaires de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans le monde.

Leur Origine eſt de 1460. Elle vient d'un nommé Maſo Finiguerra Orfévre de Florence, qui gravoit ſur ſes Ouvrages, & qui en les moulant avec du ſouffre fondu, s'apperçût que ce qui ſortoit du moule marquoit dans ſes empreintes les mêmes choſes que la gravure, par le moyen du noir que le ſouffre avoit tiré des tailles. Il eſſaya d'en faire autant ſur des bandes d'argent avec du papier humide, en paſſant un rouleau bien uni par-deſſus, ce qui lui réüſſit. Cette nouveauté donna envie à un autre Orfévre de la même Ville, nommé Baccio Baldini de tenter la même choſe, le ſuccès lui fit graver pluſieurs planches de l'Invention & du Deſſein de Sandro Botticello; & ſur ces Epreuves André Manteigne, qui étoit à Rome, ſe mit auſſi à graver pluſieurs de ſes propres Ouvrages.

La connoiſſance de cette Invention ayant paſſé en Flandres, Martin d'Anvers, qui étoit alors un Peintre fameux, grava quantité de Planches de ſon Invention, & en envoya pluſieurs Eſtampes en Italie, leſquelles étoient marquées de cette façon; M. C. Vaſari, dans la Vie de Marc-Antoine en rapporte la plûpart des ſujets, dont il y en a un entr'autres, (c'eſt la viſion de Saint Antoine) que Michelange, encore fort jeune, trouva d'une Invention ſi extraordi-

naire, qu'il voulut la colorier. Après Martin d'Anvers, Albert Dure commença à paroître, & nous a donné une infinité de belles Eſtampes, en bois & au burin, qu'il envoya enſuite à Veniſe pour les faire vendre. Marc-Antoine qui s'y trouva alors, fut ſi ſurpris de la beauté de ces Ouvrages, qu'il en copia trente-ſix pieces qui repréſentent la Paſſion de Notre-Seigneur: & ces Copies furent reçûes dans Rome avec d'autant plus d'admiration, qu'elles étoient plus belles que les Originaux. Dans ce même tems Ugo du Carpi, Peintre Italien, d'une capacité médiocre, mais d'un eſprit inventif, trouva par le moïen de pluſieurs Planches de bois la maniére de faire des Eſtampes qui reſſemblaſſent aux Deſſeins de Clair-obſcur. Et quelques années après on découvrit l'Invention des Eſtampes à l'eau forte, que le Parméſan mit auſſi-tôt en uſage.

Ces premiéres Eſtampes attirérent par leur nouveauté l'admiration de tous ceux qui les virent, & les habiles Peintres qui travailloient pour la gloire, voulurent s'en ſervir pour faire part au monde de leurs Ouvrages. Raphaël entr'autres employa le burin du fameux Marc-Antoine pour graver pluſieurs de ſes Tableaux & de ſes Deſſeins; & ces admirables Eſtampes ont été autant de Renommées, qui ont porté le

nom de Raphaël par toute la Terre. Depuis Marc-Antoine un grand nombre de Graveurs ſe ſont rendus recommandables, en Allemagne, en Italie, en France, & dans les Païs-Bas, & ont mis au jour, au burin, & à l'eau-forte une infinité de ſujets de tous genres, Hiſtoires, Fables, Emblêmes, Deviſes, Médailles, Animaux, Païſages, Fleurs, Fruits, & généralement toutes les productions viſibles de l'Art & de la Nature.

Il n'y a perſonne de quelque Etat & de quelque Profeſſion qu'il ſoit, qui n'en puiſſe tirer une grande utilité : les Théologiens, les Réligieux, les Gens dévots, les Philoſophes, les hommes de Guerre, les Voyageurs, les Géographes, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Graveurs, les Amateurs des beaux Arts, les Curieux de l'Hiſtoire & de l'Antiquité, & enfin ceux, qui n'ayant point de profeſſion particuliére que celle d'être honnêtes gens, veulent orner leur Eſprit des connoiſſances qui peuvent les rendre plus eſtimables.

On ne prétend pas que chaque perſonne ſoit obligée de voir tout ce qu'il y a d'Eſtampes pour en tirer de l'utilité : Au contraire, leur nombre preſque infini & qui préſenteroit tout à la fois tant d'Idées différentes, ſeroit plûtôt capable de diſſiper l'Eſprit, que de l'éclairer. Il n'y a que ceux,

qui en naiſſant, l'ont apporté d'une grande étendue & d'une grande netteté, ou qui l'ont exercé quelque tems dans la vûe de tant de diverſes choſes, qui puiſſent les voir toutes ſans confuſion, & en profiter.

Mais chaque particulier peut choiſir des ſujets qui puiſſent, ou rafraîchir ſa mémoire, ou fortifier ſes connoiſſances, & ſuivre en cela l'inclination qu'il a pour les choſes de ſon Goût & de ſa profeſſion.

Aux Théologiens, par exemple, rien n'eſt plus convenable que les Eſtampes qui regardent la Religion & les Myſtéres, les Hiſtoires ſaintes & tout ce qui découvre les premiers Exercices des Chrétiens & leur perſécution, les Bas-reliefs Antiques, qui inſtruiſent en beaucoup d'endroits des Cérémonies de la Religion Payenne, & enfin tout ce qui a rapport à la nôtre, ſoit ſaint, ſoit profane.

Aux Dévots, les ſujets qui élévent l'Eſprit à Dieu, & qui peuvent l'entretenir dans ſon Amour.

Aux Réligieux, les Hiſtoires ſacrées en général, & ce qui concerne leur Ordre en particulier.

Aux Philoſophes, toutes les Figures démonſtratives qui regardent non-ſeulement les expériences de Phyſique, mais toutes

celles qui peuvent augmenter les connoiſſances qu'ils ont des choſes naturelles.

A ceux qui ſuivent les Armes, les Plans & les Elévations des Places de guerre, les Ordres de Batailles, & les Livres de Fortification, dont les Figures démonſtratives font la plus grande partie.

Aux Voyageurs, les Vûes particuliéres des Palais, des Villes, & des lieux conſidérables, pour les préparer aux choſes qu'ils ont à voir, ou pour en conſerver les Idées quand ils les auront vûes.

Aux Géographes, les Cartes de leur Profeſſion.

Aux Peintres, tout ce qui peut les fortifier dans les parties de leur Art; comme les Ouvrages Antiques, ceux de Raphaël & du Carache pour le bon Goût, pour la correction du Deſſein, pour la grandeur de maniére, pour le choix des airs de Tête, des paſſions de l'Ame, & des Attitudes: ceux du Corrége pour la grace & pour la fineſſe des expreſſions: ceux du Titien, du Baſſan & des Lombards pour le caractére de la vérité, & pour les naïves expreſſions de la Nature, & ſurtout pour le Goût du Païſage: ceux de Rubens pour un caractére de grandeur & de magnificence dans ſes Inventions, & pour l'artifice du Clair-obſcur: ceux enfin, qui, bien que défec-

tueux dans quelque partie, ne laiſſent pas de contenir quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire. Car les Peintres peuvent tirer un avantage conſidérable de toutes les différentes maniéres de ceux qui les ont précedés.

Aux Sculpteurs, les Statues, les Basreliefs, les Médailles, & les autres Ouvrages Antiques avec ceux de Raphaël, de Polydore, & de toute l'Ecole Romaine.

Aux Architectes, les Livres qui concernent leur Profeſſion, & qui ſont pleins de Figures démonſtratives de l'Invention de leurs Auteurs, ou copiées d'après l'Antique.

Aux Graveurs, un choix de Piéces de différentes maniéres, ſoit au burin ou à l'eau-forte. Ce choix leur doit ſervir auſſi pour voir le progrès de la Gravure depuis Albert Dure juſqu'à préſent. Ils examineront avec ſoin les Ouvrages de Marc-Antoine, de Corneille Cort, des Carraches, des Sadelers, de Goltius, de Muler, de Voſtermans, de Pontius, de Bolſvert, de Viſcher; & enfin d'un grand nombre d'autres Graveurs que je ne nomme point, qui ont eu un caractére particulier, & qui par différentes voies ſe ſont tous efforcés d'imiter, ou la Nature, quand ils ont fait de leur Invention, ou les Tableaux de diffé-

rentes maniéres, quand ils ont eu pour fin la fidelité de leur imitation. En comparant ainſi l'Ouvrage de tous ces Maîtres, ils peuvent juger qui ſont ceux qui ont le mieux entendu la conduite des Tailles, le ménagement de la lumiére, & la valeur des tons par rapport au Clair-obſcur ; qui ont ſçû le mieux accorder dans leur burin la délicateſſe avec la force, & l'eſprit de chaque choſe avec l'extrême exactitude ; afin que profitant de ces Lumiéres, ils ayent la louable ambition d'égaler ces habiles Maîtres, ou de les ſurpaſſer.

Aux Curieux de l'Hiſtoire & de l'Antiquité, tout ce que l'on voit de gravé de l'Hiſtoire Sainte & Profane, & de la Fable; les Bas-Reliefs Antiques, la Colonne Trajanne & la Colonne Antonine, les Livres de Médailles & de Pierres gravées, & pluſieurs Eſtampes qui ont du rapport à la connoiſſance qu'ils veulent s'acquerir, ou ſe conſerver.

A ceux enfin, qui, pour être plus heureux & plus honnêtes gens, veulent ſe former le Goût aux bonnes choſes, & avoir une teinture raiſonnable des beaux Arts, rien n'eſt plus néceſſaire que les bonnes Eſtampes. Leur vûe avec un peu de réflexion les inſtruira promptement & agréablement de tout ce qui peut exercer la raiſon, &

fortifier le jugement. Elles rempliront leur mémoire des choſes curieuſes de tous les tems & de tous les Païs: & en leur apprenant les différentes Hiſtoires, elles leur apprendront les diverſes maniéres dans la Peinture. Ils en jugeront promptement par la facilité qu'il y a de feuilleter quelques papiers, & de comparer ainſi les Productions d'un Maître avec celles d'un autre. De maniére qu'en épargnant le tems, elles épargneront encore la dépenſe. Car il eſt preſque impoſſible d'amaſſer en un même lieu des Tableaux des meilleurs Peintres dans une quantité ſuffiſante, pour ſe former une Idée complete ſur l'Ouvrage de chaque Maître. Et quand avec beaucoup de dépenſe on auroit rempli un Cabinet ſpacieux de Tableaux de différentes maniéres, il ne pourroit y en avoir que deux ou trois de chacune; ce qui ne ſuffit pas pour porter un jugement bien précis du Caractére du Peintre, ni de l'étendue de ſa capacité. Au lieu, que par le moyen des Eſtampes, vous pouvez ſur une table voir ſans peine les Ouvrages des différens Maîtres, en former une Idée, en juger par comparaiſon, en faire un choix, & contracter par cette pratique une habitude du bon Goût & des bonnes maniéres, ſurtout, ſi cela ſe fait en préſence de quelque perſonne qui ait du

diſcernement dans ces ſortes de choſes, & qui en ſache diſtinguer le bon d'avec le médiocre.

Mais pour ce qui eſt des Connoiſſeurs & des Amateurs des beaux Arts, on ne peut leur rien preſcrire, tout eſt ſoûmis, pour ainſi parler, à l'empire de leur connoiſſance; ils l'entretiennent par la vûe, tantôt d'une choſe, & tantôt d'une autre, à cauſe de l'utilité qu'ils en reçoivent & du plaiſir qu'ils y prennent. Ils ont celui de voir dans ce qui a été gravé d'après les Peintres fameux, l'origine, le progrès & la perfection des Ouvrages; ils les ſuivent depuis le Giotto & André Manteigne, juſqu'à Raphaël, au Titien & aux Caraches. Ils examinent les différentes Ecoles de ces tems-là, ils voient en combien de branches elles ſe ſont partagées par la multiplicité des Diſciples, & en combien de façons l'Eſprit humain eſt capable de concevoir une même choſe, qui eſt l'Imitation, & que delà ſont venues tant de diverſes maniéres, que les Païs, les Tems, les Eſprits, & la Nature par leur diverſité nous ont produites.

Entre tous les bons effets qui peuvent venir de l'uſage des Eſtampes, on s'eſt ici contenté d'en rapporter ſix, qui feront juger facilement des autres.

Le premier eſt de divertir par l'imita-

tion, & en nous repréſentant par leur Peinture les choſes viſibles.

Le 2e. eſt de nous inſtruire d'une maniére plus forte & plus prompte que par la parole. *Les choſes*, dit Horace, *qui entrent par les oreilles prennent un chemin bien plus long, & touchent bien moins que celles qui entrent par les yeux, leſquels ſont des témoins plus ſûrs & plus fidéles.*

Le 3e. D'abréger le tems que l'on emploieroit à relire les choſes qui ſont échapées de la mémoire, & de la rafraichir en un coup d'œil.

Le 4e. De nous repréſenter les choſes abſentes comme ſi elles étoient devant nos yeux, & que nous ne pourrions voir que par des voyages pénibles, & par de grandes dépenſes.

Le 5e. De donner les moyens de comparer pluſieurs choſes enſemble facilement, par le peu de lieu que les Eſtampes occupent, par leur grand nombre, & par leur diverſité.

Et le 6e. De former le Goût aux bonnes choſes, & de donner au moins une teinture des beaux Arts, qu'il n'eſt pas permis aux honnêtes gens d'ignorer.

Ces effets ſont généraux : mais chacun en peut ſentir de particuliers ſelon ſes lumiéres & ſon inclination ; & ce n'eſt que par

ces effets particuliers que chacun peut regler la collection qu'il en doit faire.

Car il eſt aiſé de juger, que dans la diverſité des conditions dont on vient de parler, la curioſité des Eſtampes, l'ordre & le choix qu'il y faut tenir dépendent du Goût & des vûes que chacun peut avoir.

Ceux qui aiment l'Hiſtoire, par exemple, ne recherchent que les ſujets qui y ſont renfermés, & pour ne laiſſer rien échaper à leur curioſité, ils y tiennent cet ordre, qu'on ne peut aſſez louer. Ils ſuivent celui des Païs, & des Tems : tout ce qui regarde chaque Etat en particulier eſt contenu dans un ou dans pluſieurs Portefeuilles, & l'on y trouve :

Premierement, les Portraits des Souverains qui ont gouverné un Païs, les Princes & les Princeſſes qui en ſont deſcendus, ceux qui ont tenu quelque rang conſidérables dans l'Etat, dans l'Egliſe, dans les Armes, dans la Robe : ceux qui ſe ſont rendus recommandables dans les differentes Profeſſions, & les Particuliers qui ont quelque part dans les Evenemens hiſtoriques. Ils accompagnent ces Portraits de quelques lignes d'écriture, qui marquent le caractere de la Perſonne, ſa Naiſſance, ſes Actions remarquables, & le tems de ſa Mort.

2. La Carte generale & les Cartes parti-

culieres de cet Etat, les Plans & les Elevations des Villes, ce qu'elles enferment de plus conſiderable; les Châteaux, les Maiſons Roïales, & tous les lieux qui ont merité d'être donnés au Public.

3. Tout ce qui a quelque rapport à l'Hiſtoire: comme les Entrées de Ville, les Carouzels, les Pompes Funébres, les Catafalques, ce qui regarde les Céremonies, les Modes & les Coutumes; & enfin toutes les Eſtampes particulieres qui ſont hiſtoriques.

Cette recherche qui eſt faite pour un Etat, eſt continuée pour tous les autres avec la même ſuite & la même œconomie. Cet ordre eſt ingénieuſement inventé, & l'on en eſt redevable à un Gentilhomme *, aſſez connu d'ailleurs par ſon merite extraordinaire, & par le nombre de ſes Amis.

Ceux qui ont de la paſſion pour les beaux Arts en uſent d'une autre maniere. Ils font des Recueils par rapport aux Peintres & à leurs Eleves: ils mettent, par exemple, dans l'Ecole Romaine, Raphaël, Michelange, leurs Diſciples, & leurs Contemporains. Dans celle de Veniſe, le Giorgion, le Titien, les Baſſans, Paul Véronéſe, Tintoret, & les autres Venitiens. Dans celle de Parme, le Corrége, le Parméſan, &

* *Mr. de Ganiéres.*

ceux qui ont ſuivi leur Goût. Dans celle de Bologne, les Caraches, le Guide, le Dominiquain, l'Albane, Lanfranc, & le Guarchin. Dans celle d'Allemagne, Albert Dure, Holbens, les petits Maîtres, Guillaume Baure, & autres. Dans celle de Flandres, Otho-Vénius, Rubens, Vandeix, & ceux qui ont pratiqué leurs maximes: ainſi de l'Ecole de France, & de celles des autres Païs.

Quelques-uns aſſemblent leurs Eſtampes par rapport aux Graveurs, ſans avoir égard aux Peintres; d'autres par rapport aux ſujets qu'elles repréſentent, d'autres d'une autre façon, & il eſt juſte de laiſſer à chacun la liberté d'en uſer ſelon ce qui lui ſemblera le plus utile & le plus agréable.

Quoiqu'on puiſſe en tout tems & à tout âge tirer de l'utilité de la vûe des Eſtampes, néanmoins celui de la Jeuneſſe y eſt plus propre qu'un autre: parce que le fort des jeunes gens eſt la mémoire, & qu'il faut pendant qu'on le peut ſe ſervir de cette partie de l'ame, pour en faire un amas, & pour les inſtruire des choſes qui doivent contribuer à leur former le jugement.

Mais ſi l'uſage des Eſtampes eſt utile à la Jeuneſſe, il eſt d'un grand plaiſir & d'un agréable entretien à la Vieilleſſe. C'eſt un tems propre au repos & aux réflexions, &

dans lequel, n'étant plus diſſipés par les amuſemens des premiers âges, nous pouvons avec plus de loiſir goûter les agrémens que les Eſtampes ſont capables de nous donner; ſoit qu'elles nous apprennent des choſes nouvelles, ſoit qu'elles nous rappellent les Idées de celles qui nous étoient déja connues; ſoit qu'ayant du Goût pour les Arts, nous jugions des différentes Productions que les Peintres & les Graveurs nous ont laiſſées; ſoit que n'ayant point cette connoiſſance, nous ſoyons flattés de l'eſpérance de l'acquérir; ſoit enfin que nous ne cherchions dans ce plaiſir, que celui d'exciter agréablement notre attention par la beauté & par la ſingularité des objets que les Eſtampes nous offrent. Car nous y trouvons les Païs, les Villes, & les lieux conſidérables que nous avons lûs dans les Hiſtoires, ou que nous avons vûs nous-mêmes dans nos Voyages. De maniére que la grande variété, & le grand nombre des choſes rares qui s'y rencontrent, peuvent même ſervir de Voyage, mais d'un Voyage commode & curieux à ceux qui n'en ont jamais fait, ou qui ne ſont pas en état d'en faire.

Ainſi il eſt conſtant par tout ce que l'on vient de dire, que la vûe des belles Eſtampes qui inſtruit la Jeuneſſe, qui rappelle

& qui affermit les connoiſſances de ceux qui ſont dans un âge plus avancé ; & qui remplit ſi agréablement le loiſir de la Vieilleſſe, doit être utile à tout le monde.

On n'a point crû devoir entrer dans un plus grand détail de tout ce qui peut rendre recommandable l'uſage des Eſtampes ; l'on croit que le peu qu'on en a dit, eſt ſuffiſant pour induire le Lecteur à tirer des conſéquences conformes à ſes vûes & à ſes beſoins.

Si les Anciens avoient eu en cela le même avantage que nous avons aujourd'hui, & qu'ils euſſent par le moyen des Eſtampes tranſmis à la Poſterité tout ce qu'ils avoient de beau & de curieux, nous connoîtrions diſtinctement une infinité de belles choſes dont les Hiſtoriens ne nous ont laiſſé que des idées confuſes. Nous verrions ces ſuperbes monumens de Memphis & de Babylone, & ce Temple de Jeruſalem que Salomon avoit bâti dans ſa magnificence. Nous jugerions des Edifices d'Athénes, de Corinthe & de l'ancienne Rome, avec plus de fondement encore & de certitude, que par les ſeuls fragmens qui nous en ſont reſtés. Pauſanias, qui nous fait une deſcription ſi exacte de la Gréce, & qui nous y conduit en tous lieux comme par la main, auroit accompagné ſes Diſcours de Figures

démonſtratives, qui ſeroient venues juſqu'à nous, & nous aurions le plaiſir de voir, non ſeulement les Temples & les Palais de cette fameuſe Grece tels qu'ils étoient dans leur perfection, mais nous aurions auſſi hérité des anciens Ouvriers l'Art de les bien bâtir. Vitruve, dont les démonſtrations ont été perdues, ne nous auroit pas laiſſé ignorer tous les inſtrumens & toutes les machines qu'il nous décrit, & nous ne trouverions pas dans ſon Livre tant de lieux obſcurs, ſi les Eſtampes nous avoient conſervé les Figures qu'il avoit faites, & dont il nous parle lui-même. Car en fait d'Arts, elles ſont les lumiéres du Diſcours, & les véritables moyens par où les Auteurs ſe communiquent : C'eſt encore faute de ces moyens que nous avons perdu les Machines d'Archiméde & de Héron l'Ancien, & la connoiſſance de beaucoup de Plantes de Dioſcoride, de beaucoup d'Animaux, & de beaucoup de Productions curieuſes de la Nature, que les veilles & les méditations des Anciens nous avoient découvertes. Mais ſans nous arrêter à regretter des choſes perdues, profitons de celles que les Eſtampes nous ont conſervées, & qui nous ſont préſentes.

L'IDE'E *que je viens d'expoſer du Peintre-parfait, peut à mon avis aider les Curieux dans le jugement qu'ils feront de la Peinture : mais comme la Connoiſſance des Tableaux demande encore quelque choſe de plus pour être tout-à-fait complette, j'ai crû être obligé de dire ici ce qui me paroît ſur cette matiére.*

CHAPITRE XXIX.

De la Connoiſſance des Tableaux.

UNe des choſes les plus eſſentielles dans la connoiſſance des Tableaux, c'eſt le Génie, il en faut dans le bon Connoiſſeur ainſi que dans le bon Peintre : mais comme le Génie ne peut s'acquerir, il faut toûjours le ſuppoſer, ou du moins au défaut du Génie un grand amour pour la Peinture.

Il y a trois ſortes de Connoiſſances ſur le fait des Tableaux.

La premiere conſiſte à découvrir ce qui eſt bon & ce qui eſt mauvais dans un même Tableau.

La ſeconde regarde le nom de l'Auteur.

Et la troiſiéme va à ſavoir, ſi un Tableau eſt Original ou Copie.

I.

Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

La premiere de ces Connoiſſances, qui eſt ſans doute la plus difficile à acquérir, ſuppoſe de la pénétration & de la fineſſe d'Eſprit, avec une intelligence des Principes de la Peinture. Et de la meſure de ces choſes, dépend celle de la connoiſſance de cet Art. La pénétration & la délicateſſe de l'Eſprit ſervent à juger de l'Invention, de l'Expreſſion générale du ſujet, des Paſſions de l'Ame en particulier, des Allégories, & de ce qui dépend du Coſtume * & de la Poëtique: Et l'intelligence des Principes fait trouver la cauſe des effets que l'on admire, ſoit qu'ils viennent du bon Goût, de la Correction ou de l'Elégance du Deſſein; ſoit que les Objets y paroiſſent diſpoſés avantageuſement, ou que les Couleurs, les Lumiéres & les Ombres y ſoient bien entendues.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur Eſprit par les connoiſſances des Principes, au moins ſpéculativement, pourront bien être ſenſi-

* *Mot de l'Art, qui ſignifie les modes, les tems, & les lieux.*

bles à l'effet d'un beau Tableau : mais ils ne pourront jamais rendre raiſon des jugemens qu'ils en auront porté.

J'ai tâché par l'Idée que j'ai donnée du Peintre parfait, de venir aux ſecours des lumiéres naturelles, dont les Amateurs de Peinture ſont déja pourvûs. Je ne prétens pas néanmoins les faire pénétrer dans tous les détails des parties de la Peinture, ils ſont plûtôt de l'obligation du Peintre, que du Curieux, je voudrois ſeulement mettre leur bon Eſprit ſur des voies qui pûſſent les conduire à une connoiſſance, qui découvrît, du moins en général, ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

Ce n'eſt pas que les Amateurs de ce bel Art, qui auroient aſſez de Génie & d'inclination ne pûſſent entrer, pour ainſi dire, dans le Sanctuaire, & acquérir la connoiſſance de tous ces détails, par les lumiéres que des réflexions ſérieuſes leur procureroient inſenſiblement.

Le Goût des Arts étoit tellement à la mode du tems d'Aléxandre, que pour les connoître un peu à fond, on faiſoit apprendre à deſſiner à tous les jeunes Gentilshommes; de ſorte que ceux qui avoient du talent, le cultivoient par l'exercice; ils s'en prévaloient dans l'occaſion, & ſe diſtinguoient par la ſupériorité de leur connoiſſance. Je

renvoie donc ceux, au moins qui n'ont pas acquis cette pratique manuelle, à l'Idée que j'ai donnée de la perfection.

II.

De quel Auteur eſt un Tableau.

La connoiſſance du nom des Auteurs vient d'une grande pratique, & pour avoir vû avec application quantité de Tableaux de toutes les Ecoles, & des principaux Maîtres qui les compoſent. De ces Ecoles on en peut compter ſix : la Romaine, la Vénitienne, la Lombarde, l'Allemande, la Flamande, & la Françoiſe. Et après avoir acquis par un grand Exercice une idée diſtincte de chacune de ces Ecoles, s'il eſt queſtion de juger de qui eſt un Tableau, on doit rapporter cet Ouvrage à celle de qui on croira qu'il approche le plus ; & quand on aura trouvé l'Ecole, il faudra donner le Tableau à celui des Peintres qui la compoſent, dont la maniére a plus de conformité avec cet Ouvrage. Mais de connoître bien cette maniére particuliére du Peintre, c'eſt à mon avis où conſiſte la plus grande difficulté.

On voit des Curieux qui ſe font une idée d'un Maître ſur trois ou quatre Tableaux qu'ils en auront vûs, & qui croient après cela avoir un titre ſuffiſant pour décider ſur ſa maniére, ſans faire réflexion aux

ſoins plus ou moins grands que le Peintre aura pris à les faire, ni à l'âge auquel il les aura faits.

Ce n'eſt pas ſur les Tableaux particuliers du Peintre: mais ſur le géneral de ſes Ouvrages qu'il faut juger de ſon mérite. Car il n'y a point de Peintre qui n'ait fait quelques bons & quelques mauvais Tableaux, ſelon ſes ſoins & le mouvement de ſon Génie. Il n'y en a point auſſi qui n'ait eu ſon commencement, ſon progrès & ſa fin; c'eſt-à-dire, trois maniéres: la premiére, qui tient de celle de ſon Maître; la ſeconde, qu'il s'eſt formée ſelon ſon Goût, & dans laquelle réſide la meſure de ſes talens, & de ſon Génie; & la troiſiéme, qui dégénére ordinairement en ce qu'on appelle maniére: parce qu'un Peintre, après avoir étudié long-tems d'après la Nature, veut jouir, ſans la conſulter davantage, de l'habitude qu'il s'en eſt faite.

Quand un Curieux aura donc bien conſideré les différens Tableaux d'un Maître, & qu'il s'en ſera formé une idée complette de la maniére que je viens de le dire, alors il lui ſera permis de juger de l'Auteur d'un Tableau, ſans étre ſoupçonné de témérité. Cependant quoiqu'un bon Connoiſſeur, habile par ſes talens, par ſes réflexions, & par ſa longue expérience, puiſſe quelque-

fois ſe tromper ſur le nom de l'Auteur, il ſera du moins vrai de dire, qu'il ne peut ſe tromper ſur la juſteſſe & ſur la ſolidité de ſes ſentimens.

En effet, il y a des Tableaux faits par des Diſciples, qui ont ſuivi leurs Maîtres de fort près, & dans le ſavoir, & dans la maniére. On a vû pluſieurs Peintres qui ont ſuivi le Goût d'un autre Païs que le leur, comme il y en a eu, qui, dans leur Païs même, ont paſſé d'une maniére à une autre, en changeant ainſi & en cherchant une maniére particuliére, ils ont fait pluſieurs Tableaux fort équivoques, & dont il eſt difficile de déterminer l'Auteur.

Néanmoins, cet inconvénient ne manque pas de reméde pour ceux, qui, non contens de s'attacher au caractére de la main du Maître, ont aſſez de pénétration pour découvrir celui de ſon Eſprit : un habile homme peut facilement communiquer la maniére dont il exécute ſes Deſſeins: mais non pas la fineſſe de ſes penſées. Ce n'eſt donc pas aſſez pour découvrir l'Auteur d'un Tableau, de connoître le mouvement du Pinceau, ſi l'on ne pénétre dans celui de l'Eſprit : & bien que ce ſoit beaucoup d'avoir une idée juſte du Goût que le Peintre a dans ſon Deſſein, il faut encore entrer dans le caractére de ſon Génie, &

dans

dans le tour qu'il eſt capable de donner à ſes conceptions.

Je ne prétens pas néanmoins réduire au ſilence ſur cette matiere un Amateur de Peinture, qui n'aura, ni vû, ni examiné ce grand nombre de Tableaux, il eſt bon au contraire de parler pour acquerir & pour augmenter la connoiſſance. Je voudrois ſeulement que chacun meſurât ſon ton ſur ſon experience : la modeſtie qui ſied bien à ceux qui commencent, convient même aux plus experimentés, ſur-tout dans les choſes difficiles.

III.

Si un Tableau eſt original, ou Copie.

Mon intention n'eſt pas de parler ici des Copies médiocres, qui ſont d'abord connues de tous les Curieux, encore moins des mauvaiſes qui paſſent pour telles aux yeux de tout le monde. Je ſuppoſe une Copie faite par un bon Peintre, laquelle merite une ſerieuſe reflexion, & mettre en ſuſpend, au moins durant quelque tems, la déciſion des connoiſſeurs les plus habiles. Et de ces Copies, j'en trouve de trois ſortes.

La premiere eſt faite fidélement, mais ſervilement.

La ſeconde eſt legere, facile, & non fidelle.

Et la troiſiéme eſt fidelle, & facile.

La premiere, qui eſt ſervile & fidelle, rapporte, à la verité, le Deſſein, la Couleur & les Touches de l'Original : mais la crainte de paſſer les bornes de la préciſion, & de manquer à la fidelité, appeſantit la main du Copiſte, & la fait connoître ce qu'elle eſt, pour peu qu'elle ſoit examinée.

La ſeconde, ſeroit plus capable d'impoſer, à cauſe de la legereté du pinceau, ſi l'infidelité des contours ne redreſſoit des yeux habiles.

Et la troiſiéme, qui eſt fidelle & facile, & qui eſt faite par une main ſavante & legere, & ſur-tout dans le tems de l'Original, embaraſſe les plus grands Connoiſſeurs, & les met ſouvent au hazard de prononcer contre la verité, quoique ſelon la vraiſemblance.

S'il y a des choſes qui ſemblent favoriſer l'originalité d'un Ouvrage, il y en a auſſi qui paroiſſent la détruire ; comme la répetition du même Tableau, l'oubli où il a été durant beaucoup de tems, & le prix modique qu'il a coûté. Mais encore que ces conſiderations puiſſent être de quelque poids, elles ſont ſouvent très frivoles faute d'avoir été bien examinées.

L'oubli d'un Tableau vient ſouvent, ou des mains entre leſquelles il tombe, ou du lieu où il eſt, ou des yeux qui le voient, ou

du peu d'amour que celui qui le poſſede peut avoir pour la Peinture.

Le prix modique procede ordinairement de la neceſſité ou de l'ignorance de celui qui vend.

Et la repetition d'un Tableau, qui eſt une cauſe plus ſpecieuſe, n'eſt pas toujours une raiſon bien ſolide. Il n'y a preſque point de Peintre qui n'ait repeté quelqu'un de ſes Ouvrages, parce qu'il lui aura plû, ou parce qu'on lui en aura demandé un tout ſemblable. J'ai vû deux Vierges de Raphaël, leſquelles ayant été miſes par curioſité l'une auprès de l'autre, perſuaderent les Connoiſſeurs qu'elles étoient toutes deux Originales. Titien a répété juſqu'à ſept ou huit fois les mêmes Tableaux, comme on joue pluſieurs fois une Comedie qui a réuſſi. Et nous voyons pluſieurs Tableaux répétés des meilleurs Maîtres d'Italie diſputer encore aujourd'hui de bonté & de primauté. Mais combien en voyons-nous d'autres qui ont trompé les Peintres même les plus habiles? Et parmi pluſieurs exemples que j'en pourrois donner, je me contenterai de rapporter ici celui de Jules Romain, que j'ai tiré de Vaſari.

Frederic II. Duc de Mantoue, paſſant à Florence pour aller à Rome ſaluer le Pape Clement VII. vit dans le Palais de Medicis,

au deſſus d'une porte, le Portrait de Leon X. entre le Cardinal Jules de Medicis & le Cardinal de Roſſi. Les Têtes étoient de Raphaël, & les Habits de Jules Romain, & le tout étoit merveilleux. En effet le Duc de Mantoue, après l'avoir conſideré, en devint ſi amoureux, qu'il ne pût s'empêcher quand il fut à Rome de le demander au Pape. Sa Sainteté fit auſſi-tôt écrire à Octavien de Medicis, qu'il fît encaiſſer le Tableau, & qu'il l'envoyât à Mantoue. Octavien qui étoit un grand Amateur de Peinture, & qui ne vouloit pas priver Florence d'une ſi belle choſe, trouva moyen d'en differer l'envoi, ſous prétexte de faire faire au Tableau une bordure plus riche. Ce délai donna le tems à Octavien de faire copier le Tableau par André del Sarte, qui en imita juſqu'aux petites taches qui étoient deſſus. Cet Ouvrage en effet étoit ſi conforme à ſon Original, qu'Octavien lui-même avoit de la peine à les diſtinguer, & que pour ne s'y pas tromper, il mit une marque derriere la Copie, & l'envoya à Mantoue quelques jours après. Le Duc la reçut avec toute la ſatisfaction poſſible, ne doutant point que ce ne fût l'Ouvrage de Raphaël non plus que Jules Romain, qui étoit auprès de ce Prince, & qui ſeroit demeuré toute ſa vie dans cette opinion, ſi Vaſari, qui avoit vû faire la

Copie ne l'avoit désabusé. Car celui-ci étant arrivé à Mantoue fut très-bien reçû de Jules Romain, qui, après lui avoir montré toutes les curiosités de ce Duc, lui dit qu'il leur restoit encore à voir la plus belle chose qui fût dans le Palais, c'étoit le Portrait de Leon X. de la main de Raphaël; & le lui ayant montré, Vasari lui dit, *qu'il étoit en effet très-beau, mais qu'il n'étoit pas de Raphaël.* Jules Romain l'ayant plus attentivement considéré. *Comment*, repliqua-t'il, *il n'est pas de Raphaël? Est-ce que je ne reconnois pas mon Ouvrage, & que je ne vois pas les coups de Pinceau que j'y ai donnés moi-même? Vous n'y prenez pas assez garde*, repartit Vasari, *car je puis vous assurer que je l'ai vû faire à André del Sarte: & cela est si vrai, que vous trouverez derriere la toile une marque qu'on y mit exprès pour ne le pas confondre avec l'Original.* Jules Romain ayant donc tourné le Tableau, & s'étant apperçû de la verité fut fort étonné, & dit: *Je l'estime autant que s'il étoit de Raphaël, & même davantage: car il n'est pas naturel d'imiter un si excellent Homme, jusqu'à tromper.*

Puisque Jules Romain, tout habile qu'il étoit, après avoir été averti, & après avoir examiné le Tableau, persistoit vivement à se tromper dans le jugement qu'il faisoit sur son propre Ouvrage, comment pourroit-

trouver étrange que des Peintres, moins habiles : que lui, ſe laiſſaſſent ſurprendre ſur l'Ouvrage des autres ? C'eſt ainſi que la verité ſe peut quelquefois cacher à la ſcience la plus profonde, & que manquer ſur les faits, n'eſt pas toujours manquer à la juſteſſe de ſes jugemens.

Cependant quelque équivoque que ſoit un Tableau ſur l'originalité ; il porte néanmoins aſſez de marques exterieures pour donner lieu à un Connoiſſeur d'en dire, ſans témerité ce qu'il en penſe bonnement ; non pas comme une derniere déciſion, mais comme un ſentiment fondé ſur une ſolide connoiſſance.

Il me reſte encore à dire quelque choſe ſur les Tableaux, qui ne ſont ni Originaux, ni Copies, leſquels on appelle Paſtiches de l'Italien, *Paſtici*, qui veut dire, Pâtés : car comme les choſes differentes qui aſſaiſonnent un Pâté ne ſont mêlées enſemble que pour faire ſentir un ſeul goût, de même toutes les imitations qui compoſent un paſtiche ne tendent qu'à faire paroître une verité.

Un Peintre qui veut tromper de cette ſorte, doit avoir dans l'eſprit la maniere & les principes du Maître dont il veut donner l'idée, afin d'y réduire ſon Ouvrage, ſoit qu'il y faſſe entrer quelque endroit d'un

Tableau que ce Maître aura déja fait, soit que l'Invention étant de lui, il imite avec legereté, non seulement les Touches, mais encore le Goût du dessein, & celui du Colorris. Il arrive très-souvent que le Peintre, qui se propose de contrefaire la maniere d'un autre Peintre, ayant toûjours en vûe d'imiter ceux qui sont plus habiles que lui, fait de meilleurs Tableaux de cette sorte, que s'il produisoit de son propre fond.

Entre ceux qui ont pris plaisir à contrefaire ainsi la maniére des autres Peintres; je me contenterai de nommer ici David Teniers, qui a trompé, & qui trompe encore tous les jours les Curieux, non prévenus sur l'habileté qu'il avoit à se transformer en Bassan, & en Paul Veronese. Il y a de ces Pastiches qui sont faits avec tant d'adresse, que les yeux même les plus éclairés y sont surpris au premier coup d'œil. Mais après avoir examiné la chose de plus près, ils démêlent aussi-tôt le Coloris d'avec le Coloris, & le Pinceau d'avec le Pinceau.

David Teniers, par exemple, avoit un talent particulier pour contrefaire les Bassans: mais le Pinceau coulant & leger qu'il a employé dans cet artifice, est la source même de l'évidence de sa tromperie. Car son Pinceau qui est coulant & facile, n'est ni si spirituel, ni si propre à caracteriser les

objets que celui des Baſſans, ſur-tout dans les Animaux.

Il eſt vrai que Teniers a de l'union dans ſes Couleurs : mais il y regnoit un certain Gris auquel il étoit accoutumé, & ſon Coloris n'a, ni la vigueur, ni la ſuavité de celui de Jacques Baſſan. Il en eſt ainſi de tous les Paſtiches, & pour ne s'y point laiſſer tromper, il faut examiner, par comparaiſon à leur modele, le Goût du Deſſein, celui du Coloris, & le Caractere du Pinceau.

LIVRE II.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES.

De l'Origine de la Peinture.

QUOIQUE les Auteurs qui ont dit quelque choſe de l'Origine de la Peinture, en ayent parlé diverſement, tous conviennent néanmoins, que l'Ombre a donné occaſion à la naiſſance de cet Art. Pline rapporte ſur ce ſujet l'Hiſtoire d'une fille de Sicyone, appellée Corinthia, & il dit qu'un jeune homme qu'elle aimoit, s'étant endormi à la lumiere d'une lampe, l'ombre de ſon viſage qui donnoit ſur une muraille lui paroiſſoit ſi reſſemblante, qu'elle en voulut tracer les extrêmités, & faire ainſi le Portrait de ſon Amant. S'il eſt vrai, comme il y a bien de l'apparence, que l'ombre a donné lieu à inventer la Peinture, l'Imitation eſt ſi naturelle à l'homme, qu'il n'aura pas attendu juſqu'au tems de Corinthia à tra-

cer des Figures ſur ſon Ombre, qui eſt auſſi ancienne que lui-même.

Mais ſans s'étendre ſur cette penſée, & ſans chercher une ſource auſſi incertaine qu'eſt celle de la Peinture, on peut dire avec beaucoup de fondement, que cet Art a pris naiſſance en même tems que la Sculpture, l'une & l'autre ayant le Deſſein pour Principe, & que dès le tems d'Abraham, où la Sculpture étoit en uſage, la Peinture par conſequent y étoit de la même ſorte, & en pareil dégré. Elle a pû diſparoître & ſe remontrer ſelon la révolution des tems. La Guerre eſt un Art qui détruit tous les autres, & la Peinture s'y eſt trouvée d'autant plus expoſée, qu'elle n'eſt faite que pour le plaiſir. Mais les beaux Arts ſont comme le Phœnix, ils renaiſſent de leurs cendres. Ainſi il eſt à croire que la Peinture s'eſt éteinte & renouvellée pluſieurs fois, même dans les premiers ſiecles; quoique dans un dégré très-foible, & à proprement parler, ceux à qui on en attribue l'invention n'en ont été que les Renovateurs.

Mais pour parler le langage de ceux qui ont écrit ſur cette mariere après les avoir conferés enſemble, on trouvera que Gigés Lidien a inventé la Peinture en Egypte, Euchir dans la Grece, & que Bularque l'apporta de Lidie en Italie ſous le Regne de

Romulus. Ce Peintre fit un Tableau, où il repréſenta la Bataille des Magneſiens, lequel fut trouvé ſi beau par Candaule Roi de Lidie, que pour le payer, il le couvrit d'or. D'où l'on peut inferer que la Peinture étoit en honneur dès ce tems-là.

Il eſt aſſez inutile de rapporter dans cet Abregé le peu que les Auteurs diſent des premiers Peintres qui ont précedé la décadence de l'Empire : comme il ne reſte rien de leurs Ouvrages, on a peu de curioſité de ſavoir ce qui les regarde ; & de charger ſa memoire de leurs noms. On en peut néanmoins excepter quelques-uns, que la Renommée nous a rendus ſi celebres, qu'il ſeroit honteux de les ignorer. J'en trouve ſix de ce nombre : Zeuxis, Parraſius, Pamphile, Timanthe, Apelle, & Protogene. Ils vivoient dans le ſiécle d'Alexandre le Grand, où les beaux Arts étoient dans leur vigueur : & quoique nous n'ayons point de leurs ouvrages, on peut néanmoins juger du degré de leur perfection par ceux de Sculpture du même ſiécle qui ſont venus juſqu'à nous, & par le grand prix dont on les payoit ; car on a donné à Timanthe, & enſuite à Apelle, pour un ſeul Tableau, juſqu'à cent talens, qui valent de notre monnoie, cent quatre-vingt mille livres.

Nous avons à la verité quelques morceaux

de Peinture Antique, mais ni les tems, ni les Auteurs n'en ſont point connus : le plus conſiderable eſt à Rome dans la Vigne Aldobrandine, il repreſente un Mariage. Cet Ouvrage eſt d'un grand Goût de Deſſein, & tient beaucoup de la Sculpture & des Basreliefs Grecs. Il eſt ſec & ſans intelligence de Groupes, ni du Clair-obſcur : mais il eſt à croire que tous les ouvrages de Peinture qui ſe faiſoient alors, ſur-tout en Grece, n'étoient pas de la même ſorte, car ce que nous liſons de Zeuxis & de Parraſius, qui ont trompé par leur Pinceau, non ſeulement les Animaux, mais les Peintres mêmes, doit nous perſuader qu'ils avoient penetré dans les Principes de la Peinture plus avant que l'Auteur de cet Ouvrage. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas l'uſage de peindre à l'huile, laquelle donne tant de force aux Couleurs; mais ils pouvoient avoir des ſecrets que nous ignorons. En effet, Pline nous dit qu'Apelle ſe ſervoit d'un vernis qui donnoit de la vigueur à ſes Couleurs & qui les conſervoit. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut aller contre le témoignage univerſel des anciens Auteurs qui ont parlé des Peintres de ces tems-là, & des Ecrits deſquels on doit inferer que la Peinture y étoit dans un haut degré de perfection, & que le nombre des habiles Peintres y étoit fort

grand. On en rapportera donc ici ſeulement les Principaux.

ABREGE'

De la Vie des ſix principaux Peintres de Grece.

ZEUXIS.

ZEUXIS, natif d'Heraclée dans la Macedoine, apprit les premiers Elemens de la Peinture dans la 85e. Olympiade, quatre cens ans avant Jeſus-Chriſt. Il s'y attacha fortement; & le ſuccès répondant à la chaleur de ſes Etudes, lui fit entreprendre des choſes hardies, qui lui donnerent de la réputation. Il étoit habile dans le Deſſein: mais il a pénetré dans le Coloris plus qu'aucun Peintre de ſon tems. Pline dit qu'Apolodore, qui le premier a trouvé les Principes du Clair obſcur & du Coloris, ouvrit à Zeuxis les portes de la peintute, & que le même Apolodore ſe plaignit que Zeuxis y étoit entré ſi avant, qu'il avoit emporté l'Art avec lui. Les Ouvrages conſiderables où il fut employé lui firent acquerir de grandes richeſſes, & n'ayant plus rien à at-

tendre des biens de la fortune, il commença à donner liberalement ſes tableaux, parce qu'il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'aucun prix les pût aſſez dignement payer.

Les Agrigentins lui ayant demandé le Tableau d'une Helene nue pour mettre dans leur Temple, ils lui envoyerent en même tems, ainſi qu'il l'avoit demandé, pluſieurs des plus belles filles de leur Pays. Il en retint cinq, & après les avoir conſiderées, il ſe fit une idée de leurs plus belles parties pour en compoſer le corps qu'il avoit à repréſenter. Il le peignit d'après elles, & cette Figure qu'il acheva avec tant de ſoin, lui parut ſi parfaite qu'il ne feignit point de dire, des Peintres qui venoient l'admirer, qu'ils pouvoient bien la louer, mais non pas l'imiter.

Parraſius néanmoins lui diſputoit le premier rang, ils convinrent de faire chacun un Tableau en concurrence. Zeuxis peignit des Raiſins, & Parraſius un Rideau. L'Ouvrage du premier étant expoſé, attira des Oiſeaux qui vinrent bequeter les Raiſins qu'il avoit peints, Zeuxis tout glorieux du ſuffrage de ces Animaux, dit à Parraſius qu'il fît donc voir ſon Tableau, & qu'on tirât ce Rideau qui le couvroit: mais ſe trouvant ſurpris par ce même Rideau, qui étoit le Tableau de Parraſius, il confeſſa

ingenuement qu'il étoit vaincu, & que n'ayant trompé que les Oiſeaux, Parraſius l'avoit trompé lui-même, tout Peintre qu'il étoit.

Zeuxis peignit un jeune homme quelque tems après, qui portoit une Corbeille de Raiſins, & voyant que les Oiſeaux les venoient auſſi bequeter, il avoua avec la même franchiſe, que ſi les Raiſins étoient bien peints, il falloit que la Figure le fût bien mal, puiſque les Oiſeaux n'en avoient aucune peur.

Agatharque, qui voyoit avec impatience, que Zeuxis employoit beaucoup de tems à finir ſes Ouvrages, lui dit un jour, que pour lui il peignoit ſes Tableaux avec aſſez de promptitude. Vous êtes bien heureux, répondit Zeuxis, je ne fais mes Ouvrages qu'avec beaucoup de tems & d'application; parce que je deſire qu'ils ſoient bien, & que je ſuis perſuadé que l'eſtime des choſes faites en peu de tems, dure peu de tems auſſi.

Quoique Zeuxis fût generalement eſtimé dans ſon ſiécle, il a néanmoins eu ſes adverſaires. Ariſtote lui a reproché de n'avoir pas eu le talent d'exprimer comme il faut les paſſions de l'ame : Quintilien dit, qu'il faiſoit les extrêmités de ſes Figures trop puiſſantes, & qu'il imitoit en cela Homere, qui ſe plaiſoit dans les deſcriptions

qu'il faiſoit des corps, à leur donner des membres forts & robuſtes, même à ceux des femmes. Pline fait mention des Ouvrages de Zeuxis, & Lucien décrit avec beaucoup de ſoin le Tableau qu'il fit de la Famille d'un Centaure. Feſtus rapporte que le dernier Tableau de ce Peintre fut le Portrait d'une Vieille, & que cet Ouvrage le fit tant rire qu'il en mourut. Quoique la choſe ſoit difficile à croire, elle n'eſt pas ſans exemple.

Les Competiteurs de Zeuxis furent, Timanthe, Androcide, Eupompe, & Parraſius.

PARRASIUS.

PARRASIUS, natif d'Epheſe, Fils & Diſciple d'Evenor, étoit Emule de Zeuxis. On peut voir dans la Vie de ce dernier les Tableaux qu'ils ont faits en concurrence. Ils paſſoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le tems des habiles: & Quintilien dit, qu'ils ont élevé la Peinture dans un haut dégré de perfection; Parraſius pour le Deſſein, & Zeuxis pour le Coloris.

Les Auteurs s'accordent à donner à Parraſius la gloire d'avoir deſſiné très-correctement & très-élégament, & d'avoir ré-

préſenté les corps, non comme la Nature les avoit produits, mais comme elle pouvoit les produire; c'eſt, ſelon cette grande idée qu'il a écrit de la Simmétrie des Corps.

Il excelloit entr'autres choſes dans l'ajuſtement des coéffures, dans la diſtribution des cheveux, & dans les agrémens de la bouche: mais ſurtout dans l'expreſſion des paſſions de l'ame, qualité qu'on ne peut aſſez louer.

Il avoit beaucoup de Génie & d'élevation d'eſprit: mais les louanges qu'on lui donnoit, & qu'il croyoit mériter, le rendirent extrémement orgueilleux; il parloit des autres avec mépris, & de ſoi-même, comme ayant conduit l'Art à ſa derniére perfection. Il ne faiſoit pas de difficulté de ſe nommer le Maître & le Prince de la Peinture: Il étoit magnifique en tout ce qui environnoit ſa perſonne, ſans affectation néanmoins, & ſans contrainte.

Il avoit accoutumé de s'enthouſiaſmer dans ſes Productions. Il ne ſe mettoit jamais au travail qu'il ne fût prévenu d'une diſpoſition à y trouver du plaiſir; & il adouciſſoit ſon travail en chantant d'un ton moderé pour lui ſeul. Il a fait quantité d'Ouvrages, dont les plus conſidérables ſont rapportés dans le 35e. Livre de Pline, que les Curieux pourront conſulter.

PAMPHILE.

PAMPHILE, né ſous le Regne de Philippe, eut la Macédoine pour Patrie, Eupompe pour Maître, & le fameux Apelle pour Diſciple. Il avoit une ſi grande Idée de ſon Art, qu'il ne croyoit pas qu'on y pût être habile ſans l'étude des belles Lettres, & de la Géométrie; il étoit lui-même fort ſavant en ces deux choſes. Sa réputation lui attira des Diſciples conſiderables: il n'en prenoit point qu'ils ne lui payaſſent un talent; c'eſt-à-dire, ſix cens écus de notre monnoie durant l'eſpace de dix années, qu'il les retenoit dans l'Etude de la Peinture; Apelle & Melanthius lui donnerent cette ſomme, que Bede dit être pour chaque année ſeulement.

Ce fut par ſon avis & par ſon crédit que d'abord à Sicyone, & enſuite dans toute la Grece, les Jeunes gens d'une naiſſance libre & diſtinguée apprenoient à deſſiner avant toutes choſes, & que la Peinture ſe conſerva depuis dans un ſi grand honneur, qu'il fut défendu par un Edit à tous autres qu'à ceux qui étoient nobles, d'exercer cet Art. D'où l'on peut inferer, que, ſi la Peinture a été eſtimée dans l'Antiquité par les

Peuples les plus polis, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'aujourd'hui les Princes éclairés l'aiment & la protégent, & que les gens d'eſprit ſe font un honneur de s'y connoître.

TIMANTHE.

TIMANTHE vivoit dans le même tems que Pamphile. On ne ſait point le lieu de ſa naiſſance ; mais il a été un des plus ſavans & des plus judicieux Peintres de ſon ſiécle. Parmi les Ouvrages qu'il a faits, le plus célebre, & dont quantité d'Auteurs ont parlé avec éloge, eſt le Sacrifice d'Iphigenie. Cette jeune Fille y paroiſſoit d'une beauté ſurprenante, & ſembloit ſe dévouer d'elle-même à ſa Patrie. Le Peintre qui y avoit repréſenté Calchas, Ulyſſe, Ajax, Menélas, amis & parens de cette Fille, s'étant épuiſé à donner à chacun d'eux des caractéres différens de triſteſſe, ſelon la convenance des perſonnes, peignit Agamemnon, Pere d'Iphigenie, le viſage caché dans ſa Draperie, ne pouvant d'une autre maniére exprimer aſſez dignement les ſentimens de ſa douleur. De ſorte que les expreſſions qui paroiſſoient ſur le viſage du Frere & de l'Oncle de cette Victime, faiſoient juger de l'état douloureux où pouvoit être le Pere.

Timanthe ayant fait une autrefois dans un petit Tableau un Cyclope endormi, s'aviſa, pour faire juger de ſa grandeur, de peindre auprès de lui des Satires qui meſuroient ſon pouce avec un tyrſe, qui eſt une eſpece de bâton fort haut. Pline fait mention des principaux Ouvrages de Timanthe, & dit que ce Peintre dans tous ſes Tableaux donnoit à entendre beaucoup plus de choſes qu'il n'y en avoit peint.

APELLE.

APELLE, que la Renommée a mis au-deſſus de tous les Peintres, étoit de l'Iſle de Co, dans la Grece, Fils de Pithius, & Diſciple de Pamphile, dont on vient de parler. Les grands Peintres, comme les grands Poëtes ſe ſont attirés dans tous les tems la bienveillance des Souverains: Apelle en reçût des marques ſinguliéres d'Alexandre le Grand, qui, non ſeulement honora ce Peintre de ſon eſtime, à cauſe de ſa grande capacité, mais qui l'aima à cauſe de la candeur de ſes mœurs.

Apelle apporta en naiſſant tant de diſpoſition & d'inclination pour la Peinture, qu'afin de s'y rendre habile, il ne fit pas difficulté de donner à Pamphile ſon Maître un

talent par an. Il avoit pour maxime de ne laiſſer paſſer aucun jour ſans deſſiner : ce qui donna lieu à ce Proverbe, *Nulla dies ſine linea*, Nul jour ſans tirer quelque ligne ; c'eſt-à-dire, ſans s'exercer au Deſſein.

La force de ſon Génie & l'aſſiduité de ſes Etudes ne lui donnérent pas cette bonne opinion que les habiles prennent ordinairement d'eux-mêmes. Il ne voulut juger de ſa capacité que par la comparaiſon de celle des autres qu'il alloit viſiter. Tout le monde ſait ce qui arriva entre lui & Protogene. Celui-ci demeuroit dans l'Iſle de Rhodes, où Apelle fit un voyage exprès pour voir ſes Ouvrages, qu'il ne connoiſſoit que de réputation ; mais n'ayant trouvé dans la Maiſon de Protogene qu'une vieille femme, qui lui demanda ſon nom ; je vais le mettre ſur cette toile ; lui dit-il, & prenant un Pinceau avec de la Couleur, il y deſſina quelque choſe d'une extrême délicateſſe. Protogene étant de retour, la vieille lui raconta ce qui s'étoit paſſé, & lui montra la toile. Mais lui, regardant avec attention la beauté de ces traits, dit que c'étoit Apelle qui étoit venu, ne croyant pas qu'un autre fût capable de faire une ſi belle choſe. Et prenant d'une autre couleur, il fit ſur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat. Et ſortant enſuite, il donna ordre,

que, ſi celui qui étoit venu retournoit, on lui montrât ce contour, & qu'on lui dît que c'étoit-là celui qu'il cherchoit. Apelle revint auſſi-tôt, mais honteux de ſe voir vaincu, prit d'une troiſiéme couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduiſit de ſi ſavans & de ſi merveilleux, qu'il y épuiſa toute la ſubtilité de l'Art. Protogene les vit à ſon tour, & confeſſant qu'il ne pouvoit mieux faire, quitta la partie, & courut chercher Apelle avec empreſſement.

Pline qui écrit cette Hiſtoire, dit qu'il a vû la toile avant qu'elle eut été conſumée dans l'incendie du Palais de l'Empereur, & qu'il n'y avoit autre choſe deſſus que quelques lignes qu'on avoit aſſez de peine à diſtinguer : mais qu'on eſtimoit cette toile plus qu'aucun des Tableaux parmi leſquels elle étoit.

C'eſt à peu près de cette ſorte qu'il faut entendre cet endroit de Pline: car de l'entendre d'une ſimple ligne partagée le long de ſon étendue, cela eſt contraire au bon ſens, & choque tous ceux qui ſavent un peu ce que c'eſt que Peinture.

Ce qui peut avoir donné lieu à cette mauvaiſe interprétation, eſt à mon avis le mot de *linea* mal entendu : car *linea* en cet endroit ne veut dire autre choſe que Deſſein, ou Contour. Pline s'en ſert lui-même en

cette ſignification dans un autre endroit, où il dit d'Apelle, qu'il ne paſſoit aucun jour ſans deſſiner ; *Nulla dies ſine linea :* car ce n'eſt pas à tirer de ſimples lignes qu'Apelle s'occupoit, mais à ſe faire une habitude d'un Deſſein correct.

On doit entendre de même le mot de *Subtilitas*, non pour donner l'idée d'une ligne très-déliée, mais de la préciſion & de la fineſſe du Deſſein. Ainſi la ſubtilité n'eſt pas dans la ligne, ſimplement comme ligne, mais dans l'intelligence de l'Art, qu'on fait connoître par des lignes.

J'avoue pourtant que le mot de *Tenuitas*, qui ſe rencontre dans le même endroit de Pline peut faire quelque difficulté, elle n'eſt pas néanmoins ſans réponſe ; car on peut fort bien entendre par ce mot, la fineſſe & la préciſion d'un contour. Mais je ſoûtiens encore qu'il ſeroit tout-à-fait contre le bon ſens, d'entendre que la Victoire dans le Combat d'Apelle & de Protogéne ne conſiſtât qu'à faire une ligne plus déliée qu'une autre; & que ſi Pline, qui s'eſt mal expliqué en cet endroit, l'a entendu de cette derniére façon, il avoit peu de connoiſſance des beaux Arts : quoiqu'il ſoit aiſé de juger d'ailleurs qu'il les aimoit paſſionément.

L'envie, qui ſe rencontre ordinairement parmi les gens de la même Profeſſion, ne

trouva point d'entrée dans l'ame d'Apelle ; & s'il cherchoit à s'élever, c'étoit par rapport à ſon Art dont il connoiſſoit l'étendue, & dont il aimoit la gloire. D'où vient qu'il n'avoit pas moins de ſoin de l'avantage de ſes Emules, que du ſien propre, & qu'ayant reconnu la capacité de Protogéne, il le rendit recommandable aux Rhodiens, & lui fit payer des Ouvrages incomparablement plus que ce Peintre n'avoit accoutumé de les vendre.

Apelle étoit circonſpect, mais facile dans ſes Productions. L'Elégance & la Grace qu'il répandoit dans ſes Tableaux n'empêchoient point la vérité que le Peintre doit à la Nature, & il faiſoit ſes Portraits avec tant de fidelité, que quelques Aſtrologues ne faiſoient pas de difficulté de s'en ſervir pour tirer l'horoſcope des perſonnes qu'il avoit peintes.

Alexandre qui viſitoit ſouvent Apelle, par le plaiſir que lui donnoit ſa converſation & ſes maniéres, trouvoit bon qu'il lui parlât ſans complaiſance; ce Prince en avoit même beaucoup pour lui : il le témoigna bien à l'occaſion du Portrait de Campaſpe, qu'il lui fit faire. Campaſpe étoit très-belle, & celle de toutes les Concubines de ce Prince qui lui tenoit le plus au cœur ; & comme Alexandre s'apperçût qu'elle avoit

percé

percé du même trait celui d'Apelle, il la lui donna, faiſant voir par-là, dit Pline, non ſeulement l'affection qu'il avoit pour ce Peintre, mais qu'après avoir vaincu les Nations, il ſavoit encore ſe vaincre ſoi-même : Grand par ſon courage, s'écrie t-il, mais plus Grand encore par l'empire qu'il avoit ſur ſes paſſions.

Apelle fit pluſieurs fois le Portrait d'Alexandre, & comme ce Monarque ne trouvoit pas à propos de laiſſer profaner ſon Image par la main des Ignorans, il fit un Edit, par lequel il défendit à tous les Peintres de faire ſon Portrait, à l'exception du ſeul Apelle : de même qu'il ne donna permiſſion par le même Edit qu'à Pyrgotele de graver ſes Médailles, & à Liſippe de les repréſenter par la fonte des métaux.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ſon Ouvrage, il ſavoit juſqu'à quel point il devoit travailler ſans fatiguer ſon Eſprit. Il dit un jour, parlant de Protogéne, qu'il étoit habile, mais qu'il gâtoit ſouvent les belles choſes qu'il faiſoit à force de les vouloir perfectionner ; qu'il ne ſavoit pas quitter ſon travail, que le trop étoit plus à craindre que le trop peu, & que c'étoit être bien ſavant, que de ſavoir ce qui ſuffit.

Un de ſes Diſciples lui montrant un Ta-

bleau pour en ſavoir ſon ſentiment, & ce Diſciple lui diſant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit emploïé qu'un certain tems. *Je le voi bien ſans que vous me le diſiez*, répondit Apelle, *& je ſuis étonné que dans ce peu de tems-là même, vous n'en aïez pas fait davantage de cette ſorte.*

Un autre Peintre lui faiſant voir le Tableau d'une Helene qu'il avoit peinte avec ſoin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de Pierreries, il lui dit : *O mon ami, n'aïant pû la faire belle, vous n'avez pas manqué de la faire riche.*

Mais s'il diſoit ſon ſentiment avec ſimplicité, il recevoit de la même maniere celui des autres ; & pour en éloigner toute complaiſance, il expoſoit ſes ouvrages aux paſſans, & ſe tenoit caché derriere pour écouter ce qu'on en diroit, dans le deſſein d'en profiter. De ſorte qu'un Cordonnier paſſant un jour devant la maiſon d'Apelle, & y trouvant un Tableau ainſi expoſé, reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçût à une Sandale, laquelle fut changée incontinent après : mais le lendemain repaſſant par le même endroit, tout glorieux de voir qu'on avoit profité de ſa critique, cenſura auſſi-tôt une Cuiſſe où il n'y avoit rien à redire : ce qui obligea Apelle de ſortir de derriere ſa toile, & de dire au Cordonnier

que ſon jugement ne paſſoit pas la Sandale : ce qui paſſa dans la ſuite en Proverbe. Je ne ſai s'il y a beaucoup d'Apelles aujourd'hui, mais il y a des Cordonniers plus que jamais.

Une autre marque de la ſimplicité d'Apelle, c'eſt qu'il avouoit qu'Amphion l'emportoit ſur lui pour la Diſpoſition, & Aſclépiodore pour la régularité du Deſſein : pour lui il ne le cédoit à perſonne pour la Grace, qui étoit ſon talent particulier. Quand il regardoit les Ouvrages des grands Peintres, il en admiroit les beautés, mais il n'y trouvoit pas, diſoit-il ingénûment, cette Grace, que lui ſeul ſavoit répandre dans tout ce qu'il peignoit.

Apelle n'a jamais peint ſur les murailles, ni ſur aucune autre choſe qu'on n'auroit pû ſauver d'un embraſement. Il vouloit qu'on pût tranſporter les Ouvrages des habiles Peintres d'un Païs dans un autre, & ne pouvoit ſouffrir qu'un Tableau ne pût appartenir qu'à un ſeul Maître ; parce que la Peinture, diſoit-il, eſt un bien commun à toute la Terre.

Pline fait la deſcription des plus beaux Ouvrages d'Apelle, & l'on peut juger de leur excellence par le prix qu'il en recevoit : car on les lui païoit quelquefois cent talens, & d'autres fois ſans compte, & avec profuſion.

PROTOGE'NE.

PROTOGE'NE étoit de Caune, Ville de Carie, ſujette aux Rhodiens. On ne ſait qui étoient, ni ſon Maître, ni ſes Parens. Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il n'a point eu d'autre Maître que les Ouvrages publics, & que ſes Parens étoient pauvres: car il l'étoit ſi fort lui-même, qu'il étoit contraint au commencement de peindre des Navires pour gagner ſa vie. Sa plus grande ambition n'étoit pas de ſe faire riche, mais de ſe faire habile. C'eſt pour cela qu'il vivoit retiré du commerce du monde, afin d'être moins diſtrait dans les Etudes qu'il jugeoit néceſſaires pour la perfection de ſon Art.

Il finiſſoit extrêmement ſes Tableaux. Apelle dit de lui, qu'il ne ſavoit pas ſe retirer de deſſus ſon Ouvrage, & qu'à force de le travailler il en diminuoit la beauté, & fatiguoit ſon Eſprit. Il vouloit que les choſes peintes paruſſent vraies, & non vraiſemblables: ainſi à force d'exiger de ſon Art plus qu'il ne devoit, il en retiroit moins qu'il n'auroit pû faire.

Le plus beau de ſes Ouvrages eſt le Tableau de Jaliſus. Pluſieurs Auteurs en parlent ſans en faire la deſcription, & ſans dire

quel étoit ce Jaliſus, que quelques-uns croient avoir été un inſigne Chaſſeur.

Pendant ſept années que Protogéne emploïa à peindre ce Tableau, il ne prit point d'autre nourriture que des Lupins cuits dans de l'eau, qui lui ſervoient de boire & de manger, afin que cet aliment ſimple & léger lui laiſſât toute la liberté de ſon imagination.

Apelle aïant vû cet Ouvrage, en fut tellement frappé, qu'il reſta ſans parole, n'aïant point de termes pour exprimer l'Idée de beauté que ce Tableau avoit formée dans ſon Eſprit. Ce fut ce même Tableau qui ſauva la Ville de Rhodes, que le Roi Démétrius tenoit aſſiegée, parce que ne pouvant la prendre que du côté où travailloit Protogéne, & par où ce Prince avoit réſolu d'y mettre le feu, il aima mieux renoncer à ſa conquête, que de perdre une ſi belle choſe.

Protogéne avoit ſon Attelier dans un jardin au Fauxbourg de Rhodes, c'eſt-à-dire, dans le Camp des Ennemis, ſans que le bruit des Armes fut capable de le diſtraire de ſon travail. Et le Roi l'aïant fait venir, & lui aïant demandé avec quelle aſſurance il pouvoit ainſi travailler dans les dehors d'une Ville aſſiégée; il lui répondit, qu'il ſavoit bien que la Guerre qu'il avoit entre-

priſe étoit contre les Rhodiens, & non pas contre les Arts. Ce qui obligea le Roi de lui donner des Gardes pour ſa ſûreté, étant ravi de pouvoir conſerver cette Main ſavante qu'il avoit ſauvée.

Aulugéle rapporte que les Rhodiens pendant le Siége de leur Ville envoïerent une Ambaſſade à Démétrius, pour le prier de ſauver ce Tableau de Jaliſus : ils lui repreſenterent que s'il étoit Victorieux, il pourroit orner ſon Triomphe de ce rare Ouvrage ; & que s'il étoit contraint de lever le Siége, on pourroit lui reprocher, que ne les aïant pû vaincre, il avoit retourné ſes Armes contre Protogéne;ce qu'aïant écouté paiſiblement de la bouche des Ambaſſadeurs, il fit retirer ſon Armée, & épargna par ce moïen, & le Tableau de Jaliſus, & la Ville de Rhodes.

Je ne rapporterai point ici ce Combat mémorable de concurrence entre Apelle & Protogéne, le Lecteur pourra le voir dans la Vie d'Apelle : j'ajoûterai ſeulement que ce dernier aïant demandé à Protogéne combien il ſe faiſoit païer de ſes Tableaux, & Protogéne lui aïant répondu, une ſomme aſſez modique, (ſelon le triſte ſort de ceux qui ſont contraints de travailler pour gagner leur vie) Apelle touché de l'injuſtice qu'on faiſoit à la beauté de ſes Ouvrages, lui païa cinquante talens pour un ſeul

Tableau, il fit même courir le bruit qu'il vouloit le faire paſſer & le vendre pour ſon Ouvrage propre. Ce qui ouvrit les yeux aux Rhodiens ſur le mérite de Protogéne, & leur fit retirer des mains d'Apelle le Tableau qu'il avoit acheté, mais ce ne fut qu'en augmentant le prix.

Pline dit que ce Peintre travailla auſſi de Sculpture. Conſultez cet Auteur, ſi vous en voulez ſavoir davantage des Ouvrages de Protogéne, deſquels il parle, auſſi-bien que de pluſieurs autres habiles Peintres. Je rapporterai pourtant ici un endroit de Quintilien, où l'on voit les talens particuliers de ſix fameux Peintres. *Protogéne*, dit-il, *excelloit pour l'exactitude; Pamphile & Mélanthius pour l'ordonnance ; Antiphilus pour la facilité ; Théon Samien pour la fécondité des Idées ; & Apelle pour la Grace & pour les Conceptions ingénieuſes.*

Pline dit que les habiles Peintres de ce tems-là ne ſe ſervoient que de quatre couleurs capitales, dont ils compoſoient toutes les autres. Ce n'eſt point ici le lieu de raiſonner là-deſſus, non plus que ſur la comparaiſon de la Peinture Antique avec la Moderne. On peut dire ſeulement que ſi la Peinture à huile, qui a été miſe en uſage depuis 250. ans, a un grand avantage ſur la Détrempe pour la facilité de peindre, &

pour l'union des Couleurs, les Anciens avoient des Vernis qui donnoient de la force à leurs couleurs brunes ; & que leur blanc étoit plus blanc & plus éclatant que le nôtre. De ſorte qu'aïant par ce moïen plus d'étendue de degrés de Clair-obſcur, ils pouvoient imiter certains objets avec plus de force & de verité, qu'on ne fait par le moïen de l'huile. Le Titien a connu cet avantage, & s'en eſt voulu ſervir dans quelques Tableaux où il a emploïé du blanc à détrempe, mais la diverſité de ces deux façons d'emploïer les couleurs, eſt une ſujettion qui a pû dégoûter le Titien de cette pratique.

Je dirai encore des Peintres & des Sculpteurs de ces tems-là, que reconnoiſſant qu'il n'y avoit point d'Ouvrage ſi accompli où l'on ne pût ajoûter toujours quelque perfection, ils obſerverent, en mettant leur nom, d'exprimer que l'Ouvrage n'étoit pas achevé, quoiqu'ils y euſſent fait tout leur poſſible : Nous en voïons des exemples ſur les Statues Grecques où l'on trouve, par exemple : *Glicon d'Athénes, faiſoit cet Ouvrage ; Praxitéle, faiſoit cet Ouvrage : Athénodore, Lyſipe*, &c. *faiſoit cet Ouvrage*, & non pas, *a fait.*

Bien des gens aujourd'hui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ſont bien éloignés de croire que ce qui ſort de leurs mains ne ſoit pas dans la derniere perfection.

LIVRE III.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ROMAINS ET FLORENTINS.

CIMABUE'.

LEs beaux Arts s'étant éteints dans l'Italie par l'invaſion des Barbares, le Sénat de Florence fit venir des Peintres de la Grece pour rétablir la Peinture dans la Toſcane, & Cimabué fut leur premier Diſciple. Ce Peintre étoit d'une noble Famille de Florence, & ſes Parens qui lui trouverent de la diſpoſition pour les Sciences, l'y firent appliquer. Il s'y exerça quelque tems: mais l'arrivée de ces Peintres Grecs réveilla ſon inclination, & le détermina entierement du côté de la Peinture. Les progrès conſidérables qu'il y fit augmenterent ſon courage, & lui acquirent tant de réputation, que Charles I. Roi de Naples, paſ-

ſant par Florence, alla voir Cimabué, & crût être fort regalé par la vûe des Ouvrages de ce Peintre. L'on en voit encore quelques reſtes à Florence. Il peignit, ſelon l'uſage du tems, à fraiſque & à détrempe, la Peinture à l'huile n'étant pas encore trouvée : il ſavoit auſſi l'Architecture. Il mourut en 1300. âgé de 70. ans, & eut pour Diſciple Giotto.

ANDRE' TAFFI

DE Florence, ſe rendit recommandable par une nouvelle ſorte de Peinture. Il quitta Florence pour aller à Veniſe, où l'on avoit appellé quelques Peintres Grecs, comme on avoit fait à Florence. Ils y travailloient en Moſaïque dans l'Egliſe de S. Marc. André fit amitié avec eux, & entr'autres avec un nommé Appollonius, qu'il amena à Florence, où il apprit de lui la méthode & les ſecrets de cette Peinture, qui avoit la grace de la nouveauté, & qui étoit curieuſe à cauſe de ſa durée. Ils firent enſemble pluſieurs Hiſtoires de la Bible dans l'Egliſe de S. Jean, & ces Ouvrages mirent Taffi en réputation. Mais il en fit un qui lui attira beaucoup plus de gloire, & une grande récompenſe du Public : c'é-

toit un Chriſt de la hauteur de ſept Coudées, qu'il avoit travaillé avec un grand ſoin. Les louanges qu'il en reçût lui furent d'un grand préjudice ; car ſe voïant eſtimé de tout le monde, il négligea les ſoins de ſa Profeſſion, pour ne ſonger plus qu'à gagner de l'argent, dont il étoit fort avide. Ses Ouvrages donnerent de l'émulation à Gaddo Gaddi & à Giotto, & furent comme une ſemence qui produiſit pluſieurs Peintres dans la Toſcane. Il mourut âgé de 81. ans, en 1294.

GADDO GADDI

DE Florence, s'adonna auſſi à la Moſaïque, où il s'attira beaucoup d'eſtime dans Rome & dans la Toſcane, parce qu'il deſſinoit mieux que tous les autres Peintres de ſon tems. Après avoir fait de grands Ouvrages en pluſieurs lieux, il ſe retira à Florence, où il en fit de petits comme pour ſe repoſer. Il ſe ſervoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faiſoit teindre en diverſes couleurs, & qu'il emploïoit avec beaucoup de patience. Il mourut en 1312. âgé de 73. ans.

MARGARITONE'

NAtif d'Arezzo dans la Toſcane, fut Peintre & Sculpteur. Le Pape Urbain IV. lui fit faire quelques Tableaux dans S. Pierre, & Gregoire X. étant mort dans la Ville d'Arezzo, les Habitans l'employerent à travailler de Sculpture le Tombeau de ce Pape. Cette occaſion ſervit à Margaritoné pour faire voir dans un même lieu des marques de ſa capacité en l'une & en l'autre Profeſſion : car il enrichit de pluſieurs Tableaux la Chapelle où étoit la Statue de marbre qu'il avoit faite. Il mourut âgé de 77. ans.

GIOTTO

NE' dans un Bourg auprès de Florence, contribua beaucoup au progrès de la Peinture. Sa Mémoire s'eſt conſervée, non-ſeulement par ce grand Tableau de Moſaïque qui eſt ſur la Porte de l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, que Benoît IX. lui fit faire, & par les louanges que lui ont donné les Poëtes de ſon tems : mais encore par la Statue de marbre que les Florentins lui

éleverent ſur ſon Tombeau. Le Proverbe Italien, *Tu ſei piu rondo ché l'O di Giotto*, dont on ſe ſert pour exprimer un Eſprit groſſier, eſt fondé ſur ce que le Pape Benoît IX. voulant juger de la capacité des Peintres de Florence, qui étoient alors en grande réputation, envoïa quelqu'un ſur le lieu pour rapporter un Deſſein de chacun d'eux; cette perſonne s'étant adreſſée à Giotto, celui-ci fit ſur du papier un Cercle parfait à la pointe du pinceau, & d'un ſeul trait de main : *Tenez*, lui dit-il, *portez cela au Pape, & lui dites que vous l'avez vû faire. C'eſt un Deſſein que je vous demande*, répondit l'autre. *Allez ſeulement*, repliqua Giotto : *Je vous dis que Sa Sainteté ne demande pas autre choſe.* C'eſt ſur cela que le Pape lui donna la préference, & le fit venir à Rome, où il peignit entr'autres choſes le Tableau de Moſaïque dont on vient de parler. Il répreſente la Barque de Saint Pierre, agitée par la tempête : & il eſt connu de tous les Peintres ſous le nom de *la Nave del Giotto.* Cette hiſtoire du Cercle de Giotto fait voir qu'en ces tems-là la hardieſſe de la main avoit la meilleure part à l'eſtime qu'on faiſoit des Tableaux & des Peintres, & que les veritables Principes du Coloris n'étoient que peu ou point connus. Giotto a travaillé en beaucoup d'endroits; à Florence, à Piſe,

à Rome, à Avignon, à Naples, & en d'autres lieux d'Italie. Il mourut en 1336. âgé de 60. ans, & eut plusieurs Disciples comme on le verra dans la suite.

BONAMICO BUFALMACO

DE Florence, étoit ingénieux dans ses Compositions, & enjoué dans sa conversation.

Comme il peignoit dans un Couvent de Filles la Vie de Jesus-Christ, il y entra un jour assez mal proprement vêtu, & les Religieuses lui aïant demandé pourquoi le Maître lui-même ne venoit pas travailler, il répondit qu'il viendroit bientôt. Il forma cependant une Figure qu'il composa de deux chaises & d'un pot qu'il mit au-dessus, les couvrit d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette Figure du côté de l'Ouvrage. Les Religieuses étant retournées peu de tems après, & étonnées de voir ce nouvel Ouvrier, il leur dit que c'étoit-là le Maître. La plaisanterie reconnue les divertit, & leur apprit en même-tems que l'habit ne faisoit pas l'habile homme.

Peignant une autre fois pour l'Evêque d'Arezzo, il trouvoit souvent en retournant au travail ses Pinceaux en desordre;

& ſon Ouvrage tout barbouillé, il s'en mit fort en colere : & comme tous les domeſtiques s'en diſculperent, il voulut épier celui qui lui faiſoit la piece. Aïant donc un jour quitté l'Ouvrage de bonne heure, il ne fut pas plûtôt retiré à quartier qu'il vit un Singe prendre les Pinceaux à ſon tour, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, ſi Bufalmaco ne l'en eût empêché.

Un de ſes Amis nommé Bruno, le conſultant ſur le moïen de donner plus d'expreſſion à ſon Sujet, Bufalmaco lui dit qu'il n'y avoit qu'à faire ſortir les paroles de la bouche de ſes Figures par des rouleaux où elles ſeroient écrites. Bruno crût de bonne foi cet avis, qui ne lui avoit été donné qu'en plaiſantant, & s'en ſervit dans la ſuite, comme ont depuis fait très-ridiculement pluſieurs Peintres, qui, pour enrichir ſur Bruno, ajoûterent des réponſes à des demandes, faiſant faire ainſi à leurs Figures une eſpece de converſation. Bufalmaco mourut en 1340.

STEPHANO DE FLORENCE, ET PIETRO LAURATI de Sienne,

DIſciples de Giotto, ont été les premiers qui ont pris garde à faire paroître le nud ſous les Draperies, & à obſerver plus régulierement la Perſpective. Stephano a travaillé à Florence, à Piſe & à Aſſiſe, & Laurati à Sienne & à Arezzo. Stephano mourut en 1350. âgé de 49. ans.

AMBROGIO LORENZETTI de Sienne, ET PIETRO CAVALLINI

DE Rome, étoient Diſciples de Giotto. Lorenzetti joignit à la Peinture l'étude des belles Lettres & de la Philoſophie, & fut le premier qui peignit les Pluies, les Tempêtes, & l'effet des Vents. Il mourut âgé de 83. ans. Cavallini, qui étoit Peintre & Sculpteur, a fait entr'autres Ouvrages le Crucifix qui eſt dans l'Egliſe de S. Paul de Rome : & qui, dit-on, a parlé à Sainte

Brigitte. Ce Peintre étoit regardé comme un Saint, à cauſe de ſon humilité & de ſa pieté. Il eſt enterré dans la même Egliſe de Saint Paul, aïant vécu 85. ans.

SIMON MEMMI

DE Sienne, augmenta conſidérablement les progrès du Deſſein. Il avoit beaucoup de Génie, & faiſoit bien les Portraits: & comme il étoit grand Ami de Pétrarque, il peignit celui de la belle Laure. Il mourut en 1345. âgé de 60. ans. Il eut un Frere nommé Lippo, qui mourut en 1357.

TADEO DI GADDO GADDI, ET ANGELO GADDI

ſon Fils,

ONt tous deux peint dans la maniere du Giotto, dont ils avoient été Diſciples. Angélo s'eſt fort attaché à exprimer les paſſions de l'ame, & il étoit ingénieux dans ſes Inventions. Il étoit bon Architecte, & c'eſt lui qui a bâti la Tour de *Sancta Maria del Fiore*, & le Pont qui eſt ſur l'Arno à Florence. Il mourut en 1350. âgé de 50. ans.

THOMAS GIOTTINO

FIls & Diſciple de Stephano, dont on a parlé ci-deſſus ; & parce qu'il avoit auſſi été Diſciple de Giotto, il fut appellé Giottino. Il fut plus habile que ſes Maîtres; mais la trop grande vivacité de ſon Eſprit, qui rendit ſon corps délicat, ne lui permit pas de pourſuivre le vol qu'il avoit pris. Il a travaillé beaucoup à Florence, & mourut d'épuiſement & de langueur en 1356. âgé de 32. ans.

ANDRE' ORGAGNA

DE Florence, avoit dans ſa jeuneſſe appris la Sculpture, & il étoit outre cela Poëte & Architecte : Son Génie étoit fertile, & ſa maniere étoit à peu près comme celle des autres Peintres de ſon tems. La plûpart de ſes Ouvrages ſont à Piſe ; & dans le Jugement Univerſel qu'il a peint, il a repreſenté ſes Amis dans la gloire du Paradis, & ſes Ennemis dans les ſupplices de l'Enfer. Il mourut en 1389. âgé de 60. ans.

LIPPO

DE Florence, s'eſt mis fort tard à la Peinture, & n'a pas laiſſé par la bonté de ſon Eſprit de ſe faire habile homme. Il a été le premier qui a fait voir de l'intelligence dans le Coloris. Il avoit un Procès, dans lequel il s'étoit fort opiniâtré, & aïant un jour maltraité de paroles ſa Partie, elle l'attendit le ſoir au coin d'une rue, & lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut environ l'an 1415.

LEON-BAPTISTE ALBERT

D'Une Famille noble de Florence, avoit l'eſprit d'une grande étendue, & l'avoit cultivé par la connoiſſance des belles Lettres & des Mathematiques. Il étoit fort inſtruit des beaux Arts, de la Peinture, de la Sculpture, & de l'Architecture : il a écrit en Latin de tous les trois avec beaucoup de ſuffiſance. Ses grandes ſpéculations ne lui ont pas permis de rien laiſſer de fort conſiderable de ſa Peinture. Mais comme il étoit fort aimé du Pape Nicolas V. il s'emploïa beaucoup dans ſes Bâtimens, dont quelques-uns ſe voient

encore avec admiration. Il a auſſi écrit de l'Arithmetique, & fait quelques Ouvrages qui regardent la Vie Civile.

PIETRO DELLA FRANCESCA

DE l'Etat de Florence, ſe plaiſoit à repréſenter des Sujets de nuit & des Combats. Le Pape Nicolas V. l'emploïa à peindre dans le Vatican : il y avoit fait entr'autres deux Tableaux, qui furent mis à bas par le commandement de Jules II. pour y en ſubſtituer deux autres, que Raphaël fit du miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolſéne, & de S. Pierre dans ſa Priſon. Il a fait beaucoup de Portraits, & a écrit de l'Arithmetique & de la Géometrie. Il eut pour Diſciples LAURENTINO D'ANGELLO d'Arezzo, & LUCAS SIGNORELLI.

Sous le Pontificat du même Pape Nicolas V. travailloient à Rome & dans pluſieurs autres Villes d'Italie divers Peintres, qui étoient alors en réputation : comme GIOVANNI D'A PONTE, AGNOLO GADDI, BERNA DE SIENNE, DUCIO, JACOB CASSENTINO, SPINELLO, ANTONIO VENETIANO, GERARDO STARNINA qui alla travailler en Eſpagne, LORENZO Religieux de CMALDOLI, TADEO BARTOLO, LORENZO BICCI, PAOLO, ſurnommé

Uccello, parce qu'il faiſoit bien des Oiſeaux ; Masaccio, qui ſe diſtingua des autres par le bon Goût qu'il fit paroître dans les Tableaux : & quoiqu'il ſoit mort à vingt-deux ans, les Ouvrages qu'il fit ne laiſſerent pas d'ouvrir les yeux aux habiles gens qui ſont venus après lui. Il mourut en 1443. Laurentino d'Angello, Diſciple de Pietro della Francesca, & pluſieurs autres, parmi leſquels Jean Angelic merite d'être diſtingué.

JEAN ANGELIC

De Fiéſole, Religieux de Saint Dominique, ſe rendit conſiderable par ſa Peinture : mais encore plus par ſa fervente pieté ; & par une humilité ſi profonde, qu'il refuſa l'Archevêché de Florence que Nicolas V. lui offrit. Ce Pape l'emploïa pour les Peintures de ſa Chapelle, & lui fit faire quelques Ouvrages de Miniature dans des Livres d'Egliſe. Dans ſes meilleurs Tableaux il laiſſoit quelquefois des fautes groſſieres, pour moderer les louanges qu'il en auroit pû eſperer. Il obſervoit de ne ſe mettre jamais à l'Ouvrage qu'il n'eût ſatisfait à ſon Office. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Florence, & les ſujets de ſes Tableaux

étoient toujours Théologiques. Quand il lui arrivoit de peindre un Crucifix, ce n'étoit jamais ſans répandre des larmes. Son habileté & ſa douceur lui firent beaucoup de Diſciples. Il mourut en 1455. âgé de 68. ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minerve, où l'on voit en marbre ſa Sépulture & ſon Portrait.

PHILIPPE LIPPI

DE Florence, fit un uſage de l'Etat Monaſtique bien different de celui de Jean Angelic, dont nous venons de parler: car après avoir été élevé dans un Couvent de Carmes dès l'âge de huit ans, & après avoir pris l'Habit à ſeize, il arriva que *Maſaccio*, peignant une Chapelle dans le même Couvent, & Lippi l'aïant vû travailler pluſieurs fois, celui-ci conçût une grande paſſion pour la Peinture; il ſe mit à deſſiner avec attache: la grande facilité qu'il y trouva, réveilla le talent qu'il avoit pour cet Art, & l'empêcha de vaquer aux Exercices de ſon Couvent & à l'Etude. Les louanges de *Maſaccio*, qui étoit ſurpris des progrés du Novice, fortifierent tellement la tentation qu'il avoit de quitter ſon Habit, que n'y pouvant plus réſiſter, il ſortit de ſon

Monaſtere. Il s'en alla dans la Marche d'Ancone, où aïant trouvé quelques Amis, avec leſquels il ſe mit ſur un Vaiſſeau pour une partie de divertiſſement, il fut pris par des Corſaires qui le menerent en Barbarie. Il y ſouffrit extrêmement pendant dix-huit mois, juſqu'à ce que s'amuſant à deſſiner un jour ſur une muraille avec du charbon le Portrait de ſon Patron, dont il avoit l'Idée pleine, il s'attira de l'admiration par la reſſemblance qu'on y trouva. Cela amolit le cœur du Patron, qui après lui avoir fait faire quelques Portraits, le mit en liberté. De là Lippi paſſa à Naples, où le Roi Alphonſe l'emploïa : mais l'amour de la Patrie le fit retourner à Florence. Il y travailla pour le Duc Côme de Médicis, duquel il gagna l'affection, & lui fit quantité d'Ouvrages. Comme l'amour des femmes le détournoit de ſon travail & lui faiſoit perdre trop de tems, ce Duc, qui étoit impatient de voir finir un Tableau qu'il lui avoit ordonné, le fit enfermer dans une chambre pour le contraindre à travailler, & lui fit donner abondamment tout ce qui lui étoit néceſſaire. Lippi au bout de deux jours coupa ſes draps par bandes, deſcendit par ſa fenêtre, & ſe mit en liberté.

Un Citoïen de Florence, lui fit faire enſuite un Tableau de Vierge pour un Mona-

ſtere où il avoit une très-belle Fille penſionnaire. Ce Pere & les Religieuſes du Couvent voulurent bien lui permettre de ſe ſervir de cette Penſionnaire pour modelle. Comme il la peignoit, ſe trouvant ſeul avec elle, il la corrompit par ſes diſcours, & l'Ouvrage étant fini, il enleva cette Fille, qui y conſentit. Il en eut un Fils appellé Philippe, qui fut auſſi Peintre.

A quelque tems de là, faiſant un Ouvrage dans une Egliſe de Spoléte, il devint amoureux d'une femme, & s'étant opiniâtré à la pourſuivre contre les avis qu'on lui donnoit, les parens de cette femme l'empoiſonnerent l'année 1488. en la cinquante-ſeptiéme de ſon âge. Le Grand Duc lui fit faire une Sépulture de marbre, & *Angelus Politianus* fit ſon Epitaphe en vers Latins.

Tous les Peintres précedens n'ont point eu le ſecret de peindre à l'huile, ils peignoient à freſque ou à détrempe, & pour cette derniere ſorte de Peinture ils détrempoient leurs Couleurs, tantôt avec des œufs, & tantôt avec de l'eau mêlée de gomme, ou de colle fondue.

ANTOINE

ANTOINE DE MESSINE

AINSI appellé, parce qu'il étoit de Meſſine, a été le premier des Italiens qui a peint à huile. Quelqu'affaire l'ayant appellé à Naples, il y vit un Tableau que le Roi Alfonſe avoit reçû depuis peu de Flandres : il fut ſurpris de la vivacité, de la force & de la douceur des Couleurs de ce Tableau, & voyant d'ailleurs qu'elles pouvoient ſe nettoyer avec de l'eau ſans être effacées, il quitta toutes ſes affaires pour aller à Bruges trouver Jean Van-Eik, qu'on lui avoit dit être l'Auteur de cet Ouvrage. Il lui fit préſent de quantité de Deſſeins Italiens, & gagna tellement ſon eſprit par ſes manieres complaiſantes, qu'il tira de lui le Secret de peindre à huile. Antoine s'en ſentit ſi obligé, qu'il voulut toujours demeurer à Bruges pendant la vie de Jean Van-Eik. Mais après la mort de ce Peintre il retourna dans ſa Patrie, & s'alla enſuite établir à Veniſe, où il mourut, & où l'on voit une Epitaphe qui contient ſon Eloge.

Il eut entr'autres Diſciples un certain DOMINIQUE, auquel par reconnoiſſance de ſon attachement il fit part de ſon Secret. Ce Dominique fut appellé à Florence pour quelques Ouvrages : il y trouva ANDRÉ DEL

CASTAGNO, qui de Païſan s'étant fait Peintre, & qui ayant vû l'eſtime où étoit cette nouvelle façon de peindre, employa toutes les ſoupleſſes & toutes les complaiſances artificieuſes dont il étoit capable pour avoir l'amitié de Dominique, & tirer par là cette nouvelle invention. Il en vint à bout, Dominique l'aima, voulut demeurer avec lui, lui découvrit tout ce qu'il ſavoit, & lui fit part de ſes Emplois. Mais l'avidité du gain ne laiſſa pas André long-tems en repos, il ſe mit dans l'eſprit, que s'il étoit ſeul, tout le profit de Dominique lui reviendroit, & ſans ſonger qu'il n'avoit pas d'ailleurs la même capacité, il prit la réſolution de ſe défaire de ſon Bienfaiteur. Il alla pour cet effet l'attendre un ſoir au coin d'une rue, & l'ayant aſſaſſiné, il retourna promptement dans ſa chambre, & s'y occupa de quelque Ouvrage, comme s'il n'en étoit pas ſorti. Il avoit fait le coup ſi ſecrétement, que Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, ſe fit porter chez ce cruel Ami pour en recevoir du ſecours, & mourut entre ſes bras. Cet aſſaſſinat auroit été enſeveli avec André, ſi lui-même ne l'avoit déclaré au lit de la mort. Ce fut cet André, qui pour avoir peint à Florence contre le Palais du Podeſta par ordre de la République l'éxécution des Conjurés, qui avoient conſpiré

contre les Médicis, fut appellé dans la ſuite *Andrea de gl'impicatti.*

Dans ce même tems travailloient dans l'Italie VITTORÉ PISANO, qui étoit bon Ouvrier pour les Coins de Médailles. GENTILLÉ D'A FABRIANO, que le Pape Martin V. employa à Saint Jean de Latran, & qui mourut à 80. ans.

LAURENZO COSTA, qui peignit à Bologne & à Ferrare, & qui eut pour Diſciples le Doſſe & Hercule de Ferrare.

CÔME ROSSELLI, qui peignit dans le Vatican pour Sixte IV. & qui mourut âgé de 68. ans, en 1484.

DOMINIQUE GHIRLANDAI

FLORENTIN, fut premierement Orfévre, & s'occupant plus à deſſiner qu'aux Ouvrages ordinaires de cette Profeſſion, il s'abandonna au penchant qu'il avoit pour la Peinture. Il y fut habile: mais ſa principale réputation ne vient pas tant de ſes Ouvrages, que d'avoir été Maître du Grand Michelange: il mourut en 1493. âgé de 44. ans. Il eut trois Fils, qui furent tous trois Peintres, David, Benoît, & Rodolphe.

ANDRE' VERROCHIO

FLorentin, ſavoit en même tems l'Orféverie, la Géométrie, la Perſpective, la Gravûre, la Muſique, la Peinture, & la Sculpture. Ses Tableaux à la vérité étoient peints durement, & ſes Couleurs aſſez mal entendues, mais il étoit ſavant dans le Deſſein, & gracieux dans ſes airs de Têtes, principalement des femmes. Il en avoit beaucoup deſſiné à la plume, qu'il manioit très-bien. Il trouva le moyen de mouler avec du plâtre les viſages des perſonnes mortes & vivantes, pour en faire les Portraits; en ſorte que de ſon tems cela fut fort en uſage. Il ne ſe contentoit pas de la vraiſemblance des choſes, il vouloit les approfondir, & faiſoit ſouvent pour cela des expériences de Mathématiques. Comme il faiſoit fort bien les Chevaux, & qu'il ſavoit l'Art de fondre & de couler les métaux, les Vénitiens voulurent ſe ſervir de lui pour ériger une Statue Equeſtre de bronze à Barthelemi de Bergame, à qui ils devoient les bons ſuccès de leurs armes. Il en fit le modéle de cire en grand : mais un autre lui aïant été préferé pour fondre l'Ouvrage, il en conçût tant de dépit, qu'il caſſa la tête &

les jambes à ſon modéle, & s'enfuit. Le Sénat de Veniſe le fit pourſuivre inutilement; & le bruit s'érant répandu, que ſi on l'attrapoit, il lui en coûteroit la tête, il fit réponſe à cette menace, que ſi on lui coupoit la tête, il ſeroit impoſſible de lui en faire une autre, au lieu qu'il pouvoit facilement faire au modele de ſon Cheval une nouvelle tête, plus belle encore que la premiere. Cette réponſe fit ſa paix, mais il n'eut pas le plaiſir de mettre le Cheval en place : car s'étant échauffé à le fondre, il en gagna une pleureſie dont il mourut en 1488. âgé de cinquante-ſix ans. Leonard de Vinci & Piétre Pérugin ont été ſes Diſciples.

PHILIPPE LIPPI

le Fils,

FLORENTIN, étoit Fils de ce Philippe Lippi dont nous avons parlé, & Diſciple de *Sandro Boticello*. Il avoit beaucoup de vivacité & de Génie, & renouvella dans les ornemens de Clair-obſcur, qu'il faiſoit la maniére antique, telle qu'on la voit dans les friſes d'Architecture & ailleurs. Il peignit à Rome pluſieurs choſes, & entr'autres une Chapelle pour le Cardinal Caraffe dans l'Egliſe de la Minerve. Il fit

auſſi quelques Tableaux pour Matthias Corvinus Roi de Hongrie. Ce Lippi étoit de fort bonnes mœurs, & ſa vie étoit un grand reproche pour celle de ſon Pere. Il mourut en 1505. âgé de 45. ans.

BERNARDIN PINTURRICHIO

VOulut ſe diſtinguer par une nouvelle façon de peindre : car, outre les couleurs vives qu'il employoit, il faiſoit de relief l'Architecture & les ornemens qui ſe trouvoient dans la compoſition de ſes Tableaux ; ce qui eſt une choſe contraire à l'Art de peinture, qui ſuppoſe une ſuperficie plate. Auſſi perſonne ne l'a-t-il ſuivi en cela. On montre à Sienne dans la Bibliotheque du Dome, comme une belle choſe, la Vie du Pape Pie II. qu'il a peinte. Raphaël ſortant de chez Piétre Pérugin l'aida dans cet Ouvrage. Pinturrichio a peint au Vatican pluſieurs choſes pour Innocent VIII. & pour Alexandre VI. La cauſe de ſa mort eſt aſſez curieuſe à ſavoir. Etant à Sienne, les Religieux de S. François qui vouloient avoir un Tableau de ſa main, lui donnerent une chambre pour travailler plus commodément, & afin que le lieu ne

fût embaraſſé d'aucune choſe inutile à ſon Art, ils en ôterent tous les meubles, à la réſerve d'une vieille Armoire qui leur ſembla trop difficile à tranſporter. Pinturrichio, dont le naturel étoit vif & impatient, voulut qu'on l'ôtât à l'heure même: mais en la tranſportant, il s'en rompit une piece, dans laquelle il y avoit cinq cens Ducats d'or cachés. Cela ſurprit tellement Pinturrichio, & lui donna un déplaiſir ſi ſenſible de n'avoir pû profiter de ce tréſor, qu'il en mourut peu de tems après en l'année 1513. & la cinquante-neuviéme de ſon âge.

SANDRO BOTICELLO.

FLORENTIN, fut Diſciple de *Philippe Lippi* qui avoit été Carme, & grand Compétiteur de *Dominico Ghirlandai.* Il avoit des Lettres, & fit un Commentaire ſur le Danté, qu'il accompagna de Figures. Cet Ouvrage lui conſuma beaucoup de tems, & il mourut ſans avoir la ſatisfaction de le voir imprimer. Ce fut l'année 1515. la ſoixante-dix-huitiéme de ſon âge.

ANDRE' MANTEIGNE

NE' dans un Village auprès de Padoue, gardoit les moutons dans ſa jeuneſſe ; & comme on s'apperçût, qu'au lieu d'en avoir ſoin, il s'amuſoit à les deſſiner ; on le mit chez un Peintre nommé Jacques Squarcioné, qui le trouva dans la ſuite ſi aimable, qu'il l'adopta pour ſon fils & l'inſtitua ſon heritier. Le progrès qu'il fit en peu de tems dans la Peinture lui attira une grande réputation & beaucoup d'Ouvrage, il n'avoit que dix-ſept ans, qu'on lui fit faire le Tableau d'Autel de Sainte Sophie de Padoue, & les quatre Evangeliſtes. Jacques Bellin fut tellement émerveillé de cette Peinture, qu'il donna à Manteigne ſa Fille en mariage. Squarcioné, qui avoit toujours vêcu en jalouſie avec Bellin, piqué d'ailleurs que ce Fils adoptif eût fait cette Alliance ſans le conſulter, bien loin de continuer ſes louanges & ſa protection aux Ouvrages de Manteigne, les décrioit à cauſe de leur ſechereſſe & de la trop grande attache que ce Diſciple avoit aux Statues Antiques ; au lieu, diſoit-il, de ſe ſervir du Naturel. Ce reproche fit du bien à Manteigne, qui ſe corrigea, & qui néanmoins ne quitta ja-

mais l'inclination louable qu'il avoit pour les Antiques: disant, que c'étoit à ces belles choses qu'il devoit son avancement, & qu'elles l'avoient tiré tout d'un coup de la pauvreté du Naturel. Il est vrai qu'au lieu d'ajoûter au Goût de l'Antique la vérité & la tendresse du Naturel, il s'est contenté de mêler quelques Portraits parmi ses Figures. Il travailla pour le Duc de Mantoue, & fit ce beau triomphe de Jules Cesar, qui a été gravé de Clair-obscur en neuf feuilles, & qui par sa beauté est aussi le Triomphe de Manteigne. Le Pape Innocent VIII. l'ayant appellé pour lui donner de l'Ouvrage, ce Duc ne voulut point le laisser aller sans le faire Chevalier de son Ordre. Manteigne grava lui-même sur des Planches d'Etain plusieurs choses d'après ses Desseins, & les Italiens le font Inventeur de la Gravûre au Burin pour les Estampes. Il mourut à Mantoue en 1517. âgé de soixante-six ans.

FRANCESCO FRANCIA

DE Boulogne, étoit né avec tant de belles qualités d'esprit & de corps, qu'il s'attira l'estime & l'amitié des grands Seigneurs. Il fut d'abord Orfévre, puis il s'adonna à graver des Coins de Médailles, où

il excella. Mais ſon Génie ſe ſentant trop à l'étroit dans cet Exercice, il ſe tourna du côté de la Peinture, où ſon inclination le portoit. La facilité qu'il y trouva lui donna tant de courage & tant d'application à l'étude, qu'il devint dans cet Art un des plus habiles de ſon tems. Il fit pluſieurs Ouvrages pour divers lieux d'Italie, principalement pour le Duc d'Urbin. La grande réputation de Raphaël lui donna de violens deſirs de voir de ſes Ouvrages: mais comme il ne pouvoit pas faire commodément le voyage de Rome à cauſe de ſon grand âge, il ſe contenta de s'en expliquer par Lettres à ſes amis, qui le dirent à Raphaël; cela fit naître un commerce d'honnêteté entre ces deux Peintres: car Raphaël avoit oüi parler du mérite & de l'habileté de Francia. Raphaël peignoit alors ce Tableau ſi renommé de Sainte Cecile pour une Egliſe de Bologne; lorſqu'il fut achevé, il l'adreſſa à Francia, & le pria de le placer, & de vouloir bien auparavant corriger les fautes qu'il y trouveroit. Francia à l'ouverture de ſa Lettre fut tranſporté de joie, il tira le Tableau de ſa caiſſe, il l'admira, il en fut vivement touché, mais en même tems il eut le cœur ſi abattu de voir cet Ouvrage fort au-deſſus des ſiens, qu'il tomba dans une mélancolie & dans une langueur, dont il mourut quel-

tems après. Ce fut en l'année 1518. la ſoixante-huitiéme de ſon âge.

LUCA SIGNORELLI

DE Cortone, étoit Diſciple de *Piétro della Franceſca*, & peignoit tellement en ſa maniére, que leurs Ouvrages ont preſque toujours été confondus. Ce Luca étoit un habile Deſſinateur, & Michelange l'eſtimoit tant, qu'il n'a pas fait difficulté de ſe ſervir dans ſon Jugement de quelque choſe de celui que Luca avoit peint à Orviette avec beaucoup d'imagination & de capacité. Il a peint auſſi à Lorette, à Cortone & à Rome.

Son Fils, qui étoit un jeune homme bien-fait, & dont il eſperoit beaucoup, fut malheureuſement tué à Cortone. La nouvelle qu'on lui en apporta l'affligea ſenſiblement: mais s'armant de conſtance, il le fit porter dans ſon Attelier, & ſans verſer des larmes, il le peignit pour en conſerver la mémoire, ne trouvant point de conſolation que dans ſon Art, qui lui rendoit ce que la mort lui avoit ravi. Il alla enſuite à Rome, où le Pape Sixte IV. l'avoit appellé, & après y avoir peint pluſieurs Sujets de la Généſe, il revint en ſa Patrie. Comme il avoit beau-

coup de bien, il ne travailla plus que pour ſon plaiſir. Il mourut en 1521. âgé de quatre-vingt-deux ans.

PIETRO COSIMO

AInſi appellé de *Coſimo Roſſelli*, dont il étoit éleve, & aux Ouvrages duquel il a longtems travaillé, principalement au Vatican pour Sixte IV. où l'on remarque que la Peinture de l'Ecolier étoit au-deſſus de celle du Maître. Sa capacité lui attira beaucoup de Diſciples, & entr'autres André del Sarte & François de Sangalle. Il aimoit la ſolitude, & vivoit d'une maniére aſſez extraordinaire. L'attache qu'il avoit à ſon Art lui faiſant oublier le boire & le manger. Il craignoit ſi fort le Tonnere, que longtems après qu'il étoit paſſé, on le trouvoit en quelque coin envelopé de ſon manteau. Rien ne lui donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfans, la toux fréquente des enrumés, le bruit des cloches & le chant des Moines: la pluie étoit au contraire un de ſes plus grands plaiſirs. Il eſt mort dans un délire que la paralyſie lui avoit cauſé. Ce fut l'année 1521. la 80e. de ſon âge.

LEONARD DE VINCI

ETOit d'une noble famille de la Toſcane, dont il ne dégenera point; car il étoit de bonnes mœurs, & bien fait de Corps & d'Eſprit. Il eut pour tous les Arts tant de talens, qu'il les ſavoit à fond, & les mettoit en pratique avec exactitude. Cette grande varieté de connoiſſance, au lieu d'affoiblir celle qu'il avoit de la Peinture, la fortifia à tel point, qu'il n'y a point eu de Peintre avant lui qui ait approché de ſa capacité, & qu'il n'en viendra point dont il ne ſoit regardé comme une ſource où il y a beaucoup de choſes à puiſer. Il étoit Diſciple avec *Piétre Pérugin* d'*André Verrochio*, lequel a pû lui donner occaſion de réveiller ſes talens; car le Maître & le Diſciple étoient nés tous deux avec le même Génie, excepté que celui de Leonard étoit plus étendu. Il a peint à Florence, à Rome & à Milan; & beaucoup de ſes Tableaux ſe ſont répandus par toute l'Europe. Il fit entr'autres dans le Réfectoire des Dominicains de Milan, une Céne de Notre-Seigneur d'une beauté exquiſe. Il n'en acheva pas le Chriſt, parce qu'il cherchoit un modéle propre au caractére qu'il imaginoit lorſque les Guer-

fut bien reçû. Il y soûtint par sa présence & par ses Ouvrages la réputation qu'il s'étoit établie ; & le Roi François Premier lui donna toutes les marques possibles d'estime & d'amitié. Ce Prince eut une bonté pour lui si distinguée, que l'étant allé visiter dans sa maladie, Leonard se leva sur son séant pour remercier Sa Majesté, & le Roi l'embrassant pour le faire remettre dans son lit, ce Peintre expira entre ses bras en 1520. âgé de soivante-quinze ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Leonard de Vinci.

LEs Tableaux de Leonard de Vinci que l'on voit dans les Cabinets des Princes & des Particuliers ne contiennent que peu de Figures, & j'avoue que je n'ai pas vû assez clair dans ce qui nous reste des grandes Compositions de ce Peintre, pour juger de l'étendue de son Génie. Mais ce que les Historiens ont écrit de ses Ouvrages, qui sont aujourd'hui presque entiérement ruinés, nous doit persuader qu'il avoit une veine abondante, que ses mouvemens étoient vifs, son Esprit solide, & orné de beaucoup de connoissances, & qu'ainsi ses Inventions devoient être d'une grande

beauté. L'on en peut même juger ainſi par les Deſſeins qui ſont de ſa main, & que l'on voit entre les mains des Curieux. Enfin ce qui nous reſte de ſes Productions ſuffit pour nous perſuader que c'étoit un grand Peintre.

Son Deſſein eſt d'une grande correction & d'un grand Goût, quoiqu'il paroiſſe avoir été formé ſur le Naturel plûtôt que ſur l'Antique. Mais ſur le Naturel de la même maniére que les anciens Sculpteurs l'en ont tiré; c'eſt-à-dire par de ſavantes recherches, & en attribuant à la Nature, & non pas tant ſes Productions ordinaires, que les Perfections dont elle eſt capable.

Les Expreſſions de Leonard de Vinci ſont très-vives & très-ſpirituelles. J'ai un Deſſein de ſa main de cette fameuſe Céne qu'il a peinte à Milan, & dont on ne voit preſque plus aucun veſtige. Ce Deſſein ſeul eſt une preuve ſuffiſante, pour montrer combien il pénétroit dans le cœur humain, & avec quelle vivacité, quelle varieté & quelle juſteſſe il en ſavoit repréſenter tous les mouvemens. Mais plûtôt que d'en parler ſur mon jugement, il eſt plus à propos de rapporter ici celui de Rubens ſur le mérite d'un ſi grand Homme.

C'eſt ainſi qu'il en parle dans un Manuſcrit Latin, dont l'Original eſt entre mes

mains, & que j'ai fidélement traduit de cette ſorte.

LEONARD DE VINCI *commençoit par examiner toutes choſes ſelon les regles d'une exacte Théorie, & en faiſoit enſuite l'application ſur le Naturel dont il vouloit ſe ſervir. Il obſervoit les bienſeances, & fuyoit toute affectation. Il ſavoit donner à chaque objet le caractere le plus vif, le plus ſpecificatif & le plus convenable qu'il eſt poſſible, & pouſſoit celui de la majeſté juſqu'à la rendre divine. L'ordre & la meſure qu'il gardoit dans les Expreſſions étoit de remuer l'imagination, & de l'élever par des parties eſſentielles, plûtôt que de la remplir par les minuties, & tâchoit de n'être en cela, ni prodigue, ni avare. Il avoit un ſi grand ſoin d'éviter la confuſion des objets, qu'il aimoit mieux laiſſer quelque choſe à ſouhaiter dans ſon Ouvrage, que de raſſaſier les yeux par une ſcrupuleuſe exactitude : mais en quoi il excelloit le plus, c'étoit comme nous avons dit, à donner aux choſes un caractere qui leur fût propre, & qui les diſtinguât l'une de l'autre.*

Il commença par conſulter pluſieurs ſortes de Livres. Il en avoit tiré une infinité de lieux communs, dont il avoit fait un Recueil, il ne laiſſoit rien échapper de ce qui pouvoit convenir à l'expreſſion de ſon ſujet & par le feu de

ſon imagination, auſſi-bien que par la ſolidité de ſon Jugement, il élevoit les choſes divines par les humaines, & ſavoit donner aux hommes les dégrés differens qui les portoient juſqu'au caractere de Héros.

Le premier des exemples qu'il nous a laiſſés, eſt le Tableau qu'il a peint à Milan de la Cêne de Notre-Seigneur, dans laquelle il a repréſenté les Apôtres dans les places qui leur conviennent, & Notre-Seigneur dans la plus honorable au milieu de tous, n'ayant perſonne qui le preſſe, ni qui ſoit trop près de ſes côtés. Son Attitude eſt grave, & ſes bras ſont dans une ſituation libre & dégagée, pour marquer plus de grandeur, pendant que les Apôtres paroiſſent agités de côté & d'autre par la véhémence de leur inquiétude, dans laquelle néanmoins il ne paroît aucune baſſeſſe, ni aucune action contre la bienſeance. Enfin par un effet de ſes profondes ſpéculations, il eſt arrivé à un tel dégré de perfection, qu'il me paroît comme impoſſible d'en parler aſſez dignement, & encore plus de l'imiter.

Rubens s'étend enſuite ſur le dégré auquel Leonard de Vinci poſſedoit l'Anatomie. Il rapporte en détail toutes les Etudes & tous les Deſſeins que Leonard avoit faits, & que Rubens avoit vûs parmi les curioſités d'un nommé Pompée Leoni, qui étoit d'Arezzo. Il continue par l'Anatomie des Che-

vaux, & par les Obſervations que Leonard avoit faites ſur la Phyſionomie, dont Rubens avoit vû pareillement les Deſſeins; & il finit par la méthode dont ce Peintre meſuroit le corps humain.

S'il m'eſt permis d'ajoûter quelque choſe aux paroles de Rubens, je dirai qu'il n'a pas parlé du Coloris de Leonard de Vinci; parce que n'aïant fait ſes remarques que des choſes qui lui pouvoient être utiles par rapport à ſa profeſſion, & n'aïant rien trouvé de bon dans le Coloris de Leonard, il a paſſé cette partie de la Peinture ſous ſilence: auſſi eſt-il vrai que les carnations de Leonard donnent la plûpart dans la couleur de lie, que l'union qui ſe rencontre dans ſes Tableaux tient beaucoup du violet, & que cette couleur y domine. Ce qui vient, à mon avis, de ce que du tems de Leonard l'uſage de la Peinture à huile n'étoit pas encore bien connu, & que les Florentins ont ordinairement négligé la partie du Coloris,

PIETRE PERUGIN

NE' à Pérouſe de parens fort pauvres, ſe mit d'abord chez un Peintre de la même Ville qui lui apprenoit peu de choſes, & qui le traitoit fort mal. Sa pauvreté lui

fit avoir patience, & l'envie de gagner pour ſe tirer de la miſere le fit deſſiner jour & nuit pour s'avancer de ſoi-même. Dès qu'il ſe ſentit capable de travailler pour ſa ſubſiſtance, il s'en alla à Florence chercher un autre Maître, il ſe mit ſous André Verrochio avec Leonard de Vinci. Il s'y rendit habile, & y prit une maniére gracieuſe dans les airs de Tête, que ſon Maître pratiquoit, principalement dans les Têtes de femmes. Il a fait quantité d'Ouvrages, & preſque tous pour des Egliſes & pour des Couvents. Un jour comme il travailloit à freſque pour des Religieux de Florence, qui ſont auprès de la Porte Pindane, le Prieur qui lui fourniſſoit de l'azur d'Outremer ne lui en donnoit qu'à meſure qu'il l'employoit en ſa préſence; mais le Pérugin voyant cette défiance nettoyoit à tous momens dans un pot d'eau, aux yeux mêmes du Prieur, les broſſes dont il ſe ſervoit actuellement, en ſorte qu'il ſortoit des pinceaux autant d'azur qu'il en étoit entré dans l'Ouvrage, le Prieur cependant étoit tout étonné que l'enduit tirât une ſi grande quantité d'Outremer, & ne croïant pas en avoir aſſez pour finir l'Ouvrage, il alla ſonger au moien de s'en pourvoir; mais le Pérugin aïant écoulé l'eau de ſon pot, & aïant fait ſécher l'Outremer qui étoit au

fond, le rendit au Prieur, & lui dit, qu'une autre fois il ne ſe défiât pas d'un honnête homme. Cependant il étoit lui-même fort avare & fort défiant ; & parce qu'il étoit auſſi fort laborieux, il gagna du bien à Florence & à Rome, où il travailla pour Sixte IV. Il ſe retira à Pérouſe, où il fit encore beaucoup d'Ouvrages, aidé de Raphaël & de ſes autres Diſciples. Pérugin avoit épouſé une très-belle femme, qui lui ſervoit de modéle pour ſes Vierges, & il l'aimoit avec paſſion. Il n'aimoit pas moins ſon argent ; car lorſqu'il s'alloit promener dans les Domaines qu'il avoit acquis autour de Pérouſe, il portoit toujours avec ſoi la caſſette où il mettoit ſon argent, juſqu'à ce qu'un filou s'en étant apperçû, le déchargea en chemin de ce fardeau. Pérugin en eut tant de douleur, qu'il en mourut quelque tems après en 1524. âgé de ſoixante-dix huit ans.

RAPHAEL SANZIO

NAquit à Urbin le jour du Vendredi Saint en 1483. Son Pere étoit un Peintre fort médiocre, & ſon Maître fut Pietre Pérugin. Ses principaux Ouvrages ſont à freſque dans les Sales du Vatican, & ſes

Tableaux de chevalet ſont diſperſés en divers lieux de l'Europe. Comme il avoit l'Eſprit excellent, il connut que la perfection de la Peinture n'étoit pas bornée à la capacité du Pérugin ; & pour chercher ailleurs les moïens de s'avancer, il alla d'abord à Sienne, où le Pinturrichio ſon Ami le mena pour faire les cartons des Tableaux de la Bibliotheque : mais à peine en avoit-il fait quelques-uns, que ſur le bruit des Ouvrages que Leonard de Vinci & Michelange faiſoient à Florence, il s'y tranſporta pour les voir & pour en profiter. En effet, dès qu'il eut conſideré la maniére de ces deux Grands Hommes, il prit la réſolution de changer celle qu'il avoit contractée chez ſon Maître; il retourna à Pérouſe, où il trouva beaucoup d'occaſions d'exercer ſon Pinceau : mais le reſſouvenir des Ouvrages de Leonard de Vinci lui fit faire une ſeconde fois le voyage de Florence, & après y avoir travaillé quelque tems à fortifier ſa maniére, il alla à Rome, où Bramante ſon parent, qui avoit préparé l'Eſprit du Pape ſur le mérite de Raphaël, lui procura l'Ouvrage de Peinture qu'on devoit faire au Vatican. Raphaël commença par le Tableau qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, puis la Diſpute du ſaint Sacrement, & enſuite les autres qui ſont dans la Chambre de la Signature. Les

ſoins qu'il y prit ſont incroyables ; auſſi ne furent-ils pas infructueux, car la réputation de ces Ouvrages porta le nom de Raphaël par tout le Monde. Il forma la délicateſſe de ſon Goût ſur les Statues & ſur les Bas-reliefs Antiques qu'il deſſina longtems avec une extrême application. Et il joignit à cette délicateſſe une grandeur de maniére, que la vûe de la Chapelle de Michelange lui inſpira tout d'un coup. * Ce fut Bramante ſon Ami qui l'y fit entrer contre la défenſe génerale que lui en avoit fait Michelange en lui en confiant la clef. Outre les peines que Raphaël ſe donnoit en travaillant d'après les Sculptures, il entretenoit des gens qui lui deſſinoient dans l'Italie & dans la

* Piétre Bellori dans ſon Livre intitulé : *Deſcritioni delle imagini dipinte d'a Raphaëlle nelle Camere del Vaticano*, combat cette Hiſtoire de toute ſa force, & prétend que Raphaël ne doit ſon grand Goût qu'à l'étude qu'il a faite d'après l'Antique. Mais Vaſari, qui a connu Michelange & Raphaël, &, qui, bien loin d'avoir été contredit par aucun Ecrivain de ces tems-là, ſe trouve ſoûtenu en cela par trois Auteurs qui ont écrit en particulier la Vie de Michelange. Mais ce qui eſt une grande préſomption, que Raphaël ait voulu profiter des Ouvrages de Michelange pour agrandir ſa maniére, c'eſt que j'ai un Deſſein de la main de Raphaël, au dos duquel Deſſein eſt une Etude du même Raphaël, deſſinée d'après une Figure que Michelange a peinte dans la Chapelle du Pape.

Gréce tout ce qu'ils pouvoient découvrir des Ouvrages Antiques, dont il profitoit ſelon l'occaſion. On remarque qu'il n'a laiſſé que peu ou point du tout d'Ouvrages imparfaits, & qu'il finiſſoit extrêmement ſes Tableaux, quoique très-promptement. Il ſe donnoit tous les ſoins poſſibles pour les réduire dans un état qu'il n'eut rien à ſe reprocher ; & c'eſt pour cela qu'on voit de lui un crayon de petites parties : comme des mains, des pieds, des morceaux de draperies, qu'il deſſinoit trois ou quatre fois pour un même ſujet, afin de prendre ce qui lui en ſembleroit de meilleur. Quoiqu'il ait été fort laborieux, on voit fort peu de Tableaux faits de ſa propre main ; il s'occupoit plus ordinairement à deſſiner, pour ne point laiſſer inutile le grand nombre d'Eleves qui ont executé ſes Deſſeins en pluſieurs endroits, principalement dans les Loges, & dans les Apartemens du Vatican ; dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Paix, & dans le Palais Ghigi, à la réſerve de la Galatée & d'un ſeul Angle, où ſont les trois Déeſſes qu'il a peint lui-même. Son temperament doux le fit aimer de tout le monde, & principalement des Papes de ſon tems. Le Cardinal de ſainte Bibiane lui offrit ſa Niéce en mariage, & Raphaël s'y étoit engagé : mais dans l'attente du Chapeau

peau de Cardinal que Leon X. lui avoit fait eſperer, il en differoit toujours l'execution.

La paſſion qu'il avoit pour les femmes le fit perir à la fleur de ſon âge : car un jour qu'il s'y étoit exceſſivement abandonné, il ſe trouva ſurpris d'une fiévre ardente, & les Médecins, à qui il avoit celé la cauſe de ſon mal, l'aïant traité comme d'une pleureſie, acheverent d'éteindre les reſtes de chaleur qui étoient dans un corps déja épuiſé. Sa mort arriva le même jour que ſa naiſſance : il mourut le Vendredi-Saint de l'année 1520. en la trente-ſeptiéme de ſon âge. Le Cardinal Bembo fit ſon Epitaphe, qu'on lit dans l'Egliſe de la Rotonde où il fut enterré. Je n'en rapporterai que ces deux Vers :

Ille hic eſt Raphaël timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens & moriente mori.

Ses Diſciples furent Jules Romain, Jean-Franceſque Penni, ſurnommé, *il Fattoré*, Pellegrin de Modéne, Perrin del Vague, Polidor de Caravage, Mathurin, Bartholomæo d'a Bagna Cavallo, Timothée d'a Urbino, Vincent d'a San Geminiano, Jean d'Udiné, & autres. Quelques Flamans fort habiles ont auſſi été ſes Diſciples, & l'ont aidé dans l'execution de ſes grands Ouvra-

ges: comme Bernard Van-Orlay de Bruxelles, Michel Coxis de Malines, & autres, qui, étant retournés en leur Païs, eurent ſoin de l'execution de ſes Deſſeins de Tapiſſerie. Outre ſes Eleves, il y avoit une grande quantité de jeunes Etudians & d'Amateurs de Peinture, qui fréquentoient ſa maiſon, & qui l'accompagnoient ſouvent à la promenade. Michelange l'aïant un jour rencontré accompagné de cette ſorte, lui dit en paſſant, qu'il marchoit ſuivi comme un Prevôt : & Raphaël lui répondit ; que lui il alloit tout ſeul comme le Bourreau. Il y eût toujours beaucoup de jalouſie entre ces deux grands Peintres, comme il arrive d'ordinaire entre les perſonnes de la même Profeſſion, lorſque leurs ſentimens ne ſont point reglés par la modeſtie.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Raphaël.

DEpuis le rétabliſſement de la Peinture en Italie, il n'y a point eu de Peintre qui ait acquis tant de réputation que Raphaël. Il avoit un Génie fort élevé, & penſoit très-finement ; ſa veine étoit fertile, & l'auroit paru bien davantage, ſi elle n'avoit point été moderée par la grande exac-

titude avec laquelle il terminoit toutes choſes.

Il étoit riche dans ſes Inventions. Il paroît qu'il avoit des Principes très-délicats pour diſpoſer les choſes qu'il avoit inventées ; & ſi ſes Figures n'étoient pas groupées de lumieres & d'ombres, elles l'étoient par leurs actions d'une maniere ſi ingénieuſe, que les groupes en ont été toujours regardées avec plaiſir. Ses Attitudes ſont nobles ſelon leurs convenances, contraſtées ſans affectation, expreſſives, naturelles, & font voir de belles parties.

Son Deſſein eſt très-correct, & il y a joint la juſteſſe, la nobleſſe & l'élegance de l'Antique à la naïveté de la Nature, ſans affecter aucune maniere. Il a fait voir beaucoup de varieté dans ſes Figures, & encore plus dans ſes airs de Têtes, qu'il tiroit de la Nature comme de la mere de la Diverſité, en y ajoûtant toujours un grand Caractere dans le Deſſein.

Ses Expreſſions ſont juſtes, fines, élevées, piquantes : elles ſont moderées ſans froideur, & vives ſans exagération.

Ses Draperies ont été de petite maniere dans ſes commencemens, mais de grand Goût ſur la fin, & jettées avec un bel artifice ; les plis en ſont dans un bel ordre, & marquent toujours le nud en le flattant,

pour ainſi dire, avec délicateſſe ; principalement à l'endroit des jointures.

On peut néanmoins reprocher à Raphaël d'avoir habillé ſes Figures preſque toujours de même étoffe dans les ſujets qui en pourroient ſouffrir la varieté & en recevoir plus d'ornement : je parle pour les ſujets hiſtoriques, car pour les fabuleux & pour les allégoriques, dans leſquels on introduit des Divinités, on doit y avoir plus d'égard à la majeſté des plis qu'à la richeſſe des étoffes.

Comme Raphaël prenoit un extrême ſoin de deſſiner correctement, & qu'il étoit jaloux, pour ainſi dire, de ſes Contours, il les a marqués un peu trop durement, & ſon Pinceau eſt ſec, quoique leger & uni. Son Païſage n'eſt ni de grand Goût, ni d'un beau-faire.

Ses Couleurs locales n'ont rien de brillant ni de choquant : elles ne ſont ni bien vraies, ni bien ſauvages; mais les ombres en ſont un peu trop noires. Il n'a jamais eu pour le Clair-obſcur une intelligence bien nette, quoiqu'il ſemble par ſes derniers Ouvrages qu'il l'ait cherché, & qu'il ait tâché de l'acquerir : comme on le peut voir dans les Tapiſſeries des Actes des Apôtres, & dans ſon Tableau de la Transfiguration. Mais ce qui manquoit à Raphaël du côté du

Coloris, ſe fait oublier par quantité d'autres parties qu'il a poſſedées. Il a fait des Portraits ſi bien entendus de couleur & de lumiere, que de ce côté-là ils pourroient entrer en comparaiſon avec ceux du Titien. Il en eſt de même du Saint Jean qui eſt dans le Cabinet de Monſieur le Premier Préſident ; car ce Tableau dans toutes les parties de la Peinture mérite d'être reconnu pour le Chef-d'œuvre de Raphaël.

Le Pouſſin a dit de ce grand Peintre, qu'il étoit un Ange comparé aux Peintres Modernes,& qu'il étoit une Aſne comparé aux Antiques. Ce jugement ne peut regarder que les penſées, le goût & la juſteſſe du Deſſein, & les Expreſſions. Les penſées de l'Antique ſont ſimples, élevées & naturelles, celles de Raphaël le ſont auſſi : le Deſſein de l'Antique eſt correct, varié ſelon les convenances,& d'un grand Goût ; celui de Raphaël l'eſt tout de même : l'Antique eſt ſavant & précis dans la collocation des muſcles, & délicat dans leurs offices ; Raphaël n'a point ignoré cette partie. Il faut avouer néanmoins que ceux qui ont étudié ſoigneuſement l'Anatomie par rapport à la Peinture, peuvent obſerver ſur l'Antique une plus grande préciſion,& une plus grande délicateſſe encore dans l'action des muſcles qu'on ne la voit : je ne dirai pas dans

Raphaël, mais dans quelque Peintre que ce ſoit.

Je tombe d'accord que cette grande juſteſſe & cette grande délicateſſe de l'action des muſcles regle la préciſion des contours: mais je ne vois pas que Raphaël s'en ſoit aſſez écarté pour le réputer un Aſne en comparaiſon de l'Antique. Le Pouſſin pouvoit ſe contenter de dire, comme je l'ai remarqué ailleurs, que dans la partie du Deſſein, l'Antique étoit autant au-deſſus de Raphaël, que Raphaël étoit au-deſſus des autres Peintres. Il eſt vrai que Raphaël a formé la grandeur de ſon Goût ſur les belles Statues, & qu'au ſortir de chez le Pérugin ſon Maître, elles lui enſeignerent le bon chemin; il les ſuivit tête baiſſée au commencement: mais s'étant apperçû ſur la fin que le chemin de la Peinture étoit different de celui de la Sculpture, il ne retint des enſeignemens de celle-ci que ce qu'il en falloit pour ſon Art, & du reſte il s'en éloigna à meſure qu'il avançoit en âge & en lumiere. On remarque ſenſiblement cette difference dans les Tableaux qu'il a peints en differens tems, dont les derniers approchent plus du caractere de la Nature.

Au contraire, le Pouſſin auſſi-bien qu'Annibal Carrache, quitterent ce qu'ils avoient de ce caractere de la Nature à me-

ſure qu'ils s'attacherent plus fortement à l'Antique. Ils pouvoient tenir la même conduite que Raphaël, faire l'un, & non pas omettre l'autre ; car cet excellent Homme n'a pas ſeulement retenu de l'Antique le bon Goût, la nobleſſe & la beauté, mais il y a vû une choſe, que, ni le Pouſſin, ni le Carrache n'y ont pû appercevoir. C'eſt la Grace. Ce don de la Nature lui avoit été fait avec tant de plenitude, qu'il l'a répandue dans tout ce qui eſt ſorti de ſon Pinceau : il n'y a perſonne qui lui puiſſe diſputer cet avantage, à moins que ce ne ſoit le Corrége ; & ſi la Grace a réparé ce qui manquoit à celui-ci du côté de la régularité du Deſſein, Raphaël en a fait un uſage, qui a mis dans un beau jour la profonde connoiſſance qu'il avoit, non-ſeulement dans le Deſſein, mais encore toutes les parties qui lui ont attiré la réputation du premier Peintre du monde.

GIROLAMO GENGA

QUi étoit auſſi d'Urbin, étudia ſous Piétre Pérugin en même-tems que Raphaël. Il s'adonna particulierement à l'Architecture, & mourut en 1551. âgé de ſoixante-quinze ans.

JULES ROMAIN

ETOit le bien-aimé Diſciple de Raphaël, tant à cauſe de ſon habileté dans la Peinture, que pour l'agrément de ſes mœurs. Il avoit pris entierement le Goût de ſon Maître, non-ſeulement dans l'execution des Deſſeins qu'il en recevoit, mais encore dans ce qu'il faiſoit de lui-même. Raphaël le traitoit comme s'il eût été ſon Fils, & l'inſtitua ſon héritier avec Jean-Franceſque Penni, ſurnommé *il Fattoré*. Après la mort de Raphaël, ces deux Peintres acheverent pluſieurs Ouvrages que leur Maître avoit laiſſés imparfaits. Jules Romain étoit non-ſeulement excellent Peintre, mais il entendoit encore parfaitement l'Architecture. Le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. l'emploïa pour bâtir le Palais, qu'on appelle aujourd'hui la Vigne Madame; & après en avoir conduit l'Architecture, il en fit la peinture & les ornemens.

La mort de Leon X. déconcerta un peu Jules Romain par l'Election d'Adrien VI. dont le Pontificat, qui ne dura qu'un an, auroit éteint les beaux Arts dans Rome, s'il eût duré long-tems : mais Clement VII. lui ſuccéda. Il ne fut pas plûtôt élû, qu'il

fit travailler Jules Romain à la Sale de Conſtantin, où l'Hiſtoire de cet Empereur avoit été commencée par Raphaël qui en avoit fait tous les Deſſeins. Cet Ouvrage étant achevé, Jules s'occupa à faire pluſieurs Tableaux pour des Egliſes & pour des particuliers. Sa maniere commença à changer, & à donner dans le rouge & dans le noir pour le Coloris, & dans le ſévere pour le Deſſein.

Frederic de Gonzagues Marquis de Mantoue, informé de la capacité de Jules, l'attira dans ſes Etats ; ſa bonne fortune l'y conduiſit : car aïant fait les Deſſeins de vingt Eſtampes fort diſſolues, qui avoient été gravées par Marc-Antoine, & auſquelles l'Aretin avoit ajoûté autant de Sonnets, il auroit été ſéverement puni s'il ſe fût trouvé à Rome dans ce tems là ; le traitement qu'on fit à Marc Antoine en eſt une preuve. On mit ce Graveur en priſon ; il ſouffrit beaucoup, & il lui en auroit couté la vie, ſi le credit du Cardinal de Médicis & celui de Bache Bandinelle ne l'euſſent ſauvé. Cependant Jules Romain travailloit à Mantoue, où il donnoit des marques éternelles de ſon extrême habileté dans l'Architecture & dans la Peinture. Il y bâtit le Palais du T. & rendit la Ville de Mantoue plus belle, plus forte & plus ſaine. Et

à l'égard de ſes Ouvrages de Peinture, on peut dire que c'eſt principalement à Mantoue que le Génie de Jules Romain a pris l'eſſor, & qu'il s'eſt montré tel qu'il étoit. Il mourut à Mantoue en 1546. âgé de cinquante-quatre ans, au grand regret du Marquis, qui l'aimoit extrêmement. Il laiſſa un Fils nommé Raphaël, & une Fille mariée à Hercule Malateſte. Entre ſes Diſciples, les meilleurs ont été le Primatice qui vint en France, & un Mantouan, nommé Rinaldi, qui mourut jeune.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jules Romain.

JULES ROMAIN a été le premier, le plus ſavant & le plus perſeverant des Diſciples de Raphaël. Son Imagination qui étoit comme enſevelie dans l'execution des Deſſeins de ſon Maître pendant tout le tems qu'il demeura ſous ſa diſcipline, prit tout d'un coup l'eſſor quand elle ſe vit en liberté, ou plûtôt comme un torrent, qui aïant été retenu, rompt ſes digues, & ſe fait un cours impétueux; de même, Jules Romain, après avoir produit pluſieurs Tableaux de chevalet, & peint des grands Ouvrages dans les Sales du Vatican ſur les

Deſſeins de Raphaël, ſoit devant, ou après la mort de cet illuſtre Maître, changea auſſi-tôt de maniere, & ſe laiſſa emporter par le cours rapide de ſon Génie dans les Ouvrages qu'il peignit à Mantoue. Ce n'étoit plus cette veine gracieuſe, ni ce doux feu d'Imagination, qui, tout empruntés qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de mettre en doute ſi quelques Tableaux qui ſortoient de ſa main étoient de lui ou de ſon Maître. Etant donc tout-à-fait à lui, il anima ſes Ouvrages par des Idées plus ſéveres, plus extraordinaires, & plus expreſſives encore, mais moins naturelles que celles de Raphaël : ſes Inventions étoient ornées de Poëſies, & ſes Diſpoſitions peu communes, & de bon Goût.

Les Etudes qu'il avoit faites dans les belles Lettres lui furent d'un grand ſecours dans celles de la Peinture ; car en deſſinant les Sculptures Antiques, il en tira les marques d'érudition, que nous voïons dans ſes Tableaux.

Il ſemble qu'il n'ait été occupé que de la grandeur de ſes penſées Poëtiques, & que pour les executer avec le même feu qu'il les avoit conçûes, il ſe ſoit contenté d'une pratique de Deſſein dont il avoit fait choix, ſans varier, ni ſes airs de têtes, ni ſes Draperies. Il eſt même aſſez viſible que

ſon Coloris, qui n'a jamais été fort bon ; ſoit devenu encore plus négligé ; car ſes Couleurs locales, qui donnent dans la brique & dans le noir, ne ſont ſoûtenues d'aucune intelligence de Clair-obſcur. Sa façon de deſſiner fiere, & ſes Expreſſions terribles lui ſont tellement tournées en habitude, que ſes Ouvrages en ſont très-aiſés à reconnoître. Cette maniere eſt très-grande à la verité, parce qu'il l'avoit formée ſur les Bas-reliefs Antiques qu'il avoit étudiés très-ſoigneuſement, & principalement ceux des Colomnes Trajane & Antoniane, qu'il a entierement deſſinées. Mais ces belles choſes qui ſuffiſent pour faire ſeules un Sculpteur habile, ont beſoin d'être accompagnées des verités de la Nature pour former un grand Peintre : les Draperies qui contribuent ordinairement à la majeſté des Figures, ſont la honte des ſiennes ; car elles ſont pauvres, & de méchant Goût.

On voit peu de varieté dans ſes airs de Tête, celle qu'on trouve dans ſes Ouvrages conſiſte ſeulement dans la differente eſpece d'objets dont il a rempli ſes Compoſitions, & dans les ajuſtemens qui les enrichiſſent : elle vient de l'univerſalité de ſon Génie pour tous les genres de Peinture ; car il a fait également bien les Figures, les Païſages & les Animaux ; en ſorte

que ſes Ouvrages ſeront toujours, en ce qu'ils contiennent, l'admiration de tous les habiles gens.

JEAN-FRANCESQUE PENNI

ſurnommé

IL FATTORE',

CE dernier nom lui fut donné à cauſe du ſoin qu'il prenoit de la dépenſe & du ménage de Raphaël, chez lequel il a toujours demeuré avec Jules Romain. Il étoit fort habile, principalement dans le Deſſein. Il a fait beaucoup de choſes ſur les penſées de Raphaël, qui paſſent pour être de Raphaël même, ſur-tout dans le Palais Ghiſi, comme on le peut remarquer quand on l'examine avec attention. Il avoit une inclination particuliere pour le Païſage, qu'il faiſoit très-bien, & qu'il enrichiſſoit de belles fabriques.

Après la mort de ſon Maître, il s'aſſocia avec Jules Romain & Perrin del Vague. Tous trois enſemble acheverent ce que Raphaël avoit laiſſé d'imparfait, tant de l'Hiſtoire de Conſtantin, que de quelques autres Ouvrages du Palais de Belvedere. Mais ils ſe ſéparerent à l'occaſion d'une Copie

que le Pape vouloit faire faire du Tableau de la Transfiguration, parce que ce Tableau avoit été destiné pour la France. Il Fattoré alla à Naples, dans le dessein de travailler pour le Marquis del Vaste, mais sa complexion délicate ne lui permit pas d'y vivre long-tems, il y mourut en 1528. âgé seulement de quarante ans.

LUCA PENNI

ETOit Frere de Jean-Francesque dont on vient de parler. Il travailla quelque tems avec Perrin del Vague son Beau-frere à Gennes & en d'autres lieux d'Italie. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit plusieurs choses pour le Roi Henri VIII. & pour divers Marchands. Il peignit aussi à Fontainebleau pour François I. & en dernier lieu, il s'attacha à la Gravûre.

ANDRE' DEL SARTE

DE Florence, étoit Fils d'un Tailleur d'habits qui le mit chez un Orfévre, où il demeura sept ans, pendant lesquels il avoit plus d'attache à dessiner qu'à travailler d'Orfévrerie. De là il entra chez un Peintre médiocre, nommé Jean Batile, qu'il quitta bientôt après pour aller à Florence

ſous Pietro Coſimo. Il emploïoit chez ce Peintre tous les Dimanches & toutes les Fêtes à deſſiner d'après les bons Maîtres, mais ordinairement d'après Leonard de Vinci, & d'après Michelange, ce qui le rendit habile en peu d'années. Il trouva ſon Maître trop lent dans l'execution de ſes Ouvrages, & ſe retira. Il fit amitié avec Francia Bigio: ils demeurerent enſemble, & peignirent pluſieurs choſes dans Florence & dans quelques Monaſteres du voiſinage. Il a fait beaucoup de Vierges. On lui reprochoit de s'être ſervi des Eſtampes d'Albert Dure dans un Ouvrage qu'il fit pour les Carmes. Baccio Bandinelli voulut apprendre la Peinture de lui, mais comme André le mit d'abord à des Ouvrages difficiles, il dégoûta ce Diſciple, qui ſe jetta du côté de la Sculpture. La réputation d'André s'étant accrue, il fit des Tableaux pour divers lieux: il en fit un entr'autres qui lui attira de grandes louanges, & qui eſt une des meilleures choſes qu'il ait faites; c'eſt un S. Sebaſtien pour l'Egliſe de S. Gal.

Il vint en France ſur les inſtances de François I. Il y fit quelques Tableaux, & quoiqu'il eût commencé celui de S. Jerôme pour la Reine, il quitta cet Ouvrage: il obtint du Roi ſon congé pour aller à Florence, ſous prétexte d'amener ſa femme,

de qui il venoit, disoit-il, de recevoir une Lettre fort pressante : mais au lieu de revenir dans le tems qu'il avoit promis, il mangea l'argent qu'il avoit gagné, & celui qu'il avoit reçû du Roi pour acheter des Tableaux. Enfin après avoir fait quelques Ouvrages avec Francia Bigio, pour se tirer de la misére, il mourut de la peste à Florence, abandonné de sa femme & de ses Amis, l'an 1530. le quarante-deux de son âge. Il laissa plusieurs Eleves, entr'autres Giacomo d'a Pontormo, Andrea Squazella, qui travailla en France, Giacomo Sandro, Francesco Salviati, & Georges Vasari.

Le même Vasari raconte qu'André del Sarte copioit si parfaitement, qu'un jour Octavien de Medicis lui aïant fait faire une Copie du Portrait de Leon X. avec quelques Cardinaux, pour envoyer au Duc de Mantoue, au lieu de l'Original que le Pape Clement VII. avoit promis à ce Prince, il le fit avec tant de justesse, que Jules Romain, qui, sous la conduite de Raphaël en avoit fait les habits, la prît toujours pour l'Original, & dit à Vasari, qui l'en vouloit desabuser : *Ne vois-je pas les propres coups que j'y ai donné moi-même ?* Cependant Vasari lui aïant fait voir la toile par derriere, Jules Romain fut convaincu de la verité.

J'ai rapporté cet endroit plus au long dans le Chapitre 27. de la Connoiſſance des Tableaux.

JACQUES DE PONTORME

DE la Toſcane, à l'âge de treize ans ſe mit ſous la diſcipline de Leonard de Vinci, puis ſous celle de Mariotto Albertinelli, qu'il quitta pour Pierre de Coſimo, & celui-ci pour André del Sarte, d'où il ſe retira n'aïant encore que dix-neuf ans. Il ſe mit donc en ſon particulier, quoique pauvre, & s'adonna tellement à l'étude, que ſes premiers Ouvrages publics firent dire à Michelange que ce jeune homme éleveroit la Peinture juſqu'au Ciel. Pontorme n'étoit jamais content de ce qu'il faiſoit : mais les louanges qu'on lui donnoit ſoûtenoient ſon courage. Il fit beaucoup d'Ouvrages à Florence, qui lui donnerent de la réputation. Aïant entrepris de peindre la Chapelle de S. Laurent pour le Duc de Florence, & voulant dans cet Ouvrage, qui dura douze ans, ſe montrer ſupérieur à tous les autres, il fit voir au contraire qu'il étoit devenu inférieur à lui-même. Il étoit fort honnête homme & fort humble : mais ce qu'on ne peut aſſez louer, c'eſt que parmi ces bonnes qualités, il ne pouvoit ſouf-

frir qu'on dît du mal des abſens, dont il prenoit toujours le parti. Tous ſes Ouvrages ont été faits à Florence, où il eſt mort d'hydropiſie en 1556. âgé de 63. ans.

BACCIO BANDINELLI

DE Florence. Son nom eſt Barthelemi, dont on a fait le diminutif Baccio. Son Pere étoit Orfévre, & ſon Maître s'appelloit Jean-Franceſco Ruſtico, habile Sculpteur, chez lequel Leonard de Vinci alloit fort ſouvent; car Ruſtico & Leonard étoient tous deux éleves d'André Verrochio, qui étoit Sculpteur, Peintre & Architecte, & qui avoit beaucoup de connoiſſance dans les Mathématiques. Quoique Baccio Bandinelli ait fait avec d'extrêmes ſoins toutes les études néceſſaires pour devenir un ſavant Peintre, ſes Tableaux n'ont jamais été bien reçûs, à cauſe du Coloris qui n'en valoit rien. Ce mauvais ſuccès lui fit abandonner la Peinture, & l'obligea de ne ſonger plus qu'à la Sculpture, dans laquelle il a été un fort habile homme. Il avoit une grande eſtime de ſes propres Ouvrages juſqu'à les mettre en parallele avec ceux de Michelange, dont il ſupportoit la réputation avec peine. Ses Ouvrages ſont

à Rome & à Florence, où il eſt mort en 1559. âgé de 72. ans.

POLIDORE DE CARAVAGE

NAtif du Bourg de Caravage dans le Milanois, vint à Rome dans le tems que le Pape Leon X. faiſoit travailler à quelques Edifices du Vatican, & ne ſachant à quoi s'occuper pour gagner ſa vie, car il étoit fort jeune, il ſe mit à ſervir de manœuvre & à porter le mortier aux Maſſons qui travailloient à ce Bâtiment. Il exerça ce pénible & bas emploi juſqu'à l'âge de 18. ans. Raphaël emploïoit alors dans le même lieu pluſieurs jeunes Peintres, qui executoient ſes Deſſeins. Polidore, qui portoit ſouvent le mortier dont on faiſoit l'enduit de leur freſque, fut touché par la vûe des Peintures, & ſollicité par ſon Génie de ſe faire Peintre. Il s'attacha d'abord aux Ouvrages de Jean d'Udiné, & le plaiſir qu'il avoit de voir travailler ce Peintre, commença à développer le talent qu'il avoit pour la Peinture. Il ſe rendit aſſidu & complaiſant auprès de ces jeunes hommes qu'il voïoit travailler; il fit amitié avec eux, & leur aïant communiqué ſon deſſein, il en reçût des leçons qui augmenterent ſon cou-

rage. Il ſe mit à deſſiner avec ardeur, & il avança ſi prodigieuſement, que Raphaël en fut étonné, & qu'à quelque tems de là il l'emploïa parmi les autres : mais il ſe diſtingua ſi fort dans la ſuite, que comme il eut plus de part à l'execution des Loges de Raphaël, il en eut la principale gloire. Les ſoins qu'il ſavoit que ſon Maître avoit pris de deſſiner les Sculptures Antiques, lui firent prendre le même chemin ; il paſſa les jours & les nuits à deſſiner ces belles choſes, & à faire une Etude exacte de l'Antiquité. Les Ouvrages infinis qu'il a faits à Rome, & dont il a enrichi les Façades de pluſieurs Bâtimens le font aſſez connoître.

Il a fait peu de Tableaux de chevalet, & preſque tous ſes Ouvrages ſont à freſque & d'une même couleur, à l'imitation des Bas-reliefs. Il s'eſt quelquefois ſervi dans ces ſortes d'Ouvrages de la maniere qu'on appelle Egratignée, laquelle conſiſte dans la préparation d'un fond noir ſur lequel on applique un enduit blanc ; & en ôtant cet enduit avec une pointe de fer, on découvre par hachûre ce noir qui fait les ombres. Cette maniere réſiſte davantage aux injures du tems, mais elle fait moins de plaiſir à la vûe, car elle eſt fort dure. L'amour que Polidore avoit pour l'Antique ne lui a point fait oublier les recherches qu'un

Peintre doit faire du Naturel, car il étoit habile par l'un & par l'autre.

Il fit dans les commencemens une étroite amitié avec Mathurin de Florence, & la conformité de leur Génie les fit Compagnons d'Etude & d'Emplois, ce qui dura juſqu'à la mort de Mathurin, laquelle arriva par la peſte en 1526. Polidore, après avoir conjointement avec Mathurin, rempli Rome de ſes Ouvrages, ſongeoit à jouir tranquillement du fruit de ſes travaux, lorſqu'en 1527. Rome fut aſſiegée par les Eſpagnols, & que les habiles gens ſe virent forcés de ſuccomber aux malheurs de la Guerre, ou de s'enfuir. Polidore prit le parti d'aller à Naples, où il fut contraint de travailler avec des Peintres médiocres ſans pouvoir ſe faire diſtinguer; car la Nobleſſe du Païs étoit alors plus curieuſe de beaux Chevaux que de Peinture. Se voïant donc ſans Emploi, & contraint de dépenſer ce qu'il avoit gagné à Rome, il paſſa en Sicile ; & comme il étoit auſſi bon Architecte que bon Peintre, ceux de Meſſine lui donnerent la conduite des Arcs de Triomphe qu'on dreſſa à l'Empereur Charles-Quint, lorſqu'il retourna de l'expédition de Tunis. Cet Ouvrage fini, Polidore ne trouvant plus à Meſſine d'emploi proportionné à la grandeur de ſon Génie, & n'y étant

plus retenu que par les careſſes d'une femme qu'il aimoit, il prit la réſolution de retourner à Rome, & retira dans ce deſſein l'argent qu'il avoit à la Banque : mais comme il étoit à la veille de ſon départ, ſon valet, qui épioit depuis long-tems l'occaſion de le voler, s'étant aſſocié avec quelques gens de ſa trempe, ils le ſurprirent dans ſon lit, où ils l'étranglerent, & le percerent de coups de poignards. Après avoir commis cette horrible aſſaſſinat, ils porterent le corps de Polidore près la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que quelque rival l'avoit tué dans cette maiſon : mais Dieu permit que le crime fût découvert. Les Aſſaſſins s'étant ſauvés, on ne ſongeoit plus qu'à plaindre la triſte deſtinée de Polidore, lorſque le valet, feignant de la plaindre auſſi en préſence d'un Homme de qualité, ami de ſon Maître, le faiſoit d'une maniere ſi peu naturelle, que le Gentilhomme s'en apperçût, & le fit arrêter. Le valet ſe défendit mal, il fut appliqué à la queſtion, il avoua tout, & fut condamné à être écartelé. Polidore fut extrêmement regretté des Habitans de Meſſine, qui lui firent d'honorables Obſeques dans l'Egliſe Cathédrale, où il fut enterré en 1543.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Polidore.

DAns l'avidité que Polidore avoit d'apprendre, il crût qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſuivre les traces de ſon Maître : & ſachant que Raphaël avoit formé ſon Goût de Deſſein ſur les Sculptures Antiques, il ſe mit à les étudier fort aſſiduement, il s'y attacha avec tant d'amour, que la principale occupation de ſa vie a été de les imiter. On en voit encore de beaux reſtes aux Façades de pluſieurs Maiſons à Rome, ſur leſquelles il a peint des Bas-reliefs de ſon Invention.

Son Génie qui étoit extrêmement vif & ferrile, & l'Etude qu'il avoit faite ſur les Bas-reliefs, le porterent à repreſenter des Combats & des Sacrifices, des Vaſes antiques, des Trophées d'Armes, & des ornemens compoſés de tout ce que l'Antiquité nous a laiſſé de plus remarquable en cette matiere.

Mais ce qui eſt tout-à-fait ſurprenant, c'eſt que nonobſtant l'extrême application qu'il donnoit aux Sculptures Antiques, il ait reconnu la néceſſité du Clair-obſcur dans la Peinture, & qu'il ait été le ſeul de l'Ecole

Romaine qui s'en ſoit fait des principes, & qui l'ait pratiqué. En effet les grandes maſſes de lumiere & d'ombre qu'il a obſervées font bien voir qu'il étoit perſuadé que les yeux avoient beſoin de ces repos pour jouir des Tableaux plus à leur aiſe. C'eſt en vûe de ce principe que dans les Friſes qu'il a peintes de blanc & de noir, il a ramaſſé ſes objets dont il a compoſé des Groupes avec tant d'intelligence, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir de plus beaux ailleurs.

L'amour qu'il avoit pour l'Antique, ne l'a point empêché d'étudier le naturel, & ſon Goût de deſſein, qui eſt très-grand & très-correct, eſt un mélange de l'un & de l'autre : il en avoit une pratique facile & excellente, & ſes airs de Têtes ſont fiers, nobles & expreſſifs.

Ses penſées ſont élevées, ſes diſpoſitions remplies d'attitudes bien choiſies ; ſes Draperies bien jettées, & ſes Païſages d'un bon Goût.

Son Pinceau étoit leger & moéleux : mais depuis la mort de Raphaël, qui l'emploïa dans les grands Ouvrages du Vatican, il a très-rarement colorié, ne s'appliquant plus qu'à des Ouvrages à freſque de Clair-obſcur.

Le Génie de Polidore a beaucoup de rapport à celui de Jules Romain ; leurs Conceptions

ceptions étoient vives & formées ſur le goût de l'Antique ; leur Deſſein grand & ſevere, & la voie qu'ils ont tenue étoit nouvelle & extraordinaire : la difference qui eſt entr'eux, c'eſt que Jules Romain animoit ſes Compoſitions Poëtiques par la ſeule impetuoſité de ſa veine ; & que Polidore avoit une attention particuliere à ſe ſervir du contraſte, comme du plus puiſſant moyen pour donner de l'ame & du mouvement à ſes Ouvrages. Il paroît encore que le génie de Polidore a été plus naturel, plus pur & mieux reglé que celui de Jules Romain.

ANDREA COSIMO,

ET

MORTUO D'A FELTRO

ONt été les premiers qui ont mis les Ornemens en uſage dans les Ouvrages de Peinture moderne, l'un & l'autre s'y ſont rendus fort habiles, & ont travaillé de Clair-obſcur de la maniére qu'on appelle Egratignée, en Italien *Sgrafitti*. André a vêcu 64. ans, & Mortuo s'étant mis dans les Armes, faute d'Ouvrage, fut tué à 45. ans dans un combat qui ſe donna entre les Venitiens & les Turcs.

MAISTRE ROUX

NE' à Florence, n'a point eu de Maître dans la Peinture; il s'eſt attaché aux Ouvrages de Michelange, & a voulu ſe faire une maniere particuliere; ſon genie étoit fécond, & ſa maniere de deſſiner un peu ſauvage, quoique ſavante. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Perouſe du tems de Raphaël; les malheurs qui agiterent ſa vie, lui donnerent occaſion de venir en France, où François I. lui donna une penſion & la direction des Ouvrages qui ſe faiſoient alors à Fontainebleau; Sa Majeſté lui donna auſſi une Chanoinie de la Sainte Chapelle, de ſorte que l'affection du Roi, & ſon propre mérite le mirent en grande réputation. On peut juger de ſon habileté par la grande Galerie de Fontainebleau, qui eſt de ſa main.

Maître Roux étoit bien fait, & il avoit cultivé ſon eſprit par pluſieurs connoiſſances : mais il ternit toutes ſes belles qualités, par la mort honteuſe qu'il ſe procura à lui-même, car ayant fait arrêter François Pellegrin ſon intime ami, ſur le ſoupçon que celui-ci lui avoit volé une ſomme conſiderable, il le mit entre les mains de la Juſtice, qui après l'avoir appliqué à la Queſ-

tion, le déclara innocent. Pellegrin étant en liberté publia un Libelle contre Maître Roux, qui ne croyant pas ſe pouvoir montrer jamais avec honneur, envoya querir à Melun du poiſon, ſous prétexte d'en faire du Vernis, & le prit à Fontainebleau, dont il mourut en 1541.

FRANÇOIS MAZZOLI,

DIT

LE PARMESAN,

NAquit à Parme l'an 1504. il apprit la Peinture de deux de ſes couſins, & s'avança fort en peu de tems par la vivacité & la facilité d'eſprit dont la nature l'avoit pourvû. La réputation des Ouvrages de Raphaël & de Michelange l'attirerent à Rome, n'ayant encore que vingt ans; il y étudia avec beaucoup d'aſſiduité d'après les bonnes choſes, & ſur-tout d'après Raphaël; il y peignit pluſieurs Tableaux, qui le firent eſtimer, & qui lui acquirent l'affection du Pape Clement VII. Il étoit ſi appliqué à ſon Ouvrage, que le même jour que les Eſpagnols entrerent dans Rome, & qu'ils en firent le pillage, les Soldats trouverent le Parmeſan qui travailloit avec tranquillité, com-

me autrefois Protogene dans Rhodes; cette ſecurité ſurprit les premiers Eſpagnols, qui entrerent chez lui : la beauté de ſa Peinture les ſurprit & les toucha de telle ſorte qu'ils ſe retirerent ſans lui faire aucun mal ; mais après ceux-là, il en vint d'autres qui lui prirent tout ce qu'il avoit. Il s'en retourna en ſa Patrie, & paſſant par Bologne, il trouva l'occaſion de faire beaucoup d'Ouvrages, qui l'y arrêterent aſſez long-tems, après quoi il ſe rendit à Parme, où il peignit encore beaucoup. Il jouoit bien du Luth, & y donnoit quelquefois plus de tems qu'à ſa Peinture. Ce qu'on lui peut reprocher avec fondement, eſt de s'être tellement abandonné à la Chimie, qu'il en quitta non ſeulement la Peinture, mais le ſoin de ſa propre perſonne, & qu'il en devint tout ſauvage. Il a gravé en bois de Clair-obſcur, quelques-uns de ſes Deſſeins, & pluſieurs à l'eau forte, ayant été le premier qui ait mis en uſage cette ſorte de Gravûre, du moins en Italie. Il entretenoit chez lui un Graveur appellé Antonio Frentano, qui lui vola à Bologne toutes ſes planches de bois & de cuivre, & tous ſes Deſſeins : & bien qu'on en eût recouvert une bonne partie, ce vol mit le Parmeſan comme au déſeſpoir : Enfin s'étant opiniâtré à la Chimie, il y perdit ſon tems, ſon argent, & ſa

ſanté, & mourut dans un état miſerable d'une diarée, accompagnée de fievre, en 1540. n'ayant que trente-ſix ans.

REFLEXIONS

ſur les Ouvrages du Parmeſan.

LE genie du Parmeſan étoit entierement tourné du côté de l'agrément & de la gentilleſſe ; & quoiqu'il imaginât avec facilité, il ne ſongeoit pas tant à remplir ſes Compoſitions d'objets convenables, qu'à deſſiner ſes figures d'un air gracieux, & à leur donner des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties, & qui donnaſſent de la vie & de l'action. Mais comme il n'avoit pas l'eſprit d'une grande étendue, l'attention qu'il donnoit à ſes Figures en particulier diminuoit beaucoup celle qu'il devoit à l'expreſſion de ſes figures en general. Ses penſées d'ailleurs étoient aſſez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait penetré bien avant dans le cœur de l'homme, ni dans les paſſions de l'ame : mais bien que la Grace, qui eſt dans ſes Ouvrages, ne ſoit pour ainſi dire que ſuperficielle, elle ne laiſſe pas de ſurprendre les yeux par beaucoup de charmes.

Il inventoit facilement, & donnoit beau-

coup de Grace à ſes Attitudes, auſſi bien qu'à ſes têtes ; & l'on peut juger par ſes Ouvrages, qu'il cherchoit plûtôt à plaire par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de la veritable expreſſion de ſon Sujet. Il conſultoit peu la nature, qui eſt la mere de la diverſité, ou il la réduiſoit à l'habitude qu'il avoit contractée, gracieuſe, à la vérité; mais qui tomboit en ce qu'on appelle maniere. Le Peintre, qui regarde la Nature comme ſon objet, la doit conſiderer dans la varieté comme dans le nombre de ſes effets : & ſi l'on pardonne au Peintre la réïtération dans un même Ouvrage, ce ne doit être qu'à l'égard de ſes Deſſeins pour leſquels il ne doit pas conſulter ſi exactement la Nature, ni prendre les mêmes ſoins qui ſont reſervés pour les Tableaux. Je ſai d'ailleurs, que quelques Etudes que les Peintres faſſent d'après le Naturel, leur Goût particulier les détermine toujours à de certains choix qui les rappellent, & dans lequel ils tombent inſenſiblement. Il eſt certain que le Parmeſan a ſouvent réïteré les mêmes airs & les mêmes proportions : mais ſon choix eſt ſi beau, que ce qui a fait plaiſir une fois dans ſes Ouvrages, le fait encore par tout où il ſe retrouve.

Son Goût de Deſſein eſt ſvelte & ſavant mais idéal & maniere. Il affectoit de faire

les extrêmités des membres délicates, & un peu décharnées. Ses Attitudes ſont nobles, vives, & agréablement contraſtées; ſes airs de Têtes gracieux, plûtôt que de grand Gout; ſes Expreſſions, generales & ſans caractere; ſes Draperies legeres, & bien contraſtées; elles ſont à la verité d'une même éroffe, & les plis en ſont fort indécis: mais comme ils ſont en petit nombre, ils donnent un Gout de grandeur aux parties qu'elles couvrent. Il en a fait ſouvent de volantes, qui donnent beaucoup de mouvement à ſes Figures, mais dont la cauſe n'eſt pas toujours fort juſte.

Malgré la vivacité de ſon Eſprit & la facilité de ſon Pinceau il a fait peu de Tableaux, ayant employé la plus grande partie de ſon tems à faire des Deſſeins & à graver des Planches. Le peu que j'ai vû de ſa Peinture me donne une idée d'un aſſez bon Clair-obſcur: mais ſa Couleur locale eſt fort ordinaire & peu recherchée. C'eſt le Parmeſan, qui le premier a trouvé le ſecret, par le moyen de deux Planches de cuivre, d'imprimer ſur un papier de demi-teinte le blanc & le noir, & de donner ainſi plus de rondeur aux Eſtampes: mais il n'a pas continué de ſe ſervir de cette Invention, qui demande trop de ſoin; voyant d'ailleurs que ſes Eſtampes, toutes ſimples,

étoient recherchées de tout le monde, & qu'elles ſervoient même de modele à pluſieurs habiles Peintres de ſon tems.

PERRIN DEL VAGA

NE' dans la Toſcane, où il fut élevé, dans une grande pauvreté, n'avoit que deux mois quand ſa Mere mourut. Son Pere étoit ſoldat, & une Chevre fut ſa nourrice. Etant venu jeune à Florence, on le mit chez un Epicier, où il s'attacha particulierement à porter aux Peintres les Couleurs & les Pinceaux dont ils avoient beſoin. Il prit de-là occaſion de deſſiner, & ſe rendit en peu de tems le plus habile des jeunes Peintres de Florence. Un Peintre mediocre, nommé Vaga, s'en allant à Rome le mena avec lui, d'où vient qu'on l'a toujours depuis appellé del Vaga; car ſon nom eſt Buonacorſi. A Rome il travailloit la moitié de la ſemaine pour les Peintres, & il employoit l'autre moitié avec les Dimanches & les Fêtes à deſſiner pour ſon Etude. Il faiſoit un mélange de toutes les bonnes choſes : tantôt on le trouvoit parmi les ruines à rechercher les Ornemens Antiques, ou à deſſiner les bas-reliefs, tantôt dans la Chapelle de Michelange, & tan-

tôt dans les Sales du Vatican, s'attachant auſſi en même tems à l'Anatomie & aux autres Etudes qui ſont neceſſaires pour faire un grand Peintre. Les fruits de cette conduite le firent bientôt connoître des plus habiles ; en ſorte que Raphaël le prit avec Jean d'Udiné pour l'aider dans l'exécution de ſes Deſſeins.

De tous ceux qui travailloient de ſon tems, il n'y en avoit point qui entendît ſi bien les ornemens, ni qui donnât dans le Gout de Raphaël avec plus d'aſſurance, de Grace & de hardieſſe, ainſi qu'on en peut juger entr'autres choſes par les Tableaux des Loges qu'il a exécutés ; ſavoir, le paſſage du Jourdain, la chute des murs de Jerico, le combat où Joſué fit arrêter le Soleil, la Nativité de Notre-Seigneur, le Batême & la Céne. L'affection qu'avoit pour lui Raphaël lui procura d'autres Ouvrages conſiderables dans le Vatican, & Perrin lui en vouloit marquer ſa reconnoiſſance, par une attache particuliere : mais la peſte le fit ſortir de Rome, & retourner à Florence, où après avoir fait quelques Ouvrages il revint à Rome, parce que la maladie y avoit ceſſé. Raphaël étant mort Perrin s'aſſocia avec Jules Romain & Franceſco il Fattore, pour les Ouvrages qui reſtoient à faire dans le Vatican ; & pour cimenter leur

amitié, il épouſa dans le même tems la Sœur de Franceſco en 1525. Mais en 1527. le Siege que les Eſpagnols mirent devant Rome les ſépara. Perrin y fut pris, & racheté d'une groſſe rançon. Il s'en alla à Genes, où il eut occaſion de peindre un Palais que le Prince Doria venoit d'y faire bâtir. Il ſe ſervit dans cet Ouvrage de cartons dont il fit voir publiquement l'uſage à un Peintre nommé Jerôme Treviſan qui s'en étoit raillé, & à pluſieurs autres qui y étoient accourus dans l'eſprit d'en profiter. De là il paſſa à Piſe pour s'y établir, à la ſollicitation de ſa femme : mais après y avoir fait quelques Ouvrages, il retourna à Genes, & y travailla encore pour le même Prince Doria. Enſuite il alla une ſeconde fois à Piſe, & de-là à Rome, où le Pape Paul III. & le Cardinal Farneſe lui donnerent tant d'ouvrage, qu'il fut contraint d'en commettre l'exécution à d'autres, ſe contentant d'en faire les Deſſeins.

En ce même tems le Pape fit venir le Titien à Rome pour y faire quelques Portraits, & Perrin en conçût tant de chagrin & de jalouſie, qu'il mit tout en uſage pour l'obliger de n'y faire que peu de ſéjour, & de s'en retourner à Veniſe, ce qui lui réuſſit : le grand nombre des Ouvrages de Perrin, & la vivacité avec laquelle il y tra-

vailloit épuiſerent ſes Eſprits dans la fleur de ſon âge ; de ſorte qu'à quarante-deux ans il ne paſſoit plus le tems qu'à voir ſes Amis, & il vivoit ainſi doucement lorſqu'une apoplexie l'emporta l'an 1547. le quarante-ſeptiéme de ſon âge.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Perrin del Vaga.

DE tous les Diſciples de Raphaël il n'y en a point qui ait conſervé plus longtems le caractere de ſon Maître que Perrin del Vague; j'entends le caractere exterieur; & comme on dit, la maniere de deſſiner : car il s'en faut beaucoup qu'il ait penſé auſſi finement que lui. Il avoir un Genie ſingulier pour décorer les lieux ſelon leur uſage. Ses inventions en ce genre de Peinture ſont très-ingenieuſes, il y a par tout de l'Ordre & de la Grace, & les Diſpoſitions qui ſont mediocres dans ſes Tableaux ſont merveilleuſes dans ſes Ornemens. Il les a compoſés de grandes, de petites & de moyennes parties, qui ſont placées avec tant d'intelligence, qu'elles ſe font valoir l'une l'autre par la comparaiſon & par le contraſte : les Figures qu'il y a fait entrer ſont diſpoſées & deſſinées du Gout de Raphaël ; & ſi Ra-

phaël lui a donné dans les commencemens, comme il faiſoit à Jean d'Udiné, de legers Eſquiſſes d'Ornemens, il les a executés dans un détail admirable; & par l'habitude qu'il y a contractée, & par la vivacité de ſon Eſprit, il s'eſt acquis en ce genre une réputation univerſelle. La Tapiſſerie des ſept Planettes en ſept pieces, dont Perrin fit les Deſſeins pour Diane de Poitiers, & qui eſt aujourd'hui chez Monſieur le Premier Preſident, eſt une preuve ſuffiſante pour confirmer ce que je viens de dire.

JEAN DUDINE',

AInſi appellé, à cauſe de la Ville d'Udiné dans le Frioul, dans laquelle il nâquit en 1494. alla fort jeune à Veniſe, & ſon inclination le portant à la Peinture, il ſe mit ſous la Diſcipline du Giorgion où il paſſa quelques années. De-là il alla à Rome, où Balthazar Caſtilioni, Secretaire du Duc de Mantoue, le donna à Raphaël. Jean d'Udiné faiſoit bien les Figures, mais comme il s'étoit appliqué particulierement à l'Etude des Animaux, & ſur-tout des Oiſeaux, dont il avoit fait un livre; que d'ailleurs il avoit étudié avec ſoin les Ornemens Antiques, & qu'il ſe plaiſoit à peindre d'a-

près Nature les objets inanimés qui ſervent aux ajuſtemens & aux décorations des Ouvrages, toutes ces choſes lui étoient plus faciles à faire & plus avantageuſes pour acquerir de la gloire. Cela fit que Raphaël l'employa à exécuter les Ornemens qui entroient dans la Compoſition de ſes Tableaux, ou qui les accompagnoient. Il lui fit faire auſſi les Ornemens de Stuc, qu'il entendoit fort bien, le tout ſur les Deſſeins de Raphaël, ou du moins ſur ſes Eſquiſſes. Les Inſtrumens deMuſique qui ſont dans le Tableau de la ſainte Cecile de Bologne, par exemple, ſont de la main de Jean d'Udiné, auſſi-bien que tous les Ornemens des Loges, & ceux de la Vigne Madame. C'eſt à lui que nous devons le renouvellement du Stuc & la façon de l'employer. C'eſt lui qui a trouvé la véritable matiére dont les Anciens ſe ſervoient pour cette ſorte de travail, qui étoient de la chaux & de la poudre de marbre très-fine : ce qui a toujours été pratiqué depuis par les Ouvriers modernes. Jean d'Udiné avoit toujours eſperé quelque récompenſe du Pape Leon X. qui étoit fort content de ſes Ouvrages : mais s'en voyant fruſtré par la mort de ce Pontife, il ſe dégoûta de la Peinture, & ſe retira à Udiné. Quelque tems après avoir quitté ſa Profeſſion, qui fut en 1550. il lui

reprit envie de retourner à Rome par un motif de dévotion, & quoiqu'il ſe fût mis en habit de Pélerin, & que déguiſé de cette ſorte il ſe mêlât parmi le bas peuple, Vaſari l'ayant rencontré par hazard à la Porte Pauline, le reconnut, & le fit réſoudre de travailler pour le Pape Pie IV. pour lequel Jean d'Udiné fit enſuite pluſieurs Ouvrages d'Ornemens. Il étoit ſi fort attaché au plaiſir de la Chaſſe, qu'on le croit inventeur de la Vache artificielle dont on ſe ſert pour approcher des Oiſeaux ſauvages. Il mourut en 1564. âgé de ſoixante-dix ans, & fut enterré dans l'Egliſe de la Rotonde, auprès de Raphaël ſon Maître, comme il l'avoit deſiré.

PELLEGRIN DE MODENE

A Travaillé avec les autres Diſciples de Raphaël aux Ouvrages du Vatican, & a fait de ſon chef pluſieurs Tableaux dans Rome. Après la mort de ſon Maître il s'en retourna à Modene, où il a beaucoup travaillé. Il mourut des bleſſures qu'il reçût en voulant ſauver ſon Fils, qui venoit de commettre un meurtre dans une Place publique de la Ville de Modene.

DOMINIQUE BECCAFUMI,

Autrement appellé,

MICARIN DE SIENNE,

NE' dans un Village près de Sienne, étoit Fils d'un Payſan * dont il gardoit les moutons. Un Bourgeois de Sienne appellé Beccafumi, paſſant par hazard auprès de lui s'apperçût qu'il traçoit avec un bâton des Figures ſur le ſable d'un ruiſſeau ; celà lui en donna bonne opinion & excita ſa bienveillance ; il le prit à ſon ſervice, & le fit apprendre à deſſiner. Comme le Génie de Dominique le portoit du côté de la Peinture, il s'y rendit habile ; il copia d'abord quelques Tableaux d'après le Pérugin ; enſuite il alla à Rome, où il ſe fortifia extrêmement d'après les Ouvrages des bons Maîtres, ſurtout d'après ceux de Raphaël & de Michelange. Se ſentant en état de ſe ſoûtenir par lui-même, il s'en retourna à Sienne, il fit beaucoup de Tableaux à huile & à détrempe, & de grands Ouvrages à freſque, qui le mirent en crédit. Mais ce qui ſoûtiendra longtems ſa réputation, c'eſt l'Ouvrage du Pavé de la grande Egliſe

* Ce Payſan s'appelloit Pacio, & avoit accoutumé d'appeller ſon Fils Mécarino.

de Sienne: Cet Ouvrage eſt de Clair-obſcur, & ſe fait par le moyen de deux ſortes de pierres de rapport, l'une blanche pour les jours, l'autre de demi-teinte, pour en former les ombres: & ces pierres étant ainſi jointes dans les dimenſions convenables au Clair-obſcur des objets que l'on y veut repréſenter, on y donne le trait, l'union, la rondeur & les forces par des hachures aſſez profondes pour recevoir la poix noire dont on les remplit. J'ai un Deſſein en forme de Friſe, de la longueur de trois aunes, que Beccafumi a fait dans la derniere exactitude pour l'exécution de ce Pavé. Un Peintre de Sienne nommé Duccio inventa cette maniére de travail en 1356. mais Beccafumi l'a beaucoup perfectionnée. Il a gravé pluſieurs choſes en Bois ſur ſes Deſſeins. Il travailloit auſſi fort bien de Sculpture, & ſavoit couler les métaux. Il en donna des preuves dans la Ville de Genes, où il alla ſur la fin de ſa vie; & après y avoir fait voir d'autres marques de ſa capacité & de ſon induſtrie; il y mourut en 1549. âgé de ſoixante-cinq ans.

BALTHAZAR PERUZZI,

DE la même Ville de Sienne, étoit en réputation dans le même tems. Il a peint au Palais Ghisi, dans les Eglises, & sur les Façades de beaucoup de Maisons de Rome. Il savoit fort bien les Mathématiques, & entendoit l'Architecture parfaitement: c'est lui qui a renouvellé les anciennes décorations de Théâtres, comme il le fit paroître du tems de Leon X.

Quand le Cardinal Bernard de Bibienne fit représenter devant ce Pape la Comedie intitulée, *La Calandra*, qui est une des premieres Comedies Italiennes qui aient paru sur le Théâtre, Balthazar en composa les Scenes, & les orna de tant de places, de rues & de diverses sortes de Bâtimens, que la chose fut admirée de tout le monde. Aussi doit-il être consideré comme celui qui a ouvert le chemin aux Ingenieurs & aux Machinistes en ce genre-là. Il fut employé en divers Ouvrages, tant à Saint Pierre qu'ailleurs; & c'est lui qui prépara le magnifique Appareil du Couronnement de Clement VII. Mais il eut le malheur de se trouver à Rome en 1527. que cette Ville fut saccagée par l'Armée de l'Empereur

Charles-Quint : les Soldats qui le pillerent le maltraiterent extrémement, & il ne se retira de leurs mains, qu'en faisant le Portrait de Charles de Bourbon. Si-tôt qu'il fut en liberté, il alla s'embarquer à Porto-Hercolé pour passer à Sienne, où il arriva en chemise après avoir été volé. Ceux de Sienne l'employerent aux Fortifications de leur Ville. Il retourna à Rome, où il fit les Desseins de quelques Palais. Il y commença son Livre des Antiquités de Rome, & un Commentaire sur Vitruve, dont il faisoit les Figures à mesure qu'il travailloit sur cet Auteur : mais sa mort arrêta cet Ouvrage en 1536. étant âgé seulement de trente-six ans. On croit qu'il fut empoisonné par ses envieux. Sebastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup servi dans les Livres d'Architecture qu'il a donnés au Public.

MICHELANGE BONAROTTI,

FIls de Louis Bonarotti Simoni, de l'ancienne Maison des Comtes de Canosses, naquit en 1474. dans le château de Chiusi, qui est du territoire d'Arezzo en Toscane, dans lequel son Pere & sa Mere demeuroient alors ; ils le mirent en nourrice dans

un Village appellé Settiniano, où il y avoit plusieurs Sculpteurs ; le Mari de sa Nourrice l'étoit aussi : ce qui fit dire à Michelange, qu'avec le lait, il avoit sucé l'Art de la Sculpture. La violente inclination qu'il avoit pour le Dessein, obligérent ses parens de le mettre sous la discipline de Dominique Ghirlandaï ; le progrès qu'il y faisoit excitoit tellement l'envie de ses Camarades qu'il y en eut un entre autres nommé Torrigiano qui lui donna un coup de poing dans le nés, dont il a porté les marques toute sa vie. Il crut que le meilleur moïen de se venger, étoit de vaincre, comme il fit par ses Etudes & par ses Ouvrages, la jalousie de ses Competiteurs, & de s'acquerir l'estime des Grands.

Il se servit de l'amour que Laurent de Médicis avoit pour les beaux Arts, & il érigea dans Florence une Academie de Peinture & de Sculpture. Il y donnoit ses soins avec application & avec succès, lorsque les troubles de la Maison de Médicis le firent aller à Bologne & à Venise, d'où il retourna bientôt à Florence. Ce fut en ce tems-là, qu'aïant fait la Figure d'un Cupidon, il la porta à Rome, & lui aïant cassé un bras qu'il retint, il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu'on devoit fouiller : cette Figure y aïant été trouvée, fut vendue pour Antique au

Cardinal de ſaint Gregoire, à qui Michelange découvrit la choſe, en lui montrant le bras qu'il en avoit reſervé.

Les Ouvrages qu'il fit à Rome, mais beaucoup plus les avis de Bramante ſuſcité par Raphaël, déterminerent le Pape à lui faire peindre ſa Chapelle. Michelange pour ſe faire aider dans cette Peinture, fit venir pluſieurs Florentins, & entr'autres Grannaccio Bugiardino, & Juliano di ſan Gallo; ce dernier entendoit fort bien la Freſque, où Michelange avoit peu de pratique. Cet Ouvrage étant achevé trompa l'attente de bien des Peintres, & ſurtout de Raphaël, qui dans la vûe de le faire échouer le lui avoit fait procurer par Bramante. Celui-ci à qui, comme nous l'avons déja remarqué dans la vie de Raphaël, Michelange avoit toujours confié la clef de la Chapelle pendant qu'on y travailloit, avec défenſe de laiſſer voir ſon Ouvrage; y fit un jour entrer Raphaël, qui trouva cette Peinture d'un ſi grand Gout de Deſſein, qu'il réſolut d'en profiter. En effet, dans le premier Tableau que Raphaël peignit depuis, qui eſt le Prophete Iſaïe, qu'on expoſa auſſi-tôt dans l'Egliſe ſaint Auguſtin, Michelange reconnut ſans héſiter l'infidelité de Bramante. Ce Trait eſt la plus grande louange qu'on puiſſe jamais donner aux Ouvrages de Mi-

chelange, & une preuve en même tems de la bonne-foi de Raphaël, qui en cela voulut profiter de ce qu'il trouvoit de bon dans les Ouvrages de ſes ennemis, bien moins pour ſa propre gloire, que pour celle de ſa profeſſion.

Après la mort de Jules II. Michelange alla à Florence, où il fit cet Ouvrage admirable de la Sépulture des Ducs de Toſcane: il fut interrompu par les Guerres; car on l'obligea de travailler aux Fortifications de la Ville, & prévoïant que ces précautions qu'on avoit priſes trop tard ſeroient inutiles, il ſortit de Florence pour aller à Ferrare, & de-là à Veniſe. Le Doge Gritti râcha de le retenir pour le faire travailler; mais tout ce qu'il en put tirer, ce fut un Deſſein pour le Pont de Rialto; car Michelange étoit encore excellent Architecte, comme on le peut voir par le Palais Farneſe, par ſa Maiſon, & par le Capitole, qui eſt un Edifice d'un grand Goût.

Etant retourné à Florence, il y peignit pour le Duc de Ferrare la Fable de Léda avec Jupiter en Cigne: mais comme on ne faiſoit pas aſſez d'eſtime de cet Ouvrage, Michelange l'envoïa en France par Minio ſon Diſciple avec deux boëtes de Deſſeins, qui étoient la meilleure partie des penſées qu'il avoit faites. Le Roi François Premier

acheta la Léda qu'il fit mettre à Fontainebleau, & le reſte fut diſſipé par la mort inopinée de Minio. Cette Léda étoit repréſentée dans une paſſion d'Amour ſi vive & ſi laſcive, que M. des Noyers Miniſtre d'Etat ſous Louis XIII. l'a depuis fait brûler par principe de conſcience.

Michelange fit par ordre de Paul III. la Peinture du Jugement Univerſel, qui eſt une ſource inépuiſable pour ceux qui cherchent une profondeur de Science, & un grand Goût dans le Deſſein. Michelange s'eſt donné des ſoins incroïables pour la perfection de ſon Art. Il aimoit fort la ſolitude, & diſoit que la Peinture étoit jalouſe & demandoit un homme tout ſeul & tout entier. Sur la demande qu'on lui fit; pourquoi il ne ſe marioit pas? il répondit, que la Peinture étoit ſa femme, que ſes Ouvrages étoient ſes Enfans.

Michelange avoit de grandes idées, qu'il ne devoit point à ſes Maîtres. La vûe des Ouvrages de l'Antiquité, & l'élévation de ſon Génie les lui avoient inſpirées. Il étoit ſavant & correct dans ſon Deſſein, & le goût en eſt terrible, pour me ſervir de ce mot. Ceux qui n'y trouvent pas toute l'élégance de l'Antique, ſeront toujours contraints d'avouer, que c'eſt un puiſſant reméde contre la pauvreté de la Nature or-

dinaire. Raphaël, comme nous l'avons remarqué lui eſt obligé du changement, que la vûe de la Chapelle Sixte apporta à ſa maniére, qui tenoit encore beaucoup de Piétre Perrugin. Pluſieurs néanmoins qui demeurent d'accord de la grandeur des penſées de Michelange, les trouvent peu naturelles, & quelquefois extravagantes. Ils diſent auſſi que ſon Deſſein eſt chargé, quoique ſavant; qu'il a pris trop de licences contre les régles de la Perſpective; & qu'il n'a point entendu la partie de Coloris: On en parlera dans les Réflexions ſur ſes Ouvrages; il ſuffit de dire que ce grand Homme a non ſeulement été aimé & eſtimé de tous les Souverains de ſon tems, mais qu'il ſera encore l'admiration de toute la poſterité. Il mourut à Rome en 1564. âgé de 90. ans. Le Duc Côme de Médicis le fit déterrer la nuit en ſecret, & fit porter ſon corps à Florence, où il fut enterré une ſeconde fois dans l'Egliſe de Sainte Croix, dans laquelle on lui fit des obſéques magnifiques, & où l'on voit ſa ſépulture en marbre, qui conſiſte en trois Figures admirables; La Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, toutes trois de ſa main.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange.

MICHELANGE eſt un des premiers qui ait banni de l'Italie la petite maniére & les reſtes du Gottique. Son Génie étoit d'une vaſte étendue, & ſon temperament avoit déterminé ſon Goût à la ſeverité & à la bizarrerie ; En ſorte néanmoins que parmi ſes imaginations bizarres, s'il y avoit des choſes extravagantes, il y en avoit auſſi d'une beauté ſinguliere, mais de quelque genre que fuſſent ſes penſées, elles avoient toujours du Grand.

Comme les habiles gens de ce tems-là faiſoient conſiſter tout le mérite de la Peinture dans l'excellence du Deſſein, Michelange fit en cette partie des Etudes incroïables, & s'y rendit très-profond, comme on le voit par ſes Ouvrages de Peinture & de Sculpture : mais il ne pût jamais joindre à ſon grand Goût, la pureté ni l'Elegance des contours : parce qu'aïant regardé le corps humain dans ſa plus grande force, & aïant peut-être pouſſé trop loin ſon imagination là-deſſus, il a fait les membres de ſes Figures trop puiſſans, & a chargé, comme on dit, ſon Deſſein. Ce n'eſt pas qu'il ait négligé

négligé l'Antique, mais c'eſt que ne voulant être redevable qu'à lui-même de la connoiſſance de ſon Art, il a encore plus examiné la Nature qu'il regardoit comme ſon objet, que les Statues anciennes dont il ne vouloit point être copiſte.

Il entendoit parfaitement l'emboiture des os, l'emmanchement des membres, l'origine, l'inſertion, & l'office des muſcles : mais il paroît qu'il avoit peur qu'on ne s'apperçût pas combien il étoit profond en cette Science, car il a prononcé ſi fortement les parties du Corps, qu'il ſemble avoir ignoré que par-deſſus les Muſcles il y a une peau qui les adoucit. Il a néanmoins gardé en cela plus de meſure dans ſa Sculpture que dans ſa Peinture.

Ses Attitudes ſont la plûpart deſagréables, ſes airs de Tête fiers, ſes Draperies trop adherentes, & ſes Expreſſions peu naturelles ; mais parmi tout le ſauvage de ſes productions, on y trouve aſſez ſouvent de l'élévation dans les penſées, & de la nobleſſe dans les Figures. Enfin la grandeur de ſon Goût eſt proprement un remede contre la baſſeſſe du Goût Flamand : il ſervit même à Raphaël, comme nous avons dit, pour le tirer de la ſechereſſe de Piétre Pérugin.

Michelange ignoroit tout ce qui dépend du Coloris, & ſes Carnations donnent en-

tierement dans la brique pour les Clairs, & dans le noir pour les Ombres, ſoit qu'il ait peint ſes Tableaux, ou qu'il y ait fait travailler les Peintres Florentins qu'il avoit appellés pour l'aider dans ſes grands Ouvrages. Il n'en eſt pas de même des Tableaux que Fra-Baſtian del Piombo a faits d'après les Deſſeins de Michelange : la Couleur en eſt meilleure & tient beaucoup du goût Venitien.

Mais pour revenir au Deſſein de Michelange, qui eſt le plus grand merite de ſes productions ; ſi ce Peintre ne l'a pas rendu parfait de tout point, il y a fait remarquer du moins tant de profondeur, que ſes Ouvrages peuvent contribuer beaucoup à rendre habiles les jeunes Etudians, qui auront aſſez de diſcernement pour en faire un bon uſage. Cependant il y auroit lieu d'être ſurpris, que la réputation de Michelange ſe fût conſervée juſqu'à nous dans un ſi grand éclat, s'il n'avoit été encore plus celebre par la connoiſſance parfaite qu'il avoit de la Sculpture & de l'Architecture Civile & Militaire, que par celle de la Peinture.

SEBASTIEN DE VENISE,

Appellé communément

FRA-BASTIAN DEL PIOMBO,

AINSI nommé à cauſe d'un Office de Fratel del Piombo, que le Pape Clement VII. lui donna. Il étoit de Veniſe, ſon premier Maître fut Jean Bélin, qu'il quitta à cauſe du grand âge de ce Peintre, pour ſe mettre chez le Giorgion, où il prit un bon goût de couleur qu'il n'a jamais quitté. Il étoit déja en réputation à Veniſe, lorſque Auguſtin Ghiſi le mena à Rome, où il s'attacha à Michelange. Celui-ci lui en ſut ſi bon gré, qu'il prit un ſoin extraordinaire de l'avancer dans le Deſſein, & de juſtifier par là le choix que ce Diſciple avoit fait en s'attachant à lui, au préjudice de Raphaël ſon competiteur. Car alors les Peintres de Rome étoient partagés, les uns pour Raphaël, & les autres pour Michelange. Non ſeulement Fra-Baſtian ne choiſit point Raphaël pour ſon Maître, mais il en voulut faire ſon Emule, c'eſt dans ce Deſſein qu'il fit un Tableau en concurrence de celui

de la Transfiguration que Raphaël faiſoit alors pour François Premier, & dans ce Tableau Fra-Baſtian repréſenta la Réſurrection du Lazare ; cette Peinture eſt dans l'Egliſe Cathedrale de Narbonne.

Après la mort de Raphaël, Fra-Baſtian par ſon propre merite & par la puiſſante protection de Michelange ſe fût vû à la Tête des Peintres de Rome, ſi Jules Romain n'eût pas balancé ſon crédit. Il eſt vrai qu'il peignoit d'une grande maniere, & il ſuffit de dire que ſes Ouvrages tenoient beaucoup de Michelange pour le Deſſein, & du Giorgion pour le Coloris ; mais il étoit fort long à ce qu'il faiſoit, ce qui l'a obligé de laiſſer pluſieurs Ouvrages imparfaits. Il y en a un très-beau de lui dans la Chapelle du Roi à Fontainebleau ; il répreſente la Viſitation de la Vierge.

Fra-Baſtian ſe brouilla néanmoins avec Michelange, ſur ce qu'il entreprit de faire un Ouvrage à huile contre ſon ſentiment ; ce Maître lui diſant que cette ſorte de Peinture étoit propre à une femme, & que la freſque étoit veritablement l'Ouvrage d'un homme. Comme ſon Office du Plomb lui donnoit de quoi ſubſiſter honnêtement, & que d'ailleurs ſon temperament le portoit au repos, il ne ſongea plus qu'à paſſer doucement la vie, s'exerçant tantôt à la Poëſie,

& tantôt à la Muſique, car il jouoit fort bien du Luth. Il trouva le moyen de peindre à huile ſur les Murailles, ſans que les Couleurs en fuſſent alterées; c'étoit par un enduit compoſé de Poix, de Maſtic & de Chaux vive; il mourut en 1547. âgé de ſoixante-deux ans.

DANIEL RICCIARELLI

De Volterre.

CE dernier nom qui eſt le plus commun lui a été donné à cauſe de Volterre Ville de la Toſcane. où il a pris naiſſance en 1509. Il fut Diſciple, premierement d'Antoine de Verceil, & puis de Baltazar de Sienne: Mais dans la ſuite il s'attacha entierement à la maniere de Michelange qui le protegea dans les occaſions; ſes plus beaux ouvrages ſont à Rome à la Trinité du Mont. Il quitta la Peinture pour ſe faire Sculpteur, & c'eſt de lui que nous avons le Cheval de Bronze qui eſt à la Place Royale de Paris; ce Cheval devoit ſervir pour porter la Statue d'Heuri II. Mais Daniel n'eut pas le tems d'achever cet Ouvrage, prévenu par la mort qu'une trop grande application à ſon travail & ſon humeur mélancholique lui avoit avancée en 1566. dans la

cinquante-ſeptiéme année de ſon âge.

FRANÇOIS PRIMATICE

NE' à Bologne de parens Nobles, qui lui voyant une forte inclination au Deſſein, le laiſſerent aller à Mantoue, où il fut ſix ans ſous la diſcipline de Jules Romain; il ſe rendit ſi habile en cet eſpace tems, que ſur le Deſſein de Jules, il faiſoit des Batailles de Stuc en Bas-reliefs, & ſurpaſſoit en cela & en Peinture les autres Eleves qui étoient à Mantoue.

Il travailloit ainſi à aider Jules Romain dans l'exécution de ſes Deſſeins, lorſque le Roi François Premier ayant fait demander en 1531. un jeune homme qui entendît bien les Ouvrages de Stuc, on lui envoya le Primatice. La confiance que le Roi avoit en l'habileté de ce Peintre, fit que Sa Majeſté l'envoya à Rome, en 1540. pour acheter des Antiques. Il en rapporta cent vingt-quatre Statues avec quantité de Buſtes, & fit mouler par Jacques Baroches de Vignole la Colonne Trajane, & les Statues de Venus, de Laocoon, de Commode, du Tibre, du Nil, & de la Cléopatre de Belvedere, afin de les jetter en Bronze,

Après la mort de Maître Roux, le Primatice fut pourvû de la Charge d'Intendant

des Bâtimens, & acheva en peu de tems la Gallerie que ce Peintre avoit commencée. Il fit porter à Fontainebleau tant de Statues, ou de Marbre, ou de Bronze, que ce lieu paroiſſoit une autre Rome. Dans les Ouvrages qu'il y fit de Peinture & de Stuc, il ſe ſervit de Roger de Bologne, de Proſpero Fontana, de Jean-Baptiſte Bagnacavallo, & ſurtout de Nicolas de Modene qu'on appella Meſſer Nicolo, dont l'habileté & la diligence ſurpaſſoit celle des autres.

L'eſtime que toute la France conçut pour le Primatice alla à tel point, qu'on n'entreprenoit aucun Ouvrage conſiderable ſans l'avoir conſulté, & qu'il ordonnoit tout ce qui ſe faiſoit dans les Fêtes, dans les Tournois, & dans les Maſcarades. Il fut pourvû de l'Abbaye de ſaint Martin de Troyes, & vivant d'une maniere liberale & diſtinguée, il n'étoit pas ſeulement regardé comme un habile Peintre, mais comme un des Grands de la Cour. C'eſt lui & le Maître Roux qui ont apporté le bon Goût en France ; car avant eux, tout ce qui ſe faiſoit dans les Arts étoit peu conſiderable, & donnoit dans le Gottique ; le Primatice, mourut fort âgé.

PELLEGRIN TIBALDI,

DIT

PELL. DE BOLOGNE,

NE' à Bologne, fils d'un Architecte Milanois, eut tant de Genie pour les beaux Arts, que s'étant mis de lui-même à deſſiner les belles choſes, à Bologne & à Rome, il devint l'un des plus habiles de ſon tems en Peinture & en Architecture Civile & Militaire. Ce fut dans la Ville de Rome qu'il donna les premieres preuves de ſa capacité, & que l'on rendit juſtice à ſon merite. Mais quelque bon ſuccès qu'euſſent ſes Ouvrages, l'Ouvrier n'en étoit pas plus heureux; ſoit qu'il n'eût pas le talent de ſe faire valoir, ou qu'il n'eût pas celui de ſe contenter. De ſorte qu'un jour le Pape Gregoire XIII. étant ſorti par la Porte Angelique pour prendre l'air, & s'étant détourné du grand chemin, il entendit une voix plaintive qui lui paroiſſoit venir de derriere un Buiſſon : il la ſuivit peu à peu, & vit un homme couché par terre au pied d'une haie : le Pape s'en approcha, & ayant reconnu Pellegrin, il lui demanda ce qu'il avoit à ſe plaindre. *Vous voyez*, répondit

Pellegrin, *un homme au déſeſpoir. J'aime ma Profeſſion, il n'y a point de peines que je ne me ſois données pour m'y rendre habile ; je travaille avec aſſiduité, je tâche à perfectionner mon Ouvrage juſqu'à ne le pouvoir quitter ni me contenter moi-même, & tous ces ſoins ſont ſi peu récompenſés, que je ne puis vivre de mon travail. Ne pouvant donc ſoutenir cet état cruel, je ſuis venu ici à l'écart, réſolu d'y mourir de faim pour me délivrer des miſeres de ce monde.*

Le Pape lui fit une groſſe réprimande ſur cette étrange réſolution ; & lui ayant enſuite remis l'eſprit & fait reprendre courage, il lui promit toutes ſortes de ſecours. Comme la Peinture avoit été juſques-là fort ingrate à Pellegrin, Sa Sainteté lui conſeilla de s'appliquer à l'Architecture, dans laquelle il avoit fait voir beaucoup d'habileté, & l'aſſura qu'il l'employeroit dans ſes Bâtimens. Pellegrin profita de ce conſeil. Il devint grand Architecte, & grand Ingenieur, & bâtit de ſuperbes Edifices, qui devoient lui donner les moyens d'être content.

Etant retourné en ſon Païs le Cardinal Borromée lui fit faire à Pavie le Palais de la Sapience, & il fut choiſi par les Milanois pour avoir l'Intendance du Bâtiment qui ſe faiſoit alors de leur Egliſe Cathédra-

le. De là il fut appellé en Eſpagne par Philippe II. pour travailler de Peinture & d'Architecture au Palais de l'Eſcurial. Il y fit quantité d'Ouvrages, qui plûrent tellement à ce Roi, qu'après lui avoir fait compter cent mille Ecus, il l'honora du Titre de Marquis. Pellegrin chargé d'honneurs & de biens s'en retourna à Milan, où il mourut au commencement du Pontificat de Clement VIII. âgé d'environ ſoixante-dix ans.

FRANÇOIS SALVIATI

DE Florence, ſe mit d'abord à deſſiner chez André del Sarte, où il fit amitié avec Vaſari, qui étoit auſſi Diſciple du même Maître. Ils le quittèrent l'un & l'autre pour Baccio Bandinelli, où ils profiterent plus en deux mois qu'ils n'avoient fait ailleurs en deux ans. François s'étant rendu très-habile, le Cardinal Salviati l'attacha à ſon ſervice, & c'eſt de-là que lui vient le nom de Salviati. Sa maniere de deſſiner approcha fort de celle de Raphaël. Il travailloit également bien à freſque, à huile & à détrempe. Il vint en France en 1554. & y fit quelques Ouvrages à freſque pour le Cardinal de Lorraine, qui n'en fut pas fort ſatisfait; ce qui dégouta Salviati auſſi-bien

que la faveur & la réputation de Maître Roux, des Ouvrages duquel il avoit fait trop de railleries pour n'en pas apprehender les ſuites. Enfin étant retourné en Italie, & y ayant peint divers tableaux à Rome, à Florence & à Veniſe, ſon humeur inquiete, chagrine & irréſolue lui cauſa la maladie dont il mourut en 1563. âgé de cinquante-trois ans.

TADEE' ZUCCRE

NAtif d'Agnolo in Vado dans le Territoire d'Urbin, étoit Fils d'un Peintre mediocre, qui, connoiſſant ſa foibleſſe, & préferant l'éducation de ſon Fils, à ſa propre utilité, le mena à Rome à l'âge de quatorze ans pour profiter des avis des bons Peintres: mais il s'adreſſa mal. Il le mit chez un certain Pierre Calabrois, dont la femme faiſoit mourir de faim Tadée, & le contraignit par ſon avarice de chercher un nouveau Maître. Il n'en prit point d'autre néanmoins que les Ouvrages de Raphaël & les Sculptures Antiques; ce qui étant fortifié de la beauté de ſon Genie, le rendit habile en peu de tems. Il étoit facile, abondant & gracieux dans ce qu'il faiſoit: & moderoit la vivacité de ſon Eſprit par une

grande prudence, Il n'a pas travaillé hors de l'Italie, mais ſeulement à Rome & à Caprarole. Il mourut en 1566. âgé de trente ſept ans. Cette mort prématurée lui fit laiſſer beaucoup d'Ouvrages imparfaits, que ſon frere Frederic acheva.

GEORGES VASARI

NAtif d'Arezzo en Toſcane, fut premierement Diſciple de Guillaume de Marſeille, Peintre ſur Verre; enſuite d'André del Sarte, & enfin de Michelange. On ne peut pas dire de lui comme de beaucoup d'autres Peintres que ſon inclination pour la Peinture l'a violenté: mais l'on peut dire avec plus de vraiſemblance, que ſes Réflexions & ſon bon Eſprit l'y ont déterminé, & l'y ont conduit plûtôt que ſon Genie. Après les troubles de Florence il s'en retourna en ſon Païs, où ayant trouvé que ſon Pere étoit mort de la Peſte, il ſe vit chargé de deux Freres & de trois Sœurs, qu'il étoit contraint de faire ſubſiſter du gain de ſon travail. Il peignoit à freſque dans les Villages de côté & d'autre : mais ne croyant pas pouvoir gagner aſſez par la Peinture, pour ſoutenir la charge de ſa famille, il quitta ſa Profeſſion pour ſe faire

Orfevre, à quoi il ne trouva pas mieux ſon compte.

Il ſe remit donc à la Peinture, avec une grande envie de devenir habile; il deſſina avec ardeur & avec perſeverance toutes les Sculptures Antiques & tous les Ouvrages de Peinture qui étoient de quelque merite: & quoiqu'il ſe fût beaucoup fortifié dans la partie du Deſſein, en copiant toute la Chapelle de Michelange, il ne laiſſa pas néanmoins de deſſiner avec le Salviati tous les Ouvrages de Raphaël & de Balthazar de Sienne; & non content d'avoir deſſiné tout le jour, il employoit une partie de la nuit à copier ce qu'avoit deſſiné ſon Camarade. Il ſe perſuada qu'après toutes ces fatigues il étoit en état d'entreprendre toutes ſortes d'Ouvrages, & d'en ſortir avec ſuccès. Il ne comptoit que pour peu de choſe la partie du Coloris, parce qu'il n'en avoit pas une juſte idée: auſſi s'eſt-il bien trompé dans ſon calcul; car quoiqu'il fût un fort bon Deſſinateur, ſes Ouvrages ne lui ont point attiré juſqu'ici toute l'eſtime qu'il s'en étoit promiſe, ce qui vient ou de ce qu'il a ignoré l'intelligence des Couleurs, ou du moins de ce qu'il a negligé la moleſſe du Pinceau. Cependant la grande pratique qu'il avoit dans le Deſſein lui donnoit une merveilleuſe facilité, & lui faiſoit produire

quantité d'Ouvrages. Il étoit bon Architecte, & entendoit fort bien les Ornemens. Les Ouvrages qu'il fit à Florence, tant d'Architecture que de Peinture le mirent en credit dans la Maiſon des Médicis, où il gagna quelque argent, dont il maria deux de ſes Sœurs. Il avoit beaucoup de vertus morales, qui, jointes à ſa politeſſe, lui attirerent l'eſtime des Cardinaux de ſon tems. Celui de Medicis qui le protegeoit particulierement, l'engagea à travailler ſur les Vies des Peintres. Il nous en a laiſſé trois volumes, dont Annibal Caro fait l'éloge, en diſant qu'elles ſont écrites poliment & judicieuſement. On lui reproche néanmoins d'y avoir trop loué les Peintres de ſon Pays; c'eſt-à-dire les Florentins. Quoiqu'il en ſoit, la Peinture lui doit un monument éternel, pour avoir tranſmis à la Poſterité la mémoire de tant d'habiles Hommes, dont la plûpart des noms ſeroient déja enſevelis dans l'oubli, ſans les ſoins qu'il a pris de les éterniſer. Outre ces Vies de Peintres, il a fait imprimer des Raiſonnemens ſur les Ouvrages qu'il a peints, dont les principaux ſont à Rome, à Florence & à Bologne. Il mourut à Florence en 1578. âgé de ſoixante-quatre ans. Son Corps fut tranſporté à Arezzo, où il fut enterré dans une Chapelle ornée d'Architecture, qu'il avoit fait bâtir pendant ſa vie.

FREDERIC ZUCCRE

NE' dans un Village du Duché d'Urbin appellé *Agnolo in Vado*, fut amené par ſes parens à Rome à l'occaſion du Jubilé de 1550. On le donna à ſon Frere Tadée, qui étoit déja un des celebres Peintres d'Italie. Il fut ſon Diſciple, & dans la ſuite ſentant un peu ſes forces, il porta impatiemment les corrections de ſon Frere. Ils ont beaucoup travaillé tous deux à Caprarole; & Frederic acheva les Ouvrages que Tadée avoit laiſſé imparfaits dans Rome, où il mourut, n'ayant que trente-ſept ans. Frederic fut employé par le Pape Gregoire XIII. pour quelques Ouvrages qui lui attirerent des differends avec les Officiers de Sa Sainteté; & pour ſe venger de leurs mauvais offices, il fit le Tableau de la Calomnie, qui a depuis été gravé par Corneille Cort, où il repréſenta avec des oreilles d'âne tous ceux qui l'avoient offenſé. Il l'expoſa publiquement ſur la porte de l'Egliſe de S. Luc le jour de la Fête de ce Saint, & ſortit de Rome pour éviter la colere du Pape.

Il travailla en France pour le Cardinal de Lorraine, & à l'Eſcurial pour Philippe II.

ſans que, ni l'un, ni l'autre fuſſent contens de ſon Ouvrage. Il fut plus heureux en Angleterre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth, & quelques autres Ouvrages qui furent applaudis. Enfin après être retourné en Italie, & avoir travaillé quelque tems à Veniſe, Gregoire XIII. le rappella, & lui pardonna. Ce fut en ce tems-là que ſe prévalant de la protection du Pape, il mit à execution le Bref que Sa Sainteté avoit donné pour l'érection d'une Académie de Peinture. Il y fut élu Prince, & l'affection qu'il portoit à ſon Art, lui fit bâtir à ſes frais une Maiſon où ſe tenoit l'Aſſemblée des Peintres. Il alla enſuite à Veniſe pour y faire imprimer les Livres qu'il a compoſés ſur la Peinture. De-là il paſſa à la Cour de Savoie, & dans un voyage qu'il fit à Lorette, il mourut à Ancone âgé de ſoixante-ſix ans, environ l'an 1602.

RAPHAEL D'A REGIO,

FIls d'un Païſan, qui lui faiſoit garder des Oies, ſe déroba de ſon Pere & s'en alla à Rome, où il ſuivit le mouvement du Genie extraordinaire qu'il avoit pour la Peinture; & s'étant mis ſous la Diſcipline de Frederic Zuccre, où il ne fut qu'un an,

il y fit un ſi merveilleux progrès, qu'il étoit preſque égal à ſon Maître. Il a fait pluſieurs belles choſes dans le Vatican, à Sainte Marie Majeure, & en d'autres lieux de Rome. Il étoit beau & bien fait, & l'on dit qu'étant devenu amoureux d'une jeune fille, ſa paſſion fut ſi violente qu'il en mourut. Il avoit un Camarade nommé Paris, qui l'aidoit dans ſes Ouvrages.

RICHARD

NAtif de Breſſe, étoit un de ceux dont Raphaël ſe ſervoit dans ſes Ouvrages du Vatican, & qui d'ailleurs n'a pas fait beaucoup parler de lui. Un jour ayant fait pour l'Egliſe des Florentins un Tableau de ſon Invention, où il avoit repréſenté Pilate qui montroit JESUS-CHRIST au Peuple, il demanda à Raphaël laquelle des Têtes lui ſembloit la meilleure, croyant qu'on jugeroit en faveur de celle du Chriſt; mais Raphaël lui répondit que la meilleure en étoit une qui ne ſe voyoit que par derriere, voulant dire par-là que toutes ſes Expreſſions n'étoient pas juſtes au ſujet qu'il repréſentoit, quoique les Têtes fuſſent bonnes d'ailleurs.

FREDERIC BAROCHE

NE' à Urbin vint à Rome dans ſa jeuneſſe, & n'a point eu d'autre Maître, à proprement parler, que les belles choſes qu'il y étudia avec beaucoup de ſoin. Il y peignit beaucoup de choſes à freſque du tems de Paul III. & s'en étant retourné à Urbin, il y paſſa le reſte de ſa vie. Mais fort incommodé d'un vomiſſement & d'une foibleſſe d'eſtomach, qui ne lui permettoit pas de travailler plus de deux heures par jour. Il a néanmoins vécu très-long-tems avec ce mal, qui lui venoit (à ce que l'on a cru) d'avoir été empoiſonné dans une ſalade qu'un Peintre envieux de ſa réputation lui prépara dans un repas qu'il lui donna, de ſorte que les remedes qui ne le guerirent pas entierement, l'empêcherent néanmoins de mourir. C'eſt un des plus gracieux, des plus judicieux, & des plus habiles Peintres qui ayent jamais été. Il a fait quantité de Portraits & de Tableaux d'Hiſtoires, & ſon Génie étoit particulierement pour les ſujets de dévotion.

On reconnoît dans ſes Ouvrages un grand penchant pour la maniere du Correge: & quoiqu'il deſſinât plus correctement que ce

Peintre, ſes contours n'étoient, ni d'un ſi grand Goût, ni ſi naturels. Il prononçoit trop les parties du corps, & deſſinoit les pieds d'un petit enfant, du même caractere qu'il auroit fait ceux d'un homme. Il faiſoit ſes Etudes au Paſtel, & les réduiſoit ordinairement à ſa maniere.

Il ſe ſervoit pour faire ſes Vierges, d'une Sœur qu'il avoit, & pour le petit Chriſt, d'un enfant de cette même Sœur. Il a gravé lui-même à l'eau-forte quelques-uns de ſes Tableaux. Il eſt mort à Urbin en 1612. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Vanius a été ſon Diſciple.

FRANÇOIS VANIUS

DE Sienne, a été Diſciple du Baroche ſans lui être inferieur. Il avoit un talent extraordinaire pour les ſujets de dévotion. Il eſt mort en 1615. âgé de quarante ſept ans.

JOSEPIN,

AInſi appellé par contraction de Joſeph d'Arpin, qui eſt un Château dans la Terre de Labour au Royaume de Naples,

où il naquit en 1570. Il étoit Fils de Mutio Polidoro, Peintre si mediocre, qu'il n'étoit employé qu'à faire des *Ex Voto* de Village. Joseph vint à Rome, où il contracta une maniere de dessiner legere & agréable, qui dégenera dans une pratique qui ne tenoit, ni de l'Antique, ni de la Nature recherchée. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de Genie, il se fit valoir auprès des Papes & des Cardinaux, qui lui procurerent beaucoup d'emploi. Il eut un violent Competiteur en la personne du Caravage, dont la maniere étoit entierement opposée à la sienne. Ce qu'il a fait de plus digne d'éstime, sont les Batailles qu'il a peintes au Capitole, du reste il n'a fait qu'éfleurer la Peinture, sans en approfondir aucune partie. Il mourut en 1640. âgé de quatre-vingts ans. La plûpart des Peintres de son tems suivoient sa maniere, & les autres celle du Caravage.

PASQUALIN DELLA MARCA

N'Est ici nommé, que parce que en un an il fit un progrès dans la Peinture, qui passe pour un prodige. Il y a des Tableaux de lui dans l'Eglise des Chartreux

aux termes de Diocletian.

Cet exemple doit encourager ceux qui, bien qu'avancés en âge, ſe ſentent aſſez de genie, aſſez d'ordre dans l'eſprit, & aſſez de ſanté pour courir en peu de tems la Lice de la Peinture.

PIETRE TESTE

NAtif de Luques, porté dès ſa jeuneſſe au Deſſein, fut excité de voir Rome par la renommée des Peintures & des Peintres qu'on y voyoit alors. Il y alla en habit de Pellerin, & n'étant pas aſſez inſtruit de ce qui regardoit la Profeſſion qu'il vouloit ſuivre, il vivoit dans la derniere miſere, & paſſoit comme il pouvoit le tems à deſſiner les Ruines, les Statues & les Peintures de Rome. Sandrart dit qu'un jour entr'autres l'ayant trouvé dans un pitoyable état, & comme à demi brute, deſſinant des Ruines autour de Rome, il eut pitié de ſa pauvreté, l'emmena chez lui, pourvût à ſes vêtemens & à ſa nourriture, l'employa à deſſiner pluſieurs choſes de la Galerie Juſtiniane, & le recommanda enſuite à d'autres perſonnes qui le firent travailler. Il étoit ſi ſauvage, & ſi miſantrope, qu'à peine Sandrart pouvoit-il jouir de ſa converſation. Il

avoit deſſiné les Antiques tant de fois, qu'il les ſavoit par cœur : mais il y avoit en cela tant de fougue & de libertinage de genie, qu'il n'a tiré pour ſon Art aucun avantage raiſonnable de toutes ſes peines : celles qu'il a priſes dans ſes Ouvrages de Peinture lui ont encore moins réuſſi, comme on le voit par le petit nombre de ſes Tableaux, par le peu de cas qu'on en fait, par ſes mauvaiſes Couleurs, & par la dureté de ſon Pinceau. Ainſi ce qu'il a fait de plus louable, ſont ſes Deſſeins & ſes Eſtampes, dont une petite partie a été gravée par lui, l'autre par Ceſar Teſte, & quelques-unes encore par d'autres Graveurs. On y voit beaucoup d'imagination, de gentilleſſe, & de pratique : mais peu d'intelligence dans le Clair-obſcur, peu de raiſon, & peu de juſteſſe. Etant un jour aſſis ſur le bord du Tibre pour deſſiner quelque Vûe, un coup de vent enleva ſon chapeau, & en voulant le retenir, l'extenſion de ſon bras emporta ſon corps. Il tomba dans l'eau, & ſe noya ainſi malheureuſement environ l'an 1648.

PIETRE BERETIN

DE Cortone dans la Toſcane, élevé & protegé dans la Maiſon de Sachetti à

Rome, a été l'un des plus agréables Peintres qui aïent jamais paru. Son génie étoit fécond, ſes penſées fleuries, & ſon exécution facile. Comme ſon talent étoit pour les grands Ouvrages, & que ſon imagination étoit vive, il ne pouvoit ſe contraindre à finir un Tableau de tout point; ce qui fait que ſes petits Tableaux, quand on les voit de près, paroiſſent fort éloignés du mérite de ceux qu'il a fait en grands.

Il étoit peu correct dans le Deſſein, peu expreſſif dans les paſſions, peu régulier dans les plis de ſes Draperies, & maniére par tout. Mais partout auſſi on voit de la Grandeur, de la Nobleſſe, & de la Grace. Non pas de cette Grace particuliere que Raphaël & le Corrége avoient en partage, & qui touche vivement le cœur des gens d'eſprit: mais une grace génerale qui plaît à tout le monde, & qui conſiſte plûtôt dans l'habitude qu'il avoit de faire partout des airs de Têtes agréables, que dans un choix ſingulier d'Expreſſions convenables à chaque objet. Car, comme je l'ai déja dit, il avoit de la peine à retourner ſur lui-même, & à deſcendre dans le détail de chaque choſe. Il ne cherchoit qu'un beau Tout-enſemble, & les Platfons des Egliſes, des Galeries, des Palais des Grands; bien loin de l'étonner, étoient la pâture la plus convenable à ſon

génie. Il en a donné des preuves autentiques à Rome, dans l'Egliſe neuve des Peres de l'Oratoire, dans le Palais des Barberins, dans le Palais Pamphile, & dans pluſieurs autres lieux de Rome & de Florence.

Son Coloris n'avoit rien de mauvais, ſurtout dans ſes carnations, qui auroient encore été meilleures, ſi elles avoient été plus variées & plus recherchées. Pour les autres Couleurs locales, il ne s'eſt écarté de l'Ecole Romaine, qu'en leur donnant de l'union entr'elles, & cet agrément que les Italiens appellent *Vagezza*. Les Ornemens qui accompagnoient ſes Ouvrages étoient d'une grande Idée : il faiſoit le Païſage d'un bon goût, & il a mieux entendu la Peinture à freſque, que tous ceux qui l'ont pratiquée avant lui.

Pietre de Cortone étoit d'un naturel doux, d'un entretien agréable, de mœurs integres, charitable, officieux, bon ami, & diſant du bien de tout le monde. Il étoit ſi laborieux, que la goute dont il étoit fort travaillé, ne l'empêchoit pas de peindre : mais la vie trop ſédentaire, & l'excès de ſon application augmentant ce mal peu à peu, firent mourir cet excellent Homme à l'âge de ſoixante ans, en 1669.

LIVRE IV.

LIVRE IV.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES VENITIENS.

JACQUES BELLIN

DE Veniſe, eut pour Maître Gentillé d'a Fabriano, & fut Concurrent de ce Dominique qui fut aſſaſſiné par André del Caſtagno. Il n'eſt pas ſi connu par ſes Ouvrages, que par la bonne éducation qu'il donna à ſes Fils Gentil & Jean, qui ont été les Sources de l'Ecole Vénitienne. Il mourut environ l'an mil quatre cent ſoixante & dix.

GENTIL BELLIN

DE Veniſe, Fils aîné de Jacques dont on vient de parler, étant le plus habile des Peintres Vénitiens de ſon tems, fut

emploïé par le Senat avec ſon Frere Jean à peindre dans la Sale du Grand Conſeil, & fit beaucoup d'autres Ouvrages à Veniſe, la plûpart à détrempe, parce que la Peinture à huile n'étoit pas encore bien en uſage. Mahomet II. Empereur des Turcs aïant vû un de ſes plus beaux Tableaux l'admira, & deſira d'en avoir l'Auteur pour le faire travailler. Il en écrivit à la République, qui le lui envoïa. Gentil fut bien reçû du Grand Seigneur, il fit quelques Ouvrages qui plurent à Sa Hauteſſe, principalement des Portraits : Et comme les Turcs ont de la vénération pour Saint Jean-Baptiſte, Gentil en peignit la Décolation, & la fit voir à Mahomet, pour en avoir l'approbation, comme de ſes autres Tableaux. Mais le Grand Seigneur trouva à redire que la peau du cou, dont la tête venoit d'être ſéparée, étoit trop haute ; & pour confirmer ſa critique, il envoïa querir ſur le champ un Eſclave, à qui il fit couper la Tête en préſence de Bellin, afin qu'il fût convaincu, qu'incontinent après la ſéparation de la tête, la peau ſe retire en bas, le Peintre fut ſi effraïé de cette cruelle démonſtration, qu'il ne crût pas pouvoir demeurer en repos ni en ſûreté à Conſtantinople : il demanda ſon congé ſous quelque prétexte, & il l'obtint. Le Grand Seigneur lui fit des

préſens, lui mit une Chaîne d'or au cou, & écrivit à la République des Lettres de recommandation en ſa faveur: ce qui fut cauſe que la République lui aſſigna une penſion conſidérable pour toute ſa vie, & le fit Chevalier de Saint Marc. Il mourut en 1501. âgé de quatre-vingt ans.

JEAN BELLIN

FRere & Diſciple de Gentil Bellin, a établi les fondemens de l'Ecole Vénitienne par la pratique de l'huile, & par le ſoin qu'il prit de peindre toutes choſes d'après Nature. On voit beaucoup de ſes Tableaux à Veniſe: le dernier où il a travaillé eſt une Baccanale qu'il fit pour Alphonſe I. Duc de Ferrare, & la mort l'aïant ſurpris ſur cet Ouvrage, Titien l'acheva, & y fit un beau Payſage. Ce Diſciple habile, mais reſpectueux, pour laiſſer la gloire du Tableau à ſon Maître, y écrivit ces mots: (Joannes Bellinus M. CCCCCXIV.) Giorgion fut ſon Diſciple avec le Titien. Bellin mourut en 1512. âgé de quatre-vingt-dix ans: ſon Portrait & celui de ſon Frere ſont dans le Cabinet du Roi.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jean Bellin.

JACQUES & Gentil Bellin ont deſſiné de méchant Goût, & ont peint fort ſechement : mais Jean Bellin aïant eu le ſecret de peindre à huile, a manié le Pinceau plus tendrement, quoiqu'il paroiſſe encore beaucoup de ſechereſſe dans ſes Ouvrages. Cependant il mérite qu'on le diſtingue de ceux qui l'ont précedé ; c'eſt lui qui a tranſmis libéralement aux Peintres qui l'ont ſuivi la pratique de peindre à l'huile, qu'il avoit tirée par adreſſe d'Antoine de Meſſine ; & il a travaillé le premier à joindre l'union à la vivacité des Couleurs, laquelle faiſoit avant lui le plus grand mérite des Peintres Vénitiens ; ainſi l'on voit tout enſemble dans les Tableaux de Jean Bellin une grande propreté dans ſes Couleurs, & un commencement d'harmonie qui a pû reveiller le talent du Giorgion.

Les progrès étonnans de ce Diſciple, & ceux du Titien ont même ouvert les yeux de leur Maître, car les Tableaux de la premiere maniére de Jean Bellin ſont très-ſecs, & ceux de la derniere ſont aſſez ſoûtenus de Deſſein & de Coloris, pour trouver

quelque place dans les Cabinets des Curieux, & l'on en voit quelques-uns chez l'Empereur, qui tiennent du Giorgion pour la fierté de la Couleur & de la Lumiére.

Le goût de ſon Deſſein eſt un peu Gottique, & ſes attitudes ne ſont pas d'un bon choix, mais ſes airs de tête ſont aſſez Nobles.

On ne voit point de vives expreſſions dans ſes Tableaux, & les Sujets qu'il a traités n'y ont guéres donné d'occaſion, car la plûpart ſont des Vierges. Il a néanmoins fait tous ſes efforts pour copier exactement la Nature, & il a terminé plus ſervilement ſes Ouvrages, qu'il ne s'eſt utilement attaché à leur donner un grand caractére.

LES DOSSES

DE Ferrare ſe ſont rendus recommandables par leur bon Goût de couleur, & ſurtout dans les Païſages qu'ils faiſoient très-bien; Alphonſe Duc de Ferrare les emploïa beaucoup, & les honora de ſa bienveillance. Ils ne furent pas ſi heureux auprès du Duc d'Urbin François Marie, qui les fit travailler à Freſque dans ſon nouveau Palais, que l'Architecte Genga venoit de bâtir, car ce Duc n'étant pas ſatisfait de

cette Peinture la fit détruire. Il eſt vrai que malgré tous les ſoins qu'ils y avoient aportés, ils n'ont jamais rien fait qui méritât moins de louange, tant il eſt vrai que les ſoins ſont fort inutiles dans l'exécution, quand une fois l'Ouvrage eſt mal conçû. Ils ſoûtinrent pourtant leur réputation après cette diſgrace; car ils firent depuis ce tems-là de fort belles choſes. L'Aîné ne pouvant plus travailler à cauſe de ſon grand âge, ſubſiſta le reſte de ſes jours d'une Penſion que le Duc Alphonſe lui donna, & mourut fort vieil. Son Cadet nommé Baptiſte lui ſurvéquit, & fit encore beaucoup d'Ouvrages.

LE GIORGION

AInſi appellé à cauſe de ſon courage & de ſa taille avantageuſe nâquit en 1478. dans le Bourg de Caſtel Franco de la Marche Tréviſane. Et quoiqu'il fût d'une naiſſance médiocre, il avoit l'eſprit fort élevé, il étoit Galant, il aimoit la Muſique, il avoit la voix agréable, & jouoit bien des Inſtrumens. Il s'exerça d'abord à deſſiner avec ſoin d'après les Ouvrages de Leonard de Vinci; & il ſe mit enſuite ſous Jean Bellin pour apprendre à peindre: Mais ſon

génie lui aïant formé un Goût ſupérieur à celui de ce dernier Maître, il le cultiva par la vûe, & par la conſidération du Naturel, qui dans la ſuite lui ſervit toujours de témoin fidéle dans tous ſes Ouvrages. Son Goût fier & terrible plût extrêmement au Titien, qui dans la vûe d'en profiter étoit ſouvent chez lui, & cultivoit ſoigneuſement l'amitié qu'ils avoient contractée chez Jean Bellin leur commun Maître; mais le Giorgion, qui étoit jaloux de la nouvelle maniére qu'il avoit trouvée, ne manqua pas de moïens honnêtes pour interdire ſa maiſon au Titien; de ſorte que dans la ſuite celui-ci devint ſon Concurrent par le ſoin qu'il prit de copier la Nature, & par ſes réflexions, il paſſa même le Giorgion dans la recherche des délicateſſes du Naturel; mais ce même Giorgion s'eſt conſervé dans la poſſeſſion d'un Goût où perſonne n'eſt encore arrivé. Les Ouvrages du Giorgion ſont la plûpart à Veniſe; & comme il a beaucoup peint à freſque & qu'il a peu vécu, ſes Tableaux de Cabinet ſont extrêmement rares. Il mourut en 1511. âgé ſeulement de trente-deux ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Giorgion.

COmme le Giorgion n'a vécu que trente-deux ans, & qu'il a fait peu de grands Ouvrages, on ne ſauroit bien juger de la grandeur de ſon Génie. La plus grande compoſition qu'il ait faite, eſt à Veniſe ſur la Façade de la Maiſon où s'aſſemblent les Marchands Allemands du côté qui regarde le grand Canal. Il fit cette Peinture en concurrence du Titien, qui peignit un autre côté de ce Bâtiment; mais ces deux Ouvrages étant preſque entiérement ruinés par le tems, il eſt difficile d'en tirer une conjecture bien ſolide: ainſi il faut ſe renfermer dans un petit nombre de Tableaux de Chevalet, & dans pluſieurs Portraits qu'il a faits: Et comme on ſe peint toujours dans ſes Ouvrages de quelque Nature qu'ils puiſſent être, l'on voit par ceux que le Giorgion nous a laiſſés, que ce Peintre avoit de la facilité dans l'eſprit & de la vivacité dans l'imagination.

Son Goût de Deſſein eſt délicat, & a quelque choſe de l'Ecole Romaine, quoiqu'il ne ſoit pas autant prononcé qu'il ſeroit néceſſaire pour la perfection de ſon

Art ; car le Giorgion avoit encore plus de ſoin de donner à ſes Figures de la rondeur que de la correction.

Son Goût étoit grand, piquant, & ſon travail facile ; c'eſt lui qui le premier a emploïé les Couleurs fiéres, & l'on peut regarder comme une choſe étonnante le ſaut qu'il a fait tout d'un coup, de la maniére de Jean Bellin au degré ſuprême où il a porté le Coloris, en joignant à une extrême force une extrême ſuavité.

Il entendoit très-bien le Clair-obſcur, & l'harmonie du tout enſemble ; il ne ſe ſervoit pour ſes Carnations que de quatre Couleurs capitales, dont le judicieux mélange faiſoit toute la différence des âges & des ſexes. Mais dans ces quatre Couleurs, on ne doit vraiſemblablement y comprendre ni le blanc qui tient lieu de la lumiere, ni le noir qui en eſt la privation.

Il paroit que les Principes qu'il avoit trouvés étoient ſimples, qu'il les poſſedoit parfaitement, & que ſon plus grand artifice étoit de faire valoir les choſes par la comparaiſon.

Ses Païſages ſont d'un goût exquis pour les Couleurs & pour les oppoſitions, & il avoit joint à ſon Art le ſecret de faire monter la force de ſes Couleurs, & d'en conſerver la fraîcheur, ſurtout dans les verds.

Titien aïant connu le dégré où le Giorgion avoit élevé ſon Art, s'imagina que ce Peintre avoit paſſé les bornes de la verité; il voulut, pour ainſi dire, apprivoiſer cette fierté de Coloris qu'il trouvoit trop ſauvage; il la modera par une varieté de teintes, afin de rendre les Objets plus naturels & plus palpables; mais quelques efforts qu'il ait fait pour ſurpaſſer ſon Emule, il eſt vrai de dire que le Giorgion s'eſt toujours maintenu dans un poſte d'où perſonne n'a pû encore juſqu'ici le dépoſſeder; & il eſt certain que ſi le Titien a fait courir quelques Peintres dans la carriere du bon Coloris, c'eſt Giorgion qui la leur a ouverte.

TITIEN VECELLI

D'Extraction Noble, nâquit à Cador dans le Frioul, l'année 1477. il n'avoir que dix ans quand ſes parens le donnerent à un de ſes oncles, qui demeuroit à Veniſe, lequel voïant l'inclination que ce jeune homme avoit pour la Peinture, le mit chez Jean Bellin, où il demeura fort longtems. Il ne faiſoit ſes études que ſur le Naturel qu'il copioit ſervilement, ſans rien ajoûter ni retrancher. Mais en 1507. aïant reconnu le grand effet des Ouvrages du

Giorgion, il ſuivit ſa maniére, en ſorte que ſans faire de lignes il imitoit les vérités de la Nature qu'il regardoit avec d'autres yeux qu'auparavant, & qu'il étudioit avec une extrême application. Cela n'empêchoit pas qu'il ne s'exerçât d'ailleurs à deſſiner ſoigneuſement, & qu'il ne ſe rendît habile dans la partie du Deſſein.

Giorgion s'étant aperçû du progrès que le Titien avoit fait pour avoir conſideré ſa maniére, rompit tout commerce avec lui. Ils vécurent depuis en jalouſie juſqu'à ce que la mort qui enleva Giorgion à trente-deux ans, laiſſât le champ libre au Titien. A l'âge de vingt-huit ans il mit au jour l'Eſtampe en bois du Triomphe de la Foi, où ſont les Patriarches, les Prophétes, les Apôtres, les Evangeliſtes & les Martyrs; & cet Ouvrage donna une grande opinion de ce qu'il devoit être un jour, & fit dire, que s'il avoit vû les Antiques, il paſſeroit Raphaël & Michelange.

Il a peint à Freſque dans Vicence, un Portique où il a repréſenté l'Hiſtoire de Salomon; à Veniſe le Palais Grimani; à Padoue quelques Hiſtoires de Saint Antoine. Les trois Baccanales qui ſont tombées dans la poſſeſſion du Cardinal Aldobrandin, ont été faites à Ferrare pour le Duc Alfonſe; celle de ces Baccanales où il y a une femme

nue, qui dort ſur le devant du Tableau, avoit été commencée par Jean Bellin. Titien en peignant ces trois Baccanales, ſe ſervit pour modéle de ſa Maîtreſſe appellée Violente; il fit auſſi le Portrait du Duc & de la Ducheſſe qui ont été gravés par G. Sadeler.

En 1546. il fut appellé à Rome par le Cardinal Farneſe, pour faire le Portrait du Pape; il y en fit auſſi d'autres, & quelques Tableaux de peu d'Ouvrage, qui furent admirés par Michelange & par Vaſari, leſquels ne purent néanmoins s'empêcher de plaindre les Peintres Vénitiens de s'attacher ſi peu au Deſſein. Titien a fait quantité d'Ouvrages publics & particuliers, tant à freſque qu'à huile, ſans compter une infinité de Portraits. Il a fait trois fois celui de Charles-Quint. Cet Empereur pour s'en exprimer, diſoit qu'il avoit reçû trois fois l'immortalité des mains du Titien: Auſſi le fit-il Chevalier & Comte Palatin, en lui aſſignant en même tems une groſſe penſion. Henri III. ne crut pas devoir ſortir de Veniſe, ſans viſiter ce Peintre, & tous les Poëtes de ſon tems ont célébré ſes louanges. Ses Tableaux de Chevalet ſe ſont répandus par toute l'Europe; les plus beaux ſont à Veniſe, en France & en Eſpagne. Il n'y a point de Peintre qui ait vécu ſi long-

tems que le Titien, ni qui ait mené une vie ſi tranquille & ſi heureuſe; ſi l'on en retranche la jalouſie du Pordemon, laquelle néanmoins ne tourna qu'à l'avantage du Titien; Du reſte il fut aimé & eſtimé de tout le monde, & comblé d'honneurs & de biens. Il mourut de la peſte en 1576. âgé de quatre vingt-dix-neuf ans.

Il a eu beaucoup de Diſciples, dont les principaux ſont François Vecelli ſon Frere, Horace Vecelli ſon fils, le Tintoret & d'autres Vénitiens.

Mais outre ces Italiens, il y avoit trois Flamans, dont le Titien faiſoit grand cas, Jean Calcar, Diteric Barent, & Lambert Zuſtrus, qui tous trois ſont morts jeunes.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Titien.

QUoique le Titien n'eût pas un Génie brillant & élevé, il l'avoit néanmoins aſſez fécond pour traiter de grands ſujets de toutes natures: il n'y a pas eu de Peintre plus univerſel, ni qui ait ſû mieux imprimer le véritable caractére à chaque objet qu'il a voulu repréſenter. Sa premiere éducation ſous Jean Bellin, la fréquentation qu'il a eue avec le Giorgion, l'Etude opi-

niâtrée de dix années à copier le Naturel avec la derniere exactitude ; mais pardeſſus toutes choſes la ſolidité de ſon eſprit & de ſes Réflexions, lui ont découvert les Myſteres de ſon Art, & l'ont fait pénetrer dans l'eſſence de la Peinture plus avant qu'aucun autre Peintre ; & ſi le Giorgion lui a montré le but où il devoit tendre, il en a fraïé le chemin ſur un fond ſolide où tous ceux qui l'y ont ſuivi, ſe ſont maintenus dans une eſtime particuliere ; de ſorte que s'il n'y avoit jamais eu de Titien, il n'y auroit peut-être jamais eu de Baſſan, de Tintoret, de Paul Veroneſe, ni quantité d'autres Maîtres, qui ont donné dans l'Europe de glorieuſes marques de leur capacité.

Mais ſi le Titien a été fidéle dans l'imitation de la Nature, il l'a été très-peu dans la repréſentation de l'Hiſtoire, n'aïant preſque point fait de Tableaux où il n'ait été en cela repréhenſible.

Quoique l'on ne voie pas un grand feu dans ſes diſpoſitions, elles ne laiſſent pas d'être bien remplies & bien entendues, & il étoit fort régulier à donner à ſes Figures des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties.

Le ſoin qu'il prenoit de concerter judicieuſement le Tout-enſemble de ſes Ouvrages, lui a fait répeter pluſieurs fois les

mêmes compoſitions pour éviter de nouvelles peines ; & l'on voit de ſa main pluſieurs Tableaux de Magdeléne, & de Venus & Adonis de ſa main, où il a ſeulement changé le fond, afin qu'on ne pût douter qu'ils ne fuſſent tous Originaux. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit à préſumer qu'il ſe prévaloit du ſecours de ſes Eleves, & ſurtout de trois Flamans, qui étoient d'excellens Peintres, entre leſquels Diteric Barent étoit le Diſciple favori du Titien. Après que de tels Eleves ont épuiſé leurs induſtries à rendre leurs Copies équivoques, & que leur Maître avec des yeux frais les a retouchées, & y a répandu ſon eſprit ; qui doute qu'elles ne doivent être eſtimées de ſa propre main, auſſi-bien que le premier Original ?

Le Titien a formé ſon Goût de Deſſein ſur la Nature ; il a fait comme Policléte, il en a recherché le beau, & il y a réuſſi dans les Femmes & dans les Enfans ; il a deſſiné celles-là d'un Goût délicat, il leur a imprimé un air Noble, & les a accompagnées de certaines coëffures & de certains ajuſtemens particuliers qui ne plaiſent pas moins par leur ſimplicité & par leur négligence que par le bon tour qu'il leur a donné ; il n'a pas été tout-à-fait ſi heureux dans les Figures d'Hommes, elles ne ſont pas toujours correctes ni deſſinées avec élegance,

Cependant il a fait en cela comme Michelange, il s'eſt propoſé dans ſon goût de Deſſein de ſuivre la Nature dans ſa plus grande vigueur, il a tenu les Muſcles puiſſans, & il a donné par-là un grand caractere à ſes Figures : la difference qui ſe trouve entre lui & Michelange, c'eſt que celui-ci étoit plus profond dans le Deſſein, & qu'il a mêlé au goût de l'Antique une prononciation ſenſible des Muſcles ; au lieu que le Titien a négligé l'Antique, & s'eſt contenté de charger ſes Figures d'hommes en augmentant plûtôt qu'en diminuant la tendreſſe du naturel auquel il s'eſt uniquement attaché.

On ne voit point d'exageration dans ſes attitudes, elles ſont ſimples & naturelles, & il paroît que dans ſes Têtes, il a été plus occupé d'une fidelle imitation de la Nature exterieure, pour ainſi dire, que d'une vive expreſſion des paſſions de l'ame.

Le Titien n'a pas toujours peint de belles Draperies, & s'il a parfaitement imité les Etoffes, il les a ſouvent mal diſpoſées, & leurs plis tiennent plûtôt du hazard que d'un bon ordre & d'un bon principe.

Il paſſe pour très-conſtant dans l'eſprit de tous les Peintres, qu'il a fait le Païſage mieux qu'aucun autre de ſa Profeſſion. Ses Sites ſont compoſés de peu d'objets, mais

bien choiſis ; les formes de ſes arbres bien variées, leurs touches légeres, moëleuſes & ſans maniére : mais ce qu'il a obſervé aſſez régulierement, eſt de faire voir dans ſes Païſages quelque effet extraordinaire de la nature, lequel fait une ſenſation piquante, & remue le cœur par ſa ſingularité & par ſa vérité.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt merveilleux dans le Titien, & s'il n'a pas été auſſi fier que le Giorgion en cette Partie, il a été plus exact & plus délicat. Ses Couleurs locales ſont recherchées avec une ſavante fidelité, & toujours placées d'une maniére à faire valoir un objet par la comparaiſon d'un autre, enſorte qu'il ſupplée autant qu'il eſt poſſible par la force de ſon Art, à la foibleſſe des Couleurs qui d'elles-mêmes ne peuvent atteindre à tous les effets de la Nature. La vérité qui ſe trouve dans ſes mêmes Couleurs locales eſt ſi grande qu'elles ne laiſſent aucune idée des Couleurs qui ſont ſur la Palette. Il ſemble qu'on ne ſauroit dire que les Carnations du Titien, par exemple, ſoient faites avec telles & telles Couleurs ; mais plûtôt, que c'eſt véritablement de la chair, & que ſes Draperies ſont de véritables étoffes: Ainſi chaque choſe y conſerve ſon caractére, ſans qu'aucune des Couleurs qui en ſont la compoſition s'y faſſe diſtinguer.

On ne peut nier que le Titien n'ait eu l'intelligence du Clair-obſcur, & quand il ne l'a pas fait paroître par le principe des Groupes de lumieres & d'ombres qu'il comparoit à la Grape de raiſin, il l'a fait ſuffiſamment connoître par la nature des Couleurs qu'il ſavoit donner aux Draperies, & par la diſtribution des objets, dont la couleur naturelle convenoit à la place qu'il lui donnoit, ou pour venir ſur le devant, ou pour reſter ſur le derriere, ou pour contribuer aux tournans, ou enfin pour faire l'effet qu'il en vouloit tirer.

Ses oppoſitions ſont fieres & ſuaves tout-enſemble, & il a tiré l'harmonie de ſes Couleurs de la connoiſſance qu'il avoit de leur nature, plûtôt que de la participation des Clairs & des Bruns, comme a fait Paul Véroneſe.

Il a extrêmement terminé ſes Ouvrages, & n'a point eu de maniére bien ſenſible dans le maniement de ſon Pinceau; parce que l'exactitude de ſes recherches & le ſoin qu'il prenoit de moderer une Couleur par une autre a effacé les apparences d'une main libre quoiqu'elle y fût en effet. Il eſt vrai que les marques ſenſibles de cette liberté ne ſont pas ſans mérite, elles égaïent l'Ouvrage, & réjouiſſent les yeux, quand elles procedent d'une habitude épurée, & du feu

de l'imagination ; mais il y a dans les Ouvrages du Titien des touches ſi ſpirituelles & ſi conformes au caractere des Objets, qu'elles picquent le goût des veritables Connoiſſeurs beaucoup plus que les coups fort ſenſibles d'une main hardie.

Le Titien a eu quatre manieres, celle de Jean Bellin ſon Maître, celle de Giorgion ſon compétiteur, une troiſiéme qui étoit fort étudiée, mais qui lui étoit propre, & la quatriéme qui avoit dégéneré en habitude, mais toujours ſolide ; la premiere étoit un peu ſeche ; la ſeconde étoit d'une extrême fierté ; comme on le peut voir par le Tableau de ſaint Marc, qui eſt à Veniſe dans la Sacriſtie de la Saluté, par celui des cinq Saints, qui eſt dans la petite Egliſe de S. Nicolas, & par quelques-autres : la troiſiéme conſiſtoit dans une juſte & belle imitation de la Nature : elle étoit extrêmement travaillée par les exactes recherches qu'il faiſoit en retouchant par-ci par-là, tantôt avec des Teintes vierges dans les Clairs, & tantôt avec des glacis dans les ombres, & qui à cauſe de ces minuties en paroît moins libre, mais qui eſt pourtant & plus forte, & plus finie.

La quatriéme étoit une maniere libre qu'il a miſe en uſage ſur la fin de ſa vie, ne pouvant plus ſe donner tant de fatigues, ou

croïant avoir trouvé le moïen de les ſurmonter : c'eſt de cette derniere maniere qu'ont été peints les Tableaux de l'Annonciation & de la Transfiguration qui ſont à San Salvator, le ſaint Jacques de ſan Lio, le ſaint Laurent des Jeſuites, le ſaint Jerôme de ſancta Maria Nova, la Pentecôte de la Saluté, & pluſieurs autres de cette nature. Ainſi l'on peut voir à Veniſe cinquante Tableaux expoſés en public, dans leſquels le Titien a donné à connoître toutes les manieres dont je viens de parler.

Au reſte ſi les Peintres de l'Ecole Romaine ont ſurpaſſé le Titien en vivacité de génie dans les grandes Compoſitions & dans le goût du Deſſein, perſonne ne lui diſpute l'excellence du Coloris, & il a toujours été en cela la Bouſſole des veritables Peintres.

FRANÇOIS VECELLI,

Frere de Titien,

SUivit d'abord les Armes : mais la Paix s'étant faite en Italie, il vint trouver ſon frere à Veniſe, où s'étant adonné à la Peinture, il y prenoit un ſi grand vol, que le Titien étoit allarmé du goût excellent dont il peignoit: & craignant qu'il ne devînt plus habile que lui, il le dégoûta de la Peintu-

re, & le porta à prendre une autre profeſſion. Il choiſit celle de faire des Cabinets d'Ebene ornés de Figures & d'Architecture : ce qui ne l'empêcha pas de peindre quelquefois pour ſes amis. Les Tableaux qu'il fit d'abord, & qui exciterent la jalouſie du Titien, ſont dans le goût du Giorgion, & paſſent pour être de ce Peintre dans l'eſprit de la plûpart des gens.

HORACE VECELLI,

Fils du Titien,

FAiſoit des Portraits dans la maniere de ſon Pere. Il n'a fait que peu d'autres Ouvrages, car la Chimie l'occupoit plus que la Peinture. Il mourut de la Peſte à la fleur de ſon âge, la même année que ſon Pere, qui fut celle de 1576.

JACQUES ROBUSTI,

ſurnommé

LE TINTORET,

AInſi appellé, parce qu'il étoit fils d'un Teinturier. La vivacité de ſon eſprit le fit occuper à pluſieurs choſes dans ſa jeu-

neſſe, principalement à la Muſique & à la Peinture. Mais s'étant entierement déterminé à celle-ci, il ſe propoſa Michelange pour Guide dans le Deſſein, & ſe mit ſous la diſcipline du Titien pour le Coloris. Il n'y perdit pas ſon tems; car il ſût pénetrer ſi avant dans les principes de ſon Maître, qu'il lui en donna de la jalouſie : l'Ecolier s'en apperçût, & s'étant retiré chez lui, il ſe fit par un exercice aſſidu une maniere particuliere, qui tendoit néanmoins toûjours à Michelange & au Titien. Tintoret continuant ainſi de s'exercer avec beaucoup d'ardeur & d'application, devint comme un prodige de Peinture, tant à cauſe de l'abondance de ſes penſées tout extraordinaires, que par ſon bon goût, & par la promptitude dont il faiſoit ſes Tableaux, il laiſſoit peu de choſes à peindre aux autres, parce qu'il ſollicitoit puiſſamment les Ouvrages, & les faiſoit pour le prix que l'on vouloit : auſſi a-t-il rempli tout Veniſe de ſes Peintures : & ſi parmi cette grande quantité il y en a beaucoup de médiocres, & comme on dit, de ſtrapaſſées, il faut avouer qu'il y en a auſſi beaucoup d'excellentes. Il a fait un nombre infini de Portraits, qu'il a finis ou croqués ſelon l'argent dont il étoit convenu. Comme il y avoit encore une place à remplir dans la même chambre de l'Ecole

de ſaint Roch, où il a fait ce beau Crucifix, pluſieurs Peintres ſe préſenterent, & offrirent de faire chacun un Deſſein, afin qu'on préferât celui qui ſeroit trouvé le meilleur. Les Concurrens étoient Joſeph Salviati, Frederic Zuccre, Paul Veroneſe, & le Tintoret. Les Confreres de ſaint Roch accepterent la propoſition, & fixerent un jour pour recevoir les Deſſeins. Mais le Tintoret au lieu de Deſſein, apporta le Tableau tout fait, & ſans autre façon le mit en la place dont il étoit queſtion. Les autres Peintres eurent beau s'en plaindre, & dire que ce n'étoit point un Tableau qu'on avoit demandé, mais un Deſſein, le Tableau demeura en ſa place. Les Confreres, qui auroient bien voulu un Ouvrage d'une autre maniere que de celle du Tintoret, pour le plaiſir de la varieté, dirent à ce Peintre, que s'il n'ôtoit ſon Tableau d'où il l'avoit mis, il n'en ſeroit pas païé : *He bien*, leur dit-il, *je vous en fais préſent.* Et le Tableau eſt encore aujourd'hui dans le même lieu. Il eſt étonnant que Tintoret aïant fait tant d'Ouvrages avec une extrême vivacité, ait pû vivre 82. ans, qui eſt l'âge où il mourut d'un mal d'eſtomac, qu'une trop grande application lui avoit cauſée. Il fut enterré dans l'Egliſe de la Madonna dell Horto, en l'année 1594.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Tintoret.

DE tous les Peintres Venitiens, je n'en trouve point dont le génie ait été si fecond & si facile que celui du Tintoret. Ce Peintre eut assez de pénetration pour bien comprendre tous les principes du Titien, auſquels il s'étoit attaché : mais il avoit trop de feu pour les executer exactement ; & de l'inégalité de son esprit est venue l'inégalité de ses Ouvrages. C'est ce qui fit qu'Annibal Carrache, étant à Venise, écrivit à Louis Carrache son Cousin, qu'il avoit trouvé le Tintoret quelquefois égal au Titien, & quelquefois bien audessous du Tintoret.

L'amour qu'il avoit pour sa Profession lui a fait rechercher néanmoins tout ce qui pouvoit le rendre habile. Les soins qu'il a pris de dessiner d'après les bonnes choses, & entr'autres d'après Michelange, lui ont fait prendre un bon goût de Dessein : mais la vivacité de son imagination a souvent empêché qu'il ne fût correct. Ses Attitudes sont presque toutes contrastées à l'excès, & quelquefois extravagantes : j'en excepte les femmes, qu'il a peintes assez gracieuses.

Il

Il a diſpoſé ſes Figures, plûtôt par rapport au mouvement qu'il vouloit donner par tout, qu'à la nature & à la vraiſemblance, ce qui lui a pourtant réuſſi en quelques occaſions. Il a aſſez bien caracteriſé la plûpart de ſes Sujets. Ses Têtes ſont deſſinées d'un grand goût : mais il eſt rare d'en voir dont les expreſſions ſoient fines & piquantes.

Il a compris la néceſſité du Clair-obſcur, & il l'a executé ordinairement par de grandes gliſſades de lumieres & d'ombres, qui ſe débrouillent en ſe pouſſant l'une l'autre par leur oppoſition, & dont la cauſe eſt ſuppoſée hors du Tableau, ce qui eſt d'un grand ſecours dans les grandes ordonnances, pourvû que le paſſage des oppoſés ſoit menagé avec eſprit, & que leurs extrémités ne ſoient point trenchantes.

Ses couleurs locales ſont bonnes, & ſes carnations dans ſes meilleurs Ouvrages approchent fort de celles du Titien : elles ſont à mon avis d'un caractere meilleur que celle de Paul Veroneſe ; j'entends plus vraies & plus ſanguines.

Il a fait quantité de Portraits de differens mérites, ſelon le tems qu'il y emploïoit, & ſelon l'argent qu'il en recevoit; les meilleurs approchent fort de ceux du Titien. Son Pinceau eſt très-ferme & très-

vigoureux ; ſon labeur facile, & ſes touches ſpirituelles. Enfin Tintoret eſt un modele des plus capables de donner de l'ardeur à un jeune homme qui veut prendre avec un bon goût de couleur une maniere expéditive.

MARIA TINTORETTA,

Fille du Tintoret,

INſtruite par ſon Pere, a fait quantité de Portraits d'hommes & de femmes. Elle ſe plaiſoit à la Muſique, & jouoit fort bien de divers Inſtrumens. Son Pere l'aïant mariée à un Allemand, la voulut avoir toujours dans ſa maiſon, à cauſe de la tendreſſe qu'il avoit pour elle : mais il eut le chagrin de la voir mourir à trente ans en 1590.

PAUL CALIARI VERONESE

NAquit à Verone en 1537. Son Pere nommé Gabriel Caliari étoit Sculpteur ; ſon Maître a été un de ſes Oncles nommé Badile, dont la maniere n'étoit pas mauvaiſe. Les premiers Ouvrages publics de Paul ont été faits à Mantoue, & dans quelques autres Villes d'Italie, mais aïant trouvé beaucoup d'emploi à Veniſe, il s'y établit.

Il s'eſt fort attaché à la nature, & il a fait tout ſon poſſible pour la voir par les yeux du Titien.

Comme il ſavoit où prendre ſes Modeles quand il en avoit beſoin pour ſes Carnations, il avoit auſſi des étoffes de differentes natures, dont il ſe ſervoit ſelon l'occaſion. Ses ouvrages publics ont preſque tous été faits en concurrence du Tintoret, qui travailloit en même-tems d'un autre côté : & quand leurs Ouvrages étoient faits, les ſentimens des Connoiſſeurs ſe trouvoient partagés. Cependant on a toujours trouvé plus de force dans les Ouvrages du Tintoret, & plus de grace & de magnificence dans ceux de Paul Veroneſe. On voit de ſes Tableaux par toute l'Europe, parce qu'il en a fait une quantité prodigieuſe.

Il n'y a preſque pas d'Egliſe à Veniſe qui ne conſerve quelque Ouvrage de ſa main : mais les principales marques de ſa grande capacité ſont dans le Palais de S. Marc, à S. Georges, & à S. Sebaſtien. Il fit un voïage à Rome, à l'occaſion de Jerôme Grimani, Procurateur de S. Marc, que la République envoïoit auprès du Pape : mais il n'y demeura pas long-tems, aïant laiſſé à Veniſe beaucoup d'Ouvrages commencés.

Paul Veroneſe étoit homme de bien, pieux, civil, officieux, religieux dans ſes promeſſes, ſoigneux dans l'éducation de ſes enfans, magnifique dans ſes manieres d'agir, auſſi-bien que dans ſes habits : & quoiqu'il eût amaſſé du bien, il n'avoit pas d'autre ambition que celle de devenir habile dans la Peinture. Le Titien l'aimoit & l'eſtimoit beaucoup. Le Roi d'Eſpagne Philippe II. le vouloit avoir pour peindre à l'Eſcurial : mais Paul s'en diſpenſa à cauſe qu'il étoit occupé aux Ouvrages du Palais de S. Marc, & Frederic Zuccre fut envoyé en ſa place.

Il avoit une grande idée de ſa profeſſion, & diſoit que la Peinture étoit un don du Ciel, que pour en bien juger il falloit en avoir de grandes connoiſſances, qu'un Peintre ſans le ſecours de la Nature préſente ne feroit jamais rien de parfait, qu'on ne devoit point mettre dans les Egliſes de peintures qui ne fuſſent d'un habile homme, parce que l'admiration excitoit la dévotion : & qu'enfin la partie qui couronnoit toutes celles de la Peinture conſiſtoit dans la probité & dans l'intégrité des mœurs. Il eſt mort d'une fiévre en 1588. âgé de 58. ans. Sa ſépulture eſt à S. Sebaſtien, où l'on voit ſon portrait en bronze.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Paul Veroneſe.

QUelque beau que ſoit le génie d'un Peintre, quelque abondante que ſoit ſa veine, quelque facilité qu'il ait dans l'exécution de ſes penſées, s'il ne réflechit ſerieuſement ſur le ſujet qu'il a à traiter, & s'il n'échauffe ſon imagination par la lecture des bons auteurs, il ne produira ſouvent que des choſes communes, & tombera quelquefois juſques dans l'ineptie. Paul Veroneſe en eſt un exemple aſſez ſenſible : ſon talent étoit merveilleux, il travailloit facilement, & ſon génie lui auroit fait produire toujours de belles choſes ſi ſes ſoins avoient toujours ſecondé ſon génie. Il a fait une infinité de Tableaux : & ſelon les lieux, & les perſonnes pour qui il travailloit, il méditoit plus ou moins ſes Compoſitions. Le Palais de S. Marc à Veniſe, les Autels principaux des principales Egliſes, & quelques maiſons de Nobles conſervent encore aujourd'hui ce qu'il a fait de plus beau. Mais pour les differens Autels des Egliſes communes, & pour les particuliers, qui ſur ſa réputation, voulurent avoir des Tableaux de ce grand Pein-

tre, il ſemble qu'au lieu de prendre toutes les peines néceſſaires pour ſoûtenir ſa réputation, il ait travaillé ſeulement de pratique, plus occupé de l'envie d'expédier ſon ouvrage, que du ſoin de le bien faire. De ſorte que ſes inventions ſont tantôt plates, & tantôt ingénieuſes.

Son talent étoit pour les grandes Ordonnances, il les rempliſſoit agréablement. Il y mettoit beaucoup d'eſprit, de verité & de mouvement : mais le choix des objets n'en étoit pas judicieux. Il faiſoit entrer dans ſa Compoſition tout ce que ſon imagination lui fourniſſoit de grand, de ſurprenant, de nouveau & d'extraordinaire : & enfin il ſongeoit plûtôt à orner la ſcene de ſon Tableau, qu'à le rendre convenable aux tems, aux coûtumes & aux lieux : il y introduiſoit ſouvent de l'Architecture que ſon frere Bénédetto lui peignoit ordinairement, & la magnificence de ces Bâtimens donnoit de la grandeur à ſes ouvrages.

Ses diſpoſitions n'ont pas été des mieux entendues par rapport au Clair-obſcur, il n'en avoit aucun principe, & il réuſſiſſoit en cela, tantôt bien, tantôt mal, ſelon les differens mouvemens de ſon génie. On en peut dire autant de ſes Attitudes, dont la plûpart ſont ſans choix.

Cependant il y a beaucoup de feu & de

fracas dans ſes grands Ouvrages ; mais à les examiner de près, on trouve peu de fineſſe dans ſes expreſſions, ſoit pour le ſujet en géneral, ou pour les paſſions en particulier : & il eſt rare d'en voir de lui qui ſoient bien touchantes. Il a eu cela de commun avec tous les Venitiens, qui conſumoient toute leur application à imiter l'exterieur de la nature.

Ses Draperies ſont toutes modernes, ſelon le tems où il vivoit, & ſelon la rencontre des étrangers Levantins, dont il y a toujours un grand nombre à Veniſe, & dont il ſe ſervoit pour les airs de tête, auſſi bien que pour les habillemens. Comme ſes Draperies ſont la plûpart d'étoffes de differentes eſpeces, & que les plis en ſont grands & bien entendus, elles ſont une grande partie des beautés qui ſe trouvent dans les Tableaux de Paul Veroneſe. On ne s'en étonnera pas, quand on ſaura qu'il avoit chez lui quantité de ces belles étoffes differentes, & qu'il en fut vendu à ſon inventaire pour quatre mille livres.

Le ſoin qu'il prenoit ſouvent d'imiter les étoffes d'après le naturel lui a acquis une telle habitude en cela, qu'il a fait pluſieurs riches Draperies de pratique, qu'on croiroit être faites d'après le vrai.

Quoiqu'il ait eu de l'inclination pour

le Deſſein du Parmeſan, le ſien eſt néanmoins de mauvais goût, ſi l'on en excepte les Têtes, qui ont du grand, du noble, & quelquefois du gracieux. Ses Figures ſont pourtant bien enſemble ſous leurs habits: mais les Contours du nud ont peu de goût & de correction, & ſur-tout les pieds. Il paroît neanmoins qu'il a pris ſoin de deſſiner les femmes avec quelque élegance, ſelon l'idée qu'il s'étoit fait du beau Naturel; car pour l'Antique, il ne l'a jamais connu.

Je n'ai jamais vû de Païſages conſiderables de Paul Veroneſe: il a fait des Ciels dans quelques-unes de ſes grandes Compoſitions qui ſont merveilleux: mais ſes Lointains & ſes Terraſſes ont un air de détrempe.

Il n'a jamais compris l'artifice du Clair-obſcur, & ce qui s'en trouve dans quelques-uns de ſes Tableaux, n'eſt que l'effet d'un bon mouvement de ſon génie, indépendamment du principe: mais pour les Couleurs locales, il les a bien entendues, ſe ſervant pour les faire valoir, du principe de la comparaiſon. Quoique ſon inclination le portât à une maniere vague & lumineuſe, qu'il ait emploïé quelquefois des couleurs fortes & obſcures, & que ſes Carnations ſoient vraies & recherchées avec des teintes vierges, elles ne ſont pourtant,

ni ſi fraîches que celles du Titien, ni ſi vigoureuſes & ſanguines que celles du Tintoret; il me paroît même qu'il y en a beaucoup qui tiennent un peu du plombé, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il n'ait mis dans le géneral de ſes Couleurs un accord admirable, principalement dans ſes Draperies, auſquelles il a donné un brillant, une varieté & une magnificence qui lui ſont ſingulieres. L'harmonie qui s'y trouve vient ordinairement des glacis & des couleurs rompues qu'il a employées, leſquelles participant l'une de l'autre, ont infailliblement de l'union. Cependant on voit des Tableaux, qu'on dit être de lui, où les Couleurs ſont aigres & diſcordantes : mais je ne voudrois pas garantir que tous les Tableaux qu'on attribue à Paul Veroneſe, ſoient pour cela de ſa main; car il avoit un frere & un fils qui ont ſuivi ſa maniere.

On voit dans ſes Ouvrages un grand faire par tout; ſon execution eſt ferme, ſon pinceau leger, & ſa réputation ſoutenue d'aſſez de parties pour le conſerver dans le rang des Peintres du premier ordre.

Je n'omettrai pas ici que le Tableau des Nôces de Cana, qu'il a fait à S. Georges Major de Veniſe, eſt très-diſtingué de ſes autres Ouvrages, & qu'il eſt non-ſeu-

lement le triomphe de Paul Veroneſe, mais que peu s'en faut qu'il ne ſoit le triomphe de la Peintnre.

BENOIST CALIARI

Peintre & Sculpteur,

EToit frere de Paul Veroneſe, & l'aidoit conſiderablement dans ſes Ouvrages, car c'étoit un homme très-laborieux, ſa maniere de peindre étoit ſemblable à celle de ſon frere, & comme il étoit éloigné de toute ambition, ſes Ouvrages ont été confondus avec ceux de Paul. Il mourut en 1598. âgé de 60. ans.

CHARLES ET GABRIEL CALIARI,

EToient fils de Paul Veroneſe, le premier avoit un très-beau génie pour la Peinture, & dès l'âge de dix-huit ans il faiſoit de belles choſes. On croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Pere s'il eût vécu longtems : mais comme il étoit extrêmement délicat, & qu'il travailloit avec une grande application, il ſe gâta la Poitrine, & mou-

rut en 1596. en la vingt-ſixiéme année de ſon âge. Gabriel ſon frere s'exerça auſſi dans la peinture, mais comme il n'y avoit pas grand talent, il la quitta pour ſe mettre dans le négoce, où il peignit, néanmoins par intervalle. Il mourut de la peſte en 1631. âgé de 63. ans.

JEAN-ANTOINE REGILLO,

dit

PORDENON,

ETOit de Pordenon, qui eſt un Bourg du Frioul à vingt milles d'Udiné. Il étoit iſſu de l'ancienne maiſon des Sacchi, & le veritable nom de ſa branche étoit Licinio; mais l'Empereur l'aïant fait Chevalier, il prit de-là occaſion de changer ſon nom, à cauſe de la haine qu'il avoit pour un de ſes freres qui l'avoit voulu aſſaſſiner, & prit celui de Regillo. Il n'a point eu d'autres Maîtres dans la Peinture, que le grand amour qu'il avoit pour elle, & pour les Ouvrages du Giorgion ſon ami & ſon émule: & après avoir pénetré les principes de celui-ci, il s'attacha comme lui à imiter les beaux effets de la Nature; cela joint à la force de ſon génie & à l'ambition de ſe

faire habile l'a rendu un des plus célebres Peintres du monde.

Il ne le cédoit point au Titien, & il y avoit entr'eux une ſi grande jalouſie, que Pordenon, craignant quelque inſulte de la part de ſon Compétiteur, étoit toujours ſur ſes gardes ; & lorſqu'il peignoit le Cloître de S. Etienne de Veniſe, il travailloit l'épée au côté avec une rondache auprès de lui, ſelon l'uſage des braves de ce tems-la. Il avoit une veine feconde, il deſſinoit d'un bon goût, & n'étoit guéres inferieur au Titien dans le Coloris : il a beaucoup travaillé à freſque, il la faiſoit avec facilité & y donnoit une grande force. Ses principaux Ouvrages publics ſont à Veniſe, à Udiné, à Mantoue, à Vicence, à Genes, & dans le Frioul.

Il alla à Ferrare par ordre du Duc Hercules II. pour y achever des Deſſeins de Tapiſſerie qu'il avoit commencés à Veniſe: mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba malade & mourut ſans avoir achevé cet Ouvrage qui contenoit les Travaux d'Uliſſe. Ce fut en l'année 1540. en la cinquante-ſixiéme de ſon âge, non ſans quelque ſoupçon de poiſon. Le Duc Hercules lui fit faire de ſomptueuſes funerailles. Pordenon avoit un Neveu nommé Pordenon comme lui, & qui étoit ſon Diſciple ; on

en parlera dans ſon lieu. Il eut encore un autre Diſciple appellé Pomponio Amalteo, qui fut ſon Gendre.

JEROME MUTIAN

NE' à Breſſe en Lombardie, étudia quelque tems ſous le Romanini, qu'il quitta pour s'attacher à la maniere du Titien : mais cherchant à ſe fortifier dans le Deſſein, il alla à Rome où il travailla avec Tadée Zuccre. Il y deſſina beaucoup d'après l'Antique, & d'après les bons Tableaux, & y fit quantité de Portraits. Il acheva les Deſſeins des Bas-reliefs de la Colonne Trajane, que Jules Romain avoit commencés ; il les fit graver, & Ciaconius y a joint ſes explications. Le Pape Gregoire XIII. fit travailler Mutian, & ce fut en ſa conſideration que ce Pontife fonda à Rome l'Academie de S. Luc par un Bref que Sixte V. confirma.

Quoique le Mutian fût habile dans l'Hiſtoire, il faiſoit encore plus volontiers le Païſage qu'il entendoit fort bien ; ſa maniere avoit quelque choſe de la Flamande dans la touche des arbres que les Italiens n'ont pas ſi fort recherchée, & qui eſt néanmoins d'un grand Ornement dans les Païſages ; il accompagnoit ſes tiges

d'arbres, de tout ce qu'il croïoit les devoir rendre agréables, & qui leur apportoit de la varieté : il imitoit ordinairement des Châtaigniers, & disoit qu'il n'y avoit point d'arbres plus propres à être peints. Corneille Cort a gravé d'après lui sept grands Païsages, qui sont fort beaux. Le Mutian mourut en 1590. âgé de 62. ans. Il laissa par son Testament deux maisons à l'Academie de S. Luc de Rome, & ordonna que si ses héritiers mouroient sans enfans, tous ses biens tourneroient au profit de la même Academie, pour bâtir un Hospice, où pourroient se retirer les jeunes Etudians qui viendroient à Rome, & qui auroient besoin de ce secours.

JACQUES PALME,

dit

LE VIEUX PALME,

NE' dans le Territoire de Bergame en 1548. a peint d'une grande force de couleurs soutenue d'un assez bon Dessein ; Comme il étoit Disciple du Titien, j'ai crû qu'il étoit plus convenable de le placer dans l'Ecole Venitienne que dans celle de Lombardie où il a pris naissance. Sa ma-

niere étoit ſi conforme à celle de ſon Maître, que celui-ci aïant commencé une deſcente de Croix, que la mort l'empêcha d'achever, le Palme fut choiſi pour y mettre la derniere main, ce qu'il fit avec reſpect pour la mémoire du Titien, comme il voulut le témoigner par les paroles ſuivantes qu'on lit encore aujourd'hui dans ce Tableau.

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Entre ſes Ouvrages que l'on voit à Veniſe, la ſainte Barbe qui eſt dans l'Egliſe de ſainte Marie Formoſe, eſt ſon plus beau. Il mourut en 1596. âgé de 48. ans, ce qui fait voir qu'on ne l'appelle vieux, que parce qu'il a précedé celui qu'on appelle le jeune Palme, qui étoit ſon Neveu, & diſciple du Tintoret, & qui a peint dans la maniere de ſon Maître. Il a fait quantité d'Ouvrages à Veniſe, où il eſt mort en 1623.

JACQUES DU PONT,

dit

LE BASSAN,

EToit fils d'un Peintre médiocre nommé François du Pont, lequel de Vicence s'étoit venu établir à Baſſan charmé par la ſituation du lieu,& qui eut un grand ſoin de l'éducation de Jacques, dont nous parlons. Ce Fils après avoir reçû de ſon Pere les premieres Inſtructions de la Peinture, alla à Veniſe, où il étudia ſous Boniface Venitien, & enſuite d'après les Tableaux du Titien & du Parmeſan. Etant retourné à Baſſan, il y ſuivit la pente de ſon génie qui le portoit à peindre toutes choſes d'après le Naturel qu'il eut depuis toujours préſent dans l'execution de ſes Ouvrages. Quoiqu'il deſſinât fort bien les Figures, il s'attacha plus particulierement à l'imitation des Animaux & du Païſage, à cauſe que ces choſes étoient plus communes & plus avantageuſes dans le lieu de ſa demeure; auſſi y a-t'il parfaitement réuſſi. Enfin c'étoit un excellent Peintre, ſur-tout dans les ſujets de Campagne: & ſi dans les Hiſtoires ſérieuſes, qu'il n'a pas ſi ſouvent

traitées, on n'y voit pas toute la nobleſſe & toute l'élegance qui ſeroit à ſouhaiter, on y trouve du moins beaucoup de force, de fraîcheur & de verité.

L'amour qu'il avoit pour ſon Art, & la facilité qu'il trouvoit dans l'execution, lui ont fait faire une prodigieuſe quantité de Tableaux qui ſont diſperſés par toute l'Europe; car il travailloit ordinairement pour des Marchands, qui les tranſportoient en differens lieux. Il mourut en 1592. âgé de quatre-vingt-deux ans. Il laiſſa quatre Fils, François, Léandre, Jean-Baptiſte & Jérôme.

FRANÇOIS BASSAN

QUi étoit l'aîné ſe retira à Veniſe, & ſurpaſſa ſes autres freres dans ſa Profeſſion. Il étoit fort rêveur, & ſa mélancolie le jetta inſenſiblement dans une manie ſi étrange, qu'il s'imaginoit ſouvent que les Sergens le pourſuivoient. Un jour entendant heurter un peu fort à ſa porte, il crut qu'on le venoit prendre, & s'étant jetté par la fenêtre de ſa Chambre il ſe caſſa la tête contre le pavé : ce fut en l'année 1594. la 44e. de ſon âge.

LE CHEVALIER LEANDRE

SOn Frere ſuivit comme lui la maniere de Jacques leur Pere, mais il ne donnoit pas à ſes Tableaux tant de force que François. Il s'attacha plus particulierement aux Portraits. Celui qu'il fit du Doge Marin Grimani, lui attira le Colier de ſaint Marc. Il étoit toujours vétu fort proprement, il aimoit la dépenſe, & fréquentoit les honnêtes gens; mais il s'étoit mis fortement dans la tête qu'on le vouloit empoiſonner. On dit que ces foibleſſes étoient naturelles aux quatre Fils de Jacques du Pont, parce que leur Mere avoit du penchant à la folie. Le Chevalier Leandre, mourut à Veniſe en 1623.

Les deux autres Freres ne ſe ſont guéres occupés qu'à copier les Ouvrages de leur Pere. Jean-Baptiſte mourut en 1613. & Jérôme, qui de Médecin s'étoit fait Peintre, mourut en 1622.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Baſſans.

JAcques Baſſan qui étoit le Pere des trois autres, eſt le ſeul dont je prétens parler

ici ; parce que je ne regarde ſes Fils que comme ſes Copiſtes, n'aïant employé dans leurs Tableaux, que les études de leur Pere, & s'il y avoit quelque choſe de plus, ils l'ont produit par réminiſcence, plûtôt que par génie ; en un mot s'ils ont quelque mérite, c'eſt une émanation de celui de leur Pere.

Jacques Baſſan étoit véritablement né pour la Peinture ; car de tous les Peintres je n'en vois point qui aïent moins ſuivi la maniére de leurs Maîtres que celui-ci ; il le quitta pour ſe jetter entre les bras de la nature, qui lui aïant donné ce qu'il avoit de génie lui donna auſſi dans ſa Patrie les productions les plus propres à le cultiver. Le Baſſan conſidera d'abord cette Maîtreſſe des Arts par les caracteres qui la rendent plus ſenſible & plus reconnoiſſable ; il en écarta le faux, & après l'avoir étudiée quelque tems avec application dans des objets particuliers, il en compoſa des Tableaux d'un mérite ſingulier.

Si ſon talent n'étoit pas pour le genre héroïque ni pour les Hiſtoires, qui demandent de la dignité, il a bien traité les ſujets Champêtres, & ceux qui étoient proportionnés à la meſure de ſon génie ; car de quelque maniere que fuſſent ſes objets, il les ſavoit diſpoſer avantageuſement pour

l'effet du tout-enſemble ; & s'il a mal ajuſté, & mal tourné certaines choſes particulieres, il les a du moins rendues vraies & palpables.

Son Deſſein n'étoit ni noble ni élegant, parce que la plûpart de ſes ſujets ne l'exigeoient pas ainſi, mais il étoit correct dans ſon genre. Ses Draperies étoient triſtes, & il y entroit bien autant de pratique que de vérité dans leur exécution.

Ses couleurs locales conſervoient très-bien leur caractere, ſes carnations ſont d'une grande fraîcheur & d'une grande vérité. Ses couleurs ſe lient admirablement bien avec celles de la nature. Son Païſage eſt d'un très-bon goût, les Sites en ſont bien choiſis, le Clair-obſcur bien entendu, les touches ſpirituelles, & les couleurs toujours vraies dans les Lointains, mais ſouvent trop noires dans les proches, quoiqu'il ſemble qu'il eût voulu par-là conſerver le caractere des objets lumineux. Il a fait beaucoup de ſujets de nuit, & l'habitude qu'il avoit priſe à faire des Ombres fortes, peut auſſi avoir contribué à celles qu'il a emploïées quelquefois hors de propos dans des ſujets de jour.

Son Pinceau qui eſt ferme & pâteux eſt conduit avec une telle juſteſſe que perſonne n'a touché les animaux avec tant d'Art &

de préciſion. Je ne ſai pas s'il y a beaucoup de ſes Tableaux en France, mais je ſai bien que ceux que j'ai vûs dans les Egliſes de Baſſan, ont une fraîcheur & un brillant qui m'ont paru extraordinaire, & que je n'ai vû nulle part ailleurs.

JULE LICINIO,

dit

PORDENON LE JEUNE,

DE Veniſe, Diſciple du grand Pordenon ſon Oncle, étoit bon Deſſinateur & avoit une grande intelligence de la freſque. La conformité des noms a fait que l'on a confondu les Ouvrages du Neveu avec ceux de l'Oncle. Cependant il a travaillé en beaucoup d'endroits. Il a peint à freſque la façade d'une maiſon à Augſbourg, dans laquelle demeure préſentement M. Chanterel. Cet Ouvrage s'eſt très-bien conſervé, & pour honorer la mémoire de ſon Auteur, les Magiſtrats de la Ville y ont fait mettre cette inſcription. *Julius Licinius Civis Venetus & Auguſtanus hoc Ædificium his picturis inſignivit, hicceque ultimam manum poſuit, an.* 1561. c'eſt-à-dire, *Jule Licinio Citoïen de Veniſe & d'Augsbourg a rendu cette*

maiſon célebre par cet Onvrage de Peinture qu'il acheva en 1561. Il vivoit dans le même tems que le Baſſan. On n'en ſait pas davantage, Vaſarini Rodolfi n'en aïant point parlé, peut-être à cauſe de la reſſemblance des noms & du mérite.

On auroit dû trouver parmi les Peintres Vénitiens Jean d'Udiné, qui eſt à la page 204. & Fra-Baſtian del Piombo page 219. Mais comme les Vies de ces deux Peintres ont beaucoup de rélation avec celles de Raphaël & de Michelange, on a crû que l'on devoit les y joindre.

Je renouvelle ici l'avertiſſement que j'ai donné au Lecteur dans ma Préface, que les jugemens que j'ai faits dans mes réflexions ſur les Ouvrages des Peintres ne ſont pas ſur un nombre choiſi de leurs Tableaux, mais ſur le géneral de leurs productiõs.

LIVRE V.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES LOMBARS.

ANTOINE CORREGE,

AInſi appellé, de la Ville de Corrége dans le Modénois, où il nâquit en 1472. Depuis le renouvellement de la Peinture en Italie, c'eſt-à-dire, depuis Cimabué juſqu'au tems de Raphaël : cet Art qui n'avoit eu que de foibles commencemens n'eſt arrivé dans un ſi grand dégré de perfection, que peu à peu. Les Diſciples ajoûtoient toujours quelque progrès à ce qu'ils avoient reçû de leurs Maîtres ; & il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts. Mais il faut ici admirer & reſpecter un Genie, qui contre le cours ordinaire, ſans avoir vû, ni Rome, ni les Antiques, ni les Ouvrages des habiles Gens; ſans Maître, ſans protection, ſans ſortir de

ſon Païs, au milieu de la pauvreté & ſans autre ſecours que l'étude de la nature, & l'affection qu'il avoit au travail, a produit des Ouvrages d'un genre ſublime, & dans les penſées, & dans l'exécution. Ses principaux Ouvrages ſont à Parme & à Modéne, & ſes Tableaux de cabinet ſont très-rares.

La renommée de Raphaël donna envie au Correge de voir Rome; il y conſidera attentivement les Tableaux de ce grand Peintre; & le long ſilence qu'il avoit gardé en les voïant fut interrompu par ces mots, *Anchio ſon Pittore. Encore ſuis-je Peintre.* Cependant tous les beaux Ouvrages qu'il avoit faits juſques-là n'avoient pû le tirer de l'extrême miſere où il ſe trouvoit, parce que le poids de ſa famille étoit grand, & la récompenſe de ſes travaux fort petite.

Etant un jour allé à Parme recevoir un païement de deux cens livres, on le lui fit tout en monnoïe de Cuivre qu'on appelle des quadrins. La joie qu'il avoit de porter cet argent à ſa femme l'empêcha de faire attention au poids dont il ſe chargeoit dans un tems de chaleurs, & pendant douze milles de chemin qu'il faiſoit à pied, de ſorte que s'étant trop échauffé de cette charge, il gagna une Pleureſie, dont il mourut en 1513. âgé de quarante ans.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Correge.

NOus ne voyons pas que le Correge ait rien emprunté des autres. Tout eſt nouveau dans ſes Ouvrages: ſes conceptions, ſon deſſein, ſa couleur, ſon pinceau. Et cette nouveauté ne va qu'au bien, car ſes penſées ſont très-élevées, ſa couleur délicate & naturelle, & ſon pinceau paroît manié par la main d'un Ange. Sés contours ne ſont pas corrects à la verité, mais ils ſont d'un grand Goût; ſes airs de tête gracieux & d'un choix ſingulier, principalement des femmes & des petits enfans. Et ſi l'on joint à tout cela l'union qui paroît dans ſon travail, & le talent qu'il avoit de remuer les cœurs par la fineſſe de ſes expreſſions, on n'aura pas de peine à croire que la connoiſſance de ſon Art lui venoit plûtôt du Ciel que de ſes études.

FRANCESCO FRANCIA, qui devroit être ici, a été mis parmi les Peintres Romains à la page 153. tout de même que Polidore de Caravage à la page 187. le Parmeſan à la page 195. Pellegrin de Modene à la page 206. & le Primatice à la

page 222. Cela a été fait ainſi, parce qu'on a été plûtôt emporté par la maniere qu'ils ont ſuivie, qu'on n'a pris garde au païs où ils ſont nés. Peut-être auſſi que le Lecteur n'aura pas été fâché de trouver les Diſciples de Raphaël à la ſuite de leur Maître.

LES CARACHES,

LOUIS, AUGUSTIN, & ANNIBAL.

LEs Caraches qui ont acquis par leurs Ouvrages tant de gloire & de réputation, étoient Louis, Auguſtin, & Annibal, tous trois de Bologne.

LOUIS vint au monde en 1555. Il étoit Couſin-Germain d'Auguſtin & d'Annibal, & comme il étoit plus âgé qu'eux, & qu'il s'avança de bonne heure dans ſa profeſſion, il fut auſſi leur Maître. Le ſien fut au commencement Proſper Fontaine, qui ne lui croyant pas un eſprit aſſez plein de feu, tâcha de le détourner de la Peinture, & le rebuta de maniere que Louis quitta ſon Ecole. Mais ſon talent releva ſon courage, & lui fit prendre la réſolution de n'avoir point d'autre Maître que les Ouvrages des grands Peintres. Il alla d'abord à Veniſe, où le Tintoret ayant vû de ſon Ouvrage, l'en-

couragea, & lui prédit qu'il ſeroit un jour des premiers de ſa profeſſion : ce qui lui fit pourſuivre le deſſein qu'il avoit formé de ſe rendre habile. Il étudia donc le Titien, le Tintoret, & Paul Veroneſe à Veniſe : le Paſſignant, & André del Sarte à Florence : le Parmeſan & le Correge à Parme : & Jules Romain à Mantoue. Mais de tous ces Maîtres, celui qui lui toucha le cœur plus vivement, fut le Correge, dont il a depuis toujours ſuivi la maniere.

AUGUSTIN naquit en 1557. & ANNIBAL en 1560. Leur Pere s'appelloit ANTOINE, & étoit Tailleur d'habits. Il tâcha de les élever avec ſoin. Il fit étudier Auguſtin, dont l'inclination ſembloit le porter aux Lettres : mais comme ſon Génie l'emportoit encore plus fortement du côté des Arts, on le mit chez un Orfevre, qu'Auguſtin quitta bientôt pour retourner chez ſon Pere, où il s'occupa de pluſieurs connoiſſances indifferemment. Il s'adonnoit à tout ce qui lui venoit en fantaiſie : à la Peinture, à la Gravûre, à la Poëſie, aux Mathématiques, à jouer des Inſtrumens, à la Danſe, & à d'autres Exercices louables qui ornoient, mais qui partageoient ſon eſprit.

ANNIBAL au contraire n'avoit attention qu'à la Peinture. Cet Art qui le lia avec ſon Frere, les obligea tous deux de l'étudier en-

ſemble : mais la diverſité de leur tempera-ment faiſoit qu'ils ſe pointilloient ſans ceſ-ſe, & empêchoit tout le fruit de leurs étu-des. Auguſtin étoit timide & ſtudieux ; An-nibal courageux & entreprenant : Auguſtin recherchoit l'amitié & la converſation des gens d'eſprit & de naiſſance, Annibal n'ai-moit que ſes égaux, & fuyoit les gens de qualité ; Auguſtin vouloit ſe prévaloir de ſon droit d'aîneſſe, & de la diverſité de ſes connoiſſances, Annibal les mépriſoit, & ne ſongeoit qu'à deſſiner ; Auguſtin étoit pointilleux ſur la méthode d'étudier avec profit, & Annibal plus vif, ſe faiſoit par-tout un chemin facile. Ainſi dans l'impoſſi-bilité apparente de les accorder, leur Pere les ſépara & envoya l'aîné chez Louis Ca-rache, qui voulut bientôt après les avoir tous deux, & qui trouva par ſa douceur & par ſa prudence le moyen de moderer cette antipathie qui étoit entr'eux naturellement. Il ſe ſervit pour cela de l'ardeur qu'il avoit pour ſon Art, il leur en inſpira le même amour, & leur promit de leur communi-quer les connoiſſances qu'il y avoit acqui-ſes ; car il paſſoit déja pour habile. Enfin le zele qu'ils avoient pour leur profeſſion s'au-gmentant tous les jours par les progrès étonnans qu'ils y faiſoient, les lia tous trois d'amitié, & leur fit oublier toute autre

choſe que le ſoin de ſe rendre habiles.

Augustin néanmoins interrompoit ſouvent ſes études de Peinture par celles de la Gravûre, qu'il apprenoit de Corneille Cort, ne voulant pas quitter un exercice pour lequel il avoit fait paroître beaucoup de génie dès l'âge de quatorze ans. Mais quoiqu'il ſe ſoit rendu très-ſavant en cette partie, l'amour & le talent qu'il avoit pour la Peinture, le rappelloient toujours à cet Art, comme à ſon centre.

Annibal, qui ne s'écarta jamais de ſa Profeſſion, fit pour s'y fortifier un voyage dans la Lombardie & à Veniſe. Il fut enthouſiaſmé dans Parme à la vûe des Ouvrages du Correge : il en écrivit à Louis, & le pria d'exciter Auguſtin de l'y aller joindre, diſant qu'ils ne pourroient jamais trouver une meilleure école pour devenir habiles ; que, ni Tibaldi, ni Colini, ni Raphaël même de la ſainte Cecile n'avoient rien fait de comparable aux merveilles qu'il voyoit dans les Tableaux du Correge ; que tout y étoit grand & gracieux, qu'Auguſtin & lui étudieroient enſemble ces belles choſes avec plaiſir, & qu'ils vivroient en bonne intelligence.

De la Lombardie, Annibal alla à Veniſe, où les nouveaux charmes qu'il trouva dans les Oeuvres du Titien, du Tintoret, & de

Paul Veroneſe, lui firent copier avec ſoin des Tableaux de ces grands hommes.

Enfin après que chacun des trois eût mis à profit les réflexions qu'ils avoient faites ſur les Ouvrages des autres, ils s'unirent ſi parfaitement enſemble, que depuis ce tems-là ils ne ſe quitterent point. Louis continua de faire part de ſes lumieres à ſes Couſins, & ceux-ci les reçûrent avec toute l'avidité & la reconnoiſſance poſſible. Il leur propoſa enſuite d'unir leurs ſentimens & leur maniere, & ſur la difficulté qu'ils lui repréſentoient de pouvoir penetrer tous les principes d'un Art ſi profond, & d'en éclaircir tous les doutes, il leur répondit qu'il n'y avoit point d'apparence que trois perſonnes qui ne cherchoient que la vérité, & qui avoient bien vû & bien examiné les differentes manieres, pûſſent ſe tromper.

Ils ſe réſolurent donc de pourſuivre & d'augmenter la méthode qu'ils avoient commencée : ils firent en divers endroits quelques Ouvrages, qui malgré toutes les traverſes des envieux, leur acquirent du crédit & des amis. Ainſi ſe voyant établis dans une réputation conſiderable, ils jetterent les premiers fondemens de cette célebre Académie, qu'ils établirent à Bologne, & qui a paſſé depuis ſous le nom des Caraches.

C'eſt-là que tout ce qu'il y avoit de jeunes Etudians, qui donnoient de grandes eſperances, venoient prendre des Leçons; & c'eſt-là que les Caraches enſeignoient liberalement & avec bonté les choſes qui étoient proportionnées à la portée de leurs Diſciples. Ils y établirent des modeles bien choiſis d'hommes & de femmes : Louis eut le ſoin d'y faire apporter des Statues & des Bas-reliefs Antiques. Ils y avoient des Deſſeins des meilleurs Maîtres, & des Livres curieux ſur toute matiere. Un certain Antoine de la Tour, grand Anatomiſte, y enſeignoit ce qui regarde la liaiſon & le mouvement des muſcles par rapport à la Peinture. On y faiſoit ſouvent des Conferences, & non ſeulement les Peintres, mais les Savans y propoſoient des difficultés ; les doutes qui en réſultoient étoient toûjours éclaircis par les déciſions de Louis, à qui on avoit recours comme à l'Oracle. Tout le monde y étoit bien reçû, & les jeunes gens y étant excités par l'émulation, paſſoient les jours & les nuits à étudier : car, bien que les heures y fuſſent reglées pour les differentes matieres que l'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout tems des Antiques, & des Deſſeins que l'on y voyoit. Le Comte Malvaſie dit, que ce qui a ſoutenu cette Academie, c'eſt les

principes de Louis, les ſoins d'Auguſtin ; & le zele d'Annibal.

La réputation des Caraches s'étant répandue juſqu'à Rome, le Cardinal Odoard Farneſe, qui vouloit faire peindre la Galerie de ſon Palais, fit venir Annibal à Rome pour l'éxecution de ſon Deſſein, & ce Peintre fit ce voyage d'autant plus volontiers, qu'il avoit une très-grande envie de voir les Ouvrages de Raphaël, les Statues & les bas-reliefs Antiques.

Le goût qu'il prit aux Sculptures des Anciens lui fit changer ſa maniere Bologneſe, qui tenoit beaucoup de celle du Correge, pour ſuivre une méthode plus ſavante, plus recherchée, & plus prononcée, mais plus ſéche & moins naturelle dans le deſſein & dans la couleur. Il eut occaſion de la mettre en uſage en pluſieurs Ouvrages qu'il y fit, & entre autres dans celui de la Gallerie du Palais Farneſe, où Auguſtin qui l'étoit venu trouver l'aida, & pour l'ordonnance & pour l'execution. Mais ſoit qu'Auguſtin voulût trop régenter dans cet Ouvrage, ſoit qu'Annibal en voulût avoir toute la gloire, ce dernier ne pût ſouffrir que ſon frere continuât d'y travailler, quelques ſoûmiſſions & quelques offres qu'Auguſtin lui fît pour l'adoucir.

Le Cardinal Farneſe voyant cette meſ-

intelligence, envoya Auguſtin à Parme dans le deſſein de le faire travailler pour le duc Ranuccio ſon frere. Il y peignit une Chambre ; mais on lui ſuſcita pendant cet Ouvrage tant de ſujets de chagrin, que ne pouvant le ſurmonter, il ſe retira dans un Couvent de Capucins pour ſe préparer à une mort qu'il ſentoit prochaine. Elle arriva en 1605. étant âgé ſeulement de quarante-cinq ans.

Il laiſſa un fils naturel nommé Antoine, dont Annibal prit ſoin, le fit étudier, & l'inſtruiſit dans la Peinture. Cet Antoine a donné tant de preuves de ſa capacité, même dans le peu d'Ouvrages qu'il a laiſſé dans Rome, qu'on croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Oncle Annibal s'il avoit vécu plus long-tems. Il mourut à l'âge de trente-cinq ans, en 1618.

Le Comte Malvaſie, dit qu'Annibal eut tout ſujet de ſe repentir de la dureté avec laquelle il avoit traité ſon frere à Rome, & qu'ayant eu dans la ſuite des Tableaux à faire où les conſeils & l'érudition d'Auguſtin lui étoient néceſſaires, il auroit été aſſez embaraſſé ſans le ſecours de Louis Carache. Mais il n'y a gueres de vraiſemblance à cela, puiſque Agucchi qui avoit toûjours aſſiſté Annibal de ſes avis dans les compoſitions qu'il avoit faites, ne lui au-

roit pas manqué dans le beſoin, & que nous voïons d'ailleurs par ſes deſſeins la fertilité & la beauté de ſon genie.

On fit à Auguſtin de celebres obſeques à Bologne, dont on peut voir les circonſtances dans la deſcription que nous en a laiſſée le Comte Malvaſie.

Cependant Annibal continua la Galerie du Cardinal Farneſe, il y prit des ſoins incroïables, & quoiqu'il fût conſommé dans ſa profeſſion, il n'a pas fait la moindre choſe dans cet ouvrage qu'il n'ait conſulté la nature, ni peint la moindre partie de ſes Figures, pour laquelle il n'ait fait monter un modele ſur l'échaffaut, & n'ait ainſi deſſiné exactement toutes les Attitudes.

Bonconti l'un de ſes diſciples, étonné de tous les ſoins qu'il prenoit, & du peu d'égard qu'on y avoit, écrivant à ſon Pere, lui dit entr'autres choſes, qu'Annibal n'avoit que dix écus par mois, quoiqu'il fît des Ouvrages qui en méritoient mille, qu'il fût à l'ouvrage depuis le matin juſqu'au ſoir, & qu'il ſe tuât à force de travailler : Voici les propres termes de la Lettre rapportée par le Comte Malvaſie. *Voglio ch ègli ſappia che Meſſer Annibale Carazzi non altro ha dal ſuo che ſcuti dieci di moneta il meſe & parte per lui e ſervitore, & una Stanzietta alli tetti, e lavora & tira la caretta tutto il*

di come un Cavallo, & fa loge camare e ſale, quadri & ancone e lavori da mille ſcuti, e ſtenta, e crepa & ha poco guſto ancora dital ſervitú ma queſto di gratia non ſi dica ad alcuno. Enfin après des ſoins inconcevables, aïant mis cette Galerie dans le dégré de perfection où nous la voïons, il eſperoit que le Cardinal Farneſe lui donneroit une récompenſe proportionnée à la qualité de l'Ouvrage, & à l'eſpace de huit années qu'il avoit travaillé pour lui, mais un Eſpagnol nommé Don Jean de Caſtro qui gouvernoit l'eſprit de ce Cardinal, lui perſuada que ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, Annibal ſeroit bien payé de la ſomme de cinq cens écus d'or; on les lui porta, & il fut tellement frappé de cette injuſtice qu'il ne put dire un ſeul mot à celui qu'on lui envoïa.

Ce procedé fit une terrible impreſſion ſur ſon eſprit; le chagrin qu'il en eut le rendit tout languiſſant, & abregea de beaucoup ſa vie. De ſorte que peu après ſon retour de Naples où il étoit allé pour rétablir ſa ſanté que la débauche des femmes avoit d'ailleurs un peu ruinée, il mourut à Rome en 1606. âgé de quarante-neuf ans.

Pendant qu'Annibal travailloit à Rome, Louis étoit recherché de tous les côtés dans la Lombardie, principalement pour

des Tableaux d'Egliſe, où l'on peut juger de ſa capacité & de ſa facilité par le grand nombre qu'il en a fait, & par la préference qu'on lui donnoit ſur tous les autres Peintres.

Dans le tems qu'il y étoit le plus occupé; Annibal le ſollicita ſi puiſſamment d'aller à Rome pour l'aider de ſes conſeils dans l'Ouvrage de la Galerie Farneſe, qu'il ne put ſe diſpenſer de faire ce voïage; & après avoir corrigé pluſieurs choſes dans cette Galerie, & avoir peint lui-même une de ces Figures nues, qui ſoûtiennent le Médaillon de Sirinx, il s'en retourna à Bologne, n'aïant été que très-peu de tems à Rome. Enfin après avoir établi & ſoûtenu la réputation des Caraches, il mourut dans le lieu de ſa naiſſance en 1618. âgé de ſoixante-trois ans.

Louis né en 1555. *& mort en* 1618.
Auguſtin né en 1557. *& mort en* 1605.
Annibal né en 1560. *& mort en* 1609.

Les Caraches ont eu quantité de diſciples, dont les plus célebres ſont le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, Siſte Badalocchi, l'Albane, le Guerchin, Antoine Carache, le Maſtelletta, le Panico, Baptiſte, Bonconti, le Cavédon, le Taccone, &c. Quand les Caraches n'auroient pas toute la répu-

cation qu'ils ſe ſont acquiſe par eux-mêmes l'excellence de leurs Diſciples auroit rendu leur nom celebre à la poſterité.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Caraches.

LOrſque Michelange de Caravage & le Chevalier Joſepin tenoient à Rome le timon de la Peinture, que le premier qui deſſinoit d'un très-méchant goût s'attiroit beaucoup d'éleves, parce qu'il étoit grand Coloriſte, & que Joſepin s'étoit jetté dans une maniere expeditive, ſans goût, & ſans exactitude, le bon genie de la Peinture ſuſcita l'Ecole des Caraches pour ſoutenir ce bel Art, qui couroit riſque de tomber en décadence du côté de la compoſition, & du deſſein.

La nature en pourvoïant les Caraches d'un beau genie, leur donna une ardeur incroïable pour leur profeſſion : ils l'ont ſuivie par leur talent, & l'ont perfectionnée par l'aſſiduité de leurs études, par l'opiniâtreté de leur travail & par la docilité de leur eſprit. Les mêmes principes ſur leſquels ils avoient établi cette célebre Ecole, qui portoit leur nom, leur ſervoient de guide dans l'éxécution de leurs Ouvrages. Leurs manieres ſont aſſez ſemblables, &

toute la difference qui s'y rencontre ne vient que de la diverſité de leur temperament. Louis avoit moins de feu, plus de grandeur, plus de grace & plus d'onction : Auguſtin plus de gentilleſſe, & Annibal plus de fierté & de ſingularité dans ſes penſées, plus de profondeur dans le deſſein, plus de vivacité dans les expreſſions, & plus de fermeté dans l'execution.

Les Caraches ont tiré des Sculptures Antiques, & de tous les meilleurs Maîtres, ce qu'ils ont pû en tirer pour ſe faire une bonne maniere, mais ils n'ont point tari les ſources ; car s'ils ont puiſé dans l'antiquité, dans Raphaël, dans le Titien, & dans le Correge beaucoup de choſes, ils en ont encore plus laiſſé qu'ils n'en ont pris.

Quoique le caractere d'Annibal ait été plûtôt pour des ſujets prophanes, que pour ceux de dévotion, il en a traité néanmoins quelques-uns de ces derniers fort pathétiquement, & ſur-tout de l'hiſtoire de ſaint François. Mais Louis en ce genre ſurpaſſoit Annibal, en ce qu'il donnoit à ſes Vierges des airs gracieux à la maniere du Correge, le genie d'Annibal le portant plus volontiers à la fierté qu'à la délicateſſe, & à l'enjouement qu'à la modeſtie. Pour Auguſtin il a ſouvent interrompu l'exercice de la Peinture par la Gravûre qu'il entendoit

parfaitement, & par d'autres exercices: ainſi aïant fait peu de Tableaux, on les a confondus la plus grande partie avec ceux de ſon frere.

Comme Annibal n'avoit point étudié, & qu'il donnoit toute ſon attention à la Peinture; ſouvent dans ſes grandes Compoſitions il ſe ſervoit du ſecours de ſon frere Auguſtin, & de celui de Monſignor Agucchi, en faiſant toûjours paſſer leurs lumieres par celles de ſon genie.

Les Caraches ont tous trois deſſiné d'un grand goût. Celui d'Annibal s'eſt encore augmenté dans le ſejour qu'il fit à Rome, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a faits au Palais Farneſe. Ce deſſein eſt chargé à la vérité: mais cette charge eſt néanmoins ſi belle & ſi ſavante, qu'elle fait plaiſir à ceux mêmes qui la cenſurent; car ſon goût de deſſiner eſt un compoſé de l'Antique, de Michelange & de la nature. Mais comme l'affection qu'il prenoit pour les beautés nouvelles lui faiſoit oublier les anciennes, la maniere Romaine lui fit quitter la Bologneſe, qui étoit molle & pâteuſe; & à meſure qu'il voulut augmenter dans le goût du Deſſein, il diminua dans celui du Coloris. Ainſi ſes derniers Ouvrages ſont d'un Deſſein plus prononcé, mais d'un Pinceau moins tendre, moins fondu, & moins agréable.

Ce défaut eſt commun preſque à tous ceux qui ont correctement deſſiné. Ils ont crû qu'ils perdroient le fruit de leurs travaux, s'ils laiſſoient ignorer au monde à quel point ils poſſedoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit aſſez tout ce qui leur manque d'ailleurs, quand on ſeroit content dela régularité de leurs deſſeins. Ils ont eu ſi peur qu'elle n'échapât aux yeux, qu'ils n'ont point eu de ſcrupule de les offenſer par la crudité de leurs Contours.

Annibal a eu un excellent goût pour le Païſage. Ses Arbres ſont d'une forme exquiſe, & d'une touche très-legere. Les deſſeins qu'il en a faits à la plume ont un caractere & un eſprit merveilleux. Ses touches ſont choiſies, & elles conſiſtent en peu de traits, mais elles expriment beaucoup, & ce que je dis de ſes Païſages convient encore à tous ſes autres deſſeins. Dans tous les objets viſibles de la nature il y a un caractere qui les ſpecifie, & qui les fait paroître plus ſenſiblement ce qu'ils ſont. Annibal a ſû prendre ce caractere, & s'en eſt ſervi dans ſes deſſeins avec beaucoup d'eſprit & de juſteſſe.

Malgré l'eſtime qu'il avoit pour les Ouvrages du Titien & du Correge, ſon Coloris n'eſt gueres ſorti de la voie commune: il n'a pas pénetré dans l'artifice du Clair-obſcur, & ſes Couleurs locales ne ſont pas

bien précieuſes. Ainſi ce qui ſe trouve de bon dans ſes Tableaux touchant le Coloris n'eſt pas tant l'effet des principes de l'Art, que des bons momens de ſon genie, ou des réminiſcences du Titien & du Correge.

Cependant nous ne voïons point de Peintre qui ait été plus univerſel, plus facile, ni plus aſſuré dans tout ce qu'il faiſoit, ni qui ait eu une approbation plus generale qu'Annibal.

Je ne veux pas omettre ce que j'ai ouï dire à un grand Miniſtre d'un merite ſingulier ſur la difference qu'il trouvoit entre Raphaël & Annibal Carache : Il ſemble, me dit-il, que Raphaël ait choiſi ſes principaux modeles parmi les gens de la Cour, & Annibal dans la bourgeoiſie.

GUIDO RENI.

NE' à Bologne en 1574. étoit fils de Daniel Reni, excellent Muſicien. Il étudia les principes de ſon art chez Denys Calvart Flamand, qui étoit alors en reputation : mais l'Académie des Caraches faiſant parler d'elle à Bologne, le Guide quitta ſon Maître pour travailler ſous eux ; il s'y appliqua avec tant de ſoin, que ſes premiers ouvrages étoient entierement dans le

maniere de ces nouveaux Maîtres, entre leſquels il eut une prédilection pour Louis parce qu'il trouvoit beaucoup de grace & de grandeur dans ce qu'il faiſoit. Il chercha enſuite une maniere à laquelle il pût s'arrêter. Il alla à Rome où il en copia de toutes ſortes, il étoit charmé des Tableaux de Raphaël d'un côté, & la force de ceux de Caravage lui plaiſoit d'un autre. Il eſſaya de tout, & s'arrêta enfin à une maniere qui pût plaire à tout le monde. En effet, celle qu'il s'eſt formée eſt ſi grande, ſi facile, & ſi gracieuſe, qu'elle lui a acquis beaucoup de bien & de réputation.

Michelange de Caravage, qui ſe croyoit offenſé par le changement ſubit que le Guide fit d'une maniere forte & brune à une autre toute oppoſée, parla des Ouvrages de ce Peintre d'une façon inſultante, & qui auroit eu de grandes ſuites, ſi le Guide par ſa prudence, n'avoit évité de ſe commettre avec un homme d'un temperament impetueux.

Le Guide étant retourné à Bologne y acquit beaucoup de gloire par le ſoin dont il travailloit ſes Tableaux : & comme il ſe voyoit recherché de tous côtés par les grands Seigneurs, qui vouloient avoir de ſes ouvrages, il fixa un prix à ſes Tableaux ſelon le nombre des Figures qui les compo-

ſoient, pour chacune deſquelles il ſe faiſoit payer cent écus Romains.

Le Guide ſe voyoit ainſi fort à ſon aiſe, & vivoit honorablement quand la paſſion du jeu s'empara de ſon eſprit. Il y fut malheureux, & les pertes qu'il fit, le réduiſirent enfin dans la neceſſité. Ses amis prirent ſoin de lui faire enviſager ſon état : mais il ne lui fut pas poſſible de ſe corriger. Il envoïoit vendre ſous main à vil prix des Tableaux dont il avoit refuſé beaucoup d'argent, & il n'avoit pas plûtôt reçû ce petit ſecours, qu'il alloit chercher ſes joueurs pour avoir ſa revanche. Enfin, comme une paſſion en affoiblit une autre, celle qu'il avoit pour ſon Art diminua à tel point, qu'en travaillant il ne ſongeoit plus comme auparavant à ſa gloire : mais ſeulement à expedier ſes tableaux pour avoir de quoi ſubſiſter. Ses principaux Ouvrages ſont dans les Cabinets des Grands. Il travailloit également bien à huile & à freſque. Celui de ſes Tableaux qui a fait le plus de bruit dans Rome, eſt celui qu'il peignit en concurrence du Dominiquin dans l'Egliſe de S. Gregoire. Au reſte le Guide étoit de ſi bonnes mœurs, qu'à la paſſion du jeu près, c'étoit un homme accompli. Il mourut à Bologne en 1642. âgé de ſoixante-ſept ans.

REFLEXIONS
Sur les Ouvrages du Guide.

QUoiqu'il n'y ait pas une grande vivacité dans les productions du Guide ; l'on voit néanmoins que s'il n'a pas fait beaucoup de grandes compoſitions, c'étoit plûtôt faute d'occaſion, que de fertilité de veine. Il faut avouer pourtant que ſon genie n'étoit pas également propre à traiter toutes ſortes de ſujets. Les matieres pathétiques & celles de dévotion étoient les plus conformes à ſon temperament: la grandeur, la nobleſſe, la douceur & la grace étoient le vrai caractere de ſon eſprit ; & il les a tellement répandues dans tous ſes Ouvrages, qu'elles ſont les principales marques qui le diſtinguent d'avec les autres Peintres.

Il penſoit aſſez finement, & ſes objets ſont ordinairement bien diſpoſés en general, & les figures en particulier.

Comme le Guide a été le premier & le plus affectionné de tous les éleves des Caraches, il ſe conforma d'abord à leur Goût de deſſein, & à leur maniere. Il s'en fit une dans la ſuite qui n'étoit pas ſi ferme, ſi prononcée, ni ſi ſavante que celle d'Annibal ; mais qui approche plus du caractere

de la nature, ſur-tout dans les extrémités, les têtes, les pieds & les mains. Il y obſervoit certaines tendreſſes, & y deſſinoit certaines parties d'une façon particuliere : comme les yeux grands, la bouche petite, les narines un peu ſerrées, les mains & les pieds plûtôt potelés, que ſenſiblement articulés, ſur-tout les pieds un peu courts, & les orteils ſerrés : Et enfin il eſt vraiſemblable, que s'il n'a pas prononcé ſi exactement l'articulation des membres, ce n'eſt pas tant pour avoir oublié ce qu'il en ſavoit, que pour fuir une eſpece de pédanterie, qu'il y a, diſoit-il, à les trop marquer. Mais l'excès qu'on doit éviter, ne diſpenſe pas du milieu que l'on doit ſuivre.

Pour les Têtes elles ſont du merite de celles de Raphaël, ſoit dans la correction du deſſein, ſoit dans la fineſſe des expreſſions, ſur-tout celles qui regardent en haut. Il faut dire auſſi qu'il a traité peu de ſujets qui fuſſent capables de lui fournir une aſſez grande diverité d'expreſſions pour être entierement comparé en ce genre à Raphaël : cette beauté touchante, qui fait le mérite des Têtes du Guide, conſiſte à mon avis, non ſeulement dans la régularité des traits, mais encore dans un air précieux qu'il a donné aux bouches, lequel tient un milieu délicat entre le rire & le mélancolique ; &

dans un accord de ces mêmes bouches ; avec une certaine modeſtie qu'il a miſe dans les yeux.

Ses Draperies ſont bien jettées, & d'un grand Goût ; les plis en ſont amples, & quelquefois caſſés : il s'en ſervoit ingénieuſement pour remplir les vuides, & pour grouper les membres & les lumieres de ſes Figures, principalement quand elles étoient ſeules. Enfin perſonne n'a mieux entendu les ajuſtemens de draperies, ni perſonne n'a plus noblement habillé, ſans qu'il y paroiſſe aucune affectation.

On ne voit point de païſage de ſa main, & quand il traitoit quelque ſujet qui en demandoit, de quelque étendue, il ſe ſervoit d'une main étrangere.

Son Coloris étoit ſemblable à celui des Caraches dans les Tableaux de ſa premiere maniere. Il en fit même quelques-uns dans la maniere du Caravage, mais le trop grand travail qu'il y trouva, & le moyen qu'il cherchoit de plaire à tout le monde, le détermina à une maniere claire, que les Italiens appellent *Vague*. Il fit dans cette pratique pluſieurs Tableaux très-agréables, & dans une grande union de couleurs, quoique plus foibles : mais s'étant accoûtumé peu à peu à cette foibleſſe : il négligea ſes carnations, ou peut-être les voulant faire

plus délicates, il donna dans un gris, qui alla ſouvent juſqu'au livide.

Pour le Clair-obſcur il l'a abſolument ignoré, comme a fait toute l'Eçole des Caraches, ſi ce n'eſt qu'à l'imitation de Louis Carache ſon principal Maître, il ne l'ait pratiqué ſouvent par la grandeur de ſon Goût plûtôt que par principe, en retranchant de tous ſes objets les minuties qui partagent la vûe.

Le Pinceau du Guide étoit leger & coulant, & ce Peintre étoit tellement perſuadé que la liberté de la main étoit néceſſaire pour plaire, qu'après avoir quelquefois peiné ſon Ouvrage, il donnoit par deſſus des coups hardis, pour ôter l'idée du tems & du grand travail qu'il avoit coûté.

L'état où le jeu l'avoit réduit ſur la fin de ſa vie ne lui permit pas de ſe ſervir de cet artifice, il fallut travailler promptement pour avoir de quoi vivre, & cette promptitude laiſſa ſur ces dernieres Peintures, qui n'étoient pas fort finies, une liberté naturelle.

Enfin, de quelque maniere, & en quelque tems qu'il ait peint ſes Tableaux, il y a mis une fineſſe dans les penſées, une nobleſſe dans les figures, une douceur dans les expreſſions, une richeſſe dans les ajuſtemens, & par tout une grace, qui lui ont attiré une admiration univerſelle.

DOMINIQUE ZAMPIERI,
DIT
LE DOMINIQUIN,

NE' à Bologne en 1581. d'une famille honnête, a été long-tems disciple des Caraches. Il avoit l'esprit tardif, mais excellent; ce qu'il dessinoit pour ses études étoit fait avec tant de peine, & tant de circonspection que les autres disciples ses camarades le regardoient comme un homme qui perdoit son tems; ils disoient que ses ouvrages étoient labourés à la charue, & ils l'appelloient le bœuf: mais Annibal qui connoissoit son caractere, leur dit que ce bœuf à force de labourer rendroit son champ si fertile qu'un jour il nourriroit la Peinture; Prophétie si veritable, que les Tableaux du Dominiquin sont aujourd'hui une source où il y a d'excellentes choses à puiser, & que les ouvrages publics que ce savant Peintre a fait, à Rome, à Naples & à Grotta Ferrata, sont des témoignages éternels de sa grande capacité. Le Tableau de la Communion de saint Jerôme, qu'il fit à Rome pour l'Eglise de ce Saint plut tellement au Poussin, que ce fameux Peintre

contoit

contoit la Transfiguration de Raphaël, la descente de Croix de Daniel de Volterre, & le saint Jerôme du Dominiquin, pour les trois plus beaux Tableaux de Rome. Il ajoûtoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre pour les expressions que le Dominiquin. Comme il a beaucoup travaillé à fresque, ses Tableaux à huile sont peints avec quelque sécheresse.

Il étoit bon Architecte, & le Pape Grégoire XV. lui donna l'intendance des Palais & des Bâtimens Apostoliques. Il aimoit la solitude, & lorsqu'il alloit par les rues, on remarquoit qu'il avoit attention aux actions des particuliers qu'il rencontroit en chemin, & qu'il en dessinoit souvent quelque chose sur ses tablettes. Il étoit d'un temperament doux & avoit un procedé fort honnête; cependant il experimenta une cruelle persécution de la part de ses envieux, & principalement à Naples; ce qui lui causa un extrême chagrin dont il mourut en 1641. âgé de soixante ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Dominiquin.

JE ne ſai que dire du génie du Dominiquin ; je ne ſai pas même s'il y avoit quelque choſe dans l'ame de ce Peintre qui méritât ce nom, ou ſi la bonté de ſon eſprit & la ſolidité de ſes réflexions lui ont tenu lieu de génie & lui ont fait produire des Ouvrages dignes de la poſterité. Car il avoit apporté en naiſſant une humeur taciturne, & fort éloignée de cette activité que demande la Peinture. Les études de ſa jeuneſſe ont été obſcures, ſes premiers travaux mépriſés, ſa perſeverance traitée de tems perdu, & ſon ſilence de ſtupidité. La ſeule opiniâtreté dans le travail, malgré les conſeils & la riſée de ſes camarades, lui amaſſoit peu à peu en ſecret un tréſor de ſcience qui devoit être découvert en ſon tems. Enfin ſon eſprit envelopé comme un Ver-à-ſoie dans ſa coque, après avoir longtems travaillé dans une eſpece de ſolitude, ſe ſentant dévelopé des filets de l'ignorance, & échauffé par l'activité de ſes penſées, prit l'eſſor & ſe fit admirer non-ſeulement des Caraches qui l'avoient ſoûtenu, mais en-

core de leurs disciples qui avoient tâché de le rebuter.

Dès les commencemens ses pensées étoient judicieuses, elles s'éleverent beaucoup dans la suite, & peu s'en faut qu'elles ne soient arrivées jusqu'au sublime ; si l'on ne veut dire qu'il y ait porté quelques-uns de ses Ouvrages, comme les Angles du Dôme de Saint André à Rome, la Communion de saint Jerôme, le David, l'Adam & l'Eve, qui sont chez le Roi ; Notre-Seigneur qui porte sa Croix, qui est chez Monsieur l'Abbé de Camps, & quelques autres.

Il a eu un assez bon choix d'attitudes, mais il a très-mal entendu la collocation des Figures & la disposition du tout-ensemble. D'ailleurs pour le goût & la correction du dessein, pour l'expression du sujet en général, & des passions en particulier ; pour la varieté & la simplicité des airs de têtes, il n'est gueres inferieur à Raphaël. Il a été comme lui très-jaloux de ses contours, & il les a marqués encore plus sechement ; & quoiqu'il n'ait pas eu tant de noblesse & de grace, il n'en a pourtant pas manqué.

Ses draperies sont très-mauvaises, très-mal jettées, & d'une dureté extrême. Son Païsage est du goût des Caraches, mais exécuté d'une main pesante. Ses carnations donnent dans le gris & tiennent peu du

caractere de la vérité : mais ſon clair-obſcur eſt encore plus mauvais. Son pinceau eſt peſant & ſon ouvrage fort ſec.

Comme les progrès qu'il faiſoit dans la Peinture ne s'augmentoient que par le travail & par les réflexions, ſes ouvrages ont acquis avec l'âge un accroiſſement de mérite, & ce ſont les derniers qui lui ont attiré plus de louanges. Ainſi il eſt vraiſemblable de dire que les parties de la Peinture que le Dominiquin poſſedoit, étoient une récompenſe de ſes fatigues, plûtôt qu'un effet de ſon génie. Mais fatigues ou génie, ce qu'il a produit de bon eſt d'une nature à ſervir de modele à tous les Peintres qui le ſuivront.

JEAN LANFRANC

NE' à Parme le même jour que le Dominiquin en 1581. de parens pauvres, qui pour s'en décharger le menerent à Plaiſance, & le firent entrer au ſervice du Comte Horace Scotti. Il n'y faiſoit que charbonner les murailles, & trouvoit le papier trop petit pour y griſonner ſes idées. Le Comte voïant les diſpoſitions de ce jeune homme, le mit chez Auguſtin Carache, après la mort duquel il alla à Rome où il

étudia ſous Annibal. Celui-ci le fit travailler à S. Jacques des Eſpagnols, & le trouva aſſez capable pour lui confier l'exécution de ſes deſſeins en des ouvrages où il a laiſſé de quoi douter s'ils ſont du Maître ou du Diſciple.

Son génie étoit de peindre à freſque dans des lieux ſpacieux, comme on le peut remarquer par ſes grands ouvrages, & ſur tout par la Coupole de ſaint André de Laval, où il a beaucoup mieux réuſſi que dans ſes Tableaux de médiocre grandeur; il deſſinoit du goût d'Annibal Carache, & tant qu'il demeura ſous la conduite de cet illuſtre Maître, il fut toujours correct: mais après la mort d'Annibal il ſe laiſſa aller à l'impetuoſité de ſon génie, ſans prendre autrement garde à la régularité de ſon Art. Il a gravé à l'eau-forte les Loges de Raphaël, conjointement avec Siſto Badalocchi, & l'un & l'autre dedierent cet ouvrage à Annibal leur Maître. Lanfranc peignit pour Urbain VIII. l'Hiſtoire de ſaint Pierre, qui a été gravée par Pietro Santi, & d'autres ouvrages dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Ce Pape en fut ſi content qu'il le fit Chevalier.

Lanfranc fut heureux dans ſa famille; ſa femme qui étoit fort aimable lui donna des enfans qui de ſa maiſon faiſoient une eſpece de Parnaſſe, par les talens qu'ils avoient

pour la Poëſie & pour la Muſique ; ſa fille aînée, qui chantoit & qui jouoit très-bien de divers inſtrumens y contribua plus que les autres. Il mourut en 1647. âgé de ſoixante-ſix ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Lanfranc.

LE génie de Lanfranc, échauffé par les études qu'il fit d'après les ouvrages du Correge, & ſurtout d'après la Coupole de Parme, le porta dans un enthouſiaſme de vaſtes penſées. Il chercha avidement les moïens de faire de ſemblables productions ; & celles que l'on voit de lui à Rome & à Naples perſuadent facilement qu'il étoit capable de grandes entrepriſes. Auſſi avoit-il un talent particulier pour les exécuter. Rien ne l'étonnoit, & il a fait des Figures de plus de vingt pieds de haut dans la Coupole de ſaint André de Laval, qui font un très-bon effet, & qui ne paroiſſent d'en bas que d'une proportion naturelle & convenable. On voit dans ſes grands Ouvrages qu'il vouloit joindre la fermeté du deſſein d'Annibal au grand goût & à la ſuavité du Correge. Il tâcha même d'en imiter toute

la grace : mais il ne ſavoit pas que la nature, qui en fait preſent à qui elle veut, ne lui en avoit accordé qu'une petite meſure. Ses idées étoient capables à la verité d'embraſſer de grands Ouvrages, & ſon génie n'étoit pas aſſez ſouple pour retourner ſur lui-même, & pour s'appliquer à les terminer ; c'eſt ce qui fait que ſes Tableaux de chevalet ne ſont pas ſi eſtimables que ce qu'il a peint à freſque : la vivacité d'eſprit, & la liberté de main étant très-propres à ce genre de Peinture.

Lanfranc eut un goût de deſſein ſemblable à celui de ſon Maître ; c'eſt-à-dire toûjours grand & toûjours ferme : mais il n'en conſerva pas la correction juſqu'à la fin. Ses grandes compoſitions ſont un grand fracas, cependant ſi on en veut examiner le détail, on n'y trouvera aucune expreſſion qui intereſſe.

Son coloris n'eſt pas ſi recherché que celui d'Annibal ; les teintes de ſes carnations ſont triviales, & les ombres en ſont un peu noires. Il a ignoré, comme ſon Maître, l'artifice du Clair-obſcur. Il l'a quelquefois mis en uſage comme lui par un bon mouvement de ſon eſprit, & non par principe.

Les Ouvrages de Lanfranc partent d'une veine bien oppoſée à celle du Dominiquin. Ce dernier s'eſt fait Peintre en dépit de

Minerve ; celui-là étoit né avec un génie heureux ; Dominiquin inventoit avec peine, & digeroit enſuite ſes compoſitions avec un jugement ſolide, & Lanfranc laiſſoit tout faire à ſon genie, dont les productions couloient de ſource : Dominiquin s'eſt étudié à exprimer les paſſions particulieres, & à ſurpaſſer ſon maître dans la régularité des contours, & Lanfranc s'eſt contenté d'une expreſſion generale, & de ſuivre Annibal dans le goût du deſſein : Dominiquin, qui dans ſes études avoit toûjours fait agir ſa raiſon, augmenta ſa capacité juſqu'à la mort ; & Lanfranc, qui n'étoit appuyé que ſur une pratique exterieure de la maniere d'Annibal, diminua toûjours après la mort de ce Maître : Dominiquin executoit ſes Ouvrages d'une main peſante & tardive, & Lanfranc l'avoit prompte & legere. Enfin il eſt difficile de voir deux éleves nourris dans la même école, & nés ſous la même planette, qui ſoient plus oppoſés l'un à l'autre, & qui aient des temperamens ſi contraires : mais cette oppoſition n'empêche pas qu'on ne puiſſe les admirer tous deux en les regardant par leurs bons côtés.

FRANÇOIS ALBANE,

NE' à Bologne en 1578. eut pour pere un Marchand de ſoie qui le voulut faire inutilement de ſa profeſſion ; car le penchant de ſon fils le portant à la Peinture, il ſe mit d'abord chez Denys Calvart où étoit le Guide : celui-ci étant déja fort avancé, enſeigna à ſon camarade les principes du deſſein ; & étant ſorti de chez ſon Maître pour ſe mettre ſous les Caraches, il l'y attira auſſi. Après que l'Albane y eut fait un progrès conſiderable, il s'en alla à Rome, où l'étude des belles choſes le fortifia tellement dans ſon Art, que ç'a été un des plus ſavans & des plus agréables Peintres d'Italie.

Etant de retour à Bologne il épouſa en ſecondes nôces une femme qui lui apporta en dot une grande beauté, & beaucoup de complaiſance ; ainſi il trouva en elle le repos de ſa maiſon, & un modele parfait pour les femmes, qu'il auroit à peindre. Elle eut de beaux enfans dans la ſuite, & l'Albane prit autant de plaiſir à les peindre, que ſa femme en avoit à les tenir, ou dans ſes mains, ou ſuſpendus avec des bandelettes, ſelon l'attitude dont il avoit beſoin ;

c'eſt ce qui lui a donné occaſion de peindre tant de ſujets où Venus, les Amours, les Nymphes, & les Déeſſes avoient toujours beaucoup de part. Il ſe ſervoit utilement & ingenieuſement des lumieres qu'il avoit reçûes des belles Lettres, pour enrichir ſes inventions des fictions de la poëſie ; on lui reproche ſeulement de n'avoir pas aſſez varié ſes figures, & d'avoir donné preſque par tout le même air & la même reſſemblance. Ce qui vient de ce qu'il ſe ſervoit toujours des mêmes modeles, & qu'il en avoit l'idée remplie. On voit fort peu de grandes figures de ſa main ; & comme il a peint ordinairement en petit, ſes Tableaux ſe ſont diſperſés comme des pierres précieuſes par toute l'Europe. Ils ont été payés d'un grand prix, ſur-tout dans ces derniers tems. Ils ſont devenus fort à la mode, & étant ſavans & agréables, ils plaiſent à tout le monde. Ce Peintre à paſſé quatre-vingt-deux ans dans une vie paiſible, qu'il changea pour une meilleure en 1660. Franceſco Mola & Jean-Baptiſte Mola ont été ſes Diſciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de l'Albane.

COmme la joie plaît à la plûpart du monde, les Tableaux de l'Albane, qui inſpirent cette paſſion, ſont d'autant mieux reçûs, qu'ils ſont ſoûtenus par des penſées ingenieuſes. Son génie reveillé par l'étude des belles Lettres, le porta à enrichir ſes inventions des ornemens de la Poëſie. Sa Veine étoit abondante & facile, & il a fait un grand nombre de compoſitions remplies de figures. Il étoit ſavant dans le deſſein ; & comme il ſe ſervoit toujours des mêmes modeles, il tomboit aiſément dans la répetition, principalement dans celle des mêmes airs de têtes qu'il rendoit fort gracieux; ce qui fait que de toutes les manieres, il n'y en a point de plus facile à connoître que celle de l'Albane.

Les ſujets qu'il a traités ne ſont pas d'une nature à faire juger s'il ſavoit entrer dans les differentes paſſions, & celles qu'il a exprimées tendent preſque toutes à la joie, & ne ſont pas fort fines. Ainſi l'on peut dire que la grace qui paroît dans ſes ouvrages ne vient pas ſi préciſement de ſon génie, que de l'habitude de ſa main.

Ses attitudes & ſes draperies ſont d'un aſſez bon choix. Il étoit univerſel; & ſon Païſage, qui eſt plus agréable que ſavant, eſt comme ſes têtes, d'un même deſſein & d'une même touche.

Son coloris eſt frais, & ſes carnations ſont de teintes ſanguines, mais peu recherchées. Il a été fort inégal dans la force de ſes couleurs, ayant fait des ſujets en pleine campagne, les uns forts de couleurs, les autres foibles. Quant au Clair-obſcur & à l'union des couleurs, quoiqu'il n'en ait pas connu le principe, le bon ſens ou le hazard l'y ont quelquefois conduit.

Son travail paroît extrêmement fini: & bien que ſes Tableaux ſoient peints avec facilité, on y voit fort peu de touches libres.

FRANÇOIS BARBIERI,

ſurnommé

LE GUERCHIN DA CENTO.

QUantité de Peintres ont conſervé toute leur vie le nom qui leur a été donné dans leur jeuneſſe en Italie, & qui vient quelquefois d'un défaut corporel; comme *il Gobbo*, *il Bamboccio*, *&c.* C'eſt ainſi que François Barbieri n'a été nommé Guercino

que parce qu'il étoit louche. Ce Peintre nâquit à Bologne en 1597. Il apprit les principes de ſon Art chez des Peintres de Bologne d'une médiocre capacité. Il les quitta pour l'Academie des Caraches où il deſſina d'une grande maniere & d'une grande facilité, mais d'un goût naturel plûtôt qu'idéal. Lorſqu'il voulut ſe former une maniere de deſſiner, il examina celles des Peintres de ſon tems. Celle du Guide & de l'Albane lui ſemblerent trop foibles; & ſans les blâmer, il ſe détermina à donner à ſes Tableaux beaucoup plus de force, & s'approcha de la façon de faire du Caravage qui lui plaiſoit aſſez; étant perſuadé qu'on ne pouvoit bien imiter le relief de la nature, qu'en prenant les avantages que les ombres & les couleurs fortes peuvent donner. Il étoit néanmoins fort ami du Guide, pendant la vie duquel il demeura toûjours à Cento, qui eſt auprès de Bologne, & ne rentra dans la Ville qu'après la mort de ce Peintre. Il a toûjours ſuivi cette façon de peindre forte, ſi ce n'eſt ſur la fin, contre ſon ſentiment, & ſeulement, diſoit-il, pour gagner de l'argent & pour plaire aux ignorans, que la réputation du Guide & de l'Albane avoit entraînés; c'eſt ainſi qu'il parloit. La verité eſt que de tous les éleves des Caraches, il n'y en a point eu

de moins agréables. Il inventoit facilement, mais il eût été à ſouhaiter qu'il eût joint à la fierté de ſa maniere plus de nobleſſe dans les airs de têtes & plus de verité dans les couleurs locales. Ses carnations donnent un peu dans le plombé, quoique dans le general elles ne manquent pas d'harmonie, & que ce qui eſt à deſirer dans ſes Tableaux ne puiſſe pas empêcher qu'il ne paſſe dans l'eſprit des Connoiſſeurs pour un grand Peintre.

Au reſte, s'il eſt recommandable par ſa Peinture, il ne l'eſt pas moins par ſes vertus morales. Il aimoit le travail & la ſolitude; il étoit ſincere dans ſes paroles, ennemi de la raillerie, humble, civil, charitable, dévot, & d'une chaſteté reconnue. Quand il ſortoit de chez-lui, il étoit preſque toûjours accompagné de pluſieurs Peintres, qui le ſuivoient comme leur Maître, & le reſpectoient comme leur Pere: car il les aſſiſtoit de ſon conſeil, de ſon crédit, & de ſa bourſe même, quand ils en avoient beſoin. Quoiqu'il fût fort humble, il n'avoit rien de bas dans ſes manieres, & il joignit à la droiture de ſes mœurs une hardieſſe honnête, qui le fit aimer des Grands. Comme il étoit laborieux, il amaſſa beaucoup de bien, qu'il employoit à faire plaiſir à tout le monde. Il donna de grandes ſommes

pour faire bâtir des Chapelles, & fit de belles fondations à Bologne & ailleurs. Il mourut en 1667. âgé de ſoixante-dix ans, & fit deux neveux ſes heritiers, n'ayant point été marié, & ayant toûjours vécu dans une grande pureté.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Guerchin.

LE Guerchin a étudié quelque tems dans l'Ecole des Caraches; cependant il ne paroît pas qu'il en ait le caractere, & ſon goût eſt ſingulier. Son genie étoit facile, & non pas élevée, ni ſes penſées fines. On voit rarement de la nobleſſe dans ſes figures, & ſes expreſſions n'intereſſent que médiocrement.

Son goût de deſſein eſt grand & naturel, il n'eſt pas néanmoins fort élégant. Son inclination a toujours été pour un coloris fort; car ayant voulu dans les commencemens ſuivre le Guide ſon ami, & voïant que ce Peintre quittoit ſa premiere maniere pour en prendre une plus claire, & comme diſent les Italiens, plus vague, il ſe jetta ſans heſiter dans celle du Caravage, qu'il a moderée ſelon ſon choix.

Il a donné de l'union à ſes couleurs par l'uniformité de ſes ombres rouſſes : mais peu de fraicheur à ſes carnations. Son goût le portoit néanmoins à imiter le vrai, & il l'a fait ſouvent avec ſuccès, & quelquefois ſervilement & ſans choix. Il tiroit ſes lumieres de fort haut, & il affectoit de faire des ombres fortes pour attirer les yeux, & pour donner une grande force à ſes Ouvrages ; ce qui ſe remarque encore plus ſenſiblement dans ſes deſſeins que dans ſes Tableaux. Ces derniers ſe ſoûtiendront toujours par la force des ombres, par l'accord des couleurs, par ce qu'il y a de grand dans le goût du deſſein, par la moleſſe du Pinceau, & par un certain caractere de verité.

MICHELANGE MERIGI,
dit communement
MICHELANGE DE CARAVAGE,

NE' dans un Bourg du Milanois appellé Caravage, s'eſt rendu très-célebre par une maniere extrêmement forte, vraie, & d'un grand effet, de laquelle il eſt Auteur. Il peignoit tout d'après nature dans une chambre où la lumiere venoit de fort haut. Comme il a exactement ſuivi ſes

modeles, il en a imité les défauts comme les beautés, car il n'avoit point d'autre idée que l'effet du naturel preſent. Il diſoit que les Tableaux qui n'étoient pas faits d'après nature, n'étoient que de la guenille, & que les figures qui les compoſoient n'étoient que de la carte peinte.

Sa maniere qui étoit nouvelle fut ſuivie de beaucoup de Peintres de ſon tems, & entr'autres du Manfréde & du Valentin. On ne peut nier que cette maniere ne ſoit d'une verité ſurprenante, & qu'elle n'ait beaucoup de pouvoir ſur les yeux même les plus éclairés. Elle a preſque entraîné l'Ecole des Caraches, car ſans parler du Guerchin, qui ne l'a jamais abandonnée, le Guide & le Dominiquin ont été tentés de la ſuivre: mais le goût du deſſein qui s'y trouve attaché, & le choix de ſa lumiere, toûjours le même dans toutes ſortes de ſujets, les en a dégoûtés. Ses Tableaux ſont diſperſés dans les Cabinets de l'Europe; il y en a pluſieurs à Rome & à Naples: il y en a un aux Dominicains d'Anvers, que Rubens appelloit ſon Maître.

Le mépris avec lequel il parloit des ouvrages d'autrui, lui attira des querelles, & ſur-tout avec Joſepin, dont il ſe moquoit ouvertement. Un jour la diſpute s'échauffa tellement entr'eux, que Michel-

ange, par un effet d'emportement, tira l'épée contre ſon Competiteur, & il en coûta la vie à un jeune homme nommé Tomaſſin, qui tenant pour Joſepin, vouloit les ſéparer. Michelange après cette action fut contraint de chercher un azile chez le Marquis Juſtiniani, chez lequel il peignit l'incredulité de ſaint Thomas, & un Cupidon, qui ſont deux morceaux admirables.

Juſtiniani lui obtint ſa grace, & lui fit des reprimandes de ſon emportement: mais Michelange ſe voyant en liberté ne pût pas moderer ſa bile, il alla trouver Joſepin, & lui fit un appel. Celui-ci lui répondit qu'il étoit chevalier, & qu'il ne tiroit l'épée qu'avec ſes pareils. Le Caravage piqué de cette réponſe s'en alla à Malte, fit ſes Caravanes, & reçût l'Ordre de Chevalerie en qualité de Frere ſervant. C'eſt-là qu'il fit le Tableau de la Decolation de ſaint Jean pour l'Egliſe de Malte, & le Portrait du grand Maître de Vignacourt, qui eſt aujourd'hui dans le Cabinet du Roi.

Etant ainſi revêtu de l'Ordre de Malte, il revint à Rome, dans le deſſein d'obliger Joſepin de ſe battre contre lui, mais une groſſe fievre vint au ſecours de Joſepin, & fit mourir le Caravage en 1609.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange de Caravage.

LEs idées du Caravage reſſemblent à ſon temperament ; elles étoient fort inégales, & jamais fort élevées. Ses diſpoſitions étoient bonnes, ſon deſſein d'un méchant goût, & il n'en ſavoit pas aſſez pour bien choiſir, ou pour bien corriger la nature : toute ſon application étoit dans le Coloris, & il y a merveilleuſement réuſſi. Ses couleurs locales ſont extrêmement recherchées, & par une belle intelligence de lumiere, jointe à une exacte varieté de teintes fondues les unes dans les autres, ſans être corrompues ni tourmentées, comme on dit, par le Pinceau, il a ſû donner une étonnante vérité à ſes ouvrages.

Ses attitudes paroiſſent ſans choix. Ses draperies ſont vraies, mais mal jettées, & ſes Figures ne ſont pas accompagnées de l'ajuſtement qui leur ſeroit convenable. Il n'a connu, ni les graces, ni la nobleſſe : & ſi l'on en trouve dans ſes Tableaux, ce n'eſt point par choix, ni pour avoir fait obéir le naturel à ſon idée ; c'eſt parce que ce même naturel, dont il étoit eſclave, ſe trouvoit ainſi par hazard.

Cependant il a fait des Tableaux d'une assez grande composition, qu'il a finis avec une extrême exactitude ; & s'il y manque quelque chose dans quelque partie de la Peinture, on peut dire que les Portraits qu'il a faits sont sans reproche.

Ses expressions ne sont pas bien sensibles. Il semble que ne faisant que peu, ou point du tout d'attention à ce qui peut contribuer à l'agrément d'un Tableau, il n'ait songé qu'à rendre ses objets palpables. Il l'a fait par un bon Clair-obscur, par un excellent goût de couleur, par une force terrible, par une agréable suavité, & par un Pinceau le plus moëleux qui fut jamais.

BARTHOLOMEO MANFREDI

DE Mantoue, disciple du Caravage, a imité sa maniere de fort près. Ses Tableaux sont presque tous des sujets de joueurs de cartes ou de dés. Il est mort jeune.

JOSEPH RIBERA,

dit

L'ESPAGNOLET,

NAtif de Valence en Eſpagne, diſciple du Caravage, peignoit comme ſon Maître d'une maniere forte, & s'attachoit au naturel; mais ſon Pinceau n'étoit pas ſi moëleux que celui de Michelange. L'Eſpagnolet ſe plaiſoit à peindre des ſujets mélancoliques. Ses Ouvrages ſont diſperſés par toute l'Europe. Naples, où il a fait un long ſéjour, en conſerve beaucoup, & de beaux.

LIVRE VI.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ALLEMANS ET FLAMANS.

HUBERT & JEAN VAN-EYK,

FRereS, natifs de Maſſeyk ſur la Meuſe, ont été les premiers qui dans les Païs-bas aïent fait quelque choſe digne d'attention : Auſſi doit-on les regarder comme les Fondateurs de l'Ecole Flamande. Hubert étoit l'aîné, & Jean qui étoit ſon éleve, travailla avec tant d'aſſiduité, qu'il devint bientôt ſon égal. Ils avoient tous deux de l'eſprit & du génie. Ils travaillerent de concert, & ſe rendirent fort célebres par leurs ouvrages. Ils peignirent pluſieurs ſujets pour Philippe le Bon Duc de Bourgogne. Le Tableau qu'ils firent pour l'Egliſe de S. Jean de Gand, attira l'admiration du Public, & Philippe I. Roi d'Eſpagne n'en

aïant pû obtenir l'original, en fit faire une copie qu'il emporta en Eſpagne. Le ſujet en eſt tiré de l'Apocalypſe, où les Vieillards adorent l'Agneau. Ce tableau eſt encore aujourd'hui regardé comme une merveille: il eſt fort frais, parce que l'on a eu ſoin de le conſerver; il eſt couvert, & il ne ſe montre qu'aux jours de Fêtes, ou à la priere de quelque grand Seigneur.

Après la mort d'Hubert, qui arriva en 1426. Jean ſon frere ſe retira à Bruges, ce qui lui donna dans la ſuite le nom de Jean de Bruges. C'eſt lui, qui en cherchant des vernis pour donner plus de force à ſes ouvrages, trouva que l'huile de lin mêlée avec des couleurs, faiſoit un aſſez grand effet, ſans qu'il fût beſoin même d'aucun vernis. C'eſt à lui que la Peinture eſt redevable de la perfection où elle eſt parvenue depuis par le moïen de cette nouvelle invention. Ainſi les ouvrages de Jean de Bruges aïant augmenté de beauté, ſe répandirent dans les Cabinets des Grands.

Le Tableau qu'il envoïa à Alphonſe Roi de Naples, fut cauſe que le ſecret de peindre à huile entra en Italie, comme on l'a fait voir dans la vie d'Antoine de Meſſine. Jean de Bruges ſe fit eſtimer, non ſeulement par ſa peinture, mais auſſi par la ſolidité de ſon eſprit. En ſorte que le Duc de

Bourgogne lui donna une place dans ſon Conſeil. Il mourut à Bruges où il fut enterré dans l'Egliſe de ſaint Donat. Il avoit une ſœur nommée Marguerite qui renonça au mariage, pour exercer avec plus de liberté la Peinture qu'elle aimoit paſſionnément.

ALBERT DURE

A Cela de commun avec Raphaël d'Urbin, qu'il vint au monde le jour du Vendredi Saint; ce fut à Nuremberg, en 1471. Il eut pour pere Albert Dure très-habile Orfevre, de qui notre Albert apprit en même tems l'Orfevrerie & la Gravûre. A quinze ans il ſe mit ſous la diſcipline de Michel Wolgemut habile Peintre à Nuremberg. En quoi Van-Mander n'a pas été bien informé, puiſqu'il le fait diſciple de Martin Schon. Il eſt vrai qu'Albert avoit envie d'en faire ſon Maître; mais la mort de Martin Schon ne lui donna pas le tems d'exécuter ſon deſſein.

Après avoir paſſé trois ans chez ſon Maître, il en emploïa quatre à voïager en Flandre, en Allemagne & à Veniſe; & à ſon retour, il ſe maria à vingt-trois ans. C'eſt environ ce tems-là qu'il commença à mettre

tre en lumiere quelques Eſtampes de ſa façon. Il grava les trois Graces, & des Têtes de mort, avec d'autres Oſſemens ; un Enfer avec des Spectres diaboliques dans la maniere d'Iſraël de Malines ; au-deſſus de ces trois femmes, il y a un Globe ſur lequel on voit ces trois Lettres, *O. G. H.* qui veulent dire en Allemand, O Gott Hüte ! *O Dieu, gardez-nous des enchantemens* ! Il avoit pour lors 26. ans, car c'étoit en 1497. Aïant mis ainſi ſon génie en mouvement, il s'attacha de lui-même à l'étude du deſſein, & y devint ſi habile qu'il ſervoit de regle à tous ceux de ſon tems, & que pluſieurs Italiens même tiroient de ſes Eſtampes un grand avantage : ce qu'ils ont encore fait long-tems depuis, mais avec plus d'adreſſe & de déguiſement.

Il a eu ſoin dans toutes ſes Planches, de mettre l'année qu'elles ont été gravées, qui eſt une choſe dont les curieux ont ſujet de ſe louer, car ils peuvent jnger par-là à quel âge il les a travaillées. Dans la grande Paſſion de Notre-Seigneur qu'il a gravée, il a diſpoſé la Céne ſelon l'opinion d'Æcolampade. La mélancolie eſt ſa plus belle piece, & les choſes qui entrent dans la compoſition de ce ſujet, ſont une preuve de l'habileté d'Albert : ſes Vierges ſont encore d'une beauté ſinguliere.

Albert marquoit auſſi ſur ſes Tableaux, l'année qu'ils avoient été peints, & Sandrart qui en a vû plus que perſonne, n'en remarque point avant l'année 1504. Cela voudroit dire qu'Albert n'en a point fait avant l'âge de 33. ans, du moins de conſiderables.

L'Empereur Maximilien donna à Albert pour les Armoiries de la Peinture trois écuſſons, deux en chef & un en pointe.

La réputation d'honnête homme, dans laquelle il vivoit, ſon bon eſprit & ſon éloquence naturelle, le firent élire membre du Conſeil de la Ville de Nuremberg. Son Génie univerſel le faiſoit travailler avec facilité aux affaires de la République, & à celles de ſa maiſon; il étoit laborieux, d'un tempérament doux, & dans un établiſſement qui auroit dû lui procurer du repos, ſi ſa femme ne s'y étoit point oppoſée: elle étoit de ſi mauvaiſe humeur, que quoiqu'ils n'euſſent point d'enfans, & qu'ils euſſent fait une fortune conſiderable, elle le tourmentoit jour & nuit pour l'augmenter: ce qui l'obligea pour s'en ſéparer de faire un voïage au Païs-bas, où il fit grande amitié avec Lucas de Leyde. L'inquiétude de cette femme, ſes larmes & les promeſſes de mieux vivre à l'avenir, obligérent les amis d'Albert de lui écrire

les diſpoſitions où elle étoit. Il ſe laiſſa perſuader ; il revint : mais elle ne pût jamais tenir ſa promeſſe, & malgré la prudence & la douceur de ſon mari, elle le traita comme auparavant, & le fit mourir de déplaiſir à l'âge de 57. ans, en 1528.

Albert a écrit lui-même la vie de ſon pere en 1524. Sandrart la rapporte après celle du fils. Albert y écrit la plûpart des choſes que l'on vient de dire de lui-même. Il y parle avec une ſincerité fort humble de la peine que ſon pere avoit à vivre dans ſa profeſſion, & la miſere où il a été lui-même dans ſa premiere jeuneſſe. Ce qui eſt de ſurprenant en ſa vie, c'eſt d'avoir travaillé avec tant d'aſſiduité à un ſi grand nombre d'ouvrages, dans des tems fort difficiles, & avec une femme extraordinairement fâcheuſe. Il a écrit de la Géometrie, de la Perſpective, des Fortifications & de la proportion des Figures humaines. Pluſieurs Auteurs parlent de lui avec éloge, & entr'autres Eraſme & Vaſari.

RE'FLEXIONS

Sur les Ouvrages d'Albert Dure.

NOus n'avons perſonne qui ait fait voir dans les Arts un Génie plus étendu & plus univerſel qu'Albert Dure. Après les avoir tentés preſque tous & s'y être exercé quelque tems, il s'eſt enfin déterminé à la Peinture & à la Gravûre. Quoique le tems qu'il donnoit à l'une & à l'autre ait dû partager ſon application & affoiblir la bonté de ſes ouvrages, il les a néanmoins pouſſées toutes deux à une telle perfection qu'on ne peut ſouhaiter dans l'une ni dans l'autre une plus grande exactitude, ni une plus grande fermeté que celles qu'il a eues. Mais comme l'exemple & les premieres choſes qui ſe préſentent aux yeux dans les commencemens que l'on s'attache à une profeſſion, déterminent le goût, & font prendre un certain tour aux penſées : il ne manquoit à celles d'Albert pour être miſes dans un beau jour, que d'être dirigées, ou par une bonne éducation, ou par la vûe des ouvrages antiques. Sa veine étoit fertile, ſes compoſitions grandes, & malgré le goût Gottique qui

regnoit de ſon tems, ſes productions étoient une ſource, où non-ſeulement les Peintres de ſon païs, mais pluſieurs d'entre les Italiens alloient aſſez ſouvent puiſer.

Il étoit ferme dans ſon exécution ; il y faiſoit ce qu'il y vouloit faire, & la propreté jointe à l'exactitude qu'il emploïoit dans ſon travail, ſont une preuve qu'il poſſédoit parfaitement les principes qu'il s'étoit établis, & qui ne rouloient que ſur le deſſein : cependant il eſt étonnant qu'après les ſoins extrêmes qu'il avoit pris pour connoître la ſtructure du corps humain, & après avoir trouvé une belle proportion entre toutes celles qu'il a données au public, il s'en ſoit ſi peu ſervi dans ſes ouvrages : car à l'exception de ſes Vierges & des Vertus, qui accompagnent le triomphe de l'Empereur Maximilien, tout ce qu'il a fait eſt d'un Goût de deſſein tout-à-fait pauvre : il s'eſt attaché uniquement à la nature ſelon l'idée qu'il en avoit, & bien loin d'en relever les beautés & d'en rechercher les graces, il en a rarement imité les beaux endroits que le hazard fournit aſſez ſouvent : il a été plus heureux dans le choix de ſes païſages : on trouve ſouvent parmi ceux qu'il a faits, des Sites agréables & extraordinaires.

Enfin ſes Ouvrages qui ont été dans ſon

tems & dans ſon païs les plus eſtimés, ne méritent pas aujourd'hui qu'on entre dans un plus grand détail des parties de la Peinture : car pour y trouver un bon endroit il en faut eſſuïer beaucoup de mauvais. Néanmoins on ne peut nier qu'au Goût près, Albert n'ait été ſavant dans le deſſein, & que la nouveauté de ſes Eſtampes ne lui ait acquis par tout beaucoup de réputation, & n'ait fait dire à Vaſari, que, *Si cet homme ſi rare, ſi exact, & ſi univerſel, avoit eu la Toſcane pour patrie, comme il a eu la Flandre, & qu'il eût pû étudier d'après les belles choſes que l'on voit dans Rome, comme nous avons fait nous autres, il auroit été le meilleur Peintre de toute l'Italie, de même qu'il a été le genie le plus rare & le plus célebre qu'aient jamais eu les Flamans.*

GEORGES PENS

DE Nuremberg a beaucoup étudié les Ouvrages de Raphaël, & a joint à la Peinture l'art de graver en Taille-douce. Marc Antoine s'eſt ſervi de lui dans les Planches qu'il a miſes au jour. Etant de retour en ſon païs, il a peint & gravé pluſieurs choſes de ſon invention, qui ſont autant de preuves de la beauté de ſon Génie

& de ſon habileté, il marquoit ſon nom par ces deux Lettres ainſi diſpoſées $\frac{P.}{G.}$

PIERRE CANDITO

DE Munic étoit habile homme. Il a peint preſque tout le Palais de Maximilien Duc de Baviere, au ſervice duquel il étoit. C'eſt lui qui a fait les deſſeins des Hermites de Baviere, que Raphaël & Jean Sadeler ont gravés auſſi-bien que pluſieurs autres choſes de ſon deſſein. On voit encore de lui quatre Docteurs de l'Egliſe, gravés par Gilles Sadeler.

Dans le même tems vivoit Matthieu Grunewalt, fort eſtimé dans ſon tems & qui peignoit dans la maniere d'Albert.

CORNEILLE ENGLEBERT

DE Leyde vivoit auſſi dans le même tems : on voit de lui de fort bonnes choſes à Leyde & à Utrecht. Il a eu deux fils qui ont fort imité ſa maniere, Cornelius Cornelii, & Lucas Cornelii : celui-ci, dans l'état miſérable où étoit la Peinture ſe fit Cuiſinier ; mais forcé par ſon Génie, il reprit ſa premiere profeſſion, & devint habile Peintre.

Il paſſa en Angleterre où le Roi Henri VIII. lui donna de l'emploi, & le prit en affection.

BERNARD VAN-ORLAY

DE Bruxelles étoit au ſervice de Marguerite Gouvernante des Païs-bas, pour laquelle il fit beaucoup d'ouvrages; il en fit auſſi pluſieurs, pour les Egliſes de ſon païs. Quand il avoit quelque Tableau de conſequence à faire, il couchoit des feuilles d'or ſur ſon impreſſion, & peignoit deſſus; ce qui a conſervé ſes couleurs fraîches & leur a donné en certains endroits beaucoup d'éclat; principalement dans une lumiere céleſte, qu'il a peinte au Tableau du Jugement univerſel qui eſt à Anvers, dans la Chapelle des Aumônes. Il a fait quantité de deſſeins de Tapiſſeries pour l'Empereur Charles V. & a eu le principal ſoin de faire exécuter celles du Pape, & des Souverains de ce tems-là, ſur les deſſeins de Raphaël dont il avoit été diſciple.

MICHEL COXIS

DE Malines, apprit les principes de ſon Art ſous Bernard Van-Orlay, après quoi il alla en Italie où il fut diſciple de Raphaël, des idées duquel il ſe ſervoit ordinairement pour faire des Tableaux : car il avoit de la peine à produire quelque choſe de lui-même ; il deſſinoit & colorioit dans le goût de Raphaël. Etant de retour en Flandre, il conduiſit les Tapiſſeries qui ſe faiſoient ſur les deſſeins du même Raphaël, & mourut à Anvers en 1592. âgé de 95. ans.

LUCAS DE LEYDE

EUt ſon Pere pour Maître : mais la nature l'avoit déja pourvû de tant de diſpoſitions avantageuſes, qu'il a commencé à graver dès l'âge de neuf ans, & qu'à quatorze il a fait des planches conſiderables, par la quantité & par la beauté du travail qui s'y rencontre. Sa Peinture alloit de pair avec ſa gravûre, & l'une & l'autre étoient faites avec un ſoin & une propreté admirables. Il avoit une extrême ardeur

pour l'étude de ſa profeſſion ; & ſi le tems qu'il a paſſé dans la recherche des effets de la nature de ſon païs avoit été emploïé à conſiderer l'antique, on pourroit dire de lui ce qu'on a dit d'Albert Dure en pareille occaſion ; que ſes ouvrages auroient été admirés de tous les ſiécles. Il étoit magnifique dans ſa dépenſe & dans ſes habits.

Il y avoit entre Lucas & Albert un commerce d'amitié très-ſincere, & une émulation ſans jalouſie : enſorte que quand Albert mettoit au jour quelque planche, Lucas en produiſoit une autre ; & pendant qu'ils en laiſſoient le jugement au public, ils ſe donnoient des louanges l'un à l'autre. Cette amitié s'augmenta beaucoup dans leur entrevûe, lorſqu'Albert fit un voïage en Hollande.

Quelque tems après Lucas en fit un pour viſiter les Peintres de Zelande & de Brabant : mais outre qu'il y dépenſa beaucoup pour ſatisfaire ſa généroſité, il lui en coûta la vie ; car on prétend que dans un repas qu'on lui donna à Fleſſingue, il fut empoiſonné par la jalouſie de quelqu'un de ſa profeſſion. Etant de retour chez lui, il paſſa ſix années dans une vie languiſſante, & preſque toujours couché. Ce qui lui faiſoit plus de peine en cet état d'infirmité, c'étoit de ne pouvoir travailler à ſon aiſe :

mais il avoit tant d'amour pour ſon Art, que malgré ſon indiſpoſition, il ne pouvoit s'empêcher de travailler ſur ſon lit; & ſur ce qu'on lui repréſentoit que cette application avanceroit ſa mort : *Hé bien*, dit-il, *je veux que mon lit me ſoit un lit d'honneur.* Il mourut à l'âge de trente-neuf ans, en 1533. Il n'eſt pas hors de la vraiſemblance que le véritable poiſon dont il eſt mort ne ſoit la trop grande application qu'il avoit au travail dans un âge trop tendre, où la nature auroit formé de meilleurs principes de ſanté, ſi elle n'en avoit point été détournée.

QUINTIN MESSIS,

dit

LE MARECHAL D'ANVERS,

APrès avoir exercé près de vingt ans le métier de Maréchal, tomba malade d'une langueur qui ne lui permettoit pas de travailler aſſez pour gagner ſa vie : il ſe retira chez ſa mere pour y trouver ſa ſubſiſtance : mais elle étoit ſi vieille & ſi pauvre qu'elle avoit beaucoup de peine elle-même à s'entretenir. Dans ces tems-là un de ſes amis l'étant allé voir, lui montra par ha-

zard une Image qu'un Religieux lui venoit de donner : il ſe ſentit à la vûe de cette Eſtampe violemment pouſſé à la copier ; ce qu'aïant fait avec quelque ſuccès, l'envie de ſe faire Peintre lui vint dans la penſée. Il ſuivit cette inclination, & ſe trouvant dans la Peinture comme dans ſon élement, il guérit de ſa langueur. L'amour qu'il eut pour la fille d'un Peintre, qui étoit fort belle, & qui étoit en même tems aimée d'un Peintre plus habile que lui, fut un puiſſant aiguillon pour le faire étudier, & pour lui faire rechercher avec ſoin tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre habile, & à ſupplanter ſon Rival.

D'autres content cette hiſtoire autrement. & veulent que l'amour lui ait ôté le marteau de la main pour y mettre le pinceau, c'eſt l'opinion la plus commune : c'eſt ainſi que ſon Epitaphe le dit, & l'on voit quelques Epigrammes ſur ce pied-là. On trouve beaucoup de ſes Tableaux à Anvers, & entr'autres une deſcente de Croix dans l'Egliſe de Notre-Dame. Il ne faiſoit ordinairement que des demi-Figures & des Portraits. Ainſi ſes Ouvrages aïant été faciles à tranſporter, ſe ſont diſperſés de tous côtés dans les Cabinets de l'Europe. Sa maniere, qui n'avoit rien de celle des autres Peintres, étoit fort finie, & forte de

couleurs. Il vêquit fort long-tems, & il mourut l'an 1529.

JEAN DE CALCAR,
OU
CALKER,

NAtif de la Ville de Calcar dans le Duché de Cleves, a été un excellent homme : mais une mort prématurée ne lui a pas donné le tems de ſe montrer au monde. En 1536. il entra chez le Titien, où il fit un ſi grand progrès, que beaucoup de Tableaux & de deſſeins, à la plume de la main de ce Diſciple, paſſent pour être de Titien même : en quoi beaucoup d'habiles Connoiſſeurs ſont tous les jours trompés. De Veniſe il alla à Rome, où après s'être rendu la maniere de Raphaël très-familiere, il paſſa à Naples, & y mourut en 1546. C'eſt lui qui a deſſiné les Figures anatomiques du Livre de Véſal, & les Portraits des Peintres qui ſont à la tête des vies que Vaſari en a écrites. Cela ſeul ſuffiroit pour faire ſon éloge. Il a fait un Tableau entr'autres d'une Nativité accompagnée d'Anges, où la lumiere vient du petit Chriſt : cet Ouvrage eſt admirable ;

Rubens qui en étoit poſſeſſeur, l'a voulu garder juſqu'à la mort, & à ſon inventaire Sandrart l'acheta, & le revendit à l'Empereur Ferdinand, qui en faiſoit beaucoup d'eſtime.

PIERRE KOUC

ETOit d'Aloſt, & Diſciple de Bernard Van Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome où la diſpoſition qu'il avoit à profiter des bonnes choſes lui fit prendre un très-bon Goût, & lui acquit par l'exercice une grande correction dans le deſſein. Etant de retour en ſon païs, il ſe chargea de la conduite de quelques Tapiſſeries qu'on faiſoit ſur les deſſeins de Raphaël : & ſe voyant ſans enfans, & veuf après deux ans de mariage, il ſe laiſſa aller à la perſuaſion de quelques Marchands de Bruxelles, qui l'engagerent au voyage de Conſtantinople : mais ne trouvant rien à faire dans ce païs-là que des deſſeins de Tapis, à cauſe que la Religion du païs ne permet pas de repréſenter des Figures, il s'occupa à deſſiner en ſon particulier des Vues des environs de Conſtantinople, & les façons de vivre des Turcs, dont il nous a laiſſé les Eſtampes en bois, qui ſeules peuvent faire

juger de ſon mérite. Dans cet Ouvrage il a fait ſon Portrait ſous la figure d'un Turc qui eſt debout, & qui montre au doigt un autre Turc qui tient une pique. Après ſon voyage de Conſtantinople il alla s'établir à Anvers, il y fit beaucoup de Tableaux pour l'Empereur Charles-Quint; & ſur la fin de ſa vie il écrivit de la Sculpture, de la Géometrie, & de la Perſpective, & traduiſit en Flamand Vitruve & Serlio; car il étoit bon Architecte. Il mourut en 1550.

ALBERT ALDEGRAF,

DE la Ville de Souſt en Weſtphalie, où il a peint dans l'Egliſe de ce lieu-là pluſieurs choſes, & entr'autres une Nativité digne d'admiration. Il a fait peu de choſes ailleurs, s'étant occupé beaucoup plus à graver, ainſi qu'on le peut voir par le grand nombre de ſes Eſtampes, par leſquelles on peut juger qu'il étoit correct dans ſon deſſein, gracieux dans ſes expreſſions, & né pour être un grand Peintre, s'il eût vû l'Italie.

JEAN DE MABUSE

NAtif d'un Village de Hongrie appellé Mabuſe, étoit contemporain de Lucas de Leyde. Après avoir beaucoup travaillé dans ſa jeuneſſe, & voyagé en Italie & ailleurs, il vint en Flandre, où il fit connoître le premier la maniere de compoſer les Hiſtoires, & d'y faire entrer du nud, ce qui ne s'y étoit point pratiqué juſqu'alors. On voit de ſes Ouvrages en pluſieurs lieux des Païs-bas, & en Angleterre. Il fut fort ſage & fort ſtudieux dans ſa jeuneſſe, mais dans la ſuite il s'adonna au vin.

Il a été aſſez long-tems au ſervice du Marquis de Vérens, qui étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez lui, voulut pour le recevoir, que tous ſes domeſtiques fuſſent habillés de Damas blanc, & Mabuſe comme les autres. Mabuſe, au lieu de laiſſer prendre ſa meſure pour lui faire une eſpece de robe, avec laquelle il devoit figurer ſelon le projet qu'on en avoit fait, voulut qu'on lui donnât l'étoffe, ſous prétexte d'imaginer quelque bizare ajuſtement : mais c'étoit en effet pour la vendre, & pour en porter l'argent au cabaret, comme il fit ; car ſa-

chant que l'Empereur ne devoit arriver que le ſoir, il crut qu'il lui ſeroit facile de ſe tirer d'affaire. Comme le jour de l'arrivée de l'Empereur approchoit, Mabuſe au lieu d'étoffe, colla du papier blanc enſemble, y peignit un Damas à grandes fleurs, fit lui-même ſa robe, & parut dans le Cortége. On le plaça entre un Poëte & un Muſicien, qui étoient pareillement Domeſtiques du Marquis.

L'Empereur trouva ce Cortége ſi galant, quoiqu'il ne l'eût vû qu'aux flambeaux, qu'il voulut le lendemain matin le voir paſſer encore une fois avec plus d'attention, il ſe mit pour cela à une fenêtre, & le Marquis auprès de lui; & quand Mabuſe paſſa au milieu de ſes deux camarades, l'Empereur remarqua l'étoffe du Peintre, & dit qu'il n'avoit jamais vû de ſi beau Damas. Le Marquis le fit venir, & la fourberie que l'on reconnut fit extrêmement rire l'Empereur; cependant le Marquis fort en colere de ce que Mabuſe avoit donné lieu au monde de croire que pour faire honneur à l'Empereur il faiſoit habiller ſes gens de papier, le fit mettre en priſon, où il demeura aſſez long-tems : il ne laiſſa pas de travailler dans la priſon, & d'y faire quantité de beaux deſſeins. Il mourut en 1562.

JEAN SCHOREL

ETOit d'un Village auprès d'Alcmar en Hollande appellé Schorel ; il a été disciple de Mabuſe, & a travaillé auſſi quelque tems chez Albert Dure. Après avoir fait quelques tours en Allemagne, il rencontra un Religieux fort curieux de Peinture qui s'en alloit à Jeruſalem, & qui lui donna envie de faire auſſi ce voyage. Il deſſina dans Jeruſalem & ſur les bords du Jourdain, comme dans les autres lieux qui avoient été ſanctifiés par la préſence de JESUS-CHRIST, tout ce que la pieté & la curioſité peuvent ſuggerer. Il s'eſt utilement ſervi de ces deſſeins dans les Tableaux qu'il a faits depuis. A ſon retour il alla à Veniſe où il travailla quelque tems, & de-là à Rome, où il deſſina d'après Raphaël & Michelange, & d'après les Sculptures antiques & les ruines des anciens édifices. Le Pape Adrien VI. qui monta pour lors ſur la Chaire de S. Pierre lui donna l'intendance des Ouvrages du bâtiment de Belvédere : mais après la mort d'Adrien, qui ne tint le Pontificat qu'un an & huit mois, il s'en retourna dans les Païs-bas. Il s'arrêta à Utrecht où il a beaucoup travaillé.

Dans ce voyage il paſſa par la France, où l'amour de la vie tranquille lui fit refuſer l'offre que le Roi François I. lui fit de le prendre à ſon ſervice. Il étoit doué de pluſieurs vertus & de pluſieurs ſciences : il étoit Muſicien, Poëte & Orateur ; il ſavoit le Latin, le François, l'Italien & l'Allemand. La douceur de ſa converſation jointe à tant de bonnes qualités, le faiſoit aimer de tous ceux qui le connoiſſoient. Il mourut en 1562. âgé de ſoixante-ſept ans. Deux ans avant ſon décès, Antoine More ſon diſciple fit ſon Portrait.

LAMBERT LOMBARD

DE Liege, rechercha avec grand ſoin tout ce qu'il crut pouvoir l'avancer dans ſa profeſſion, il étudia fort d'après les Antiques, & fut le premier qui apporta en ſon païs une méthode éloignée du Gout Gottique & Barbare qui y régnoit. Il forma chez lui une eſpece d'Académie, où il eut pour diſciples entr'autres Hubert Goltius, Franc Flore, & Guillaume Caye. On voit quelques Eſtampes d'après ſes Ouvrages qui font juger de ſon Goût ; Sandrart prétend avec quelques autres que Suavius & Lombard ne ſont qu'une même perſon-

né ; il dit que Lombard dans sa jeunesse s'appelloit Lambert Suterman, qui en Allemand signifie doux, & qu'il a voulu exprimer dans la suite ce surnom par le mot Latin *Suavius*, & que sur ce principe il a marqué ses Estampes de cette sorte, *L. Suavius inventor* : Il ajoute que Van-Mander s'est trompé en faisant deux hommes de Lombard & de Suavius ; les Curieux peuvent en cela exercer leur critique par la comparaison des Estampes, marquées de ces deux noms, que Sandrart attribue à un même homme en differens tems. Dominique Lampson Secretaire de l'Evêque de Liége assez connu par son érudition, a écrit la vie de Lombard qui étoit son intime ami.

Le même Lampson a fait des Vers à la louange de Lucas Gassel, très-bon Païsagiste de ce tems-là, mais paresseux, qui a vécu & est mort à Bruxelles.

JEAN HOLBEIN

ETOit fils de Jean Holbein, Peintre assez habile, qui quitta Augsbourg lieu de sa naissance & où il avoit travaillé long-tems, pour s'aller établir à Basle : c'est dans cette derniere Ville que naquit notre Holbein

en 1498. Il apprit de ſon pere, avec une extrême avidité, ce qui regardoit la Peinture: mais l'élévation de ſon génie le mit bientôt au-deſſus de ſon Maître, & lui fit faire dans la ſuite des Ouvrages d'une grande force & d'un grand caractere. Il a fait à Baſle, dans la Maiſon de Ville un Tableau de huit compartimens, où ſont autant de ſujets de la Paſſion de Notre-Seigneur; & dans le marché au Poiſſon, il a peint une Danſe de Païſans, & les Danſes de la mort; ces deux Ouvrages ont été gravés en bois.

Eraſme dont il avoit fait le Portrait pluſieurs fois, & qui étoit de ſes amis, jugeant bien que le païs des Suiſſes n'étoit pas propre à faire juſtice au talent de Holbein, lui propoſa de paſſer en Angleterre, promettant de lui préparer les voies pour être bien reçû du Roi, par le moyen de Thomas Morus. Holbein s'y réſolut d'autant plus volontiers qu'il avoit une femme dont la mauvaiſe humeur troubloit tout le repos de ſa vie. Il fit en Angleterre, un très-grand nombre de Portraits admirables, entr'autres celui du Roi Henri VIII. & de ſes enfans, Marie, Edouard, & Elizabeth; Il y a peint des Tableaux d'hiſtoires en divers lieux; il y en a deux ſur-tout qui ſont d'une grande compoſition, l'un eſt le triomphe des Richeſſes, & l'autre l'état de la

Pauvreté. Frederic Zuccre que le Roi d'Angleterre avoit fait venir d'Italie, fut extrémement ſurpris en voyant les Ouvrages de Holbein, & dit qu'ils n'étoient inferieurs ni à Raphaël, ni au Titien. Holbein peignoit également bien en toute ſorte de maniere, à freſque, à guazzo, à huile & en miniature; il deſſinoit au craïon & à la plume, avec une merveilleuſe facilité, & la quantité de ſes deſſeins eſt innombrable.

Il lui arriva en Angleterre une affaire, qui ſans la protection du Roi l'auroit fait périr. Sur le bruit de la réputation d'Holbein, un Comte de la premiere qualité alla pour le voir : mais comme il étoit occupé à peindre quelque figure d'après le naturel, il le fit prier de remettre à un autre jour l'honneur qu'il lui vouloit faire. Le Comte traitant la choſe de hauteur voulut entrer, força la porte & monta bruſquement l'eſcalier, au haut duquel il trouva Holbein, qui fort en colere le pouſſa rudement, le culbuta du haut en bas, & le bleſſa extrémement. La vûe de ce ſpectacle attira beaucoup de monde, & les Gens de la ſuite du Comte étant en fureur voulurent venger l'affront que leur Maître venoit de recevoir : mais Holbein après avoir barricadé ſa porte eut le tems de ſe ſauver par deſſus la couverture de la maiſon, & d'aller pré-

venir le Roi, ſur ce qui lui étoit arrivé. Sa Majeſté lui promit ſa protection ; le Comte arriva quelque tems de là pour ſe montrer tout meurtri de ſes bleſſures : mais le Roi lui défendit de rien attenter contre Holbein. Ce Peintre mourut de peſte à Londres en 1554. âgé de cinquante ſix ans. Il eſt étonnant qu'un homme né en Suiſſe, & qui n'avoit jamais vû l'Italie, ait eu un auſſi bon goût & un auſſi beau génie pour la Peinture. Il eſt à remarquer que Holbein peignoit de la main gauche, comme faiſoit Turpilius cet ancien Peintre Romain.

Sandrart raconte que Rubens étant un jour venu voir Hontorſt à Utrecht, & pourſuivant ſon chemin à Amſterdam, il fut accompagné de pluſieurs Peintres, entre leſquels étoit Sandrart. Comme on parloit en chemin des Ouvrages des habiles gens, & que l'on tomba ſur Holbein, Rubens en fit l'éloge & conſeilla de bien regarder la Danſe des Morts de ce Peintre, diſant qu'il y avoit beaucoup à profiter auſſi-bien que dans les Eſtampes en bois de Stimmer ; & que lui Rubens en avoit deſſiné beaucoup de choſes dans ſa jeuneſſe. Il eut un très-bon diſciple en la perſonne de Chriſtophle Amberger d'Auaſbourg, qui a fait quantité d'Ouvrages à freſque dans l'Allemagne.

TOBIE STIMMER

DE Schaffouſe a été un fort bon Peintre; il en a donné des preuves dans les Ouvrages à freſque qu'il a faits ſur les façades de quelques maiſons qu'il a peintes à Francfort, & dans ſa patrie, auſſi bien que par pluſieurs Tableaux qu'il a faits à Straſbourg, & pour le Marquis de Bade. Entre un grand nombre d'Eſtampes en bois que l'on voit de lui, celles de la Bible, qui parurent en 1586. ont un mérite particulier; & c'eſt d'elles que Rubens diſoit un jour à Sandrart, qu'il avoit beaucoup profité. Sandrart appelle lui-même ce livre un tréſor de ſcience pour la Peinture. Bernard Jobius Imprimeur à Straſbourg a mis au jour beaucoup de ſes Eſtampes. Stimmer eſt mort jeune; il avoit deux freres, dont l'aîné peignoit ſur le verre, & le plus jeune gravoit en bois merveilleuſement bien; je n'en ai que cette notion generale.

JEAN CORNEILLE VERMEYEN

NE dans un Village près d'Harlem, étoit attaché auprès de l'Empereur Charles-

Charles-Quint & le ſuivit dans pluſieurs voïages, & entr'autres dans celui de Tunis, dont il a peint l'expédition en pluſieurs ſujets qui ont été exécutés en Tapiſſeries magnifiques que Philippe II. laiſſa en Portugal & qui s'y voient encore aujourd'hui. Il a beaucoup travaillé à Arras dans le Monaſtere de ſaint Gervais, à Bruxelles & dans pluſieurs autres Villes des Païs-bas. L'Empereur Charles-Quint, prenoit plaiſir à le voir: car outre qu'il étoit beau & bien-fait, il avoit une barbe ſi longue, qu'encore qu'il fût debout elle traînoit juſqu'à terre; ce qui le fit appeller Jean le Barbu. Il mourut à Bruxelles en 1559. âgé de cinquante-neuf ans; ſa ſépulture eſt à ſaint Georges, où il a fait lui-même ſon Epitaphe.

ANTOINE MORE

NAtif d'Utrecht, diſciple de Jean Schorel, a été un grand imitateur de la nature & d'une maniere forte, vraie & réſolue. Il a fait dans les Cours d'Eſpagne, de Portugal & de l'Empereur Charles V. quantité de Portraits qu'on lui païoit extrêmement cher, outre les préſens qu'on lui faiſoit; de ſorte qu'il devint fort riche. Il a auſſi voïagé en Italie. Quoique ſon

principal emploi fût de faire des Portraits, il ne laiſſoit pas de faire quelquefois des Tableaux d'hiſtoire par intervalle. Il y en a un dans le Cabinet de M. le Prince de Condé, où eſt repréſenté Notre-Seigneur reſſuſcité, entre S. Pierre & S. Paul. Le marchand qui vendit le Tableau à ce Prince, avoit beaucoup gagné cette année-là à le montrer dans la Foire S. Germain. C'eſt un morceau d'une grande force & d'une grande verité. Antoine More mourut à Anvers âgé de cinquante-ſix ans.

PIERRE BRUGLE,

appellé

LE VIEUX BRUGLE,

APris ſon nom du Village de ſa naiſſance appellé Brugle, auprès de Breda. Il étoit fils d'un Païſan & diſciple de Pierre Kouc, dont il épouſa la fille. Il travailla enſuite chez Jerôme Kouc, dans la maniere duquel il a fait beaucoup de choſes; il paſſa en France & de-là en Italie, qu'il a toute parcourue.

Quoiqu'il ait traité toutes ſortes de ſujets, ceux néanmoins qui lui plaiſoient davantage étoient des Jeux, des Danſes,

des Nôces, ou d'autres Aſſemblées de Païſans, parmi leſquels il ſe mêloit ſouvent pour remarquer plus préciſement leurs actions, & ce qui ſe paſſoit parmi eux dans ces rencontres; auſſi, perſonne n'a rien fait de mieux en ce genre-là. Il a étudié le Païſage dans les montagnes du Frioul; il étoit fort ſtudieux & fort particulier, n'occupant ſon eſprit que de ce qui pouvoit contribuer à l'avancer dans ſa profeſſion, où il s'eſt rendu très-célebre: il y a beaucoup de ſes Tableaux dans le Cabinet de l'Empereur, & le reſte de ſes ouvrages eſt diſperſé en pluſieurs autres lieux, principalement dans les Païs-bas. On voit qu'il s'eſt fait agréger dans l'Académie des Peintres d'Anvers en 1551.

FRANC FLORE

FIls d'un bon Sculpteur d'Anvers, s'eſt exercé dans la profeſſion de ſon pere juſqu'à l'âge de vingt ans qu'il alla à Liege pour étudier la Peinture ſous Lambert Lombard. Delà il alla en Italie, où il s'appliqua extrêmement à deſſiner ce qu'il trouvoit à ſon goût, & ſurtout les ouvrages de Michelange. Etant de retour en ſon païs, il y acquit une grande réputation & beau-

coup de bien, par la bonté & par le grand nombre de ſes ouvrages ; mais quoiqu'il eût un fort bon eſprit & qu'il fût agréable dans la converſation, il ſe laiſſa tellement aller à l'amour du vin, qu'il ſe rendit inſuportable à ſes amis même. Cependant il n'aimoit pas moins le travail que le vin. Il peignoit tous les jours ſept heures avec attache & avec plaiſir, & trouvoit enſuite aſſez de tems pour voir ſes amis. Il ne jouoit que par contrainte, & il avoit coutume de dire, Le travail eſt ma vie, & le jeu eſt ma mort. On l'appelloit dans ſon tems, le Raphaël de la Flandre. Il mourut en 1570. âgé de cinquante ans.

CHRISTOPHLE SCHOUARTS

NAtif d'Ingolſtad, fut Peintre du Duc de Baviere. Il a fait quantité d'ouvrages à Munik, tant à freſque qu'à huile ; Sandrart en parle très-avantageuſement, & comme du plus habile de ſon tems, ſurtout à freſque. Il mourut en 1594.

GUILLAUME KAY

DE Breda avoit étudié à Liege avec Franc Flore, ſous Lambert Lombard. Sandrart après l'avoir loué comme un habile Peintre, en fait l'éloge comme d'un très-honnête homme : il demeuroit à Anvers où il vivoit d'une maniere magnifique en toutes choſes ; il a fait un grand nombre de Portraits peu inferieurs à ceux d'Antoine More.

Un jour qu'il faiſoit le Portrait du Duc d'Albe, & qu'il avoit feint qu'il n'entendoit pas l'Eſpagnol, un Officier de la Juſtice criminelle vint demander à ce Duc ſes ordres touchant le Comte d'Egmont, à quoi il répondit qu'on l'exécutât ſans perdre de tems. Cet ordre fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Peintre, qui aimoit la Nobleſſe de ſon païs, qu'étant retourné chez lui, il tomba malade, & en mourut en 1568.

HUBERT GOLTIUS

NAtif de Venlo, & élevé à Wirtbourg où étoient ſes Parens, a été diſciple de Lambert Lombard. Il a eu un génie

particulier pour l'antiquité, & c'eſt lui qui a mis au jour de ſi gros & de ſi beaux Volumes de l'Hiſtoire des Médailles. Il a fait peu de choſes de Peinture. Il a été marié deux fois, & la mauvaiſe humeur de ſa ſeconde femme le fit mourir de chagrin.

PIERRE & FRANÇOIS POURBUS

PEre & Fils : le premier natif de Goude & celui-ci de Bruges, chacun a laiſſé dans les Egliſes du lieu de ſa naiſſance de grands Tableaux, qui ſont encore aujourd'hui des marques de leur capacité. François après avoir été diſciple de ſon pere le fut auſſi de Franc Flore, qu'il ſurpaſſa, quant à l'intelligence des couleurs. François a été plus habile que ſon pere, & c'eſt de lui dont on voit dans l'Hôtel de Ville de Paris de fort beaux Portraits. Le pere mourut en 1583. & le fils en 1622.

DITERIC BARENT

D'Amſterdam, fils d'un aſſez mauvais Peintre, mais diſciple cheri du Titien,

chez lequel il demeura assez long-tems, & de qui il fit le Portrait qui se voit encore à Amsterdam, chez Pierre Isaac Peintre. Il avoit beaucoup d'esprit, de politesse & d'érudition. Depuis son retour il fixa sa demeure à Amsterdam, où il a fait de belles choses, & y mourut en 1582. âgé de quarante-huit ans.

JEAN BOL

DE Malines, né en 1534. a été un fort habile homme, il a presque toûjours travaillé en petit, tant à huile qu'en miniature, & à détrempe. Il a été emploïé deux ans pour l'Electeur Palatin à Heydelberg, de là à Mons; & enfin à Amsterdam, où il est mort en 1593. âgé de cinquante-neuf ans. Goltius a gravé l'Epitaphe de Bol, où il a fait entrer le Portrait de ce Peintre, Jacques & Roland Saveri ont été ses disciples.

MARTIN HEMSKERC

FIls d'un Païsan du Village d'Hemskerc dans la Hollande, parut si grossier & si lourd au Maître chez qui on le mit à Har-

lem, qu'il le renvoya chez ſon pere Hemſkerc. A quelque tems de-là, ſollicité par ſon genie, il entra chez un autre Maître où il profita beaucoup par ſon application. (C'étoit en effet un fruit de l'arriere-ſaiſon.) Il ſe mit enſuite ſous la diſcipline de Schorel, dont il avoit ouï parler; ſon génie s'y dévelopa peu à peu; & il devint un Peintre corect, facile & abondant en inventions. Il alla à Rome où il ne fut que trois ans contre le deſſein qu'il avoit formé d'y reſter beaucoup plus long-tems, s'il n'en avoit point été empêché par quelque accident, qui le contraignit de partir. Il retourna dans les Païs-bas, & s'arrêta à Harlem, où il a demeuré le reſte de ſa vie; la plûpart de ſes ouvrages ſe voient en Eſtampes; & Vaſari qui les rapporte preſque toutes en détail, en parle avec éloge: & dit, que Michelange en voulut colorier unequ'il trouva à ſon goût. Il paroît néanmoins par ces Eſtampes, que Hemſkerc n'avoit aucune intelligence du Clair-obſcur, & que ſa maniere de deſſiner eſt ſéche. Il mourut en 1574. âgé de ſoixante-ſeize ans.

CHARLES VER-MANDER

EToit né Gentilhomme dans une Terre noble de Flandres appellée Meulebrac, dont ſon pere étoit Seigneur. Ce pere le fit élever avec ſoin ; & comme ſon fils fit voir un grand penchant pour la Peinture, il le mit ſous la diſcipline de Lucas de Heer, Peintre fort celebre en ce tems-là ; & puis enſuite chez Pierre Udalric, où il fit pluſieurs Tableaux de l'Hiſtoire ſainte. Il s'exerçoit en même tems à compoſer des Comedies ; car la poëſie étoit encore un de ſes talens. A vingt-ſix ans il alla à Rome, où après avoir travaillé trois ans, il paſſa en Allemagne, & fit à Vienne pluſieurs Arcs de Triomphe pour l'entrée de l'Empereur Rodolphe ; enſuite de quoi il retourna à Meulebrac ſa patrie.

Les Guerres de la religion qui s'augmenterent, le contraignirent de ſe retirer dans Courtrai, où il a peint des Tableaux d'Egliſe, & ſur-tout à ſainte Catherine.

Comme il s'en retournoit à ſa Terre de Meulebrac, il fut volé & dépouillé tout nud. Se voyant réduit à cette extrêmité, il s'embarqua ſur un vaiſſeau qui le mena à Harlem, où il ſe rétablit dans l'abondan-

ce, & s'occupa à la Peinture & à la Poëſie. Il y fit entr'autres choſes l'Hiſtoire de la Paſſion, qu'un nommé de Geyen a gravée. Il établit dans la même Ville d'Harlem, avec Goltius & les Corneilles, une Académie pour y deſſiner d'après nature, & pour y exercer les jeunes Peintres. Ses ouvrages en Proſe & en Poëſie ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit trop long de les rapporter ici. Outre un Traité de Peinture, il a mis au jour la Vie des Peintres Flamans. L'ignorance d'un Medecin le tua en 1607. à l'âge de cinquante-huit ans. Il fut enterré à Amſterdam dans la vieille Egliſe.

Il eut un fils auſſi appellé Charles, qui hérita de ſon pere l'eſprit, l'humeur, & la ſcience. Le Roi de Danemarc l'attira à Coppenhague, où il a toûjours demeuré en réputation d'habile homme.

MARTIN DE VOS

D'Anvers, a voyagé par toute l'Italie. Il étoit correct dans ſon deſſein, & facile dans ſes inventions : mais l'on ne trouve rien de bien piquant dans ſes ouvrages ; ils ſont néanmoins en grand nombre, & la plûpart ont été gravés, & ſe

voient en Eſtampes. C'eſt d'après ſes deſſeins que les Sadelers ont gravé les hermites. Il a fait auſſi les deſſeins de la Vie de J. C. que Vierx a gravés pour les Evangiles de Natalis. Il étoit fort gros, & après avoir vécu fort vieil, il mourut en 1604.

JEAN STRADAN

NE' à Bruges en 1527. de la célebre famille des Stradans, laquelle après la mort de Charles de Goude treiziéme Comte de Flandre, qu'elle fit aſſaſſiner comme Tyran, dans l'Egliſe de ſaint Donaes de Bruges, fut preſque tout-à-fait éteinte, ou du moins diſperſée de côté d'autre. Le Peintre dont nous parlons alla en Italie, & s'arrêta à Florence, où il fit quantité d'ouvrages à freſque & à huile pour le grand Duc. Vaſari le fit travailler aux Peintures qui ont été faites dans la Chambre de ce Prince. Il deſſinoit fort bien les Chevaux, & ſon génie le portoit à peindre des Chaſſes. Il mourut en 1604. âgé de ſoixante quatorze ans. Tempeſte a été ſon diſciple.

BARTHELEMI SPRANGER

NE' en 1546. fils d'un Marchand d'Anvers, apprit les principes de ſon Art de pluſieurs maîtres, & s'en alla à Rome, où il fut domeſtique du Cardinal Farneſe. Ce Cardinal l'ayant pris en ſa protection, le donna à Pie V. qui l'emploïa à Belvedere, où Spranger fit un Tableau du Jugement dernier en trente-huit mois, & ce Tableau eſt encore aujourd'hui au deſſus du Tombeau de ce même Pape. Pendant qu'il y travailloit, Vaſari dit à ſa Sainteté, que ce que Spranger faiſoit étoit autant de tems perdu, ſoit que l'envie le fît parler, ou que la maniere de Spranger lui déplût, ce qui eſt plus vraiſemblable; car il eſt étonnant que Spranger, qui a formé ſa maniere en Italie, l'ait faite ſi contraire aux belles choſes qu'il avoit devant les yeux, & ſe ſoit laiſſé emporter au feu d'une imagination ſi peu reglée: ce que je dis, ſans vouloir diminuer l'eſprit de ſes ouvrages & le merite qui s'y trouve d'ailleurs; car ils plûrent à bien des gens, & ſur-tout au Pape, qui lui donna ordre de les continuer, avec cette condition néanmoins, que Spranger, avant que de commencer les Tableaux qu'il

auroit entrepris pour ſa ſainteté, en feroit voir les deſſeins, pour y corriger ce qu'on trouveroit à propos, ce qui donna lieu à Spranger de finir ſes penſées, qu'il n'avoit juſques-là qu'eſquiſſées très-legerement, ſelon la vivacité de ſon imagination. Surquoi l'on peut faire cette reflexion; que ce n'eſt pas le goût du deſſein qui a plû au Pape, & à ceux des Romains, qui donnoient leur approbation aux Tableaux de Spranger, & qu'il faut par conſequent qu'il y ait quelque partie dans la maniere de ce Peintre, laquelle étant inconnue à Vaſari, n'a pas laiſſé de faire ſon effet ſur les yeux non prevenus & de ſoûtenir l'ouvrage de ce Peintre.

Spranger, après avoir fait quantité de Tableaux en divers lieux de Rome, fut choiſi par Jean de Bologne, Sculpteur du Duc de Florence, pour être envoyé à l'Empereur Maximilien II. qui lui avoit demandé un habile Peintre. Spranger fit pour cet Empereur, & pour Rodolphe qui lui ſucceda une grande quantité d'ouvrages à Vienne & à Prague.

L'amour de la Patrie lui fit faire un voïage dans les Villes des Païs bas, d'où il étoit abſent depuis trente-ſept ans; & après y avoir été reçu avec de grands honneurs, il retourna à Prague, où il s'étoit établi. Il y mourut fort âgé.

HENRI GOLTIUS,

FIls de Jean Goltius, habile Peintre ſur Verre, eſt né en 1558. dans un Village du Duché de Juliers, appellé Mulbrec. Il apprit à Harlem ſa profeſſion, & s'y maria. Il épouſa une veuve qui avoit un fils appellé Mathan, à qui Goltius apprit à graver. Les chagrins que lui cauſerent quelques affaires domeſtiques le jetterent dans une phtyſie & dans un crachement de ſang, qui après lui avoir duré trois ans ſans qu'il y trouvât de remede, le firent réſoudre, comme par déſeſpoir, d'aller en Italie. Ses amis, qui trouverent ſon deſſein bizarre, n'oublierent rien pour l'en détourner, & lui faire voir le danger où il expoſoit une vie auſſi attaquée qu'étoit la ſienne. Il leur répondit, qu'il aimoit mieux mourir en apprenant quelque choſe, que de vivre dans la langueur où il étoit dans ſon païs. Il paſſa par les principales Villes d'Allemagne, il y viſitoit les Peintres & les Curieux; & n'y voulant pas être connu, de ſon Valet il fit ſon Maître, au ſervice duquel il feignoit d'être attaché en qualité de Peintre. Il eut par ce moyen le plaiſir d'entendre ce que les uns & les autres diſoient de ſes ouvrages

ſans le connoître. Ce déguiſement, l'exercice du voïage, & l'air different des païs par où il paſſoit, changerent tellement la ſituation de ſon eſprit, & la diſpoſition de ſon corps, qu'il ſe trouva délivré de tous ſes maux, & qu'il reprit ſa premiere ſanté.

Il deſſina une infinité de choſes dans Rome & dans Naples, tant d'après l'Antique, que d'après Raphaël, Polidore, & les autres bons Maîtres. Il y fit peu d'ouvrages de Peinture; & ſon mal l'y ayant repris, il en guérit par l'uſage du lait que les Médecins lui ordonnerent. Ils lui conſeillerent auſſi de retourner à ſon air natal. Il revint donc à Harlem, où il grava pluſieurs choſes en divers manieres, & enfin s'en étant fait une particuliere, il mit au jour quantité de belles Eſtampes d'après les deſſeins qu'il avoit apportés d'Italie.

On peut juger par les Eſtampes qui ſont de ſon invention, que ſon goût de deſſein n'étoit pas bien naturel, & que ſa maniere avoit quelque choſe de ſauvage: mais qu'il conduiſoit ſon Burin avec une fermeté & une legereté incomparable. Il eſt mort à Harlem en 1617. âgé de cinquante-neuf ans.

JEAN DAC

APpellé ainſi, à cauſe que ſon pere étoit d'Aix la Chapelle; car pour lui, il étoit né à Cologne en 1556. Après avoir été quelque tems ſous la diſcipline de Spranger, il alla étudier ſa profeſſion dans les principales Villes d'Italie; de-là il repaſſa en Allemagne, où l'Empereur Rodolphe le prit en affection & le renvoya à Rome pour y deſſiner les Antiques. Il ne faut pas s'étonner des ſoins où deſcendoit ce Prince, pour avancer les ouvriers, en qui il voïoit du génie; car il aimoit paſſionnément les beaux Arts, & s'y connoiſſoit très-bien. Jean Dac, à ſon retour fit beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui ſont très-dignes de louange, & qui le firent paſſer pour le plus habile de ſon tems. Sa prudence le mit en grande conſideration auprès de ce Prince: mais il ne ſe ſervit de ſon credit que pour obliger pluſieurs perſonnes de mérite. Il mourut à la Cour Imperiale, comblé d'honneurs & de biens.

JOSEPP HAINS

DE Berne, étoit entretenu par l'Empereur Rodolphe en même tems que Jean Dac, Spranger, Hufnagle, Brugle, Roland Savary, Jean & Gilles Sadeler, & quelques autres. Il fut envoïé en Italie par l'Empereur, non ſeulement pour y deſſiner les plus belles ſtatues, mais auſſi les plus beaux Tableaux, & la réuſſite de ſon voyage lui attira une ſinguliere protection de ce Prince. Il a fait beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui ont été la plûpart gravés par les Sadelers, par Lucas Kilian, & par Iſaac Mayer de Francfort, il eſt mort à Prague fort regretté des honnêtes gens, parce qu'il étoit lui-même fort honnête homme; il en a eu un fils qui étoit auſſi Peintre.

MATHIEU & PAUL BRIL freres

D'Anvers ont été bons Païſagiſtes, & bons Topographes. Mathieu étoit déja établi dans les ouvrages du Vatican, lorſque Paul ſon frere l'y alla trouver: ils y ont beaucoup travaillé à freſque. Ma-

thieu mourut en 1584. & Paul son puîné, qui a vécu soixante-douze ans, & qui n'est mort qu'en 1622. a fait quantité de Tableaux. Ils sont aujourd'hui dispersés dans les Cabinets des curieux, & sont en grande estime.

CORNEILLE CORNEILLE

D'Harlem fils de Pierre Corneille, habile Peintre, est né en 1562. & bien qu'il n'ait jamais été en Italie, il a néanmoins fait de fort belles choses & de bons disciples; il établit avec Charles Van-Mandre, une Académie de Peinture à Harlem environ l'an 1595.

ADAM VAN ORT

D'Anvers, fils de Lambert Van Ort dont il avoit aussi été disciple, peignoit en grand, & étoit en réputation de son tems: les emplois continuels qu'on lui donna, l'empêcherent de sortir de son païs. Il fut le premier maître de Rubens, & mourut à Anvers âgé de quatre-vingt-quatre ans en 1641.

OTHO VENIUS

HOllandois, d'une famille conſidérable de la Ville de Leyde, né en 1556. fut élevé par ſes parens dans les belles Lettres. Il apprit en même tems à deſſiner d'Iſaac Nicolas. Il n'avoit que quinze ans lorſque les guerres civiles l'obligerent de quitter ſon païs ; & s'étant retiré à Liege, il y acheva ſes études, & y donna des marques de la beauté de ſon eſprit. Il y fut particulierement connu du Cardinal Grooſbek, qui lui donna des Lettres de recommandation pour aller à Rome, où il fut reçû dans la maiſon du Cardinal Maducio. Son génie actif le fit appliquer en même tems à la Philoſophie, à la Poëſie, aux Mathématiques & à la Peinture. Il fit un grand progrès dans le deſſein ſous la diſcipline de Frederic Zuccre, & d'après les bonnes choſes, à quoi il joignit une belle intelligence du Clair-obſcur. De ſorte qu'il paſſa en Italie pour un homme des plus univerſels & des plus ingénieux de ſon tems. Venius demeura ſept ans à Rome, pendant leſquels il fit pluſieurs beaux ouvrages de ſon Pinceau ; & étant paſſé de-là en Allemagne, il fut reçû au ſervice de l'Empereur, & enſuite à celui

du Duc de Baviere, & de l'Electeur de Cologne : mais tous les avantages qu'on lui propoſa dans ces Cours étrangeres ne furent pas capables de l'y arrêter longtems; il vint offrir ſon ſervice au Prince de Parme, qui gouvernoit alors les Païs-bas, & fit ſon Portrait armé de toutes pieces d'une maniere qui confirma l'eſtime qu'on avoit conçûe de ſon habileté. Après la mort du Prince de Parme, Venius ſe retira à Anvers, où il fit quantité d'excellens ouvrages de peinture, que l'on voit encore dans les principales Egliſes. Quelque tems après, l'Archiduc Albert, qui avoit ſuccedé au Prince de Parme, le fit aller à Bruxelles, & lui donna l'intendance des monnoïes. Parmi ces occupations embarraſſantes, Venius ne laiſſa pas de travailler du Pinceau; il fit les Portraits de l'Archiduc & de l'Infante Iſabelle, en grand, qui furent envoïés à Jacques Roi de la Grande Bretagne; & pour ſignaler ſon érudition auſſi-bien que ſon pinceau, il mit en lumiere pluſieurs ouvrages, qu'il a enrichis de figures de ſon deſſein. Ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & dans leſquels je trouve beaucoup d'Art & de grace, ſont les emblêmes d'Horace, la vie de ſaint Thomas d'Aquin, & les emblêmes d'amour. Vénius dédia ceux de l'Amour profane à l'Infante Iſabelle,

qui l'obligea d'en faire de pareils ſur l'Amour divin. Le Roi Louis XIII. lui fit faire de belles offres pour l'attirer ; mais il ne pût jamais ſe réſoudre à quitter ſon païs, ni le ſervice de ſon Prince. C'a été le premier qui depuis Polidore de Caravage, a réduit le Clair-obſcur en un principe que Rubens a perfectionné & répandu par tous les Païs-bas. Il mourut à Bruxelles en 1634. âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il eut deux freres, Gilbert qui fut Graveur, & Pierre qui fut Peintre. Il a eu auſſi la gloire d'élever dans ſon Art, le célebre Rubens.

JEAN ROTENAMER

ESt né à Munic en 1564. Il apprit de ſon pere les commencemens de la peinture; mais ce fut en Italie qu'il forma ſa maniere ſur les ouvrages du Tintoret, dont il fut diſciple. Il a peint à freſque & à huile ; il inventoit facilement & agréablement. Il a peint à freſque beaucoup de maiſons à Munic & à Augſbourg, qui ſont encore des marques de ſa capacité. Rotenamer gagnoit beaucoup par ſes ouvrages : mais comme il aimoit la dépenſe, il eſt mort pauvre.

PIERRE CORNEILLE DERYK

DE la Ville de Delft, a tellement imité la maniere du Baſſan, qu'on y a ſouvent été trompé.

PIERRE-PAUL RUBENS

QU'on peut nommer en quelque maniere l'honneur de la peinture, étoit originaire d'Anvers, où ſon pere Jean Rubens, noble d'extraction exerçoit la charge de Conſeiller dans le Senat, lorſque les guerres civiles l'obligerent d'abandonner ſa patrie, & de ſe retirer à Cologne. Ce fut en cette derniere Ville, & en 1577. que naquit Pierre-Paul Rubens. Le ſoin que ſes parens prirent de ſon éducation, & la vivacité de ſon eſprit lui rendirent facile tout ce qu'on lui voulut faire apprendre; de ſorte qu'on le regardoit comme un ſujet digne de ſucceder à la charge de ſon pere. Mais il ne s'étoit encore déterminé à aucune profeſſion, quand la mort de ſon pere & le ralentiſſement des armes fit retourner ſa famille à Anvers. Il y continua ſes études des belles Lettres; & par intervalle, il ſe divertiſſoit à deſſiner, ſe ſentant porté à cet exercice

par la nature qui en avoit jetté de profondes racines dans ſon eſprit. En effet la violente inclination qu'il témoigna pour la Peinture, fit réſoudre ſa mere à lui permettre d'aller deſſiner chez Adam Van-Oort, qui étoit pour lors un Peintre de reputation: mais après y avoir été aſſez de tems pour ſentir ce que ſon génie demandoit de lui, il quitta ce Maître & s'attacha à Otho Venius. Celui-ci étoit non ſeulement un bon Peintre, mais un bel eſprit; qui ſavoit ſon Art par principes, & qui étoit ſavant dans les belles Lettres. Toutes ces qualités firent une ſi étroite liaiſon entre le maître & le diſciple, que Rubens qui d'abord n'avoit eu deſſein que de s'inſtruire de la peinture pour ſon plaiſir, s'y donna entierement, y étant porté d'ailleurs par les pertes que les guerres lui avoient cauſées.

La facilité qu'il avoit d'apprendre, & ſon aſſiduité dans le travail, l'aïant rendu en peu de tems égal à ſon maître, il crût qu'il ne lui reſtoit plus que de voïager pour profiter des belles choſes. Il alla d'abord à Veniſe, où il ſe fit dans l'Ecole du Titien des Principes ſolides pour le Coloris.

Ce fut en cette Ville, qu'aïant fait amitié avec un Gentilhomme du Duc de Mantoue, celui-ci lui propoſa de la part de ſon maître d'entrer au ſervice de ce Prince

en la même qualité de Gentilhomme. Les peintures excellentes qui ſont à Mantoue, deſquelles Rubens avoit ouï parler, furent le ſeul motif qui l'engagea d'accepter ce parti. Il s'y attira une conſideration particuliere du Duc; & après y avoir étudié ſoigneuſement les ouvrages de Jules Romain, il paſſa à Rome, où il s'appliqua fortement aux recherches que demandoit ſon Art. Il mettoit à profit les choſes qui étoient de ſon goût; tantôt en les copiant, & tantôt en faiſant des réflexions, qu'il mettoit par écrit, & qu'il accompagnoit ordinairement d'un deſſein leger à la plume, portant toujours ſur lui un caïer de papier à cette intention. Il eut occaſion pendant cet exercice de faire des Tableaux d'Autel dans l'Egliſe de ſainte Croix, & dans l'Egliſe neuve des Peres de l'Oratoire.

Il y avoit ſept ans qu'il continuoit en Italie les études de ſa profeſſion, quand il apprit que ſa mere étoit dangereuſement malade. Cette nouvelle le contraignit de retourner à Anvers; & quoiqu'il eût pris la poſte, il trouva ſa mere morte en arrivant, cela l'obligea de ſonger au mariage. Il épouſa Catherine de Brentes, avec laquelle il vécut quatre années. Il l'aimoit extrêmement; & pour apporter quelque remede à l'affliction que ſa mort lui cauſa, il quitta Anvers pour

pour quelque tems, fit un voïage en Hollande ; & paſſant par Utrecht, viſita Huntorſt, qu'il eſtimoit beaucoup. Sandrart, qui demeuroit chez ce Peintre comme ſon diſciple, accompagna Rubens dans toutes les Villes de Hollande ; & dit que dans le chemin, Rubens (en parlant des ouvrages de Peinture, qu'il avoit vûs dans ſon voïage) eſtimoit ſur-tout la maniere de peindre de Huntorſt, & les compoſitions de Blomart ; & que les petits Tableaux de Corneille Polembourg lui plaiſoient ſi fort, qu'il pria ce Peintre de lui en faire quelques-uns. Rubens épouſa en ſecondes nôces Helene Forman, qui étoit une Helene en beauté, & qui lui fut d'un grand ſecours dans les figures de femmes qu'il avoit à peindre.

La réputation de Rubens s'étant étendue par toute l'Europe, il n'y eut pas un Peintre qui ne voulût avoir un morceau de ſa main : & comme il étoit extrêmement ſollicité de toutes parts, il fit faire ſur ſes deſſeins coloriés, & par d'habiles diſciples, un grand nombre de Tableaux, qu'il retouchoit enſuite avec des yeux frais, avec une intelligence vive, & avec une promptitude de main qui y répandoit entierement ſon eſprit, ce qui lui acquit beaucoup de biens en peu de tems : mais la differen-

ce de ces sortes de Tableaux, qui passoient pour être de lui, d'avec ceux qui étoient véritablement de sa main, fit du tort à sa réputation ; car ils étoient la plûpart mal dessinés, & legerement peints.

La Reine Marie de Médicis aïant souhaité que Rubens peignît les deux Galeries de son Palais de Luxembourg, il vint à Paris pour voir les lieux, & pour en faire ses desseins. L'une de ces Galeries étoit destinée pour l'Histoire de la vie de cette Reine, & l'autre pour la vie du Roi Henri IV. Rubens commença par l'Histoire de la Reine, & l'acheva : mais la mort du Roi, qui arriva incontinent après, ne lui permit pas d'achever l'Histoire de ce Prince, de laquelle il avoit commencé beaucoup de Tableaux. La Reine, qui aimoit la peinture, & qui dessinoit fort proprement, voulut que Rubens fît deux Tableaux de son Histoire en sa présence, pour avoir le plaisir de le voir peindre.

Dans le tems que Rubens étoit à Paris, le Duc de Buquingam eut occasion de faire connoissance avec lui. Il goûta son esprit, & lui aïant trouvé beaucoup de pénetration & de solidité, il en parla à l'Infante Isabelle, qui le fit nommer Ambassadeur par son Neveu Philippe IV. pour aller en Angleterre traiter la Paix, qu'il conclut en-

ſuite entre Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & Charles premier Roi de la Grande Bretagne. Charles, en reconnoiſſance de cet heureux ſuccès, lui fit preſent en plein Parlement d'une Epée & d'un Cordon, l'une & l'autre enrichis de diamans, de la valeur de douze mille écus. Et étant allé en Eſpagne rendre compte à Philippe IV. de la Commiſſion, il y reçût auſſi des préſens conſiderables. Il y fit les Portraits de la Maiſon Roïale, & en copia pour lui-même quelques-uns du Titien.

Pendant le ſéjour que Rubens fit en Eſpagne, dom Jean Duc de Bragance, (qui fut enſuite Roi de Portugal) lequel aimoit la Peinture, & aïant oui parler de Rubens, écrivit à quelques Seigneurs de ſes amis qui étoient à la Cour de Madrid, pour les prier de faire enſorte que Rubens l'allât voir à Villa-Vizoſa, qui étoit le lieu de ſa réſidence. Rubens entreprit ce voïage avec plaiſir; mais comme les amis de ce Duc lui avoient donné avis que Rubens étoit parti avec un train magnifique; cela l'épouvanta tellement, qu'il envoïa un Gentilhomme à ſa rencontre, pour lui dire que le Duc ſon Maître, aïant été contraint de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, & d'accepter un préſent de cinquante Piſtoles, pour le dédommager

de la dépense qu'il avoit faite sur le chemin. Rubens refusa les cinquante Pistoles, & répondit qu'il n'avoit pas besoin de ce petit secours, & qu'il en avoit apporté deux mille pour dépenser à la Cour de ce Duc en quinze jours de tems qu'il avoit résolu d'y demeurer.

Rubens étant de retour en Flandres, y exerça la charge de Secretaire d'Etat, dont le Roi d'Espagne l'avoit pourvû; mais il ne quitta point pour cela la Peinture; la vaste étendue de son esprit suffisoit à l'une & à l'autre. Enfin, comblé d'honneurs & de biens, il mourut à Anvers d'une goute remontée en 1640. âgé de 63. ans. Il a laissé deux fils de sa seconde femme, & il obtint pour l'aîné la charge de Secretaire d'Etat en survivance.

Il étoit d'un naturel doux & bien faisant, d'un génie de feu, & d'un esprit élevé, qu'il avoit cultivé par beaucoup de connoissances. Ses manieres polies, & ses mœurs reglées lui attiterent l'estime & l'amitié des personnes de consideration. Il savoit six Langues, & se servoit de la Latine pour écrire aux Savans, & pour faire ses observations sur la Peinture.

Jamais Peintre n'a fait, ni un si grand nombre, ni de si grands Ouvrages que Rubens: les Palais des Princes, & les Eglises

de Flandres en rendent de bons témoignages. Il eſt difficile de dire où ſont ſes plus beaux Tableaux : toute l'Europe conſerve des gages de ſa capacité : il ſemble néanmoins que les Villes d'Anvers & de Paris ſoient les dépoſitaires de ſes Peintures les plus précieuſes : les habiles Connoiſſeurs, & les ſavans Peintres qui les examineront avec ſoin, n'auront pas de peine à ſe perſuader que Rubens a porté non-ſeulement la Peinture dans un haut dégré, mais qu'il a ouvert un chemin qui conduit facilement à la perfection de cet Art.

Il a eu quantité de bons diſciples : comme, David Teniers, Vandeik, Jordans, Juſte, Soutmans, Diepembeck, Van-Tulden, Van-Mol, Van-Houk, Eraſme Quillinius, & pluſieurs autres : mais entre tous ceux qui ont été ſous ſa diſcipline, celui qui lui a fait le plus d'honneur, & qui s'eſt le plus diſtingué, a été Vandeik.

Rubens s'étoit propoſé au commencement de ſuivre la maniere de peindre de Michelange de Caravage; mais la trouvant trop remplie de travail, il s'en fit une plus expéditive & plus conforme à ſon génie.

Un Peintre Chimiſte nommé Brendel, l'étant venu voir, lui demanda s'il vouloit s'aſſocier avec lui pour le grand Oeuvre; qu'il avoit peu de choſe à faire pour y ar-

river, & qu'il l'assuroit par-là d'une fortune considerable. Rubens lui répondit, qu'il étoit venu trop tard de vingt ans, aïant trouvé lui-même la Pierre Philosophale par le moïen de ses pinceaux & de ses couleurs.

Un habile Peintre d'Anvers, mais paresseux & débauché, appellé Janson se plaignant de la fortune, & jaloux de celle de Rubens, le défia, & lui proposa de faire chacun un Tableau en concurrence, dont certains Connoisseurs seroient les Juges. Rubens, sans accepter le défi, se contenta de lui répondre, qu'il lui cedoit volontiers, qu'il n'avoit qu'à continuer à bien faire, que pour lui il continueroit aussi de son côté à faire du mieux qu'il pourroit, & que le Public leur rendroit justice.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rubens.

IL est aisé de voir par les ouvrages de Rubens, que ce Peintre avoit un génie du premier ordre : & comme il l'avoit cultivé par une érudition profonde dans toute sorte de litterature, par une recherche très-exacte des choses qui regardent sa profession, & par un travail très-assidu, ses in-

ventions ſont ingénieuſes, & accompagnées de toutes les circonſtances, qui peuvent dignement remplir un ſujet : il en a peint de toutes ſortes, & pluſieurs fois les mêmes, mais très-differemment. Aucun Peintre n'a traité ſi doctement, ni ſi clairement que Rubens les ſujets Allegoriques : & comme l'Allegorie eſt une eſpece de langage, que par conſéquent l'uſage doit l'autoriſer, & qu'elle doit auſſi être entendue de pluſieurs : il y a introduit ſeulement les ſymboles que les Médailles & les autres monumens de l'Antiquité ont rendus familiers, du moins entre les Savans.

Si ce Peintre a ſû inventer d'une maniere ingénieuſe les objets qu'il faiſoit entrer dans ſes compoſitions, il avoit encore l'art de les diſpoſer ſi avantageuſement, que non-ſeulement chaque objet en particulier fait plaiſir à voir, mais qu'il contribue encore à l'effet du tout enſemble.

Quoique Rubens ait paſſé ſept années en Italie, qu'il ait fait un Recueil conſiderable de Médailles, de Statues, & de Pierres gravées ; qu'il ait examiné, connu & loué la beauté de l'Antique, comme on le peut voir dans un manuſcrit de ce Peintre, dont l'Original eſt entre mes mains, ſa premiere éducation, & le naturel de ſon

païs dont il ſe ſervoit, l'ont fait tomber malgré lui dans un caractere Flamand, & lui ont quelquefois fait faire un mauvais choix, qui donne atteinte à la régularité de ſon deſſein. Mais ſi l'on blâme, comme il eſt juſte, cette foibleſſe par tout où elle ſe rencontre, auſſi-bien que certains emmenchemens outrés, il eſt juſte auſſi que les perſonnes éclairées reconnoiſſent, que bien-loin d'avoir ignoré la partie du deſſein, il a fait paroître dans le géneral de ſes ouvrages, qu'il y avoit beaucoup de pénétration. L'on voit dans la Ville de Gand un Tableau de ſa main, repréſentant la chûte des Damnés, où il y a près de deux cens figures, deſſinées d'un bon goût, & d'une grande correction. Cela fait voir que les fautes où Rubens eſt tombé contre le deſſein, ne viennent que de la rapidité de ſes productions.

Nous avons à Paris quantité de Tableaux de Rubens, & ſur-tout dans la Galerie du Palais de Luxembourg. J'y renvois les Juges deſintereſſés, & l'on y trouvera du moins dans les Divinités & dans les Figures principales dequoi ſe ſatisfaire en cette matrere.

Il a exprimé ſes ſujets avec beaucoup d'énergie & de netteté, il y a fait entrer beaucoup de grandeur & de nobleſſe. Ses ex-

preſſions particulieres ſont juſtes au ſujet ; il n'y en a point qui n'intereſſent le ſpectateur, & l'on en trouvera beaucoup qui vont même juſqu'au ſublime.

Ses attitudes ſont ſimples, naturelles, ſans froideur, contraſtées & animées ſans exagération, & variées avec prudence.

Les ajuſtemens de ſes figures ſont de bon goût, & ſes draperies jettées avec art : elles ſont diverſifiées & convenables, ſelon le ſexe, l'âge & la dignité des perſonnes : les plis en ſont grands, bien placés, & marquent le nud ſans affectation.

Ses païſages ſont faits avec la même intelligence que ſes figures ; & quand il a voulu repréſenter des Sites naturellement ingrats & inſipides, comme ſont ceux de Flandre, il les a rendus piquants par l'artifice du Clair-obſcur, & par les accidens qu'il y a introduits ; la forme des arbres n'y eſt pas fort élegante, elle ſuit celle de ſon païs, & les touches n'en ſont pas ſi précieuſes que celles du Titien.

Son Architecture eſt peſante & tient du Gottique : il a ſouvent pris des licences, mais elles ſont judicieuſes, avantageuſes & imperceptibles.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt admirable dans Rubens : il a porté la ſcience du Clair-obſcur plus loin qu'aucun Peintre,

& il en a fait ſentir la néceſſité.

Il a réduit en précepte par ſes exemples le moïen de plaire aux yeux. Il raſſembloit ingénieuſement ſes objets à la maniere d'une grappe de Raiſin, dont les grains éclairés ne ſont tous enſemble qu'une maſſe de lumiere, & dont ceux qui ſont dans l'ombre ne ſont qu'une maſſe d'obſcurité : enſorte que tous ces grains ne faiſant qu'un ſeul objet, ſont embraſſés par les yeux ſans diſtraction, & peuvent être en même tems diſtingués ſans confuſion. C'eſt cet aſſemblage d'objets & de lumiere qu'on appelle groupe ; & quelque grand que fut le nombre de figures qui entroient dans la compoſition de ſon Tableau, on n'y voïoit jamais plus de trois groupes, afin que la vûe ne fût point diſſipée par une multiplicité d'objets détachés & ſenſibles : mais il a toujours eu dans cet artifice l'induſtrie de le cacher, & il n'y a que ceux qui ſont inſtruits de ſes principes qui puiſſent s'en appercevoir.

Ses carnations ſont très-fraîches, chacune dans ſon caractere : ſes teintes ſont juſtes & emploïées d'une main libre ſans les trop agiter par le mélange, de peur que venant à ſe corrompre, elles ne perdent trop de leur éclat, & de la verité qu'elles font d'abord paroître dans les premiers

jours de l'ouvrage. Rubens obſervoit d'autant plus cette maxime, que la plûpart de ſes ouvrages étant grands & par conſéquent vûs d'une diſtance un peu éloignée, il vouloit y conſerver le caractere des objets & la fraîcheur des carnations.

C'eſt dans cette vûe que non-ſeulement il a menagé la fleur & la virginité de ſes teintes, mais qu'il s'eſt ſervi des couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de ſon intention; il y a réuſſi, & c'eſt le ſeul qui ait ſû joindre à cet éclat un grand caractere de verité, & conſerver parmi tant de brillant une harmonie, & une force ſurprenante. Ainſi l'on peut regarder ce ſuprême degré, où Rubens a monté ſes couleurs, comme un des plus eſtimables talens de ce Peintre.

Il étoit univerſel, & faiſoit également bien l'Hiſtoire, les Portraits, le Païſage & les Animaux, & tout ce qui peut entrer dans la compoſition d'un Tableau.

Son labeur eſt leger, ſon Pinceau moëleux, & ſes Tableaux finis ſans être, comme on dit, aſſommés de travail. Comme il avoit pluſieurs diſciples qui executoient ſes deſſeins, on lui attribue ſouvent pluſieurs choſes qu'il n'a jamais faites: mais les ouvrages que Rubens a peints lui-même ont un caractere qui laiſſe peu de choſe à ſouhaiter. L'heureuſe facilité dans l'exécution,

& l'effet merveilleux qu'on y remarque ne viennent pas tant de ſon expérience conſommée, que de la certitude de ſes principes.

ADAM ELSEIMER

NE' à Francfort en 1574. étoit fils d'un Tailleur d'habits, & diſciple de Philippe Uffembac, homme d'eſprit, & qui ſe mêlant de beaucoup de choſes avoit une grande théorie, mais peu de pratique dans ſon art. Adam s'étant fortifié dans ſa profeſſion par l'exercice & par les leçons de ſon Maître, s'en alla à Rome, où il a paſſé le reſte de ſa vie. Il étoit fort ſtudieux, & quoiqu'il ait peint en très-petit à huile, il a extrêmement fini toutes choſes, avec une bonne intelligence du coloris, & une compoſition ingénieuſe. Le Comte Gaude, d'Utrecht, a gravé d'après lui ſept pieces d'une grande politeſſe & d'une grande force. On voit encore pluſieurs Eſtampes gravées d'après ſes Ouvrages, en partie par lui-même, à l'eau-forte, & en partie par Magdeléne du Pas, & par d'autres.

Il avoit une ſi grande mémoire, qu'il lui ſuffiſoit de voir quelque choſe ſans la deſſiner pour la retenir parfaitement & la pein-

dre à quelques jours de-là avec fidelité. Quoiqu'il fût en grande réputation dans Rome, & qu'il vendît cher ſes Tableaux, le ſoin avec lequel il les finiſſoit, ne lui permettoit pas d'en faire aſſez pour fournir à la dépenſe de ſa maiſon ; le chagrin qu'il en avoit retenoit encore ſa main, & le réduiſit à ne vivre quaſi plus que d'emprunt. De ſorte que ne pouvant ſatisfaire aux dettes qu'il avoit contractées de toutes parts, il fut mis en priſon où il tomba malade ; & quoiqu'on l'en eût fait ſortir, ſa maladie continua, & ne pouvant ſurvivre à ſa diſgrace, il mourut de douleur regretté des Italiens-mêmes qui l'avoient en une eſtime particuliere. En effet, il avoit une ſi grande intelligence de ſa profeſſion, que ſes études & ſon exactitude dans le travail ont rendu ſes Ouvrages de la derniere curioſité. Il a eu un diſciple nommé Jacques Erneſte Thoman de Landau, qui a fait des Tableaux fort approchans de ceux d'Adam, & qu'on prendroit même pour être de ce Maître.

ABRAHAM BLOMART

NE à Gorcum en 1567. ſuivit ſon pere à Utrecht, où il fut élevé, & où il a toujours demeuré. Son pere étoit Archi-

tecte, & ſes Maîtres ont été pluſieurs Peintres mediocres, que le hazard lui avoit donnés; auſſi compta-t-il pour perdu tout le tems qu'il avoit paſſé chez eux. Il ſe forma une maniere ſur la nature même & ſur le mouvement de ſon génie; il étoit facile, abondant, gracieux & univerſel: il entendoit bien le Clair-obſcur, & faiſoit ſes draperies de grands plis, qui faiſoient un bon effet; mais ſon goût de deſſein tenoit de ſon païs. On voit quantité d'eſtampes faites d'après lui, par de fort bons Graveurs. Il eſt mort en 1647. âgé de quatre-vingts ans. Il a eu trois fils, dont Corneille Blomart, cet excellent Graveur étoit le plus jeune.

HENRI STENVIK.

STenvik étoit le lieu de ſa naiſſance. Il étoit diſciple de Jean Vriés, ſon inclination l'a porté à faire en petit des Perſpectives des dedans d'Egliſes, & il a fait en ce genre-là tout ce que l'on peut faire. Les guerres de Flandres le contraignirent de ſortir de ſon païs pour aller à Francfort, où après avoir exercé long-tems ſa profeſſion, il y mourut en 1603. Il a laiſſé un fils qui a ſuivi le même genre de Peinture, & qui a

beaucoup travaillé en Angleterre pour le Roi Charles, où il vivoit honorablement. Après sa mort sa Veuve alla s'établir à Amsterdam, où elle gagnoit sa vie à peindre aussi des perspectives.

ABRAHAM JANSON

D'Anvers, étoit né avec un génie merveilleux pour la Peinture, & dans sa jeunesse, il a fait des choses qui le mettoient bien au-dessus de tous les jeunes Peintres de son tems : mais l'amour s'empara tellement de son cœur, qu'il sacrifia sa profession à l'assiduité qu'il rendoit à une jeune fille d'Anvers, & l'ayant épousée ; il ne songea plus qu'à dépenser le bien qu'il avoit, aux divertissemens & à la bonne chere. Cette vie épuisa bientôt ce qu'il avoit de bien ; & au lieu de s'en prendre à sa paresse, il s'irrita contre le peu de justice que l'on rendoit, lui sembloit-il, à son merite. Et jaloux de celui de Rubens, il défia ce Peintre, & lui proposa certaines personnes pour juger de leurs Ouvrages quand ils seroient faits. Mais Rubens lui répondit sans accepter le défi, qu'il lui cédoit volontiers, & que le Public leur rendroit justice. On peut voir des ouvrages de

Janſon dans quelques Egliſes d'Anvers : il y a entr'autres une deſcente de Croix qu'il a faite pour la grande Egliſe de Boſleduc, que l'on prenoit pour être de Rubens, & qui dans la verité n'eſt pas inferieure aux ouvrages de ce grand Peintre.

GERARD SEGRE

D'Anvers, alla à Rome, & après y avoir étudié quelque tems les principes de ſon art, il ſe jetta entierement dans la maniere de Manfrede : il l'a ſuivie très-long-tems & a dans la ſuite encheri, pour ainſi dire, ſur la force & ſur l'union des couleurs de ce Peintre, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a faits à Anvers : mais la maniere de Rubens, & celle de Vandyk s'étant emparées de l'approbation univerſelle ; Segre fut contraint de changer la ſienne pour vendre ſes Tableaux, en quoi il réuſſit fort bien, ayant l'eſprit bon & flexible ; & étant d'ailleurs ſolidement fondé dans les regles de ſon art. Il eſt mort à Anvers en 1651. & a laiſſé un fils qui a ſuivi la même profeſſion.

MICHEL JANSON MIREVELT

NE' à Delft, en 1568. d'un pere Orfevre, étoit diſciple d'Antoine de Monfort de Blocland, & apprit la Peinture avec beaucoup de facilité. Quoiqu'il ait fait pluſieurs Tableaux d'hiſtoires avec grand ſuccès, les occaſions le porterent peu-à-peu à ſe déterminer aux portraits qu'il faiſoit très-bien & très-facilement ; la grande réputation qu'il s'y étoit acquiſe, lui en fit faire une prodigieuſe quantité, & lui fit gagner beaucoup de bien ; car il les avoit fixés à 150. florins chacun. Guillaume Jacques Delft en a gravé d'après lui un fort grand nombre & d'une grande beauté.

CORNEILLE SCHUT

D'Anvers avoit apporté en naiſſant une vive imagination & un grand talent pour la Peinture, comme on le voit par ſes ouvrages qu'il aſſaiſonnoit d'idées Poëtiques. Il étoit peu employé ; & comme il en attribuoit la cauſe à la réputation de Rubens, il s'emporta contre ce Peintre & le traita d'avare : mais Rubens ne s'en vengea qu'en lui procurant de l'ouvrage.

GERARD HOMTORST

D'Utrecht, né en 1592. paſſoit pour un des premiers Peintres de ſon tems. Il a été diſciple de Blomart. Il alla enſuite à Rome, où après ſes études de deſſein, il s'exerça à faire des ſujets de nuit avec tant d'application & de ſuccès que perſonne juſqu'ici ne les a mieux repréſentés. Etant de retour à Utrecht, il fit pluſieurs Tableaux d'hiſtoires. Il étoit ſi reglé dans ſes mœurs, & ſi honnête dans ſes manieres, qu'il s'étoit attiré la plûpart des enfans de qualité d'Anvers, qui alloient apprendre à deſſiner chez lui. Il montra auſſi à deſſiner & à peindre aux enfans de la Reine de Bohéme, Sœur de Charles Roi d'Angleterre, c'eſt-à-dire à deux fils; ſavoir, le Prince Palatin & le Prince Robert, & à quatre filles; entre leſquelles la Princeſſe Sophie, & l'Abbeſſe de Maubuiſſon ſe diſtinguérent par l'habileté de leur pinceau.

Le Roi d'Angleterre Charles premier attira Homtorſt à Londres, où ce Peintre fit de grands ouvrages pour cette Majeſté. Etant de retour en Hollande, il peignit dans les maiſons de plaiſance du Prince d'Orange quantité de grands ſujets Poëti-

ques, tant à freſque qu'à huile, & entr'autres dans le Palais appellé la maiſon du Bois, à demi-lieue de la Haye.

ANTOINE VANDEIK

NE' à Anvers en 1599. a eu le plus heureux Pinceau qui ait paru juſqu'ici, ſi l'on en excepte celui du Correge, qui ſeul peut lui diſputer. Vandeik a été premierement diſciple de Jean Bale, puis de Rubens, qu'il aida dans ſes ouvrages les plus conſiderables : il alla en Italie, & fut peu de tems à Rome : il s'arrêta davantage à Veniſe, où il écrêma, pour ainſi dire, le Titien & toute ſon Ecole, pour fortifier ſa maniere. Il en donna des preuves dans la Ville de Gennes où il fit quantité de beaux Portraits, & où ſes ouvrages triomphérent d'une cabale de jaloux qui s'étoient élevés contre lui. A ſon retour en Flandres, il fit pluſieurs Tableaux d'hiſtoire qui rendirent ſon nom célebre de toutes parts : mais comme il prévit qu'il ſeroit beaucoup plus emploïé dans les Cours des Princes, à faire des Portraits, & que ce genre de Peinture étoit plus propre à lui établir une groſſe fortune, il voulut auſſi ſe faire connoître par ce talent dont la nature l'avoit

particulierement favorisé. C'est dans cette vûe qu'il fit les Portraits des plus célebres Peintres de son tems, & qu'il les travailla avec beaucoup de soin. Le Cardinal de Richelieu le voulut attirer en France : mais n'étant pas content de la réception qu'on lui fit, il passa en Angleterre, où le Roi Charles le demandoit, & il en fut reçû avec caresses. Les occasions continuelles d'y peindre les Personnes de la Maison Roïale & les Seigneurs de la Cour, ne lui donnerent pas le tems de s'occuper beaucoup à faire des Tableaux d'histoires. Il y fit une très-grande quantité de Portraits, qu'il travailla avec beaucoup de soin dans les commencemens : mais qu'il peignit sur la fin avec beaucoup de promptitude, les faisant fort legers d'ouvrages. Quelqu'un de ses amis lui en demandant la raison : il répondit, qu'après avoir travaillé longtems pour sa réputation, il étoit raisonnable de travailler aussi pour sa cuisine. Ce fut ainsi qu'il amassa beaucoup de bien, & qu'aïant épousé une femme de grande qualité, il soutint dans sa maison une dépense magnifique. Il est mort à Londres en 1641. âgé de 42. ans. Il est assez vraisemblable que cette mort prématurée vint d'un épuisement d'esprit que lui avoit causé l'activité dont il a travaillé à la prodigieuse quan-

tité d'ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains. Hanneman & Remy, ont été ſes meilleurs diſciples.

RÉFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Vandeik.

IL n'y a point de Peintre qui ait tant profité des enſeignemens de ſon Maître que Vandeik a fait de ceux de Rubens; mais quoique cet illuſtre diſciple ſoit venu au monde avec un beau génie, qu'il ait eu un jugement ſolide; que par une imagination très-vive il ait compris facilement, & qu'il ait pratiqué de bonne heure tous les principes de Rubens, il n'avoit pas néanmoins l'eſprit d'une ſi grande étendue que ſon maître.

Ses compoſitions ſont bien remplies & conduites par les mêmes maximes que celles de Rubens; mais ſes inventions ne ſont pas ſi ſavantes, ni ſi ingénieuſes. Bien qu'il fut peu correct & peu fondé dans la partie du deſſein : il a fait pourtant des choſes en ce genre-là qui ſont dignes d'eſtime, lorſqu'il a voulu obſerver la nature avec la délicateſſe de ſon choix.

Il a fait les Portraits d'un genre ſublime; il les a diſpoſés d'une maniere qui leur

donne une vie ſurprenante, & une grace infinie. Il les a toujours habillés ſelon la mode des tems. Il a tiré de cette mode tout ce qui pouvoit être avantageux à ſa peinture : & il a fait voir par-là, que quand le Peintre joint à l'art un beau génie, il ſe fait jour partout, & qu'il trouve les moïens de répandre des beautés ſur les choſes les plus ingrates.

Vandeik a deſſiné les têtes & les mains dans la derniere perfection : & il a donné à celles-ci une délicateſſe & une belle proportion dont il s'étoit fait une habitude. Il ſavoit choiſir les attitudes convenables aux perſonnes, & les momens les plus avantageux des viſages. Il en obſervoit tous les agrémens, il les conſervoit dans ſa mémoire, & il imitoit ainſi non-ſeulement ce qu'il voïoit dans ſon modelle ; mais ce qu'il croïoit poſſible & capable d'en ſoûtenir un bon caractere, ſans alterer la reſſemblance. De ſorte que parmi la verité des Portraits de Vandeik, on y voit un art que les Peintres qui l'ont précedé ont rarement mis en uſage. Il eſt ſi difficile de garder en cela une meſure bien juſte, qu'il faut avoir les yeux de Vandeik pour voir tout ce qu'il y a à voir ſur cette matiere, & pour ne point paſſer les bornes preſcrites par la nature. Je ne ſai pas même ſi Vandeik, tout

Vandeik qu'il étoit, n'a pas abuſé de cet artifice ſur la fin de ſa vie : mais je ſai bien qu'il s'en faut beaucoup que ſes derniers Portraits ſoient de la bonté de ceux qu'il a peints dans ſes commencemens.

Ce Peintre a eu l'eſprit formé de très-bonne heure ; car ce qu'il a fait de plus fort & de plus recherché, a été peint dans ſa jeuneſſe, & dans un tems où il a voulu établir ſa réputation. C'eſt ce qu'il a fait par les Portraits des plus habiles Peintres de ſes amis, & par ceux qu'il a peints à Gennes, & dans les premieres années de ſa réſidence en Angleterre. On en voit beaucoup des derniers qui ſont legers d'ouvrage, foibles de couleur, & qui donnent, comme on dit, dans le plombé : ſon pinceau néanmoins eſt heureux par tout, il eſt leger, il eſt coulant, il eſt moéleux, & ne contribue pas peu à la vie, que Vandeik a ſû donner à tout ce qu'il a peint : mais ſi les ouvrages que ce Peintre a produits ne ſont pas tous dans le dernier degré de perfection, ils portent néanmoins tous avec eux un grand caractere d'eſprit, de nobleſſe, de grace, & de verité. De ſorte que l'on peut dire, qu'à la réſerve du Titien, Vandeik a ſurpaſſé tous ceux qui, juſqu'ici, ont fait des Portraits, & que ſes Tableaux d'hiſtoire tiennent rang parmi ceux des

Peintres de la premiere classe dans l'estime des bons Connoisseurs.

ADRIEN BRAUR

D'Oudenarde, né en 1608. peignoit en petit. Il se plaisoit à représenter ce qui se passoit entre les Païsans de sa nation, & ses sujets étoient bas d'ordinaire : mais il y avoit dans ses ouvrages une si vive expression, & une si grande intelligence de couleurs, que ses Tableaux se païoient au poids de l'or. Cependant, comme il aimoit la débauche, & qu'il n'avoit aucun soin de sa personne, ni de son menage, il vivoit dans la derniere pauvreté, dont il se railloit lui-même, étant d'ailleurs d'une humeur enjouée. Mais son déreglement ne lui permit pas de faire paroître long-tems sa belle humeur ; car il mourut à trente-deux ans, n'aïant pas laissé de quoi l'ensevelir. On l'enterra d'abord dans un Cimetiere commun : mais l'estime de ses ouvrages augmentant tous les jours, les Curieux & les Magistrats d'Anvers voulurent conserver sa mémoire par une sépulture plus honorable. On déterra son corps, & on l'inhuma de nouveau avec un grand concours de monde dans l'Eglise des Carmes.

Le

Le Tombeau magnifique qu'on lui éleva eſt encore aujourd'hui une marque de la vénération que les Citoïens d'Anvers ont eue de tout tems pour le mérite.

CORNEILLE POLEMBOURG

D'Utrecht, né en 1586. a été diſciple de Blomart. Il alla à Rome, & deſſina quelque tems d'après Raphaël. Il s'attacha enſuite au païſage, ſe propoſant Adam Elſeimer pour modele. Enfin, après avoir étudié la nature même, il ſe fit une maniere particuliere, qui eſt vraie & agréable, ſuivant en cela ſon génie, qui le porta toujours à travailler en petit. Il retourna en ſon païs, où il ſe mit fortement à travailler pour ſe faire connoître par ſes ouvrages. Le Roi d'Angleterre qui en vit quelques-uns, l'attira par une penſion annuelle. Il retourna à Utrecht, d'où ſes Tableaux, faciles à tranſporter, à cauſe de leur petiteſſe, répandirent bientôt ſa renommée dans les Païs-bas. Rubens fut ſi touché de ſa maniere, en paſſant par Utrecht, qu'il lui commanda quelques Tableaux, que Sandrart eut ſoin de lui faire tenir. Mais aujourd'hui ſes ouvrages ſont connus & eſtimés par toute l'Europe. Il mourut en 1660. âgé de ſoixante-quatorze ans.

ROLAND SAVERY

FLamand, fils d'un Peintre médiocre, s'attacha d'abord à imiter d'après nature des Animaux de toutes les eſpeces, & il s'y rendit ſi habile, que l'Empereur Rodolphe, qui avoit bon goût, le fit travailler quelque tems, & l'envoïa enſuite dans le Frioul pour étudier le païſage d'après le vrai, ce qu'il fit avec ſoin. Ses deſſeins ſont ordinairement faits à la plume, accompagnés de lavis de couleurs differentes, & approchantes de la nature qu'il deſſinoit. Toutes ſes études étoient ramaſſées dans un grand Livre, qu'il conſultoit au beſoin; & ce Livre demeura entre les mains de l'Empereur. Gilles Sadeler, & Iſaac ſon Diſciple ont gravé pluſieurs de ſes païſages. Le plus beau de tous eſt celui où ſe trouve repréſenté ſaint Jerôme, gravé par Iſaac. Il eſt mort à Utrecht fort vieux.

JEAN TORRENTIUS

D'Amſterdam, peignoit ordinairement en petit, & quoiqu'il ne ſoit jamais ſorti de ſon païs, il a fait des choſes d'une

grande force, & d'une grande verité. Il aimoit à peindre des nudités diſſolues, & ſes amis le lui reprocherent plus d'une fois : mais au lieu de profiter de leurs avis, il eut le malheur, pour excuſer ſon mauvais penchant, de tomber dans une horrible héreſie, qu'il répandit lui-même. Il en fut repris par la Juſtice ; & n'aïant point voulu confeſſer ce qu'on dépoſoit contre lui, il mourut dans les tourmens de la Queſtion. Ses Tableaux laſcifs furent publiquement brûlés par la main du Boureau en 1640.

FREDERIC BRENDEL

DE Straſbourg, peignoit à gomme avec beaucoup d'eſprit & de facilité. Il a été maître de Guillaume Baur.

GUILLAUME BAUR

DE Straſbourg, diſciple de Brendel, a été un Peintre d'un grand génie: mais la rapidité de ſon imagination l'a empêché de ſe purger du goût de ſon païs par l'étude des antiques & du beau naturel ; car le ſéjour qu'il fit à Rome lui ſervit plûtôt pour étudier le païſage & l'architecture, qu'il a

faite d'un grand goût, que pour le nud, qu'il a très-mal deſſiné. Il ne peignoit qu'en petit à gomme ſur du velin, & aſſez legerement. Ses expreſſions génerales & ſes compoſitions ſont d'une beauté qui va ſouvent juſqu'au ſublime. La Vigne Madame eſt le naturel dont il s'eſt ſervi pour étudier les arbres, comme les Palais de Rome & des environs pour l'architecture. Il a gravé lui-même à l'eau-forte les Métamorphoſes d'Ovide, qui ſont de ſon invention, & qui font un Volume; & il a fait graver d'après ſes deſſeins pluſieurs ſujets de l'Hiſtoire Sainte, & autres par Melchior Kuſſel, qui font un autre Volume. On peut juger par ces deux Livres de l'étendue du génie de Guillaume Baur. Il mourut à Vienne peu de tems après ſon mariage, en 1640.

HENRI GAUD

COMTE PALATIN

NE' à Utrecht d'une famille illuſtre, ſe porta de lui-même au deſſein avec tant d'affection, qu'il n'y avoit point de jeunes Peintres de ſon tems qui deſſinaſſent mieux que lui. Il alla à Rome du tems qu'Adam Elſeimer y étoit, il fit avec lui

grande amitié, & non ſeulement il acheta de ce Peintre ce qu'il trouva de fait de ſes ouvrages, & ce qu'il pût tirer de lui pendant ſon ſéjour à Rome : mais il le païa encore d'avance ſur ce qu'il devoit lui faire pendant quelques années. Henri étant de retour à Utrecht grava d'après les Tableaux d'Adam les ſept pieces, qui ſont admirées des curieux pour leur ſinguliere beauté. Une fille qui le vouloit épouſer lui donna en 1624. un Filtre, qui, au lieu de le rendre amoureux, lui fit perdre l'eſprit ; enſorte qu'il étoit tout hébété quand on lui parloit d'autre choſe que de peinture, de laquelle il raiſonna toujours d'un très-bon ſens juſqu'à la mort.

DAVID TENIERS

le Vieux,

D'Anvers, a été diſciple de Rubens dans ſon païs, & l'a été dans Rome d'Adam Elſeimer : de ſorte qu'étant de retour à Anvers, & voulant faire un mélange de Rubens & d'Adam, il ne s'occupa qu'à peindre des Tableaux de petites figures, qui lui ont donné beaucoup de réputation. Il mourut en 1649.

JEAN VAN-HOUC

D'Anvers, étoit un des bons disciples de Rubens. Il alla à Rome, où l'on admira l'intelligence qu'il avoit dans le coloris. En retournant dans son païs, il passa par Vienne, où l'Archiduc Leopold le retint, & le fit travailler jusqu'en 1650. qui est l'année où la mort surprit Van-Houc, étant encore jeune.

JACQUES FOUQUIER

FLamand, issu de bonne maison, disciple de Mompre, a été un des plus célebres & des plus savans païsagistes qui aient paru jusqu'ici. Ses Tableaux ne sont differens de ceux du Titien que par la diversité des païs qu'ils représentent; car pour les principes, ils sont les mêmes, & les couleurs également bonnes & bien entendues. Il a peint quelque tems pour Rubens, chez qui il apprit les principes les plus essentiels de son art; puis en Allemagne pour l'Electeur Palatin, & enfin en France, où après avoir travaillé longtems, & s'être bien fait païer de ses ouvrages, sa mau-

vaiſe conduite le fit mourir pauvre chez un Peintre appellé Silvain, qui demeuroit au Fauxbourg ſaint Jacques. Il a eu deux éleves, qui ſe ſont toûjours attachés à ſa maniere; Rendu & Bellin.

PIERRE DE LAER,

dit

BAMBOCHE,

D'Harlem, avoit un merveilleux génie pour la Peinture, quoiqu'il ne l'ait cultivée qu'à peindre en petit. Il étoit univerſel, & fort ſtudieux dans toutes les choſes qui regardoient ſa profeſſion. Il fit un grand ſéjour à Rome, où il s'attira l'amitié & l'eſtime des premiers Peintres. Sa maniere eſt fort ſuave & vraie. Le nom de Bambozo lui fut donné par les Italiens, à cauſe de ſa figure extraordinaire; il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée entre les épaules: mais cette difformité étoit bien réparée par la beauté de ſon eſprit, & par la bonté de ſes mœurs. Il mourut à Harlem âgé de ſoixante ans, s'étant laiſſé tomber dans un foſſé, où il ſe noya. Il ſemble que par ce genre de mort Dieu voulut tirer vengeance d'un

crime dont Bamboche étoit coupable. Etant à Rome avec quatre autres Hollandois dans une maiſon qui étoit ſur le bord du Tibre, ils furent tous cinq ſurpris pluſieurs fois mangeans de la viande en Carême, ſans aucune néceſſité : un Eccleſiaſtique qui les avoit ſouvent avertis de ne le plus faire, les ſurprit encore une fois; & comme il vit que les voies de la douceur étoient inutiles, il les menaça un ſoir comme ils ſoupoient de les déferer à l'inquiſition. La choſes'étant extrêmement aigrie, ces Proteſtans jetterent l'Eccleſiaſtique dans la Riviere. On a remarqué que ces cinq Hollandois ont tous peri par les eaux.

JEAN BOTH
& ſon Frere
HENRI

D'Utrecht, diſciples de Blomart, l'un & l'autre fort ſtudieux & fort attachés à leur profeſſion. Etant à Rome, Henri s'adonna au païſage, & ſuivit la maniere de Claude le Lorrain; l'autre s'étudia à faire des Figures & des Animaux, & ſuivit la maniere de Bamboche, tous deux arriverent au but qu'ils s'étoient propoſés; ils s'ac-

corderent à travailler dans un même Tableau dont l'un faiſoit le païſage & l'autre les figures, & les animaux; en ſorte néanmoins que l'on auroit crû que tout l'ouvrage eût été peint de la même main. La grande facilité qu'ils s'étoient acquiſe dans le travail, & le prompt débit qu'ils avoient de leurs Tableaux, firent qu'ils continuerent à peindre de cette ſorte, juſqu'au malheur qui arriva à Henri, lequel étant à Veniſe & ſe retirant chez lui la nuit, tomba dans un canal où il périt; il étoit complice du crime de Bamboche. Jean retourna a Utrecht où il continua de travailler avec réputation.

DANIEL SEGRE

D'Anvers, Jeſuite, frere de Gerard Segre, s'adonna à peindre des Fleurs & s'y eſt mis en grand eſtime par la fraîcheur & la legereté dont il les faiſoit, la diſpoſition qu'il leur donnoit étoit ordinairement pour ſervir de bordure à quelque petit Tableau, dont il menageoit la place.

BALTAZAR GERBIER

D'Anvers, né en 1592. peignoit à Gomme en petit, & ſes ouvrages plûrent tellement au Roi d'Angleterre Charles premier, que ce Prince l'attira à ſa Cour. Le Duc de Bouquingam l'y ayant connu & lui ayant trouvé de la pénétration dans l'eſprit, en parla ſur ce pied au Roi, qui le fit Chevalier & l'envoïa à Bruxelles, où il a été long-tems en qualité d'Agent des affaires de ſa Majeſté Britannique.

HERMAN SUANEFELD

QU'on appelloit à Rome communément Hermite, non ſeulement parce qu'on le trouvoit toûjours ſeul dans les ruines des environs de Rome, à Tivoli, à Freſcati & autres lieux; mais encore parce qu'il quittoit ſouvent la compagnie de ſes camarades pour étudier le païſage d'après nature. Il s'eſt rendu habile en ce genre-là, ſans négliger l'étude des figures qu'il deſſinoit de fort bon goût.

GELDORP

ETOit un Peintre dont il n'eſt ici parlé qu'à cauſe de l'induſtrie qu'il avoit pour gagner ſa vie. Comme il manioit paſſablement bien les couleurs, & qu'il avoit de la peine à deſſiner, il avoit fait faire par d'autres Peintres, pluſieurs têtes, pluſieurs pieds, & pluſieurs mains ſur du papier dont il avoit fait des Poncis pour lui ſervir dans ſes Tableaux, & vivoit ainſi aux dépens des ignorans.

OLIVIER

DE Londres, peignoit à gomme toutes ſortes de ſujets : mais il s'eſt occupé davantage à faire des Portraits. Il en a fait quantité dans les Cours des Rois d'Angleterre Jacques & Charles, & perſonne n'a mieux fait que lui en ce genre-là. Il a eu un diſciple nommé Couper, qui paſſa au ſervice de la Reine Chriſtine de Suede.

LELI Anglois a fort bien fait les Portraits dans la maniere de Vandeik, tant pour les têtes que pour les habits & les ajuſtemens.

CORNEILLE VAN HEEM

D'Anvers, a peint dans un haut degré de perfection, les fruits, les fleurs, & autres choſes inanimées.

ABRAHAM DIPEMBEC

DE Boſleduc, s'eſt fort occupé dans ſa jeuneſſe à peindre ſur le verre, & s'étant mis enſuite dans l'Ecole de Rubens, y devint un de ſes meilleurs diſciples. Il inventoit facilement & ingenieuſement : les Eſtampes qu'on a gravées d'après lui en ſont de bons témoignages, & entr'autres celles qui ſont dans le Livre intitulé le Temple des Muſes, qui ſuffit ſeul pour faire l'éloge de ce Peintre.

DAVID TENIERS

le Jeune,

APeint ordinairement en petit, il deſſinoit bien, & ſa maniere eſt ferme & d'un Pinceau leger, ç'a été un Prothée pour les copies, & il s'eſt transformé en

autant de Tableaux qu'il en a voulu contrefaire ; en ſorte qu'on y eſt encore tous les jours trompé : c'eſt par ſes ſoins que la Gallerie de l'Archiduc Leopol a été gravée, aïant pour lors la direction des originaux.

RAMBRAN VAN REIN.

LE ſurnom de Van Rein lui vient du lieu de ſa naiſſance qui eſt un Village ſitué ſur le bras du Rhin qui paſſe à Leyde ; il étoit fils d'un Meûnier, & diſciple d'un aſſez bon Peintre d'Amſterdam appellé Leſman : mais il ne devoit la connoiſſance qu'il a acquiſe dans ſa profeſſion qu'à la bonté de ſon eſprit & à ſes reflexions. Il ne faut néanmoins chercher dans ſes ouvrages, ni la correction du deſſein, ni le gout de l'antique. Il diſoit lui-même, que ſon but n'étoit que l'imitation de la nature vivante, ne faiſant conſiſter cette nature que dans les choſes créées, telles qu'elles ſe voient. Il avoit de vieilles armures, de vieux inſtrumens, de vieux ajuſtemens de tête, & quantité de vieilles étoffes ouvragées; & il diſoit que c'étoit-là ſes antiques. Il ne laiſſoit pas, malgré ſa maniere, d'être curieux de beaux deſſeins d'Italie, dont il avoit un grand nombre auſſi-bien que de

belles Eſtampes, dont il n'avoit pas profité: tant il eſt vrai que l'éducation & l'habitude ont beaucoup de pouvoir ſur nos eſprits. Cependant il a fait quantité de Portraits, d'une force, d'une ſuavité & d'une verité ſurprenantes.

Sa gravure à l'eau forte tient beaucoup de ſa maniere de peindre. Elle eſt expreſſive & ſpirituelle, principalement ſes Portraits dont les touches ſont ſi à propos, qu'elles expriment & la chair & la vie : le nombre des Eſtampes qui ſont de ſa main eſt d'environ deux cens quatre-vingt. On y voit ſon Portrait pluſieurs fois, & l'on peut juger par l'année qui y eſt marquée qu'il eſt né avec le ſiécle; & de toutes ces dates que l'on voit ſur ſes Eſtampes, il n'y en a point au de-là de 1628. ni après 1659. Il y en a quatre ou cinq qui font voir qu'il étoit à Veniſe en 1635. & 1636. Il ſe maria en Hollande, & il a gravé le Portrait de ſa femme avec le ſien, il a retouché pluſieurs de ſes Eſtampes juſqu'à quatre & cinq fois pour en changer le clair-obſcur, & pour chercher un bon effet. Il paroît que le papier blanc n'étoit pas toûjours de ſon goût pour les impreſſions : car il a fait tirer quantité de ſes épreuves ſur du papier de demi-teinte, principalement ſur du pa-

pier de la Chine, qui eſt d'une teinte rouſſe & dont les épreuves ſont recherchées des Curieux. Il y a dans ſa gravûre une façon de faire qui n'a pas encore été connue que je ſache; elle a quelque choſe de la maniere noire, mais celle-ci n'eſt venue qu'après.

Il ſavoit fort bien qu'en Peinture on pouvoit, ſans beaucoup de peine, tromper la vûe en repreſentant des corps immobiles & inanimés; & non content de cet artifice aſſez commun, il chercha avec une extrême application celui d'impoſer aux yeux par des figures vivantes. Il en fit entr'autres une épreuve par le portrait de ſa ſervante qu'il expoſa à ſa fenêtre, dont toute l'ouverture étoit occupée par la toile du Tableau. Tous ceux qui le virent y furent trompés, juſqu'à ce que le Tableau ayant été expoſé durant pluſieurs jours, & l'attitude de ſa ſervante étant toûjours la même, chacun vint enfin à s'appercevoir qu'il étoit trompé. Je conſerve aujourd'hui cet ouvrage dans mon cabinet.

Quoique Rambrant eût un bon eſprit, & qu'il eût gagné beaucoup de bien, ſon penchant le portoit à converſer avec des gens de baſſe naiſſance. Quelques perſonnes qui s'intereſſoient à ſa réputation, lui en voulurent parler: quand je veux délaſſer mon

eſprit, leur dit-il, ce n'eſt pas l'honneur que je cherche, c'eſt la liberté. Et comme on lui reprochoit un jour la ſingularité de ſa maniere d'emploïer les couleurs qui rendoient ſes Tableaux raboteux ; il répondit, qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Il mourut à Amſterdam l'an 1668.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rambrant.

LEs talens de la nature tirent leur plus grand prix de la façon de les cultiver, & l'exemple de Rambrant eſt une preuve très-ſenſible du pouvoir que l'habitude & l'éducation ont ſur la naiſſance des hommes. Ce Prince étoit né avec un beau génie & un eſprit ſolide ; ſa veine étoit fertile, ſes penſées fines & ſingulieres, ſes compoſitions expreſſives, & les mouvemens de ſon eſprit fort vifs : mais parce qu'avec le lait il avoit ſucé le goût de ſon païs, qu'il avoit été élevé dans une vûe continuelle d'un naturel peſant, & qu'il avoit connu trop tard une verité plus parfaite que celle qu'il avoit toûjours pratiquée, ſes productions ſe tournerent du côté de ſon habitude, malgré les bonnes ſemences qui étoient dans ſon eſprit ; ainſi on ne verra point dans Ram-

brant, ni le goût de Raphaël, ni celui de l'antique, ni penſées Poëtiques, ni élegance de deſſein ; on y trouvera ſeulement, tout ce que le naturel de ſon Païs, conçû par une vive imagination, eſt capable de produire. Il en a quelquefois relevé la baſſeſſe par un bon mouvement de ſon génie : mais comme il n'avoit aucune pratique de ſa belle proportion, il retomboit facilement dans le mauvais goût auquel il étoit accoûtumé.

C'eſt la raiſon pour laquelle Rambrant n'a pas beaucoup peint de ſujets d'hiſtoires, quoiqu'il ait deſſiné une infinité de penſées qui n'ont pas moins de ſel & de piquant que les productions des meilleurs Peintres. Le grand nombre de ſes deſſeins que j'ai entre mes mains en eſt une preuve convaincante à qui voudra leur rendre juſtice : Et bien que ſes Eſtampes ne ſoient pas inventées avec le même eſprit que les deſſeins dont je parle, on y voit néanmoins un Clair obſcur & des expreſſions d'une beauté peu commune.

Il eſt vrai que le talent de Rambrant ne s'eſt pas tourné à faire un beau choix du naturel : mais il avoit un artifice merveilleux pour l'imitation des objets preſens ; l'on en peut juger par les differens Portraits qu'il a faits, & qui bien loin de craindre la

comparaiſon d'aucun Peintre, mettent ſouvent à bas, par leur preſence, ceux des plus grands Maîtres.

Si ſes contours ne ſont pas corrects, les traits de ſon deſſein ſont pleins d'eſprits, & l'on voit dans les Portraits qu'il a gravés que chaque trait de pointe, comme dans ſa Peinture chaque coup de Pinceau, donnent aux parties du viſage un caractere de vie & de verité, qui fait admirer celui de ſon genie.

Il avoit une ſuprême intelligence du Clair-obſcur, & ſes couleurs locales ſe prêtent un mutuel ſecours l'une à l'autre, & ſe font valoir par la comparaiſon. Quoique Rambrant ait traité des ſujets ſous l'aparence de toutes ſortes de lumieres; il ſemble néanmoins qu'il ait affecté d'expoſer ſes modeles ſous une lumiere haute & reſſerrée, ou ſous une lumiere d'accident; afin que les ombres étant plus fortes & les parties éclairées plus ramaſſées, les objets en paruſſent plus vrais & plus ſenſibles. C'eſt dans cette intention qu'il a peint la plûpart de ſes Portraits, & qu'il a choiſi plus volontiers des ſujets ſuſceptibles de ces ſortes de lumieres. Ses carnations ne ſont pas moins vraies, moins fraîches, ni moins recherchées dans les ſujets qu'il a répreſentés, que celles du Titien. Ces deux

Peintres étoient convaincus qu'il y avoit des couleurs qui se détruisoient l'une l'autre par l'excès du mélange ; qu'ainsi il ne falloit les agiter par le mouvement du Pinceau que le moins qu'on pouvoit. Ils préparoient par des couleurs amies une premiere couche la plus approchante du naturel qu'il leur étoit possible. Ils donnoient sur cette pâte toute fraîche par des coups legers & par des teintes Vierges, la force & les fraîcheurs de la nature, & finissoient ainsi le travail qu'ils observoient dans leur modele. La difference qui est entre ces deux Peintres sur ce sujet, c'est que le Titien rendoit ses recherches plus imperceptibles & plus fondues, & qu'elles sont dans Rambrant très-distinguées à les regarder de près ; mais dans une distance convenable, elles paroissent très-unies par la justesse des coups, & par l'accord des couleurs. Cette pratique est singuliere à Rambrant, elle est une preuve convaincante que la capacité de ce Peintre est à couvert du hazard, qu'il étoit maître de ses couleurs, & qu'il en possedoit l'art en souverain.

GERARD DAU

DE Leyde, a été disciple de Rambrant, & quoique sa maniere d'operer soit fort éloignée de celle de son maître, il lui devoit néanmoins l'intelligence & les principales regles de son art dans la partie du coloris; il peignoit en petit à huile, & ses figures qui pour l'ordinaire ne passent pas la hauteur d'un pied, sont aussi terminées que si elles étoient grandes comme le naturel. Il ne faisoit rien que d'après le vrai qu'il regardoit dans un miroir convexe. Il a fait peu de Portraits de grands Seigneurs & de Dames; parce que ces sortes de personnes n'ont ordinairement ni le tems ni la patience de se tenir aussi longtems que l'exigeoit ce Peintre. La femme d'un Résident de Dannemark, laquelle vouloit avoir son Portrait de la main de Girard Dau lui servit de modele cinq jours durant, pour une main seulement, sans parler de la tête. Aussi faut-il avouer que ses ouvrages sont terminés comme la nature même sans rien perdre de la fraîcheur, de l'union, ni de la force des couleurs, non plus que de l'intelligence du Clair-obscur.

La grandeur ordinaire de ſes Tableaux ne paſſoit pas un pied, & le prix qu'il s'en faiſoit païer étoit tantôt de ſix cens livres, tantôt de huit cens, & tantôt de mille livres, plus ou moins ſelon le tems qu'il y avoit emploïé : car pour regler ſon prix il comptoit chaque heure à vingt ſols. Son Cabinet étoit percé d'une lumiere haute pour avoir des ombres avantageuſes, & du côté d'un Canal pour éviter la poudre ; il faiſoit broïer ſes couleurs ſur une glace de criſtal : ſa Palette & ſes Pinceaux étoient ſoigneuſement enfermés dans une boëte quand il ne travailloit pas ; & lorſqu'il ſe mettoit au travail il demeuroit quelque tems aſſis en repos pour laiſſer raſſoir la pouſſiere. Quand il voïoit un beau tems il quittoit ſon ouvrage, & alloit prendre l'air pour réparer les eſprits qu'il conſumoit dans un travail ſi attachant.

Il y a beaucoup de réflexions à faire ſur cette maniere de peindre, & je ne ſai ſi elle eſt auſſi imitable qu'elle eſt admirable. Car le feu que demande la Peinture ne s'accorde gueres avec une patience ſi extraordinaire, & avec l'attention qu'il faut donner à un ſi grand détail. Il ſemble que la belle intelligence de l'Art conſiſte à faire avec peu d'ouvrage, que les Tableaux pa-

roiſſent finis dans leur diſtance : mais Girard Dau étoit perſuadé au contraire que le grand travail étant compatible avec la belle intelligence, il falloit faire tout ce que l'on découvroit ſur le modele dans une diſtance raiſonnable.

Ce que l'on peut dire à cela, c'eſt que les Tableaux de Girard Dau étant compoſés de peu de figures, fatiguoient peu l'imagination, & qu'il étoit né avec un talent particulier pour ſes ouvrages.

FRANÇOIS MIRIS

DE Leyde, diſciple de Girard Dau, a ſuivi entierement la maniere de ſon Maître, ſi ce n'eſt qu'il avoit un meilleur goût de deſſein, plus de gentilleſſe dans ſes compoſitions, & plus de ſuavité encore dans ſes couleurs. Il ſe ſervoit comme lui du miroir convexe. Comme il eſt mort fort jeune, il a fait peu de Tableaux. Il y en a un entr'autres de la grandeur de quinze pouces, où il a repréſenté une boutique d'étoffe, la Marchande & un Acheteur. Pluſieurs étoffes y paroiſſent dévelopées les unes auprès des autres, & l'on y reconnoît leur diverſité très-ſenſiblement. Les figures, & tout ce qui entre dans la com-

poſition du Tableau ſont admirables. Il eut deux mille francs pour cet ouvrage : & tous ceux qu'on voit de lui, font regretter avec raiſon la mort précipitée d'un ſi habile homme. Miris vivoit ſans ſouci, ſans regle, ſans œconomie, & dépenſoit beaucoup : cette mauvaiſe conduite lui attira des dettes, pour leſquelles il fut mis pluſieurs fois en priſon. Une fois entr'autres qu'il y étoit retenu plus qu'à l'ordinaire, on lui propoſa de peindre pour paſſer le tems, & que s'il vouloit faire quelque Tableau en païement, on lui procureroit ſa liberté. Il répondit qu'il lui étoit impoſſible de travailler, que la vûe des grilles & le bruit des verroux lui troubloient l'imagination. Cette vie mal reglée le fit mourir à la fleur de ſon âge en 1683.

HANNEMAN.

DE la Haye, a été diſciple de Vandeik, & a toujours ſuivi la maniere de ſon Maître avec ſuccès. Il a fait quantité de Portraits, qui ſont répandus dans toute la Hollande ; & ceux qu'il a copiés d'après Vandeik, paſſent ſouvent pour originaux, auſſi-bien que quelques autres qu'il a faits d'après nature.

JACQUES JORDANS

D'Anvers, né en 1594. apprit les principes de son Art chez Adam Van-Ort: ce qui n'empêchoit pas qu'il n'allât chez les autres Peintres qui étoient à Anvers, desquels il examinoit les ouvrages; & faisant d'un autre côté des études particulieres sur la nature même, il est devenu par ce moïen Auteur de sa maniere, & l'un des plus habiles Peintres des Païs-Bas. Il ne lui manquoit que d'avoir vû l'Italie, ainsi qu'il le témoignoit lui-même par l'estime qu'il faisoit des Maîtres de ces païs-là, aussi-bien que par l'avidité avec laquelle il copioit les Titiens, les Paul Véronéses, les Bassans, & les Caravages, quand il en pouvoit trouver. Ce qui l'empêcha de faire ce voïage d'Italie, fut son mariage, qu'il contracta trop jeune avec la fille d'Adam Van-Ort son Maître. Son talent étoit pour les grands Tableaux, & sa maniere étoit forte, vraie & suave.

On a dit que Rubens, d'où il avoit puisé ses meilleurs principes, & pour qui il travailloit, craignant qu'il ne le surpassât dans l'intelligence du coloris, l'occupa longtems à faire en détrempe de grands patrons de Tapisseries

Tapiſſeries pour le Roi d'Eſpagne, d'après les eſquiſſes coloriées que Rubens en avoit faites ; & qu'il affoiblit ainſi par une habitude contraire, cette maniere forte avec laquelle Jordans repréſentoit ſi ſenſiblement la verité. Il a fait quantité d'ouvrages pour la Ville d'Anvers, & pour toute la Flandre. Il en a fait auſſi de conſiderables pour les Rois de Suéde & de Danemark. Il étoit infatigable dans le travail, & il réparoit ſes eſprits par la converſation de ſes amis, qu'il viſitoit le ſoir, & par une humeur enjouée, dont la nature l'avoit pourvû. Il mourut en 1678. âgé de 84. ans.

ERASME QUILLINUS

D'Anvers, né en 1607. après avoir profeſſé la Philoſophie, ſe laiſſa conduire à l'amour qu'il avoit pour la peinture, & s'étant mis ſous la diſcipline de Rubens, il eſt devenu très-bon Peintre. Il a peint dans ſon païs & dans les lieux d'alentour pluſieurs grands ouvrages pour les Egliſes & pour les Palais, & a laiſſé en mourant une grande eſtime de lui, avec une merveilleuſe réputation de ſon mérite, ſans que de ſa part il ait jamais cherché autre choſe

que le plaisir qu'il trouvoit dans l'exercice de la Peinture.

JOACHIM SANDRART

NE' à Francfort le 12e. de Mai 1606, fils de Laurent Sandrart, après avoir fait ses études de Grammaire, s'adonna à la Gravûre, & à l'âge de quinze ans il alla à pied jusqu'à Prague s'offrir pour disciple à Gilles Sadeler, qui le détourna de la gravûre, & lui conseilla de se mettre à la peinture. Il suivit cet avis, & passa à Utrecht, où il se mit sous la discipline de Gerard Hontorst, qui le mena avec lui en Angleterre, d'où il sortit en 1627. que le Duc de Bouquingam fut tué. Parmi les belles choses qu'il vit en Angleterre, il est fait mention dans sa vie des douze Empereurs du Titien, plus grands que nature, qui ont été gravés par G. Sadeler. Il y est dit aussi qu'après la mort du Duc de Bouquingam, l'Empereur Ferdinand III. fit acheter les Tableaux du Cabinet de ce Duc, dont il orna son Palais de Prague, & qui y sont encore en partie.

Il fut à Venise, où il copia les plus beaux Tableaux du Titien, & de Paul Véronese. De-là il passa à Rome avec le Blond Gra-

veur, ſon Couſin-germain, où après quelque tems de ſéjour, il ſe rendit des plus conſiderables dans la peinture, en ſorte que le Roi d'Eſpagne aïant ſouhaité douze Tableaux des douze plus habiles Peintres qui ſe trouvaſſent pour lors dans Rome, on lui en envoïa du Guide, du Guerchin, de Joſepin, de Maſſimi, de Gentileſchi, de Piétre de Cortone, du Valentin, d'André Sacchi, de Lanfranc, du Dominiquin, du Pouſſin, & de Sandrart. Le Marquis Juſtiniani l'aïant connu, ſouhaita de l'avoir chez lui, & lui donna la direction de la gravûre des Statues de ſa Galerie.

Sandrart, après avoir fait un long ſéjour à Rome, alla à Naples, en Sicile, & à Malte : & s'en retournant à Francfort, il paſſa par la Lombardie. Après s'être marié à Francfort, il quitta l'Allemagne à cauſe de la famine, & s'en alla à Amſterdam, où il tint Aſſemblée de Curieux : enſuite il retourna en Allemagne, où il prit poſſeſſion de la Terre de Stokau dans le Duché de Neubourg, de laquelle il avoit hérité, mais la trouvant un peu délabrée, il vendit tout ce qu'il avoit de beaux Tableaux, de deſſeins, & autres curioſités pour la rétablir. Cependant à peine fut-elle en état de lui donner du plaiſir, que dans les guerres d'Allemagne, les François la brûlerent en-

tierement. Il la rétablit plus belle qu'elle n'étoit ; & craignant une ſeconde invaſion, il la vendit, & s'alla établir à Auſbourg, où il ſe mit à travailler à divers ouvrages, & entr'autres à celui des douze mois de l'année en grand, leſquels ont été gravés en Hollande avec des Vers Latins, qui en font la deſcription.

Sa femme étant morte, il quitta Augſbourg, & alla demeurer à Nuremberg, où il érigea une Academie de Peinture, & où il a mis au jour pluſieurs volumes qui regardent ſa profeſſion, auſquels il a travaillé juſqu'à l'âge de 77. ans, ainſi qu'il le dit lui-même.

De tous ſes Livres, le plus conſiderable eſt celui de la Vie des Peintres, dans lequel il a abregé Vaſari & Ridolfi pour ce qui regarde les Peintres Italiens, Charles Ver-Mandre pour les Flamans du ſiécle paſſé ; & du reſte il a écrit ſur les Mémoires qu'il a pû recouvrer, & ſur ce qui étoit de ſa connoiſſance : & c'eſt-là que l'on a puiſé la plus grande partie de ce que l'on a dit dans cet Abregé-ci touchant les Peintres Flamans de ce ſiécle.

Cette vie de Sandrart eſt écrite fort au long à la fin du Livre dont je viens de parler. Celui qui en eſt l'auteur n'y a point mis le jour de la mort de ce Peintre. Il y fait

mention d'un grand nombre de Tableaux fort grands & fort chargés d'ouvrage, & de quantité de Portraits, le tout de la main de Sandrart. Il parle enfin de Sandrart comme d'un très-habile Peintre. Comme je n'ai point vû de sa peinture, je ne puis porter aucun jugement de sa capacité : il semble néanmoins qu'on n'en devroit faire qu'un cas très-médiocre, si l'on en juge par les Estampes de ce Livre dans lesquelles il a fait mettre son nom. Ce qu'on peut sûrement louer de ses Livres, est l'amour qu'il avoit pour l'avantage de son Art, & l'intention qu'il a eûe de rendre service aux jeunes Peintres de sa Nation, en leur mettant devant les yeux les belles Statues, & les beaux édifices de Rome.

HENRI VERSCURE

Peintre Hollandois.

LA nature orne le monde par la varieté des génies, comme elle embellit la terre par la diversité de ses fruits ; & quoiqu'elle produise les uns & les autres, tantôt plûtôt & tantôt plus tard, elle sait donner à chacun son agrément & son mérite. Henri Verscure né à Gorcum en 1627. fils

d'un Capitaine qui étoit au ſervice des Etats, étoit un fruit précoce que ſon pere prit ſoin de faire cultiver dès ſon bas âge; car s'étant apperçû de l'inclination que ſon fils fit paroître pour la Peinture, dans le tems que ce jeune homme commençoit à ſe ſervir de ſa raiſon, il le mit dès l'âge de huit ans chez un Peintre de Gorcum, qui ne faiſoit que des Portraits. Henri s'y occupa à deſſiner juſqu'à l'âge de treize ans, auquel il quitta ce Maître pour aller à Utrecht ſous la diſcipline de Jean Bot, qui étoit pour lors en réputation. Il y demeura ſix ans, après leſquels ſe ſentant aſſez fort dans la pratique de ſon Art pour profiter des belles choſes qui ſont en Italie, il en fit le voïage à vingt ans. Il alla d'abord à Rome, & s'y occupa dans les premieres années à deſſiner des figures, & à fréquenter les Academies : mais comme ſon Génie le portoit à peindre des Animaux, des Chaſſes & des Batailles, il fit une étude particuliere de tout ce qui pouvoit lui être utile dans ce talent. Il s'appliqua au païſage, & à deſſiner les fabriques qui ſont non-ſeulement aux environs de Rome, mais dans tout le reſte de l'Italie. Cet exercice lui donna du goût pour l'Architecture : il s'y rendit habile, & l'on voit par ſes Tableaux l'inclination qu'il avoit pour cet

Art, & le bon Goût qu'il y avoit contracté. Les Villes où il a fait le plus de ſéjour dans ſon voïage, ſont Rome, Florence, & Veniſe. Il s'attira dans cette derniere Ville de la conſidération des perſonnes de qualité par ſes ouvrages & par ſes manieres. Enfin, après avoir démeuré dix ans en Italie, il ſe mit en chemin pour retourner en ſon Païs : il paſſa par la Suéde & par la France, & dans le ſéjour qu'il fit à Paris, il rencontra le fils du Bourgmeſtre Marſevin qui alloit en Italie, & qui le fit réſoudre ſans beaucoup de peine de l'y accompagner. Il y retourna donc, & y demeura encore trois ans, après leſquels il revint en Hollande, & arriva à Gorcum en 1662.

Ce fut alors que ſon talent pour les Batailles le ſollicita puiſſamment de s'y occuper. Il s'abandonna entierement à ſon Génie ; & pour l'exercer avec ſuccès, il étudia exactement tout ce qui ſe paſſe dans les Armées. Il ſuivit celle des Etats en 1672. Il y fit une étude particuliere des Chevaux de toute narure, & de toute uſage : il y deſſina les divers campemens, ce qui ſe paſſe dans les Combats, dans les Déroutes, & dans les Retraites : ce qui arrive après une victoire dans un champ de bataille parmi les morts & les mourans, pêle-mêle avec les chevaux & les armes

abandonnées. Son Génie étoit beau & fertile, & quoiqu'il y eût un grand feu dans ſes penſées & dans ſon travail, comme il avoit beaucoup étudié d'après nature, il s'étoit fait un Goût particulier qui ne dégeneroit point en ce qu'on appelle maniere, mais qui renfermoit une grande varieté dans les objets, & qui tenoit plus du Romain, que de celui de ſon Païs, excepté que les ſujets qu'il a traités, ſont preſque tous modernes. Les Scenes de ſes Tableaux ſont ordinairement fort belles, & les Figures qu'il y fait entrer ſont toujours pleines d'eſprit. Son plus grand divertiſſement étoit l'étude de ſa profeſſion : il avoit toujours le craïon à la main, & il ſortoit rarement d'un lieu qu'il n'en eût deſſiné quelque choſe de ſon Goût, ou d'après nature, ou d'après quelque bon Tableau; ſoit Figures, Bâtimens ou Animaux. C'eſt pour cela qu'il portoit toujours ſur lui un cahier ou un Livre fort mince de papier blanc fait exprès, ainſi que j'en ai vû une vingtaine remplis de ſes études. Ses plus beaux ouvrages ſont à la Haye, à Amſterdam, & à Utrecht. La droiture de ſes mœurs, & la bonté de ſon eſprit lui donnerent part à la Magiſtrature de ſa Ville : mais il n'accepta cet honneur, qu'à la charge de ne point quitter l'exercice de la pein-

ture, qu'il aimoit plus que ſa vie. Il paſſoit ainſi tranquillement ſes jours, honoré dans ſa charge, eſtimé dans ſon Art, & aimé de tout le monde, lorſque s'étant mis ſur mer pour faire un petit voïage, un coup de vent le fit perir à deux lieues de Dort, le 26. Avril 1690. à l'âge de 62. ans. J'ai entre mes mains un grand Volume plein de ſes deſſeins, dont l'inſpection en dit plus que je n'en viens d'écrire.

GASPAR NETSCHER

NE' à Prague en Bohéme, d'un pere qui mourut au ſervice de la Pologne en qualité d'Ingenieur, & d'une mere qui fut contrainte, à cauſe de la Religion Catholique qu'elle profeſſoit, de ſortir bruſquement de Prague avec trois fils qu'elle avoit, & dont Gaſpar étoit le plus jeune. A quelques lieues de-là elle s'arrêta dans un Château, qui lorſqu'on y penſoit le moins, fut aſſiegé; & qui n'aïant jamais voulu ſe rendre, fut affamé de telle ſorte, que les deux freres de Gaſpar y moururent de faim.

La mere ſe voïant menacée du même ſort, trouva moïen de ſortir la nuit du Château, & de ſauver avec elle le ſeul

enfant qui lui reſtoit. Tout lui manquoit excepté le courage ; & s'étant miſe en chemin ſon fils entre ſes bras, le hazard la conduiſit à Arnhem, dans le païs de Gueldres, où elle trouva quelque ſecours pour ſa ſubſiſtance, & pour élever ſon fils.

Un Docteur en Médecine nommé Tulkens, homme riche & d'un grand mérite, prit le jeune Netſcher en amitié, & eut ſoin de ſes études, dans l'intention d'en faire un Médecin : mais la force du Génie de Netſcher l'entraîna du côté de la peinture. Dans ſes études il ne pouvoit s'empêcher de grifoner quelque deſſein ſur le même papier où il écrivoit ſes thêmes, & n'aïant pas été poſſible de lui faire ſurmonter cette inclination, on crût qu'il valoit mieux l'y abandonner entierement.

On le mit chez un Vitrier (qui étoit le ſeul homme dans Arnhem qui ſût un peu peindre) pour lui faire apprendre à deſſiner. Mais à quelque tems de-là, ſe ſentant plus fort que ſon Maître, il s'en alla à Deventer chez un nommé Terburg, qui étoit en même tems Bourgmeſtre de ſa Ville, & habile Peintre. Il faiſoit toutes choſes d'après nature, & il avoit un talent ſi particulier pour bien peindre les ſatins, que dans toutes les compoſitions de ſes Tableaux il ſe donnoit occaſion d'y faire en-

trer de cette étoffe, & de la diſpoſer de telle ſorte, qu'elle reçût la principale lumiere. Netſcher a beaucoup retenu de cette inclination ; & s'il ne l'a pas ſuivie dans tous ſes ſujets, comme a fait ſon maître, il s'en eſt ſervi dans pluſieurs de ſes Tableaux, mais toujours avec prudence.

Après avoir acquis chez Terburg une grande pratique du Pinceau, il retourna en Hollande, où il travailla long-tems pour des Marchands de Tableaux, qui, abuſant de ſa facilité, lui païoient très-peu ſes ouvrages, & les vendoient fort cher. Cette rigueur le dégoûta, & lui fit prendre la réſolution d'aller à Rome. Il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui alloit à Bourdeaux, où étant arrivé, il ſe logea chez un Marchand, dont il épouſa la parente. Ainſi un amour plus fort que celui qu'il avoit pour la peinture interrompit ſon voïage d'Italie, & le fit retourner en Hollande.

Il s'arrêta à la Haye, le bon ſuccès de ſes ouvrages l'y fit établir, & l'experience lui fit connoître que le meilleur parti qu'il eût à prendre pour faire ſubſiſter une famille qui devenoit nombreuſe, étoit de ſe mettra dans les Portraits. Il s'acquit dans ce genre de Peinture tant d'habileté & de réputation, qu'il n'y a point de famille conſiderable en Hollande qui n'ait des Por-

traits de ſa main, & que la plûpart des Miniſtres étrangers ne pouvoient ſe réſoudre à quitter la Hollande ſans emporter un Portrait de Netſcher. Ce qui fait qu'on en voit dans tous les païs de l'Europe. Dom Franciſco de Melo Ambaſſadeur de Portugal ne ſe contenta pas d'avoir le ſien, mais il en emporta encore beaucoup d'autres, qui ſont aujourd'hui à Liſbonne chez l'Archevêque de cette Ville-là.

Charles II. Roi d'Angleterre, charmé des ouvrages de Netſcher, fit ſon poſſible pour l'attirer à ſon ſervice par une forte penſion : mais Netſcher, qui avoit gagné aſſez de bien pour vivre heureux, préfera la tranquilité dont il jouiſſoit, à la vie tumultueuſe d'une grande Cour. Cependant les douleurs qu'il ſouffroit pendant le cours de ſa vie en troublerent ſouvent la douceur : la gravelle dont il avoit été tourmenté dès l'âge de vingt ans, avec la goute qui s'y joignit dans la ſuite le firent mourir à la Haye en 1684. à l'âge de 48. ans.

Netſcher a été un des meilleurs Peintres des Païs-bas, de ceux au moins qui n'ont travaillé qu'en petit ; ſon deſſein étoit aſſez correct, mais ſon Goût en cette partie-là ne ſortoit point de celui de ſon païs. Il entendoit fort bien le Clair-obſcur, & en-

tre ſes couleurs locales, qui étoient toutes bonnes, il avoit un talent particulier pour bien faire le linge. Sa maniere de peindre étoit très-moëleuſe, ſans touches apparentes, finie néanmoins, ſans être penée, ni comme on dit, eſtantée. Quand il vouloit donner la derniere main à quelque ouvrage, il y paſſoit un vernis, qui avant de ſecher, lui donnoit le tems d'y travailler deux ou trois jours de ſuite : il lui donnoit en même tems le moïen de remanier à ſon gré les couleurs, qui, n'étant, ni trop dures, ni trop liquides, pouvoient ſe lier facilement à celles qu'il y mettoit de nouveau, ſans rien perdre de leur fraîcheur, ni de leur premiere qualité.

LIVRE VII.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES FRANÇOIS.

IL eſt difficile de marquer le tems auquel la Peinture a commencé en France : car lorſque François I. fit venir d'Italie le Roux & le Primatice, la France n'étoit pas dépourvûe de Peintres, qui ſe trouverent en état de travailler ſous la conduite de ces deux Maîtres, avec quantité d'autres Italiens qui paſſerent en France. Ces François étoient Simon le Roi, Charles & Thomas Dorigni, Louis François, & Jean Lerambert ; Charles Charmoi, Jean & Guillaume Rondelet, Germain Mûnier, Jean du Breuil, Guillaume Hoey, Euſtache du Bois, Antoine Fantoſe, Michel Rochetet, Jean Samſon, Girard Michel, Jannet, Corneille de Lion, du Moutier le pere, & Jean Couſin.

Quoique de tous ces Peintres il y en eût

de plus habiles les uns que les autres, leurs ouvrages néanmoins n'ont rien d'aſſez conſiderable pour attirer l'attention des Curieux de notre ſiécle, ſi ce n'eſt qu'on en veuille excepter Jannet, Corneille de Lion, du Moutier, & Jean Couſin : de ceux-ci, les trois premiers ont fait une prodigieuſe quantité de Portraits, parmi leſquels ils s'en trouve d'aſſez beaux.

JEAN COUSIN.

POur ce qui eſt de Jean Couſin, il mérite un éloge particulier. Il étoit de Soucy auprès de Sens, & l'attache qu'il eut pour les beaux Arts dans ſa jeuneſſe, l'y rendirent profond, & ſur-tout dans les parties de Mathématiques, qui conduiſent à la régularité du deſſein : auſſi a-t-il été aſſez correct en cette partie de la peinture, & il en a donné un Livre au Public, qui s'eſt imprimé une infinité de fois, & qui ſeul, quoique très-petit & de peu d'apparence, conſervera long-tems la mémoire de Jean Couſin. Il a auſſi écrit de la Géometrie & de la Perſpective. Comme de ſon tems la mode étoit de peindre ſur le verre, il s'y eſt plus attaché qu'à faire des Tableaux. On en voit de beaux ouvrages dans les Egliſes aux environs de Sens, & dans quelques-

unes de Paris, & entr'autres dans celle de saint Gervais, où il a peint sur les vitres du Chœur le martyre de saint Laurent, la Samaritaine, & l'histoire du Paralytique. On voit dans la Ville de Sens quelques Tableaux de sa façon, & plusieurs Portraits : mais de tous ses ouvrages, le plus estimé est le Tableau du Jugement universel, qui est dans la Sacristie des Minimes du bois de Vincennes, & qui se voit gravé par Pierre de Jode Flamand, bon dessinateur. Ce Tableau fait voir la fertilité du Génie de son Auteur, par la quantité de figures dont il est composé : ce que l'on y pourroit souhaiter, ce seroit seulement un peu plus d'élegance dans son Goût de dessein.

Il épousa la fille du Lieutenant général de Sens, & l'emmena à Paris, où il passa le reste de ses jours. Son savoir & ses manieres agréables l'introduisirent à la Cour, & lui attirerent de la consideration pendant les regnes d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III.

Comme il travailloit aussi de Sculpture, il fit le Tombeau de l'Amiral Chabot, qui est aux Celestins de Paris, dans la Chapelle d'Orleans. On ne sait pas précisement combien Jean Cousin a vécu, mais on sait seulement qu'il vivoit en 1589. & qu'il est mort fort âgé.

DU BREUIL & BUNEL.

CEs deux Peintres après la mort du Primatice, furent chargés des ouvrages de Peinture les plus conſiderables. Le premier peignit à Fontainebleau quarorze Tableaux à freſque dans une des chambres qu'on appelle des Poëles, & fit avec Bunel la petite Galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. Ils moururent ſous le regne d'Henri IV.

MARTIN FRIMINET

DE Paris, eut pour maître ſon pere, qui étoit un aſſez mauvais Peintre : mais l'émulation que lui donnerent les jeunes gens, qui ſuivoient alors la même profeſſion, lui fit faire le voïage d'Italie. Son principal ſéjour fut à Rome, où il demeura ſept ans, & ſes principales études furent d'après Michelange ; en ſorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniere de ce grand Peintre. On peut en juger par la Chapelle de Fontainebleau, qui eſt peinte de ſa main. Il commença cet ouvrage ſous le regne d'Henri IV. qui lui

donna des marques de ſon eſtime, & il le continua ſous celui de Louis XIII. qui l'honora de l'Ordre de ſaint Michel. Mais il ne jouit pas long-tems de cet honneur, ni des faveurs de la Cour, car avant que cet ouvrage fût entierement achevé, il tomba malade, & mourut en 1619. âgé de 52. ans.

Il y eut beaucoup de Peintres qui ſuccéderent à Friminet; mais qui, bien loin de perfectionner ſa maniere, laiſſerent tomber encore une fois la Peinture en France dans un Goût fade, qui dura juſqu'au tems que Blanchard & Vouet arriverent d'Italie. Et comme ces Peintres ne laiſſoient pas de travailler dans les Maiſons Roïales, je les nommerai ici pour ne point perdre le fil de l'Hiſtoire; ce ſont du Perac, Jerôme Baullery, Henri Lerambert, Paſquier Tetelin, Jean de Brie, Gabriel Honnoit, Ambroiſe du Bois, & Guillaume du Mée.

FERDINAND ELLE,

QUoique natif de Malines, ne doit pas laiſſer de trouver place parmi les François, aïant preſque toujours travaillé à Paris, où il a fait quantité de beaux Portraits, pendant que Louis, Henri, & Char-

les Baubrun, qui avoient des habitudes à la Cour, ſe faiſoient beaucoup mieux païer que lui, quoiqu'ils fuſſent inferieurs dans leur Art. Il a laiſſé deux fils, qui ont ſuivi la même profeſſion.

VARIN

NAtif d'Amiens, peignoit à Paris avec aſſez de ſuccès, & c'eſt de ſa main que nous avons le Tableau du grand Autel de l'Egliſe des Carmes Déchauſſés près le Palais de Luxembourg. Il eſt d'autant plus raiſonnable d'en faire mention, qu'il a aidé le Pouſſin à l'acheminer dans la Carriere de la Peinture.

JACQUES BLANCHART

DE Paris, né en 1600. apprit les commencemens de la Peinture chez Nicolas Bollery ſon oncle, d'où il ſe retira à l'âge de vingt ans pour faire le voïage d'Italie. Etant à Lyon, quelques ouvrages qui lui offrirent le moïen d'augmenter la pratique qu'il avoit dans ſon Art, l'y retinrent quatre ans : il alla enſuite à Rome, il y paſſa dix-huit mois, après leſquels il ſe rendit à Ve-

mise, où le coloris du Titien, & de l'Ecole Venitienne le charma si fort, qu'il se tourna entierement de ce côté-là. Il en fit sa principale étude avec tant de succès, qu'un Noble Venitien, qui vouloit avoir de ses ouvrages, l'engagea de travailler: mais le peu de satisfaction que ce Peintre en eut le dégoûta si fort, qu'il quitta Venise pour retourner en France. La nouveauté, la beauté, & la force de son pinceau attirerent les yeux de tout Paris; & il devint tellement à la mode, qu'il n'y eut pas un Curieux qui ne voulût avoir un morceau de sa main. Et c'est ainsi que ses Tableaux de chevalet se sont répandus de tous côtés.

Il a peint à Paris deux Galeries: la premiere est dans la maison qui appartenoit à M. le Président Perrault, & l'autre où il représenta les douze mois de l'année, étoit à M. de Bullion Surintendant des Finances. Mais de tous ses ouvrages, celui qui a le plus soûtenu sa réputation, c'est le Tableau qu'il fit à Notre-Dame pour le premier jour de Mai. Il représente la Descente du S. Esprit, & cette Eglise le conserve cherement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Blanchart dans la fleur de son âge se voïoit ainsi en état d'établir une fortune considerable, lorsqu'une fiévre & une flu-

xion de poitrine l'emporterent à l'âge de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de sa premiere femme un fils & deux filles. Le fils, qui embrassa de bonne heure la même profession, soûtient encore avec honneur la réputation de son pere.

Il est aisé de juger que de tous les Peintres François il n'y en a point eu qui ait si bien colorié que Blanchart. On ne voit pas qu'il ait beaucoup fait de grandes compositions ; mais ce qu'on voit de lui dans les Galeries dont j'ai parlé, & son Tableau qui est dans l'Eglise de Notre-Dame, font assez voir qu'il ne manquoit pas de Génie, & que s'il n'a pas fait de grandes compositions, c'est qu'on l'occupoit à des Tableaux de Vierges, qui lui ôtoient l'occasion de traiter des sujets d'une plus grande étendue.

SIMON VOUET

NE' à Paris en 1582. étoit fils & disciple de Laurent Vouet Peintre médiocre. Il se rendit en peu de tems assez habile par les études qu'il faisoit d'ailleurs, pour suivre à l'âge de vingt ans M. de Sancy, qui alloit Ambassadeur à Constantinople, & qui le choisit pour être son Peintre. Il

y peignit le Portrait du grand Seigneur : & quoiqu'il lui fût impossible de le peindre autrement que de mémoire, & pour l'avoir vû seulement à l'Audience que ce Prince donna à l'Ambassadeur, il le fit néanmoins très-ressemblant : & après avoir peint quelques autres Portraits à Constantinople, il en partit pour se rendre en Italie. Il y resta quatorze ans, il y fut Prince de l'Academie de saint Luc à Rome, & le Roi Louis XIII. qui en consideration de sa capacité lui avoit donné une pension durant son séjour en Italie, l'en fit revenir en 1627. pour travailler dans les maisons Roïales, & sur-tout au Luxembourg.

La facilité que ce Peintre avoit de faire des Portraits au craïon & au pastel fut admirée du Roi, qui prenoit plaisir à le voir travailler, & qui voulût qu'il lui montrât à dessiner ; en quoi Sa Majesté fit en peu de tems de grands progrès, de maniere que le Roi fit des Portraits fort ressemblans de plusieurs personnes de sa Cour.

La réputation de Vouet s'augmenta de jour à autre, & lui attira quantité de grands ouvrages. Je n'en ferai point ici le détail, les Palais & les maisons considerables de Paris en sont remplies ; & d'ailleurs il a fait un grand nombre de Tableaux pour les Eglises, & pour divers particuliers.

Il avoit suivi à Rome la maniere du Caravage & du Valentin : mais sa réputation lui aïant attiré une infinité d'ouvrages de toutes sortes, il se fit une maniere beaucoup plus expéditive par de grandes ombres, & par des teintes génerales peu recherchées, qu'il mit en pratique, en quoi il réussit, d'autant plus qu'il avoit une grande legereté de pinceau. Il y auroit lieu de s'étonner de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a faits, si on ne savoit qu'un grand nombre de disciples assez habiles, qu'il avoit élevés dans sa maniere, exécutoient avec facilité ses desseins, quoique très-peu terminés.

La France lui a obligation d'avoir détruit une maniere fade & barbare qui y regnoit, & d'avoir commencé d'y introduire le bon Goût, conjointement avec Blanchart, dont on vient de parler. La nouvelle maniere de Vouet, & le bon accueil qu'il faisoit à tout le monde le firent suivre des Peintres de son tems, & lui attirerent des disciples de toutes parts, & de ceux qui vouloient faire profession de la Peinture, & de ceux qui suivoient d'autres Arts dépendans du dessein. Ainsi tous les Peintres, qui dans ces derniers tems, ont donné au public des marques de leur capacité, ont été disciples de Vouët : comme le Brun, Perrier, P. Mignard, Chaperon, Person, le Sueur, Cor-

neille, Dorigny, Tortebat, Belli, du Freſnoy; & pluſieurs autres qu'il emploïoit pour faire des ornemens & des deſſeins de Tapiſſeries: comme Juſte d'Egmont, Vandriſſe, Scalberge Fatel, Bellin, Van Boucle, Bellange, Cotelle, *&c.* ſans compter un grand nombre de jeûnes gens qui alloient deſſiner chez lui. Dorigny qui étoit ſon gendre, auſſi-bien que ſon éleve, a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des ouvrages de ſon beau-pere. Vouet épuiſé d'eſprits par la prodigieuſe quantité de ſes Productions, plûtôt que chargé d'années, mourut en 1641. âgé de 59. ans. Il a eu un frere nommé Aubin Vouet, qui peignoit dans ſa maniere, & qui étoit paſſablement habile.

Les ouvrages de Vouet étoient agréables par comparaiſon à ceux, qui juſqu'à lui avoient été faits en France, mais ils tomboient tous en ce qu'on appelle maniere, tant pour le deſſein que pour le coloris: ce dernier principalement y étant par tout aſſez mauvais, l'on ne voit dans ſes figures aucunes expreſſions des paſſions de l'ame, & il ſe contentoit de donner à ſes têtes un certain agrément général qui ne vouloit rien dire. Le plus grand mérite de ſes ouvrages vient de ſes plafonds, qui ont donné à ſes diſciples l'idée d'en faire de plus beaux,

que

que tout ce que les François avoient faits jusques-là.

Vouet a eu cet avantage par-dessus les autres Peintres, qu'il n'y en a jamais eu dont la maniere ait été si adherente dans le cœur & dans la main de ses éleves. Mais l'on peut dire, que si d'un côté cette maniere a relevé le goût fade qui regnoit en France lorsqu'il y arriva, d'un autre côté elle étoit si peu naturelle, si sauvage, & d'ailleurs si facile, & reçûe avec tant d'avidité, qu'elle a infecté l'idée de tous ses disciples, jusqu'à leur faire prendre une habitude, dont ils ont eu toutes les peines du monde à se défaire; & comme j'ai déja dit, cette maniere expeditive n'étoit pas tant celle de Vouet, que celle de son interêt.

NICOLAS POUSSIN

NAquit à Andely, petite Ville de Normandie, en 1594. Sa famille étoit néanmoins originaire de Soissons, où il y a des Officiers de son nom dans le Présidial. Son pere Jean Poussin étoit d'extraction noble, mais né avec peu de bien, en sorte que son fils, déterminé par l'état où se trouvoit sa famille, & par la violente inclination qu'il avoit pour la peinture, sor-

tit de la maiſon de ſon pere à l'âge de dix-huit ans pour venir à Paris s'inſtruire des premiers élemens de cet Art.

Un Seigneur de Poitou qui l'avoit pris en affection le mit chez Ferdinand, Peintre de Portraits, que le Pouſſin quitta au bout de trois mois pour entrer chez un nommé Lallemant, où il ne fut qu'un mois; parce que ne croïant pas s'avancer aſſez ſous la diſcipline de tels Maîtres, il les abandonna, dans la vûe de tirer plus de profit de l'étude qu'il ſe propoſa de faire ſur les Tableaux des grands maîtres.

Il travailla quelque tems à détrempe, & il s'y exerçoit avec une grande facilité, lorſque le Cavalier Marin, qui ſe trouva pour-lors à Paris, & qui connut le génie du Pouſſin, voulut l'engager à faire avec lui le voïage d'Italie: mais ſoit que le Pouſſin, eût quelque ouvrage qui le retînt à Paris, ou qu'il fût rebuté de deux tentatives qu'il avoit faites inutilement pour aller à Rome, il ſe contenta de promettre au Cavalier qu'il le ſuivroit bientôt. En effet, après avoir peint à Paris quelques Tableaux, & entr'autres celui qui eſt à Notre-Dame, & qui repréſente la mort de la Vierge, il partit pour l'Italie, âgé pour lors de trente ans.

Il trouva à Rome le Cavalier Marin, qui lui fit mille careſſes, & qui dans la vûe

de lui rendre ſervice, en parla avantageuſement au Cardinal Barberin, en lui diſant: *Vederete un giovanne che à une furia di diavolo.* Comme le Cavalier, de qui le Pouſſin attendoit beaucoup de ſecours & de protection, mourut peu de tems après l'arrivée de ce Peintre, & que le Cardinal Barberin, qui avoit envie de le connoître, n'en avoit point eu le tems, le Pouſſin ſe trouva à Rome ſans ſecours & ſans connoiſſance: il eut toutes les peines du monde d'y ſubſiſter; il étoit contraint de donner ſes ouvrages, ſon unique reſſource, pour un prix qui païoit à peine ſes couleurs. Néanmoins il ne perdit pas courage, & le parti qu'il prit, fut de travailler aſſiduement à ſe rendre habile. La néceſſité où il étoit de ſe paſſer de peu pour ſa nourriture & pour ſon entretien, fit qu'il demeura longtems retiré ſans fréquenter perſonne, s'occupant entierement à faire de ſerieuſes études ſur les belles choſes, qu'il deſſinoit avec ardeur.

Malgré la réſolution qu'il avoit faite de copier les Tableaux des grands maîtres, il s'y exerça fort peu. Il croïoit que c'étoit aſſez de les bien examiner, & d'y faire ſes réflexions, & que le ſurplus étoit un tems perdu: mais il n'en étoit pas de même des figures Antiques. Il les modeloit avec ſoin; & il en avoit conçû une ſi grande idée, qu'il

fit ſon principal objet, & qu'il s'y attacha entierement. Il étoit perſuadé que la ſource de toutes les beautés & de toutes les graces venoit de ces excellens ouvrages, & que les anciens Sculpteurs avoient épuiſé celles de la nature, pour rendre leurs figures l'admiration de la poſterité. La grande liaiſon qu'il avoit avec deux habiles Sculpteurs, l'Algarde, & François Flamant, chez lequel il demeuroit, a pû fortifier, & peut-être ſuſciter cette inclination. Quoiqu'il en ſoit, il ne s'en eſt jamais éloigné, & elle a toujours augmenté avec ſes années, comme il eſt aiſé de le voir par ſes ouvrages.

Il copia, dit-on, dans ſes commencemens quelques Tableaux du Titien, dont la couleur & la touche du païſage lui plaiſoit fort, pour accompagner le bon goût de deſſein qu'il avoit contracté ſur l'Antique. L'on remarque en effet que ſes premiers Tableaux ſont peints d'un meilleur goût de couleur que les autres : mais il fit bientôt paroître par la ſuite de ſes ouvrages, & à les regarder dans le géneral, que le coloris n'étoit dans ſon eſprit que d'une médiocre conſidération, ou qu'il croïoit le poſſeder ſuffiſamment pour ne rien ôter à ſes Tableaux de la perfection qu'il y vouloit mettre.

Il eſt vrai qu'il avoit tellement étudié

toutes les beautés de l'Antique, l'élegance, le grand goût, la correction, & la diverſité des proportions, les expreſſions, l'ordre des draperies, les ajuſtemens, la nobleſſe, le bon air, & la fierté des têtes; les manieres d'agir, la coutume des tems & des lieux: & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces reſtes de Sculpture antique, que l'on ne peut aſſez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ſes Tableaux. Il auroit pû, comme Michelange, ſurprendre le jugement du public. Celui-ci fit la Statue d'un Cupidon, & après en avoir caſſé le bras, qu'il retint, il enterra le reſte de la Figure dans un endroit où il ſavoit qu'on devoit fouiller; & cet ouvrage y aïant été trouvé, tout le monde le prit pour Antique: mais Michelange aïant préſenté à ſon tronc le bras qu'il avoit reſervé, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompés. On peut croire avec autant de raiſon, que ſi le Pouſſin avoit peint à freſque ſur un morceau de muraille, & qu'il en eût retenu quelque partie, il auroit facilement laiſſé croire que ſa peinture étoit l'ouvrage de quelque fameux Peintre de l'antiquité, tant elle a de conformité avec celles que l'on a ainſi découvertes, & qui ſont véritablement antiques.

Il nourriſſoit cet amour des Sculptures

antiques, en les allant examiner ſouvent dans les vignes qui ſont autour de Rome, où ſouvent il ſe retiroit ſeul pour y faire plus en repos ſes réflexions. C'eſt auſſi dans de ſemblables retraites qu'il conſideroit les effets extraordinaires de la nature, par rapport au païſage, & qu'il y deſſinoit des Terraſſes, des Lointains, des Arbres, & tout ce qui ſe rapportoit à ſon goût, qui étoit excellent.

Outre l'étude exacte que le Pouſſin a faite d'après l'antique, il s'eſt encore fort attaché à Raphaël & au Dominiquin, comme à ceux qu'il croïoit avoir le mieux inventé, le plus correctement deſſiné, & le plus vivement exprimé les paſſions de l'ame : trois choſes que le Pouſſin a toujours regardées comme les plus eſſentielles à la Peinture.

Enfin ce grand homme n'a rien négligé de toutes les connoiſſances qui pouvoient le rendre parfait dans ces parties, non plus que pour l'expreſſion de ſes ſujets en général, qu'il a enrichis de tout ce qui peut réveiller l'attention des Savans.

On ne voit point de grand ouvrage de lui, & la raiſon qu'on en peut donner, c'eſt que les occaſions ne s'en ſont pas préſentées. Ainſi l'on ne doit pas douter que ce ne ſoit le ſeul hazard qui a fait qu'il s'eſt

attaché à peindre des Tableaux de chevalet d'une grandeur propre à pouvoir entrer dans les Cabinets, & tels que les curieux les lui demandoient.

Le Roi Louis XIII. & M. de Noyers, Miniſtre d'Etat, & Sur-intendant des bâtimens, lui écrivirent à Rome pour l'obliger de venir en France : il s'y reſolut avec beaucoup de peine. On lui aſſigna une penſion, & on lui donna aux Thuilleries un logement tout meublé. Le Pouſſin fit pour la Chapelle du Château de ſaint Germain le Tableau de la Céne, & celui qui eſt à Paris dans le Noviciat des Jeſuites. Il commença dans la Galerie du Louvre les Travaux d'Hercule, dans le tems que la brigue de l'Ecole de Vouet le chagrinoit par les médiſances & les mauvais diſcours qu'elle faiſoit des Ouvrages dont on vient de parler : cela joint à la vie tumultueuſe de Paris, dont il ne pouvoit s'accommoder, lui fit prendre la réſolution ſecrette de retourner à Rome, ſous pretexte de mettre ordre à ſes affaires domeſtiques, & d'en emmener ſa femme. Mais quand il fut à Rome, ſoit qu'il s'y trouvât comme dans ſon centre, ſoit que la mort du Cardinal de Richelieu & celle du Roi, qui arriverent pendant ce tems-là, le déterminaſſent, il ne voulut jamais revenir en France.

Il continua donc de travailler à ſes Tableaux de chevalet ; car ils ont tous été faits à Rome pour envoïer à Paris, les François y ont même fait paſſer ceux qui étoient demeurés en Italie, & qu'ils ont pû avoir pour de l'argent, n'ayant pas moins d'eſtime pour ces excellens ouvrages que pour ceux de Raphaël. Félibien, qui a écrit la vie de ce Peintre fort ſoigneuſement & fort amplement, rapporte tous ces Tableaux, & fait la deſcription de ceux qui ſont les plus eſtimés.

Le Pouſſin, après avoir fourni une heureuſe carriere, mourut à moitié paralytique en 1665. âgé de ſoixante-onze ans. Il avoit épouſé la ſœur du Gaſpre, de laquelle il n'eut point d'enfans. Et voici ce qui donna lieu à ce mariage. Le Pouſſin étant tombé dans une facheuſe & dangereuſe maladie, la ſœur de Gaſpre par une humeur officieuſe, s'inſinua auprès de lui, prit connoiſſance de ſon mal, le penſa juſqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Le Pouſſin ſenſible aux ſoins extrêmes de cette fille à laquelle il ſe croyoit redevable de la vie, l'épouſa par reconnoiſſance. Ses biens ne paſſoient pas ſoixante mille livres : mais il comptoit pour beaucoup ſon repos, & le ſejour de Rome ; où il vivoit ſans ambition.

Un jour le Prélat Maſſimi, qui a depuis

été Cardinal, l'étant allé voir, la converſation dura inſenſiblement juſqu'à la nuit: & comme le Prélat s'en alloit, le Pouſſin ſa lampe à la main marcha devant, l'éclaira le long de l'eſcalier, & le conduiſit ainſi juſqu'à ſon Caroſſe. Ce qui fit tant de peine à M. Maſſimi, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire: *Je vous plains beaucoup, M. Pouſſin, de n'avoir pas ſeulement un Valet*: *Et moi*, répondit le Pouſſin, *je vous plains beaucoup plus, Monſeigneur, d'en avoir un ſi grand nombre.*

Il ne faiſoit jamais de marché pour le payement de ſes Tableaux: mais il écrivoit ſur le derriere de la toile le prix qu'il en vouloit, & on le lui envoyoit incontinent.

Le Pouſſin n'a fait aucun diſciple, & la plûpart des Peintres l'eſtiment ſans l'imiter, ſoit qu'ils trouvent ſa maniere inacceſſible, ou qu'y étant une fois entrés, ils n'en puiſſent aſſez dignement ſoutenir le caractere.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Pouſſin.

LE Pouſſin étoit né avec un beau & grand génie pour la peinture : l'amour qu'il eut d'abord pour les Figures antiques, les lui fit étudier avec tant de ſoin, qu'il en ſavoit toutes les beautés, & toutes les differences : qu'il en chercha la ſource dans l'étude de l'anatomie, & qu'enfin il s'acquit dans ce goût-là une habitude conſommée du deſſein. Mais dans cette partie-là-même au lieu de tourner ſes yeux ſur la nature, comme ſur l'origine des beautés, dont il étoit épris, il regarda cette maîtreſſe des Arts beaucoup au deſſous de la Sculpture, à laquelle il l'avoit aſſujettie : en ſorte que dans la plûpart de ſes Tableaux, le nud de ſes Figures tient beaucoup de la pierre peinte, & porte avec lui plûtôt la dureté des marbres, que la délicateſſe d'une chair pleine de ſang & de vie.

Ses inventions dans les Hiſtoires & dans les Fables qu'il a traitées, ſont ingenieuſes auſſi bien que ſes allegories. Il a bien choiſi ſes ſujets, & les a traités avec toutes leurs convenances, principalement les he-

roïques. Il y a introduit tout ce qui peut les rendre agréables & inſtructifs : il les a exprimés ſelon leur veritable caractere en joignant les paſſions de l'ame en particulier à l'expreſſion du ſujet en general.

Ses païſages ſont admirables par les ſites, par la nouveauté des objets qui le compoſent, par la verité des terraſſes, par la varieté des arbres & la legereté de leurs touches, & enfin par la ſingularité des ſujets qu'il y fait entrer. Deſorte qu'il les auroit rendus parfaits s'il les avoit un peu plus fortifiés par les couleurs locales, & par l'artifice du Clair-obſcur.

Quand l'occaſion s'en preſentoit il ornoit d'Architecture ſes Tableaux. Il la faiſoit d'un excellent goût ; & la réduiſoit régulierement en Perſpective qu'il ſavoit parfaitement.

Il n'a pas été toûjours heureux à diſpoſer ſes Figures ; on peut au contraire lui reprocher de les avoir ſouvent diſtribuées dans la plûpart de ſes compoſitions trop en Bas-reliefs, & ſur une même ligne, & de n'avoir pas donné aſſez de varieté & de contraſte à ſes attitudes.

Ses draperies ſont ordinairement d'une même étoffe par tout, & les plis qui y ſont en grand nombre ôtent une prétieuſe ſimplicité qui auroit donné beaucoup de grandeur à ſes ouvrages.

Quelque grand que fût ſon génie, il ne put ſuffire à toutes les parties de la peinture : car cet amour qu'il eut pour l'antique fixa tellement ſon eſprit, qu'il l'empêcha de bien conſiderer ſon Art de tous les côtés ; je veux dire qu'il en negligea le coloris : ainſi à regarder ſes ouvrages en generale, on connoîtra facilement qu'il a ignoré cette partie ſoit dans les couleurs locales ſoit dans le Clair-obſcur. De-là vient que la plus grande partie de ſes Tableaux donnent dans le gris, & nous paroiſſent ſans force & ſans effet. On peut néanmoins en excepter les ouvrages de ſa premiere maniere & quelques-uns de la ſeconde. Mais ſi l'on approfondit les choſes, on trouvera que ce qu'il y a de bon du côté de la Couleur, vient plûtôt d'une reminiſcence de Tableaux du Titien qu'il avoit copiés, que de l'intelligence des principes de ce Peintre Venitien. Enfin il paroît que le Pouſſin comptoit le coloris, pour très-peu de choſe, & l'on voit dans ſa vie écrite par Bellori & par Félibien, un aveu ſincere qu'il ne le poſſedoit pas, & qu'il l'avoit comme abandonné : ce qui marque évidemment qu'il n'en avoit jamais eu la théorie. En effet ſes couleurs telles qu'on les voit employées ne ſont que des teintes generales, & non pas l'imitation de celles du naturel qu'il ne voïoit

que rarement : je parle de ſes Figures & non pas de ſon païſage, où il paroît avoir eu plus de ſoin de conſulter la nature ; la raiſon en eſt palpable, c'eſt que n'ayant pas trouvé de païſage dans le marbre antique, il a été contraint de le chercher dans le naturel.

Pour le Clair-obſcur il n'en a jamais eu l'intelligence, & s'il s'en rencontre quelquefois dans ſes Tableaux, c'eſt un pur effet du hazard, puiſque s'il avoit connu cet artifice, comme un des plus eſſentiels à la peinture, tant pour repoſer la vûe, que pour donner de la force & de la verité à toute la compoſition du Tableau, il l'auroit toûjours pratiqué, il auroit cherché les moyens de grouper avantageuſement ſes objets & ſes lumieres, au lieu qu'elles ſont tellement diſperſées que l'œil ne ſait bien ſouvent où ſe jetter : mais ſa principale attention étoit de plaire aux yeux de l'eſprit, quoiqu'il ſoit très-conſtant que tout ce qui eſt d'inſtructif dans la peinture ne doit ſe communiquer à l'eſprit que par la ſatisfaction des yeux, c'eſt-à-dire, par une parfaite imitation du naturel, qui eſt la fin eſſentielle du Peintre.

Le peu d'attache qu'avoit le Pouſſin, à imiter la nature, qui eſt la ſource de la varieté, l'a fait tomber ſouvent dans des répetitions trop ſenſibles d'airs de têtes & d'expreſſions.

Son génie le portoit dans un caractere noble, mâle & ſevere plûtôt que gracieux; & c'eſt préciſément dans les ouvrages de ce Peintre ou l'on s'aperçoit que la grace n'eſt pas toujours où ſe trouve la beauté.

Sa maniere eſt nouvelle & ſinguliere, il en eſt l'Auteur, & l'on ne peut nier que dans les parties qu'il poſſedoit, ſon ſtyle, comme nous avons dit, ne ſoit grand & heroïque: & qu'à tout prendre, le Pouſſin ne ſoit non ſeulement le plus habile de ſa nation, mais qu'il n'aille de pair avec les plus grands Peintres d'Italie.

FRANÇOIS PERRIER.

FIls d'un Orfevre de la Franche-Comté ſe débaucha & quitta ſes parens pour aller à Rome, étant encore fort jeune; mais comme l'argent lui manqua bientôt, il ſe laiſſa aller aux perſuaſions d'un Aveugle qui ayant envie de faire le même voyage lui propoſa de le conduire pendant le chemin. Perrier étant arrivé à Rome en cet équipage, fut aſſez embarraſſé pour trouver quelque autre reſſource qui lui donnât moyen de ſubſiſter. Il ſouffrit beaucoup dans les commencemens: mais la neceſſité où il ſe trouvoit & la facilité de ſon génie,

le mirent bientôt en état de gagner sa vie. Il s'acquit dans le dessein une pratique aisée, agréable & de bon goût; ce qui fit que plusieurs jeunes gens s'adressoient à lui pour leur retoucher leurs desseins, & que quelques étrangers en achetoient des siens pour les envoyer à leurs parens, & s'attirer par là de l'estime, & des secours dans leur dépense.

Il se fit connoître du Lanfranc dont il tâcha de suivre la maniere, & il s'acquit au Pinceau la même facilité qu'il avoit au crayon. Se sentant animé par la promptitude avec laquelle il manioit les couleurs, il se résolut de retourner en France; & étant arrivé à Lyon, il s'y arrêta pour peindre le Cloître des Chartreux. Enfin étant arrivé à Paris, & ayant travaillé quelque tems pour Vouet qui étoit alors maître de tous les grands ouvrages, il fit un second voyage en Italie où après avoir demeuré dix ans, il revint à Paris en 1645. Ce fut en ce tems-là qu'il peignit la Gallerie de l'Hôtel de la Vrilliere, & qu'il fit pour divers particuliers plusieurs Tableaux de chevalet. Il mourut Professeur de l'Academie.

Il a gravé plusieurs choses à l'eau forte qui sont pleines d'esprit, & entr'autres les plus beaux Bas-reliefs de Rome, cent des plus celebres antiques, & plusieurs choses d'après Raphaël.

Il grava auſſi de Clair-Obſcur quelques Antiques d'une maniere dont on lui attribue l'invention ; mais qui avoit été miſe en uſage par le Parmeſan, ainſi que je l'ai remarqué ailleurs. Cette maniere conſiſte en deux planches de cuivre qui s'impriment ſur un même papier de demi-teinte, dont l'une qui eſt gravée à l'ordinaire imprime le noir, & l'autre dans laquelle conſiſte tout le ſecret imprime le blanc.

JACQUES STELLA

NAquit en 1596. Il étoit fils de François Stella Flamand de nation, lequel à ſon retour d'Italie s'arrêta à Lyon, s'y établit, & y eut Jacques, dont nous parlons. Ce fils n'avoit que neuf ans lorſque ſon pere mourut ; & après s'être ſoigneuſement exercé dans la peinture, & s'être rendu capable de profiter des belles choſes que l'on voit en Italie, il en entreprit le voyage à l'âge de vingt ans. Son paſſage par Florence lui donna occaſion de ſe faire connoître du grand Duc Coſme de Medicis, qui voulant faire un ſuperbe appareil pour les nôces de ſon fils, l'arrêta & lui donna le moyen d'exercer ſon génie.

Ce Prince ayant d'abord recqnnu l'ha-

bileté de Stella, le logea & lui donna une penſion pareille à celle de Callot qui étoit pour lors à Florence. Après que Stella eut demeuré ſept ans en cette Ville, & qu'il y eut fait pluſieurs ouvrages de peinture, de deſſeins, & de gravûre, il paſſa à Rome où il demeura onze ans à faire de ſérieuſes études ſur les Sculptures antiques & ſur les peintures de Raphaël, & s'étant fait une habitude du bon goût, il peignit quantité de Tableaux qui ont été gravés, & s'acquit une grande réputation dans Rome, il prit la réſolution de retourner en France, dans le deſſein néanmoins de paſſer au ſervice du Roi d'Eſpagne, qui l'avoit fait demander avec inſtance.

Il paſſa par Milan, où il refuſa la direction de l'Academie de peinture que le Cardinal Albornos lui offrit. Etant arrivé à Paris il ne ſongea plus qu'à ſe préparer au voyage d'Eſpagne: mais le Cardinal de Richelieu qui en eut avis l'arrêta, par l'eſperance qu'il lui donna d'un parti plus glorieux & plus utile. Il le preſenta au Roi qui lui donna une penſion de mille livres, & un logement dans les Galleries du Louvre.

Stella n'eut pas plûtôt donné des preuves de ſa capacité que le Roi le fit Chevalier de Saint Michel, & après avoir reçû cet

honneur, il peignit pour le Roi quantité de grands Tableaux dont la plûpart furent envoïés à Madrid. Il travailla auſſi pour pluſieurs Egliſes, & pour divers particuliers.

Comme il étoit fort laborieux, & que les jours d'hiver ſont fort courts, il emploïoit les ſoirées à faire des deſſeins de l'Hiſtoire Sainte, de jeux champêtres, de jeux d'enfans, qui tous ont une ſuite de quantité de feuilles, car ils ont été gravés auſſi bien que pluſieurs Frontiſpices de Livres de l'impreſſion du Louvre, & divers ornemens antiques avec une friſe de Jules Romain, dont il avoit apporté les deſſeins d'Italie. L'amour qu'il avoit pour ſon Art, & ſa trop grande attache au travail, le rendirent ſi delicat, que quelques années avant ſa mort, il traîna une vie languiſſante, & qu'à l'âge de ſoixante-un ans, il mourut en 1647.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Stella.

STella étoit un beau génie, facile dans ſes productions, propre à traiter toutes ſortes de ſujets: mais tourné du côté de

l'enjoué, plûtôt que du grave & du terrible, noble dans ſes inventions, moderé dans ſes expreſſions, aiſé & naturel dans ſes attitudes, un peu froid dans ſes diſpoſitions, mais agréable partout.

Le long ſéjour que Stella fit en Italie lui donna un bon goût de deſſein; ſon avidité pour apprendre, le rendit correct dans ſes contours; & ſon aſſiduité au travail lui acquit une heureuſe facilité. Son coloris étoit un peu crû, ſes couleurs locales peu caracteriſées, & ſes carnations de pratique, & un peu alterées de vermillon. Comme ſon travail degenere en maniere, il eſt aiſé de juger qu'il conſultoit rarement la nature: mais à tout prendre, Stella étoit un Peintre qui avoit beaucoup de mérite, & qui n'avoit beſoin que d'étudier un peu les manieres Vénitiennes pour rendre la ſienne plus eſtimable.

MARTIN DE CHARMOIS,

Sieur de Lauré, a procuré tant d'avantages à la peinture Françoiſe, qu'on ne peut ſans ingratitude le paſſer ici ſous ſilence. La paſſion qu'il avoit pour la peinture & pour la Sculpture, le fit pénetrer aſſez avant dans la théorie de ces deux Arts

pour s'y exercer avec facilité, & pour s'attirer l'eſtime des Connoiſſeurs de ſon tems. Il n'étoit ni Peintre ni Sculpteur de profeſſion ; & le ſeul plaiſir qu'il trouvoit à exercer ſon génie, le portoit à manier tantôt le pinceau, & tantôt l'ébauchoir. L'idée qu'il avoit conçûe de la Peinture, le fit joindre aux plus habiles d'entre les Peintres, pour les retirer de l'oppreſſion des maîtres, & pour leur faire exercer librement le plus libre de tous les Arts. Il leur fit connoître la nobleſſe de leur profeſſion, & après les avoir encouragés à exécuter le projet qu'ils avoient fait de ſecouer le joug de la maîtriſe, il emploïa ce qu'il avoit de crédit & d'amis pour retirer la peinture de l'état languiſſant où elle étoit parmi les métiers, & pour la remettre en honneur dans les Arts liberaux. Il aſſembla les plus habiles dont il fit un corps, que les douze plus anciens gouvernoient ſous ſa direction.

C'eſt ainſi qu'il jetta les premiers fondemens de la célebre Académie de peinture que le Roi a établie dans ſon Royaume, logée dans ſon Palais, ſoûtenue par des Officiers & des Profeſſeurs, & animée par des penſions qu'elle diſtribue au corps de l'Académie, & aux particuliers qui les méritent.

De Charmois étoit Secretaire du Maré-

chal de Schomberg Colonel du Regiment des Gardes Suisses. Et quoiqu'il fût obligé par son emploi à des assiduités indispensables, il savoit si bien ménager son tems qu'il en donnoit une bonne partie au plaisir qu'il prenoit à peindre. Je ne sai ni le tems qu'il a vécu, ni celui de son Directorat dans l'Académie, mais il est constant qu'il exerça cette charge avec toute la prudence qu'on pouvoit attendre de son zele & de son mérite.

EUSTACHE LE SUEUR

NE' à Paris en 1617. disciple de Vouet, avoit un si grand talent pour la peinture, qu'il ne lui manquoit pour s'y rendre accompli qu'une école plus heureuse que celle de son maître. Il inventoit avec facilité, il a rempli dignement les sujets qu'il a traités; & il étoit ingénieux, sage, & délicat dans le choix des objets dont il composoit ses Tableaux. Il cherchoit dans son dessein le goût de l'antique : mais à force d'y vouloir paroître délicat, il a souvent donné une proportion trop svelte, & a fait quelquefois ses figures d'une longueur demesurée. Ses attitudes sont simples & nobles, ses expressions fines, singulieres &

très-propres au ſujet. Ses draperies jettées dans le goût des derniers ouvrages de Raphaël, & il a obſervé dans ſes plis l'ordre de l'antique & la nature des étoffes qu'il a emploïées.

Son coloris eſt de teintes génerales ſans choix & ſans recherches. Le peu de ſoin qu'il a pris de quitter en cela la maniere de Vouet, fait connoître qu'il ne l'a pas crue ſi mauvaiſe, ni que cette partie fût auſſi importante à ſon Art qu'elle l'eſt en effet, ou que remettant à un autre tems d'y faire plus d'attention & de l'acquerir, il ſe contentoit alors d'une pratique reçûe, & qui à la reſerve de celle de Blanchard, étoit génerale dans Paris. Quoiqu'il en ſoit, le Sueur a ignoré les couleurs locales & l'intelligence du Clair-obſcur; mais pour les autres parties il en étoit ſi fort occupé, qu'il y avoit lieu d'eſperer, que s'il avoit vécu plus longtems, il auroit achevé de ſecouer tous les mauvais reſtes qu'il avoit encore de ſon maître, & que s'il eût une fois goûté les manieres Vénitiennes, il les auroit ſuivies dans le coloris, comme il ſuivoit les Romaines dans le deſſein.

Car incontinent après la mort de Vouet il s'apperçût du mauvais chemin où ce maître l'avoit engagé, & par la conſideration des ouvrages antiques qui ſont en France,

& par la vûe des Deſſeins & des Eſtampes des bons maîtres Italiens, & ſurtout de Raphaël, il prit une route plus épurée, & fit voir que les belles choſes que nous avons en France ſont ſuffiſantes pour prendre un bon goût de deſſein ſans aller à Rome, ſuppoſé une heureuſe naiſſance & du génie pour la peinture. Les ouvrages de le Sueur nous en ſont un bon témoignage, & entr'autres celui de la vie de ſaint Bruno qui eſt dans le Cloître des Chartreux de Paris, & qui à mon ſens eſt le plus conſidérable qu'il ait fait. L'on peut juger par la maniére dont il en a traité les ſujets & dont ils ſont exécutés, que le Sueur en ſavoit aſſez pour diſputer le rang aux premiers Peintres de ſa nation.

LAURENT DE LA HIRE

ETOit dans ſon tems en grande réputation. Il fut le ſeul de tous les Peintres ſes compatriotes qui ne ſuivit point la maniere de Vouet. La ſienne n'étoit pas d'un meilleur goût, elle étoit plus recherchée, plus finie, & plus naturelle, mais toujours inſipide. Ses païſages ſont plus eſtimés que ſes Figures, il les finiſſoit fort & les peignoit proprement. Il étoit tellement atta-

ché à la Perſpective Aërienne qu'il confondoit toujours ſes lointains dans l'exalaiſon ſelon la méthode qu'il avoit appriſe de Deſargues. Il en uſoit dans ſes Figures comme dans ſes lointains, car à la reſerve de celles qui étoient ſur les premieres lignes, toutes les autres ſe perdoient dans un brouillard à meſure qu elles s'éloignoient. Son fils a quitté la peinture pour ſuivre la rapidité de ſon génie qui le portoit aux Mathématiques, dans leſquelles il s'eſt rendu un des plus célebres de nos jours.

AVIS.

Le Mémoire qui ſuit a été fourni par Monſieur de la Hire, de l'Academie des Sciences, & Profeſſeur au College Royal.

LAurent de la Hire nâquit à Paris en 1606 il n'eut point d'autre maître dans la peinture que ſon pere qui lui en donna les premiers principes : mais ſon inclination pour cet Art le fit avancer en fort peu de tems en s'attachant ſeulement à la nature, dans quantité de grands Tableaux d'hiſtoire qu'il peignoit pour ſes études. Il en fit un entr'autres qui repréſentoit le Martyre de

ſaint

ſaint Barthelemi qui lui acquit beaucoup de réputation. On peut avoir ce Tableau dans l'Egliſe de ſaint Jacques du Haut-pas, ce Tableau eſt peint d'une grande maniere & d'une grande force. Mais l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe dans un tems où il n'y avoit perſonne à Paris qui fût de ſa force, lui donna beaucoup d'ouvrage, ce qui le fit tomber dans une maniere qui étoit plus foible que celle qu'il avoit ſuivie d'abord.

Il faiſoit pluſieurs Tableaux de Cabinet qu'il finiſſoit avec un très-grand ſoin, & qu'il ornoit d'architecture & de païſage qu'il entendoit très-bien. Il ne laiſſoit pas de faire, ſuivant l'occaſion, pluſieurs grands Tableaux d'Egliſe, ſans ſortir de ſa maniere.

Vers ces tems-là, il fit tous les deſſeins des Tapiſſeries pour l'Egliſe de S. Etienne du Mont, qui étoient très-finis à la pierre noire, ſur du papier biſtré & lavés par deſſus, & rehauſſés de blanc, dont il n'y en a eu que quelques-uns d'executés. On attribue aujourd'hui ces deſſeins à Euſtache le Sueur, mais fauſſement, & ce qui a donné lieu à cette erreur entre les curieux, eſt qu'un des freres de le Sueur peignoit en grand d'après les deſſeins de la Hire les patrons pour ces Tapiſſeries.

Enfin les antiques qu'on apporta à Pa-

ris, & quelques Estampes d'après les plus grands maîtres d'Italie, lui firent ouvrir les yeux, & il fit alors un Tableau d'une Descente de Croix pour le grand Autel des Capucins de Rouen, qui est son dernier ouvrage de cette nature. Car quelques infirmités sur la fin de ses jours ne lui permirent que de faire des païsages en petit qu'il peignoit très-proprement, & qui étoient très-finis & fort recherchés : Il mourut en 1656.

Son fils Philippe avoit un grand amour pour la peinture ; & comme il étoit charmé de ce qu'on voïoit à Paris d'après Raphaël, il passa en Italie, & il s'arrêta dans Rome pendant quelques années à étudier avec assiduité d'après les Tableaux de ce grand Peintre : mais enfin, son inclination qui avoit été portée à la Géometrie dès son enfance, & l'étude qu'il en faisoit comme par récréation, lui firent découvrir quelques nouveautés dans cette science, qu'il fit imprimer en 1672. ce qui lui acquit une place dans l'Academie des Sciences entre les grands hommes qui composent cet illustre Corps, & une charge de Professeur dans le College Roïal de France, qu'il possede encore à present.

MICHEL DORIGNY

NAtif de ſaint Quentin en Picardie, diſciple & Gendre de Vouet, a ſuivi de fort près la maniere de ſon beau-pere, dont il a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des ouvrages, & leur a donné le véritable caractere de leur Auteur. Il mourut Profeſſeur de l'Academie en 1665. âgé de 48. ans.

CHARLES ALFONSE DU FRESNOY

NE' en 1611. fils d'un célebre Apoticaire de Paris, qui le fit élever avec tout le ſoin poſſible, dans la vûe d'en faire un Médecin. Les premieres années qu'il paſſa dans le College ſeconderent heureuſement le deſſein de ſon pere par les grands progrès qu'il y faiſoit : mais ſi-tôt qu'il fut dans les hautes Claſſes, & qu'il commença à goûter la Poëſie, le génie qu'il avoit pour elle ſe dévelopa, & il remporta en ce genre-la les prix dans les Claſſes où il ſe trouva. Son inclination ſe fortifia par l'exercice,

& à en juger par ces commencemens, il devoit être un jour un des plus grands Poëtes de ſon ſiécle, ſi l'amour de la peinture, dont il devint également épris, n'avoit partagé ſon talent.

Enfin, il ne fut plus queſtion de Médecine, il ſe déclara tout-à-fait en faveur de la Peinture, malgré la réſiſtance de ſes parens, qui, ſans avoir égard à la violente inclination de leur fils, ſe ſervirent de tous les mauvais traitemens dont ils purent s'aviſer pour le détourner de la réſolution qu'il avoit priſe, parce qu'ils n'avoient qu'une idée baſſe de la Peinture, & qu'ils ne la regardoient que comme un vil métier, & non comme le plus noble de tous les Arts.

Cependant toute la réſiſtance que l'on mit en uſage, ne fit qu'accroître cette paſſion naiſſante, & ſans perdre le tems à déliberer, du Freſnoy s'abandonna entierement au génie qui le ſollicitoit. Il avoit environ vingt ans lorſqu'il commença à prendre le craïon, & qu'il alla deſſiner chez Perrier & chez Vouet. Mais à peine eut-il été deux ans dans cet exercice, qu'il partit pour aller en Italie. Il y arriva en 1634. & Mignard l'y étant allé trouver en 1636. ils lierent enſemble une amitié, qui dura juſqu'à la mort.

Pendant les deux premieres années que du Freſnoy paſſa à Rome, il n'étoit point

en état de gagner de quoi ſubſiſter : ſes parens d'ailleurs, dont il avoit mépriſé les avis ſur ſa profeſſion, l'avoient abandonné, & le fond dont il s'étoit pourvû avant de partir, fut à peine ſuffiſant pour faire ſon voïage. Ainſi n'aïant dans Rome ni amis, ni connoiſſances, il ſe vit réduit à une telle extrêmité, qu'il ne ſe nourriſſoit la plûpart du tems que de pain & d'un peu de fromage. Cependant il étoit bien moins inquiet de cet état fâcheux, qu'occupé de ſes études de peinture, qu'il continuoit avec chaleur ; lorſque l'arrivée de Mignard le mit un peu plus au large.

Comme l'eſprit de du Freſnoy étoit d'une trempe à ne ſe pas contenter d'une connoiſſance médiocre, il voulut fouiller ſon Art juſqu'à la racine, & en tirer toute la quinteſſence ; il étudia avec application Raphaël & l'Antique ; & il deſſinoit tous les ſoirs aux Academies avec une avidité extraordinaire : & à meſure qu'il pénétroit ſon Art, il en faiſoit des remarques, qu'il écrivoit en vers Latins. Une lumiere lui en donnoit une autre, & ſon eſprit s'étant peu-à-peu rempli de toutes les connoiſſances néceſſaires à ſa profeſſion, il forma le deſſein d'en compoſer un Poëme, qui lui coûta beaucoup de veilles & de réflexions. Il le communiqua à tous les habiles gens,

dont il pouvoit tirer des lumieres, ou de l'approbation.

Il avoit un amour extraordinaire pour les ouvrages du Titien, auquel il donnoit la préference ſur tous les autres, à cauſe, diſoit-il, que de tous les Peintres, le Titien étoit le plus grand imitateur de la nature. Il en copia à Rome tout ce qu'il y a de plus beaux Tableaux avec un ſoin qui n'eſt pas croïable.

Il entendoit fort bien le Grec & les Poëtes : & le tems qu'il donnoit à la lecture & à parler de peinture aux gens d'eſprit qu'il trouvoit diſpoſés à l'entendre, lui en laiſſoit peu pour travailler ; il paroiſſoit d'ailleurs qu'il avoit de la peine à peindre, ſoit que ſa profonde Théorie lui retînt la main, ou que n'aïant appris de perſonne à manier le pinceau, il eût contracté une maniere peu expéditive : quoi qu'il en ſoit, ſes ouvrages ſont en petit nombre.

Comme il avoit fort étudié les élemens d'Euclides, & qu'il avoit un excellent goût pour l'Architecture, il commença par peindre des reſtes d'Architecture qui ſont aux environs de Rome. Il les vendoit pour ſubſiſter, & les donnoit preſque pour rien. Tous ſes ouvrages ſe réduiſent environ à cinquante Tableaux d'Hiſtoires, & quelques païſages qu'il a peints pour des parti-

culiers, ſans compter toutes les copies qu'il a faites d'après le Titien.

De tous ſes ouvrages, celui qu'il aimoit le plus, étoit ſon Poëme ſur la peinture. Quelque envie qu'il eût de le faire imprimer, comme il ſavoit bien qu'il étoit inutile de lui faire voir le jour, ſans une Verſion Françoiſe, & que la longue abſence de ſon païs lui avoit, pour ainſi dire, fait oublier ſa langue, il differa toujours de le rendre public.

Enfin je le mis en notre langue à ſa priere, & ſelon ſon intention. Il alloit, diſoit-il, travailler à un Commentaire pour éclaircir davantage ſes penſées, quand il fut ſurpris d'une paralyſie, dont il mourut chez un de ſes freres à quatre lieues de Paris, en 1665. âgé de 54. ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de du Freſnoy.

J'Ai connu du Freſnoy familierement: il m'avoit donné ſon amitié & ſa confiance: & il ſouffroit que je le viſſe travailler, (ce qu'il ne permettoit à perſonne, à cauſe de la peine qu'il avoit à peindre.) Le grand nombre de connoiſſances, dont

il avoit l'esprit rempli, & sa mémoire qui les lui fournissoit facilement quand il en avoit la moindre occasion, faisoient que sa conversation, quoique très-utile, étoit si pleine de digressions, qu'il en perdoit souvent le sujet principal : ce qui a fait dire à plusieurs personnes que cela venoit d'une abondance de pensées que la vivacité de son imagination lui causoit. Pour moi, qui l'ai vû de près, & qui l'ai fort observé, il m'a parû que son imagination étoit très-belle à la verité, mais qu'elle n'étoit point vive, & que le feu dont elle étoit remplie, étoit assez moderé. Cela est si vrai, qu'il ne se contentoit jamais de ses premieres pensées ; mais qu'il les repassoit & les digeroit dans son esprit avec toute l'application imaginable. Il se servoit pour les embellir des convenances qu'il croïoit nécessaires, & des lumieres qu'il tiroit de son érudition.

Ce fut selon les principes qu'il avoit établis dans son poëme, qu'il tâcha d'executer ses pensées. Il travailloit avec beaucoup de lenteur, & je lui aurois souhaité cette grande vivacité qu'on lui attribuë, pour donner plus d'esprit à son pinceau, & pour mettre ses idées en plus beau jour. Cependant il ne laissoit pas d'aller à ses fins par la Théorie : & il y a lieu d'être étonné que

cette même Théorie, qui devoit le rendre aſſuré de la bonté de ſon ouvrage, ne lui ait pas rendu la main plus hardie. Ce qu'on peut dire à cela, eſt, que la grande ſpeculation a beſoin d'une grande pratique, & que du Freſnoy n'avoit que celle qu'il s'étoit acquiſe de lui-même par le peu de Tableaux qu'il avoit faits.

Il eſt aiſé de voir par ſes ouvrages qu'il cherchoit le Carache dans le goût du deſſein, & le Titien dans le coloris : ainſi qu'il s'en expliquoit ſouvent. Nous n'avons point eu de Peintre François qui ait tant approché du Titien que du Freſnoy, à en juger entr'autres par les deux Tableaux qu'il fit à Veniſe pour le noble Marc Paruta, dont l'un repréſente une Vierge à demi corps, & l'autre une Venus couchée. Ce qu'il a peint en France tient encore de ce goût-la, principalement ce qu'il a fait au Rinci pour M. Bordier Intendant des Finances : cette Peinture paſſant pour le plus beau de ſes ouvrages au jugement des connoiſſeurs. Mais ſi le peu de Tableaux qu'il a faits ne ſont pas ſuffiſans pour répandre ſon nom en divers endroits de l'Europe, celui de ſon Poëme ſur la peinture le fera vivre autant que cet Art ſera en quelque eſtime dans le monde.

NICOLAS MIGNARD

DE Troyes en Champagne, frere aîné de Pierre Mignard, ſurnommé le Romain, n'a pas eu dans ſon tems la même réputation que celui-ci, mais il avoit aſſez de parties dans la peinture pour ſe tirer auſſi-bien que lui du nombre des Peintres ordinaires. Leur pere qui s'appelloit Pierre, & qui avoit ſervi le Roi dans ſes armées l'eſpace de vingt ans, laiſſa la liberté à ſes deux fils de ſuivre l'inclination qu'ils avoient pour la peinture. Nicolas en apprit les commencemens chez le meilleur Peintre qui ſe trouvoit pour lors à Troyes : & pour ſe fortifier dans ſa profeſſion, il alla étudier à Fontainebleau d'après les Figures antiques qui s'y trouvent, & d'après les peintures du Primatice. Mais voïant que la ſource des beautés qu'il étudioit étoit en Italie, il en voulut faire le voïage. L'occaſion de certains ouvrages l'arrêta quelque tems à Lyon : mais beaucoup plus à Avignon, où il devint amoureux d'une fille qu'il épouſa à ſon retour d'Italie, (ce qui le fit appeller Mignard d'Avignon.) Après avoir paſſé deux ans à Rome, & quelques années à Avignon chez ſon beau-pere, il

fut appellé à la Cour par le Roi, qui l'avoit connu lorſqu'il paſſa en Avignon, dans le tems de ſon mariage avec l'Infante d'Eſpagne en 1659.

Mignard étant arrivé à Paris, y fut emploïé pour la Cour & pour des particuliers en divers ouvrages, où il donna des preuves de ſa capacité. Il fit quantité de Portraits : mais ſon talent étoit plûtôt pour les Hiſtoires. Il inventoit ingénieuſement, & ſe plaiſoit à traiter des ſujets poëtiques. Le feu de ſon imagination étoit pourtant médiocre, & il compenſoit cela par une grande exactitude, & par une grande propreté dans ſon travail. La trop grande attache qu'il y avoit le fit mourir d'hydropiſie en 1668. au grand regret de tous ceux qui l'avoient connu ; car il n'étoit pas moins honnête homme, que bon Peintre. Il étoit pour lors Recteur de l'Academie, laquelle aſſiſta à ſes funerailles dans l'Egliſe des Feuillans, où il fut enterré.

CLAUDE VIGNON

NAtif de Tours, ſuivit d'abord la maniere de Michelange de Caravage, & fit dans ce goût-là des Tableaux d'une grande force. La promptitude avec laquelle il tra-

vailloit lui procura beaucoup d'emploi, & pour y satisfaire, il rendit sa maniere plus expéditive encore, mais beaucoup moins forte que ce qu'il avoit accoûtumé de faire. Il produisoit facilement, & sa façon d'emploïer ses teintes, étoit de les mettre en place sans les lier, & de peindre en ajoûtant toujours des couleurs, & non pas en les mêlant par le mouvement du pinceau; en sorte que la superficie de ses Tableaux en est très-raboteuse. Ainsi sa maniere, qui n'est qu'une pure pratique manuelle, est très-aisée à connoître. Comme il consultoit rarement la nature & l'antique, & que ses inventions & ses expressions n'avoient rien de particulier ni d'extraordinaire, ses Tableaux ne sont pas recherchés des curieux. Il étoit fort consulté pour la connoissance des manieres, & pour le prix des Tableaux. Il mourut en 1670. dans un âge fort avancé.

SEBASTIEN BOURDON

NAtif de Montpellier, avoit un génie de feu, qui ne lui a pas permis de réflechir beaucoup, ni de s'appliquer suffisamment aux parties les plus essentielles de son Art. Les études qu'il en fit en Italie,

furent même interrompues par quelque querelle qui l'obligea d'en ſortir après n'y avoir fait que peu de ſéjour. Cependant il avoit un génie facile, qui lui a fait produire dans ſes premiers Ouvrages aſſez de bonnes choſes, pour donner des eſperances d'une habileté extraordinaire.

Les Guerres civiles de France qui y ſuſpendirent les travaux des beaux Arts, lui firent faire le voïage de Suede, où la réputation de la Reine Chriſtine l'avoit attiré. Mais cette Reine ne lui ayant donné pour tout emploi que ſon Portrait à peindre, il n'y fit pas grand ſéjour; & ſon génie de feu ne pouvant s'accommoder de l'inaction, le fit revenir bientôt en France chercher des occaſions de s'exercer. S'il n'a pas rempli tout ce que l'on attendoit de lui, il a du moins ſoutenu ſa réputation par des compoſitions extraordinaires, & par des expreſſions vives. Mais comme ſon génie n'étoit pas conduit par un jugement bien ſolide, il s'évaporoit ſouvent en des imaginations outrées; & qui après avoir fait plaiſir au Spectateur par leurs bizarreries piquantes, tombent dans le ſauvage pour peu qu'on les examine. Il n'en eſt pas de même de ſon païſage, il le faiſoit très-bien; & j'en ai vû pluſieurs, qui ſont de beaux effets de ſon imagination, & que la bizarrerie ne rend

que plus agréables, parce qu'il y entre certains effets extraordinaires, qu'il a étudiés d'après le naturel, & qu'il a exécutés d'une main prompte & facile. Il eſt vrai que les ſites qui en ſont peu communs, n'en ſont pas bien réguliers, & ne s'accordent pas ſouvent dans leur plan. Il finiſſoit peu ſes Ouvrages, & les plus finis même ne ſont pas toûjours les plus beaux.

Il paria une fois contre un de ſes amis, qu'il peindroit en un jour douze têtes d'après le naturel, & grandes comme le naturel, & gagna. Ces têtes ne ſont pas des moindres qui ſoient ſorties de ſon pinceau. Il ſe ſervoit ſouvent de l'impreſſion de la toile quand il avoit du poil à faire, non pas en laiſſant l'impreſſion découverte, mais en la découvrant avec l'ante de ſon pinceau.

Il a fait quantité d'ouvrages, dont les plus conſiderables ſont, la Gallerie de M. de Bretonvilliers dans l'Iſle de Notre-Dame, & les ſept Oeuvres de Miſericorde, qu'il a gravées lui-même à l'eau-forte. Celui de tous ſes Tableaux qu'on eſtime davantage, eſt le martyre de S. Pierre, qu'il fit pour le Mai de l'Egliſe de Notre-Dame, & que l'on y conſerve comme un des plus beaux de tous ceux qu'elle contient.

Il étoit Calviniſte de Religion, mais d'ailleurs de très-bonnes mœurs, & fort

eſtimé dans l'Academie dont il étoit Recteur. Il travailloit pour le Roi dans l'appartement bas des Tuileries lorſque la mort le ſurprit en 1671. âgé d'environ ſoixante ans.

SIMON FRANÇOIS

NE' à Tours en 1606. ſe tourna dès ſon bas-âge du côté de la dévotion. Il voulut même ſe faire Capucin : mais ſes parens l'en ayant empêché, il cherchoit une profeſſion qui fût propre à tenir ſon cœur élevé à Dieu, lorſqu'il vit par hazard un Tableau de la Nativité de Notre-Seigneur qui le toucha tellement, que dans la vûe d'en pouvoir faire de ſemblables, il prit la réſolution de ſe faire Peintre. Ainſi ce n'eſt point par une violente inclination qu'il embraſſa la Peinture, mais par une vocation qui paroiſſoit avoir quelque choſe d'extraordinaire ; car ſon génie étoit aſſez froid, quoiqu'il eût d'ailleurs l'eſprit aſſez ſolide pour faire ſon chemin dans la route ordinaire de la Peinture.

Il n'eut point d'autre Maître que les bons Tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques portraits ; & M. de Béthune ſon protecteur, qui s'en alloit Ambaſſadeur à Ro-

me, le mena avec lui, & lui procura une penſion du Roi. Il demeura en Italie juſqu'en 1638. & à ſon retour, paſſant par Bologne, il lia amitié avec le Guide qui lui fit ſon Portrait.

A ſon arrivée en France il fut aſſez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire le Portrait du Dauphin que la Reine venoit de mettre au monde. Ce premier ouvrage lui réuſſit ſi bien, qu'il avoit lieu d'eſperer que la Cour, qui en étoit contente, & qui lui promettoit de la protection, le porteroit dans la ſuite, & lui procureroit de grands Ouvrages : mais quelque diſgrace qu'il n'avoit point méritée étant venue à la traverſe, lui fit quitter la Cour pour mener une vie retirée & plus convenable à ſon deſſein.

C'eſt-là qu'il ſongea tout de bon à ne s'occuper de ſa Peinture que pour ſon ſalut, & qu'il réſolut de ne plus faire de Tableaux que de dévotion, dans laquelle il ſe fortifia tellement que le reſte de ſa vie a été le modele d'un parfait Chrétien. Entre toutes les vertus qu'on lui a vû exercer, celle de la patience a été la plus remarquable, car étant affligé de la Pierre pendant les huit dernieres années de ſa vie, on lui en a vû ſupporter les douleurs avec une conſtance incroyable. Il mourut en 1671. & la

pierre qu'on lui trouva après ſa mort peſoit une livre.

On ne voit point de ſes Tableaux dans les Cabinets : il y en a dans quelques Egliſes de Paris, & il n'eſt pas difficile en les voyant de juger que leur Auteur étoit plus dévot qu'habile Peintre. Très-habile pourtant, en ce qu'il a ſû ſe ſervir de ſon Art, pour acquérir le Ciel plûtôt qu'une vaine réputation.

PHILIPPE DE CHAMPAGNE

NE' à Bruxelles en 1602. de parens d'une médiocre naiſſance, mais gens de bien, témoigna dès ſon enfance une inclination extraordinaire pour la Peinture. Il changea pluſieurs fois de maîtres qui n'étoient que des Peintres médiocres, à la réſerve de Fouquiere qui lui apprit à faire du païſage. Pour les autres genres de Peintures, il ne les doit qu'à ſon aſſiduité au travail & à l'envie qu'il avoit de s'avancer.

Dans l'ardeur qu'il avoit d'apprendre, il chercha quelqu'un qui pût lui donner des inſtructions : mais n'ayant trouvé perſonne de la capacité qu'il ſouhaitoit, il ſe réſolut à n'en prendre d'autre que la nature qu'il imita depuis, ſans beaucoup de choix, quoiqu'aſſez regulierement.

A l'âge de dix-neuf ans il forma le deſſein d'aller en Italie, & fit ſon compte auſſi de paſſer par la France & de s'y arrêter autant qu'il le jugeroit à propos ſelon l'occaſion. Etant arrivé à Paris il ſe mit chez l'Alleman fort mauvais Peintre ; mais fort employé. Il le quitta pour ſe retirer en ſon particulier, & ſe logea au College de Laon, où le Pouſſin après ſon premier retour d'Italie demeuroit auſſi ; cette rencontre lia une eſpece d'amitié entr'eux, & fit qu'un Peintre nommé du Cheſne, qui bien qu'ignorant, avoit entrepris les ouvrages de Peinture du Palais de Luxembourg, les employa tous deux dans ce Palais, Pouſſin à quelques petits ouvrages dans les Lambris, & Champagne à faire quelques Tableaux dans l'appartement de la Reine. Elle les trouva ſi fort à ſon gré que du Cheſne en témoigna une forte jalouſie, d'où Champagne qui aimoit la paix prit occaſion de s'en retourner à Bruxelles pour voir ſon frere, & de là faire le voyage d'Italie par l'Allemagne. Mais à peine étoit-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de ſaint Ambroiſe, qui étoit Sur-intendant des Bâtimens, lui fit ſavoir la mort de du Cheſne & le fit revenir en France. Il y prit auſſi-tôt poſſeſſion de la direction des Peintures de la Reine, qui lui donna un logement dans le Luxembourg & douze

cens livres de penſion. Ce fut en ce tems-là qu'elle le fit travailler aux Carmelites & qu'il épouſa la fille de du Cheſne. Comme il aimoit ſon Art, & qu'il étoit fort laborieux, il a fait à Paris, & dans le Royaume une infinité d'ouvrages. On en voit entr'autres lieux aux deux Couvents des Carmelites du Fauxbourg S. Jacques, & de la rue Chapon; au Calvaire du Fauxbourg S. Germain; au Palais Royal; dans le Chapitre de Notre-Dame de Paris & dans pluſieurs Egliſes: ſans compter une infinité de Portraits qu'il faiſoit fort reſſemblans, & qu'il finiſſoit beaucoup. M. Poncet Conſeiller en la Cour des Aides, qui étoit de ſes amis, le pria un jour de Dimanche de faire celui de ſa fille, qui devoit faire profeſſion le Lundi aux Carmelites de la rue Chapon, n'y ayant plus que ce jour-là où les gens du monde puſſent la voir; mais Champagne faiſant ſcrupule de peindre un Dimanche ne voulut jamais, quoi qu'on lui pût dire & offrir, ſe laiſſer vaincre aux prieres de ſon ami; car outre qu'il étoit bon Chrétien, il étoit fort déſintereſſé, comme on en jugera par ce que je vais rapporter ici.

Le Cardinal de Richelieu n'ayant jamais pû faire quitter à Champagne le ſervice de la Reine par les promeſſes qu'il lui avoit

fait faire de lui établir une groſſe fortune pour lui & pour les ſiens, ne pût s'empêcher de louer ſa fidelité & de l'eſtimer d'autant plus qu'il perſiſtoit dans ſon attachement. Le premier Valet de Chambre du Cardinal qui lui avoit fait la propoſition, ajoûta qu'il n'avoit qu'à ſouhaiter, & que ſon maître ne lui refuſeroit rien. A quoi Champagne répondit, que ſi M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce ſeroit la ſeule choſe qu'il ambitionneroit le plus : mais comme cela n'étoit pas poſſible, il ne deſiroit de ſon Eminence que l'honneur de ſes bonnes graces. Cette réponſe qui fut rapportée au Cardinal, bien-loin de l'aigrir, ne fit qu'augmenter l'eſtime qu'il avoit pour ce Peintre. Quoique Champagne refuſât de ſe donner au Cardinal, il ne refuſoit pas pour cela de travailler pour lui. Il lui fit entr'autres choſes ſon Portrait à diverſes fois, qui eſt un des meilleurs qu'il ait peint en toute ſa vie.

Il étoit depuis long-tems dans une grande réputation, lorſque le Brun arriva d'Italie. Celui-ci par ſa capacité & par le moyen de ſes protecteurs, gens puiſſans, prit bientôt le timon de la Peinture, & fut fait dans la ſuite premier Peintre du Roi, ſans que Champagne en ait témoigné la moindre jalouſie.

Il eut de ſon mariage un fils & deux filles ; de ces trois enfans il ne lui reſta qu'une fille qu'il aimoit tendrement ; & comme elle ſe fit Religieuſe à Port-Royal où elle étoit penſionnaire, cela donna à Champagne de l'attachement pour ce Couvent, & pour les perſonnes qui y avoient quelque relation qu'on appelloit en ce tems-là du nom de Janſeniſte. Il mourut en 1674. âgé de ſoixante-douze ans, eſtimé de tous ceux qui le connoiſſoient, tant pour ſa Peinture, que pour ſes mœurs.

RE'FLEXIONS

Sur les Ouvrages de Champagne.

LA forte inclination que Champagne fit voir dès ſon bas-âge pour la Peinture, n'étoit accompagnée d'aucune élevation. Ce n'eſt pas qu'il n'ait fait quantité de compoſitions, & qu'il n'eût de la facilité à inventer : mais ſon génie étoit froid, & ſon goût tenoit beaucoup de ſon païs.

Il s'eſt toujours fort attaché au naturel, & à imiter avec aſſez de fidelité ſes modeles : mais il ne les ſavoit pas diſpoſer d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement. Il n'a pas bien connu ce qu'il faut

retrancher du vrai pour le rendre moëleux, leger, & de bon goût, ni ajoûter ce peu qui le fait paroître animé ; il me semble en un mot que tout son savoir étoit dans son modele dont il étoit esclave, bien-loin de le faire obéir à son génie, ou du moins aux regles de son Art. Je ne vois pas même qu'il ait penetré les bons principes de la peinture, ni qu'à la reserve du dessein où il a fait voir assez de régularité, mais peu de goût, il ait fait rien sentir de bien piquant dans aucun de ses Tableaux.

Je ne puis celer néanmoins que j'ai vû de lui beaucoup de bonnes choses pour les couleurs locales, beaucoup de têtes bien imitées & fortes de couleurs ; mais dont la plûpart n'étoient point tout-à fait exemptes de l'immobilité & de l'indolence qui est ordinaire aux modeles même vivans.

De repréſenter la nature en la corrigeant, de suppléer toutes les beautés dont elle est susceptible, & de lui distribuer des lumieres & des ombres avantageuses qui l'accompagnent, c'est l'ouvrage d'un Peintre parfait : mais il est toujours d'un bon Peintre de l'imiter avec facilité telle qu'elle se rencontre, d'en faire voir un caractere fidele quand même il ne l'orneroit que de beautés qu'elle a présentes, sans pénetrer toutes celles qui pourroient lui convenir. C'est

dans ce ſens que Champagne a pû meriter l'eſtime que l'on en a fait dans ſon tems avec d'autant plus de juſtice qu'il faiſoit le païſage d'une bonne methode, qu'il entendoit fort bien la perſpective, qu'il finiſſoit extrêmement tous ſes ouvrages, & qu'enfin il exerça long-tems la charge de Recteur dans l'Academie.

JEAN-BAPTISTE DE CHAMPAGNE

AUſſi de Bruxelles, neveu de Philippe, dont on vient de parler, fut élevé par ſon oncle dans la peinture. L'union dans laquelle ils vivoient, & l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit prendre au neveu la même maniere qu'avoit ſuivie ſon oncle, en degenerant un peu de force & de verité. Du reſte ils avoient les mêmes ſentimens dans leur profeſſion & dans leur morale, celui-ci fit un voyage en Italie, qui ne dura que quinze mois, ſans prendre d'autre Goût que celui que les ouvrages de ſon oncle lui avoient inſpiré. Il mourut profeſſeur de l'Academie en 1681. âgé d'environ quarante trois ans.

NICOLAS LOIR

DE Paris, fils d'un habile Orfevre, ne manquoit pas de génie pour inventer, ni de feu pour executer. Il n'y avoit néanmoins rien en cela qui passât le Peintre ordinaire. On n'y remarque, ni fineſſe de penſée, ni caractere particulier qui eût quelque élévation. Il avoit un bon Goût de deſſein, de la propreté & de la facilité dans tout ce qu'il faiſoit; & ſans ſe donner le tems de digerer ſes penſées, à peine les avoit-il produites qu'il les exécutoit, ſouvent même en diſcourant avec le monde, par la grande habitude qu'il s'étoit acquiſe, & par l'heureuſe mémoire des choſes qu'il avoit vûes en Italie. Il ne demeuroit court ſur aucun ſujet & faiſoit également bien les Figures, le Païſage, l'Architecture & les Ornemens. On voit dans Paris quantité de ſes Ouvrages tant publics que particuliers, pluſieurs Galeries & Appartemens, & entr'autres pour le Roi dans le Palais des Tuileries. Il mourut en 1679. âgé de cinquante-cinq ans, étant pour lors profeſſeur à l'Academie.

CHARLES

CHARLES LE BRUN

DE Paris, apporta en naiſſant toutes les diſpoſitions pour former un grand Peintre. Il ſe ſervit de ſon talent dès qu'il put ſe ſervir de ſa raiſon : Il le cultiva par des études continuelles, & il le fit valoir par la fortune, qui ſeconda ſon mérite, & qui ne l'abandonna jamais. Il étoit fils d'un Sculpteur médiocre qui demeuroit dans la Place Maubert. Ce Sculpteur fut employé à quelque ouvrage dans le Jardin de l'Hôtel Seguier. Il avoit accoutumé d'y mener ſon fils, & de lui faire copier quelques deſſeins auprès de lui. M. le Chancelier s'y étant un jour allé promener, vit ce jeune homme qui deſſinoit avec tant de facilité & d'application pour ſon âge, qu'il ne douta point que ce ne fût l'effet d'un génie au-deſſus du commun. La phyſionomie de cet enfant lui plût. Touché de ces bonnes diſpoſitions, il l'obligea de lui porter de tems en tems de ſes deſſeins, & voulut bien dans la ſuite prendre ſoin de ſon avancement, & l'aider de quelque ſecours d'argent pour lui donner du courage.

Ce jeune homme, animé par des récompenſes, fit des progrès ſurprenans, en ſorte

que M. le Chancelier le recommanda à Vouet, qui peignoit alors la Bibliotheque de l'Hôtel Seguier, & qui étoit regardé de tous nos Peintres comme le Raphaël de la France.

Le Brun fit à l'âge de quinze ans deux ouvrages qui ſurprirent les Peintres de ce tems-là : le premier étoit le Portrait de ſon ayeul, & l'autre repréſentoit Hercule aſſommant les chevaux de Diomede : Après quelque tems, M. le Chancelier Seguier connut par les progrès qu'avoit fait le Brun, & par l'avidité que ce jeune Peintre avoit d'apprendre, qu'il étoit tems de le faire voïager en Italie. Il l'y envoïa en 1639. Il l'y entretint par une groſſe penſion l'eſpace de trois ans, pendant leſquels le Brun cultiva ſon génie par toutes les connoiſſances qui l'ont conduit au dégré de perfection où il s'eſt élevé. Les jeunes Peintres qui reviennent de Rome paſſent ordinairement à Veniſe pour prendre au moins quelque teinture du bon coloris : mais le Brun n'eut pas cette curioſité.

Le premier Tableau qu'il fit à ſon retour d'Italie, fut le Serpent d'airain, qui eſt dans le Couvent des Religieux de Picpus, & enſuite quelques autres pour M. le Chancelier ſon protecteur.

Il ſentoit fort bien ce qu'il valoit, par

comparaiſon aux Peintres de ſon tems, & l'envie qu'il avoit de ſe faire connoître lui faiſoit ſolliciter vigoureuſement les ouvrages qui devoient être expoſés au public. Ce fut dans cette vûe qu'il fit à Notre-Dame deux années de ſuite le Tableau du Mai. Il peignit la premiere année le martyre de ſaint André, & la ſeconde le martyre de ſaint Etienne. Le Sueur, dont nous avons parlé, étoit le ſeul Concurrent qui lui pût diſputer : mais ſoit qu'on trouvât le Brun plus habile ou plus à la mode, ſoit que le nombre de ſes amis fût plus grand, il emportoit toujours ſur ſon Competiteur les grandes occaſions de ſe ſignaler.

La Galerie de M. Lambert dans l'Iſle Notre-Dame, & le Seminaire de ſaint Sulpice établirent ſi ſolidement ſa réputation, que M. Foucquet, Sur-intendant des Finances, le voulut avoir pour les ouvrages de Peinture qui devoient embellir ſa Maiſon de Vaux-le-Vicomte. Le Brun y a laiſſé des témoignages de la profondeur de ſon génie & de ſon ſavoir, ſurtout dans l'Appartement que l'on appelle la Chambre des Muſes. On y voit un Plat-fond qui paroît un des meilleurs Tableaux qu'il ait faits.

M. Foucquet, pour attacher le Brun entierement à ſon ſervice, lui donna une penſion de douze mille livres, outre le païe-

ment deſes ouvrages. Et après la détention de M. Foucquet, le Roi qui vouloit rendre ſon Royaume floriſſant par les Arts, auſſi-bien que par les ſciences, jetta les yeux ſur le Brun : Sa Majeſté l'anoblit ; Elle l'honora de l'Ordre de ſaint Michel, & le fit ſon premier Peintre.

C'eſt dans ce poſte qu'il rendit ſon mérite encore plus ſenſible au Roi, & que M. Colbert Miniſtre d'Etat, & Sur-intendant des Bâtimens, le regarda comme le plus grand Peintre du monde. Ce fut ſur ſes projets que ce Miniſtre propoſa à Sa Majeſté d'affermir les fondemens de l'Académie de Peinture, & de la rendre la plus célebre qui ait jamais été en ce genre-là. Les revenus en furent augmentés. On y établit de nouveaux Statuts, & elle fut compoſée d'un Protecteur, d'un Vice-Protecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de quatorze Profeſſeurs, dont il y en auroit un pour l'Anatomie, & un autre pour les Mathématiques, de pluſieurs adjoints aux Recteurs & aux Profeſſeurs, de pluſieurs Conſeillers, d'un Secretaire, & de deux Huiſſiers.

Ce fut auſſi ſur les Mémoires de le Brun, que le Roi établit une Académie à Rome, pour y entretenir un Directeur qui eût ſoin que les Penſionnaires, que le Roi y envoie

de tems en tems, ſe rendiſſent capables de bien ſervir Sa Majeſté dans les ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture.

Le Brun avoit un zele très-ardent pour faire fleurir les beaux Arts en France; il répondoit en cela aux bonnes intentions du Roi, & M. Colbert étant chargé de faire exécuter ſes ordres, s'en rapportoit entierement à le Brun. Ce Peintre prenoit non ſeulement le ſoin des choſes en géneral, mais il n'en épargnoit aucuns pour ſes Tableaux en particulier. Il s'inſtruiſoit à fond du ſujet qu'il avoit à traiter ou par la lecture des bons Auteurs, ou par les Savans qu'il conſultoit.

Il a fait à Sceaux, & dans pluſieurs maiſons de Paris des ouvrages que la renommée a rendus recommandables. Mais les plus conſiderables ſont chez le Roi en pluſieurs grands Tableaux de l'Hiſtoire d'Alexandre, au Plat-fond de la grande Galerie de Verſailles, & au grand Eſcalier du même lieu.

Quand le Roi choiſit le Brun pour ſon premier Peintre, il lui donna en même tems la direction génerale des Manufactures des Gobelins, & il l'exerça avec tant d'application, qu'aucun ouvrage ne s'y faiſoit qui ne fût de ſon Deſſein. Il mourut en 1690. dans ſon logement des Gobelins.

Sa Sepulture eſt dans une Chapelle qu'il avoit acquiſe à ſaint Nicolas du Chardonnet, où ſa veuve lui a fait ériger un magnifique Mauſolée.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Charles le Brun.

LA facilité avec laquelle le Brun a fait ſes études de peinture à Rome, & les premiers Tableaux qu'il peignit à ſon arrivée, firent naître une grande opinion de ſa capacité. Il n'amuſa point le public par des commencemens louables qui fiſſent ſeulement préſumer ce qu'il devoit être un jour: il fit comme le figuier, qui au contraire des autres arbres commence par produire ſes fruits, ſans les faire préceder de fleurs qui en ſont les eſperances. Tout ce qui eſt ſorti de ſa main a toujours été regardé comme l'ouvrage d'un grand maître, en ſorte que l'on peut dire en quelque façon, que les progrès qu'il a faits dans ſon Art, n'ont pas été pour ſe faire habile, puiſqu'il l'étoit déja, mais pour devenir un des premiers Peintres de ſon ſiécle.

Il avoit un beau génie, l'eſprit pénetrant, & le jugement ſolide; il inventoit facile-

ment, mais avec réflexion. Il ne faiſoit rien entrer dans la compoſition de ſes Tableaux qu'il n'y eut bien penſé ; il conſultoit les Livres & les Savans, pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit bien remplir ſon ſujet; il l'exprimoit ingénieuſement & avec une vivacité qui n'avoit rien de l'emportement. On crut d'abord à la vûe de ſes premiers ouvrages, dont les ſujets étoient preſque tous de dévotion, que ſon talent étoit particulier pour la douceur & pour la tendreſſe : mais il a bien fait connoître par les Tableaux qu'il a faits depuis, que ſon génie étoit univerſel, & qu'il pouvoit également bien traiter l'enjoué, comme le ſérieux, & le tendre comme le terrible.

Il a traité ſes ſujets allegoriques avec beaucoup d'imagination : mais au lieu d'en tirer les ſymboles de quelque ſource connue, comme de la Fable, & des Médailles antiques, il les a preſque tous inventés, ainſi ces ſortes de Tableaux, deviennent par-là des énigmes, que le ſpectateur ne veut pas ſe donner la peine d'éclaircir.

Il a toujours eſtimé l'Ecole Romaine pour le deſſein, mais il a eu une pente à ſuivre celle de Bologne, & particulierement le goût d'Annibal Carache, dans lequel il avoit acquis une facilité merveilleuſe. Et ſi dans cette partie il n'étoit pas tout-à fait

ſi ſpirituel que ce Peintre, il étoit moins chargé, plus égal, plus gracieux, & toujours correct. Ses Attitudes ſont d'un beau choix, naturelles, expreſſives, contraſtées judicieuſement: ſes draperies bien jettées, flattant & marquant le nud avec diſcrétion, ſans y mêler néanmoins l'agréable varieté des étoffes particulieres. Ses expreſſions ſont belles dans tout ce qu'il a voulu repréſenter, & le traité curieux qu'il a compoſé des paſſions de l'ame, avec des Figures démonſtratives, fait voir la grande attention qu'il y avoit apportée. Il ſemble pourtant qu'en cela même, il a trop généralement ſuivi l'idée qu'il s'en étoit faite, en ſorte qu'elle a dégeneré en habitude & en ce qu'on appelle maniere. Cette habitude eſt belle à la verité: mais faute d'examiner la nature, & de voir qu'elle peut exprimer une même paſſion de differentes façons, & qu'il y en a de particulieres qui ſont vives & piquantes, il a privé ſes ouvrages d'un prix qui non ſeulement leur auroit donné entrée dans les Cabinets des Curieux, mais qui leur y auroit procuré une place conſiderable.

Ce que je dis de cette générale expreſſion des paſſions de l'ame peut avoir lieu pour le deſſein tant des Figures que des airs de tête que le Brun a repréſentées, car ils ſont preſque toujours les mêmes, quoique d'un

très-beau choix : ce qui vient ſans doute, ou d'avoir réduit la nature à l'habitude avoit contractée, ou de n'y avoir pas aſſez conſideré les diverſités dont elle eſt ſuſceptible & dont les productions ſingulieres ne ſont pas moins l'objet du Peintre que les génerales.

Le Brun reconnut aſſez dès ſon retour d'Italie, le beſoin qu'il avoit de ſe défaire des teintes ſauvages & triviales dont Vouet ſon maître s'étoit ſervi pour la prompte expédition de ſes ouvrages : il fit ce qu'il pût pour en ſortir, il les rendit plus moderées & plus approchantes de la verité : mais quelque effort qu'il ait fait pour s'en défaire entierement, il a toujours retenu le ſtyle de ſe ſervir de teintes trop génerales dans ſes draperies comme dans ſes carnations, & de n'avoir pas eu aſſez d'égard aux reflets qui contribuent beaucoup à la force & à la rondeur des objets, auſſi-bien qu'à l'union & à la verité de l'imitation.

Ses couleurs locales ſont mauvaiſes, & il n'a point fait aſſez d'attention à donner par cette partie le véritable caractere à chaque objet ; ce qui eſt la ſeule cauſe pour laquelle ſes Tableaux ſentent toujours, comme on dit, la palette, & ne font point cette fidelle ſenſation de la nature. Et pour preuve de ce que j'avance ici, il n'y a qu'à met-

tre un des meilleurs Tableaux de le Brun, auprès de quelque autre des meilleurs de l'Ecole Vénitienne. Cette comparaiſon eſt excellente, non ſeulement en cette occaſion, mais en toute autre où il s'agira de juger des couleurs locales.

Cette pratique où étoit le Brun, jointe au peu de ſoin qu'il a eu d'emploïer les bruns ſur le devant de ſes Tableaux, & l'opinion où il étoit que les grands clairs ne pouvoient être placés ſur le derriere, lui ont fait faire beaucoup d'ouvrages de peu d'effet.

Il n'en a pas uſé de même pour l'intelligence du Clair-obſcur, & quoiqu'il n'y ait pas fait une attention bien formelle dans ſes premiers tems, il en a connu la neceſſité abſolue dans un âge plus avancé, & l'a pratiquée avec ſuccès. Les grands Tableaux qu'il a peints de l'Hiſtoire d'Alexandre en ſont des preuves bien ſenſibles.

Ces dernieres productions, qui ſont les meilleures qu'il ait faites en ſa vie, ſont plus que ſuffiſantes pour faire voir l'étendue de ſa capacité & de ſon génie, & les Eſtampes qui en ont été gravées avec ſoin porteront ſa gloire par toute la terre.

Le Brun étoit univerſel par tous les genres de Peintures, à la reſerve du paiſage. Son Pinceau étoit leger & coulant:

Il joignit une extrême facilité à une extrême exactitude. Enfin, quelque choſe qu'on puiſſe lui reprocher du côté de ſa maniere trop ideale, trop peu variée, & trop peu naturelle, il avoit d'ailleurs aſſez de parties pour tenir un rang conſiderable parmi les habiles Peintres : & quoique la brigue ait pû dire, ou faire pour obſcurcir ſes talens, ſa mémoire en eſt déja vengée, & la poſterité continuera, ſans doute, de rendre la juſtice qui eſt due à ſon mérite.

AVERTISSEMENT.

Madame la Comteſſe de Feuquiere, n'ayant pas jugé à propos de fournir un Mémoire touchant la vie & les principaux ouvrages de feu Mr. Pierre Mignard ſon Pere, Premier Peintre du Roi ; le Libraire a crû faire plaiſir au Public d'extraire ce qui ſuit des Hommes Illuſtres de Mr. Perrault.

PIERRE MIGNARD.

Pierre Mignard nâquit à Troyes en Champagne au mois de Novembre 1610 ſon pere paſſa la plus grande partie de ſa vie à la guerre où il reçût pluſieurs bleſſures qui l'obligerent enfin à quitter le ſervice. Il eut deux fils, l'aîné ayant pris le parti de la

peinture, il deſtina à la Médecine le cadet, qui eſt celui dont je parle. Ce jeune fils avoit une ſi forte inclination pour la profeſſion de ſon frere, & tant de génie pour ce bel Art, que lorſqu'il accompagnoit le Médecin qu'on avoit choiſi pour l'inſtruire, il ne s'occupoit qu'à deſſiner les attitudes des malades, & de ceux qui les ſervoient. Il peignit dès lors dans un même Tableau la femme du Médecin, ſes enfans & un domeſtique, avec tant de reſſemblance & un ſi bon goût, quoiqu'il n'eût pas encore douze ans, que les plus habiles auroient pû l'avouer.

Ce premier eſſai, qui marquoit ce qu'il devoit être un jour, détermina ſon Pere à lui laiſſer ſuivre une profeſſion pour laquelle la nature lui avoit donné de ſi heureuſes diſpoſitions. Le progrès qu'il y fit en très-peu de tems fut tel, que le Maréchal de Vitry ayant vû les ouvrages de ce jeune Peintre, qui n'avoit que quinze ans, le demanda à ſon Pere pour peindre ſa Chapelle de Coubert, où tous ceux qui la virent furent frappés de la beauté de ſon imagination. Le Maréchal charmé de ſa vivacité, l'emmena à Paris, & le mit ſous la conduite de Monſieur Vouet premier Peintre du Roi, homme alors d'une grande réputation. Il s'attacha d'abord à imiter ſon

Maître, & le fit ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit diſtinguer leurs ouvrages. Mais l'excellence de ſon génie lui fit bientôt reconnoître ce qu'il y avoit de foible dans Vouet; & dès qu'il eût vû les Tableaux que le Maréchal de Crequy rapporta d'Italie, il forma le deſſein d'aller à Rome, où il arriva ſous le Pontificat d'Urbain VIII.

Sa premiere application fut de quitter la maniere de Vouet: il chercha de meilleurs modeles dans les Antiques, & dans les Tableaux de Raphaël & du Titien. Le bon goût qu'il prit dans cette étude, mit ſes Tableaux en ſi grande réputation, qu'ils ſe répandirent bientôt dans la Sicile, dans la Catalogne & dans l'Eſpagne. Les Italiens mêmes, naturellement jaloux des étrangers & remplis du mérite de leurs Peintres, ne purent s'empêcher de lui rendre juſtice.

Il alla de Rome à Veniſe, & fut comblé d'honneurs & de préſens par tous les Princes dans les Etats deſquels il paſſa. A Veniſe il s'attacha particulierement à l'étude du coloris, où il acheva de ſe perfectionner. Il demeura depuis à Rome vingt-deux ans de ſuite, pendant leſquels il peignit les papes Urbain VIII. Innocent X. & Alexandre VII. les Cardinaux & les grands Seigneurs ſouhaiterent tous d'avoir leurs Portraits de ſa main. Il continuoit à travailler avec un

grand ſuccès, lorſque le Cardinal Mazarin lui envoïa les ordres du Roi & de la Reine Mere pour revenir en France, où il a peint le Roi dix fois, & pluſieurs fois toute la Famille Royale.

Les principaux ouvrages qu'il fit depuis ſon retour en France, ſont la Coupe du Val de Grace, qui eſt le plus grand morceau de peinture à freſque qui ſoit dans l'Europe. Il a peint auſſi à freſque la Chapelle des Fonds de ſaint Euſtache, un Plat-fond dans l'Arſenal, & un autre à l'Hôtel de Longueville qui repréſente une Aurore. Il a peint à Verſailles la petite Gallerie du Roi, & un grand Cabinet de l'Appartement de Monſeigneur. Mais ſon Chef-d'œuvre eſt la Gallerie & le grand Salon de ſaint Cloud qu'il acheva en moins de quatre ans. Il paroît dans ces ouvrages une ſi belle Ordonnance, tant de force & tant de grace, que les Connoiſſeurs qui viennent d'Italie, y trouvent, comme le remarqua d'abord le Cardinal Ranucci, toute la beauté des peintures des Caraches, du Guide & du Dominiquin.

Le Roi pour honorer ſon mérite, lui donna des Lettres de Nobleſſe en 1687. & Monſieur le Brun premier Peintre du Roi, étant mort en 1690. Sa Majeſté lui donna les charges de ſon premier Peintre, de Di-

recteur & Chancelier de ſon Académie Royale de Peinture & Sculpture, & de Directeur des Manufactures des Gobelins.

Dans le tems qu'il tomba malade de la maladie dont il eſt mort, il finiſſoit un Tableau de ſaint Luc où il s'eſt peint lui-même tenant une palette & des pinceaux. Il y a même un petit bout de tapis qu'il laiſſa imparfait. Quatre mois auparavant, il avoit achevé un ſaint Matthieu. On voit dans ces deux derniers Tableaux faits pour le Roi, que l'âge n'avoit rien diminué de la correction de ſon deſſein, de la force & de la legereté de ſon pinceau, quoiqu'il fût alors dans une extrême vieilleſſe. Il mourut le trente Mai 1695. âgé de 85. ans.

Il étoit extrêmement gracieux dans ſes deſſeins, dans les attitudes nobles & aiſées qu'il donnoit à ſes Figures, & dans la fraîcheur agréable de ſon colotis. Il peignoit également en grand & en petit; ce qui ſe rencontre rarement dans les plus grands Maîtres. Il a donné aux Sculpteurs pluſieurs deſſeins de Figures, & particulierement de pluſieurs Termes qu'on voit à Verſailles, & qui ont été travaillés ſous ſa conduite.

Il étoit fort laborieux, & diſoit ſouvent, qu'*il regardoit les pareſſeux comme des hommes morts*. Cependant il ne pouvoit ſuffire à l'empreſſement des perſonnes de qualité.

qui deſiroient d'avoir leurs Portraits de ſa main.

Ses bonnes qualités ne ſe bornoient pas au talent de ſa profeſſion, ſon eſprit, ſa douceur, & l'agrément de ſon commerce lui firent un grand nombre d'amis qui lui furent toujours fort attachés. Son amitié étoit ſure, reguliere, tendre & ſolide: la probité & la droiture lui furent naturelles: Enfin les honnêtes gens trouvoient dans ſa converſation autant de charmes, que les Connoiſſeurs en remarquent dans ſes ouvrages. Comme il a travaillé pendant ſoixante-treize ans, il eſt mort avec des biens conſiderables. Il a laiſſé quatre enfans, trois garçons & une fille pour laquelle il eut une tendreſſe ſinguliere qui a toujours été réciproque. Elle a épouſé le Comte de Feuquiere.

On a remarqué que lorſqu'il avoit à repréſenter ou des Vertus ou des Déeſſes, il les peignoit ſouvent ſous le viſage & ſous la taille de ſa fille; mais comme c'eſt une perſonne d'une rare beauté, on ne doit pas trouver étrange qu'il s'en ſoit ſervi pour embellir ſes ouvrages.

CLAUDE GELE'E,

dit

LE LORRAIN.

LA maniere dont la fortune a tiré ce Peintre de la grande obſcurité où il étoit, pour en faire un homme eſtimé par toute l'Europe, eſt tout-à-fait ſurprenante. Dans ſa jeuneſſe ſes parens l'envoïerent à l'Ecole, mais comme il n'y pouvoit rien apprendre, ils le mirent en apprentiſſage chez un Patiſſier. Il y acheva ſon tems : mais comme ce fut ſans en avoir beaucoup profité, ne ſachant que faire, il ſe mêla parmi des gens de ſa profeſſion qui alloient à Rome, pour tacher comme eux d'y gagner ſa vie. Et comme il ne ſavoit pas la Langue, & qu'il étoit fort groſſier, ne pouvant trouver de pratique, il ſe mit par haſard au ſervice d'Auguſtin Taſſe, pour lui broïer ſes couleurs, pour nettoyer ſa palette & ſes pinceaux, pour penſer ſon cheval, pour faire ſa petite cuiſine, & les autres choſes néceſſaires dans un ménage ; car Auguſtin n'avoit que lui ſeul dans ſa maiſon.

Ce Maître, dans l'eſperance de tirer de ſon Valet quelque ſervice dans le plus gros

de ſes ouvrages, lui apprit peu-à-peu quelques regles de Perſpective.

Le Lorrain eut d'abord de la peine à comprendre ces principes de l'Art : mais lorſqu'il eut commencé à recevoir quelque petite rétribution de ſon travail, le courage lui vint, ſon eſprit s'ouvrit, & il ſe mit à étudier avec une ferveur opiniâtrée. Il étoit à la campagne depuis le matin juſqu'à la nuit à conſiderer les effets de la nature, & à les peindre ou deſſiner. Sandrart rapporte qu'étant à la campagne avec lui, pour étudier enſemble, le Lorrain lui faiſoit remarquer, comme auroit fait un Phyſicien, les cauſes de la diverſité d'une même vûe, c'eſt-à-dire, qui paroît tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre pour ce qui regarde les couleurs ; ainſi qu'il paroît par la roſée du matin, ou par le ſerain du ſoir. Il avoit la mémoire ſi heureuſe, qu'il peignoit avec beaucoup de fidelité, étant retourné chez lui, ce qu'il n'avoit fait que voir avec attention à la campagne. Il étoit ſi abſorbé dans ſon travail, qu'il ne viſitoit preſque perſonne. Son divertiſſement étoit l'étude de ſa profeſſion ; & à force de cultiver ſon Talent, il a fait des Tableaux qui lui ont acquis par le monde une réputation immortelle dans le genre de peinture qu'il a embraſſé. On peut conjecturer par-là ce que peut la conſtance

dans le travail contre la peſanteur de l'eſprit. Il avoit de la peine à operer, & ſon ouvrage ne répondant pas à ſon intention, il étoit quelquefois huit jours à faire & défaire la même choſe. Sa touche n'a point de manieres, & il brouilloit ſouvent par des glacis les arbres qu'il avoit touchés.

Quelque ſoin qu'il ait pris de deſſiner à l'Academie, il n'a jamais pû faire des figures de bon goût pour accompagner ſes Païſages. Il eſt mort à Rome en 1678. extrêmement âgé. Le Pape Innocent X. eſtimoit tant les ouvrages du Lorrain, que voulant en voir l'auteur, il lui fit dire qu'il lui feroit plaiſir de lui faire quelquefois cortége dans ſes promenades.

NOEL COYPEL.

NOEL COYPEL, naquit à Paris le deuxiéme Décembre 1629. il étoit fils de Guyon Coypel Cadet de Normandie. Il fut conduit à Orleans par ſon pere, qui y étant appellé par quelques affaires, le mit ſous la diſcipline du plus habile Peintre de la Ville nommé Poncet, éleve de Vouet.

Ce Peintre étoit fort infirme & incommodé de la goutte; de ſorte que ne pouvant vaquer à ſes affaires, il y employoit

ſon jeune diſciple, en qui il avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de jugement : mais comme ces ſortes d'occupations détournoient Coypel de ſon travail, & qu'il avoit un grand amour pour la peinture ; il réparoit par les études qu'il faiſoit la nuit, le tems qu'il perdoit le jour. Ayant atteint l'âge de quatorze ans, il revint à Paris ; & paſſant par la rue de ſaint Honoré, il entra par hazard dans l'Egliſe des Jacobins, où un Peintre nommé Quillerier peignoit la Chapelle de S. Hiacinthe, lequel voyant ce jeune enfant regarder ſon ouvrage avec attention, lui demanda s'il apprenoit à peindre ; le jeune enfant lui répondit qu'ouï ; que s'il vouloit lui faire peindre quelque choſe, il connoîtroit le peu qu'il ſavoit faire : Quillerier y conſentit, & ayant été ſurpris de ſon ouvrage, il continua de le faire travailler pendant quelque tems.

Il ſe fit enſuite connoître à Charles Errard, qui pour lors entreprenoit toutes les peintures qui ſe faiſoient pour le Roi ſous les ordres de M. de Ratabon, Surintendant des Bâtimens de ſa Majeſté. Et comme Errard faiſoit donner à ce jeune homme une paye auſſi forte qu'aux plus habiles qui travailloient conjointement avec lui, M. de Ratabon s'en étonna ; & en aïant demandé la raiſon, Errard lui ré-

pondit, qu'il ne falloit pas payer ſelon l'âge, mais ſelon le merite.

Coypel n'a preſque pas ceſſé depuis ce tems-là de travailler pour le Roi.

En l'année 1660. il épouſa Magdeléne Herault, fille d'Antoine Herault Peintre, qui paſſoit pour lors pour un des plus grands Connoiſſeurs en beaux Tableaux, & qui en faiſoit negoce. Alors le merite de Coypel fut connu des Curieux les plus conſiderables. Il fit les Portraits de Mylord Loxard, Ambaſſadeur d'Angleterre, & de ſa famille, dans un même Tableau, qui fut fort eſtimé des Connoiſſeurs.

Magdeléne Herault peignoit auſſi, & copioit dans la derniere perfection. Il eſt reſté entre les mains de ſa famille pluſieurs belles copies d'après Raphaël, & de pluſieurs autres grands maîtres, faites de ſa main. Elle étoit d'une vertu & d'une pieté qui la mettoit encore audeſſus de ſes talents.

En 1661. il acheva un Tableau où il repreſenta ſaint Jacques le Majeur, qui marchant à la mort, convertit en ſon chemin un Gentil, qui l'embraſſe. Ce Tableau fut expoſé le premier jour de Mai à la grande porte de l'Egliſe de Paris avec un applaudiſſement univerſel, & paſſe encore aujourd'hui pour un des plus beaux qui ſoient dans cette Egliſe.

Il fit dans ces tems-là plusieurs Tableaux pour le Roi dans le vieux Louvre, & le Plat-fonds de la Salle des Machines des Thuileries. Il peignit ensuite plusieurs grands Tableaux pour le Parlement de Bretagne à Rennes qui furent fort estimés, & le sont encore aujourd'hui des Connoisseurs.

Peu de tems après il peignit pour le Roi, avec beaucoup de succès, le Plat-fonds d'un grand Salon qui étoit alors à Versailles ; mais qui malheureusement a été abattu par les changemens que l'on a faits dans le Bâtiment de ce superbe Château.

Ensuite, il donna à l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, où il avoit été reçû, un Tableau representant Caïn & Abel. Peu de tems après, il fut élu Professeur de la même Académie.

Dans ce même tems, il peignit le grand Cabinet du Roi au Palais Royal. On voit dans le Plat-fonds des Figures d'une correction de dessein, que l'on admireroit dans des Tableaux anciens.

Il fut ensuite choisi par M. Colbert, Ministre, Secretaire d'Etat, & Sur-intendant des Bâtimens du Roi, pour peindre l'Appartement de Sa Majesté aux Thuileries. Tout y fut orné sous sa conduite, & sur ses desseins ; & il y a plusieurs beaux Ta-

bleaux de ſa main, tant aux Plat-fonds de cet Appartement, que dans les Lambris, & au deſſus des cheminées. Il y a auſſi dans le petit Oratoire une Nativité de ſa main, d'une grande beauté.

Il fit enſuite pluſieurs beaux Tableaux aux Plat-fonds des petits Appartemens du haut du Château de Verſailles, & en fit faire les ornemens ſur ſes deſſeins. Ils ont été abattus par les changemens qui ſe ſont faits dans le Bâtiment.

En 1672. le Roi lui donna un appartement aux Galleries du Louvre ; & en même tems, voulant qu'il vît l'Italie, le choiſit pour directeur de ſon Academie de Peinture, Sculpture, & Architecture, que ſa Majeſté a établie à Rome ; & M. Colbert qui l'honoroit de ſa protection, lui conſeilla de mener avec lui en ce voyage ſon fils, qui pour lors étoit en ſeconde au College d'Harcourt où il faiſoit ſes études, & qui cependant n'avoit pas laiſſé de deſſiner les jours de congé à l'Academie, & d'y remporter pluſieurs petits prix de deſſein.

Noël Coypel partit pour Rome vers la fin de l'année 1672. & mena avec lui Antoine Coypel ſon fils unique, âgé pour lors d'onze ans. Il y mena auſſi ſon beau frere Charles Herault, Peintre de l'Academie pour le païſage, & Charles Poerion ſon

couſin & ſon diſciple qu'il avoit élevé chez lui dès ſa plus grande jeuneſſe. Pluſieurs autres Penſionnaires du Roi Peintres, Sculpteurs, & Architectes, partirent avec lui, & ſous ſa conduite. Il arriva à Rome, & prit poſſeſſion du Directorat à la place de Charles Errard, qui revint en France. Peu de tems après Antoine Coypel ſon fils ayant remporté un prix à l'Academie de ſaint Luc pour un deſſein d'invention, & n'ayant alors que douze ans & demi, il fut honoré de la penſion du Roi.

Noël Coypel donna un nouveau luſtre à l'Academie de France. Il loua un grand & magnifique Palais pour la loger; & ayant fait mouler les plus belles Statues de Rome, il en orna un grand ſalon. Et outre l'Academie du modele, il en établit une autre dans ce ſalon pour deſſigner d'après l'Antique; & pour encourager les Etudians à ce noble exercice, il y deſſinoit lui-même les ſoirs pour leur ſervir d'exemple. Il fit mettre les armes de France ſur la porte du Palais de l'Academie, & célebrer le jour où elles furent poſées par un feſtin, des concerts de muſique, & un feu d'artifice. Enfin il n'épargna dans ſa fonction ni ſoins ni dépenſe pour faire honneur à ſa nation, ce qui lui fit mériter dans Rome l'eſtime & l'amitié de tout le monde; tant par

par le caractere de son esprit & de ses mœurs, que par sa grande capacité. Car il peignit à Rome les Tableaux destinés pour le Cabinet du Conseil du Roi à Versailles, & qui par les changemens qui se font faits en bâtissant la grande Gallerie, se trouvent à présent placés dans l'Appartement de la Reine. Ces Tableaux furent exposés dans Rome à une fête qui se fit à la Rotonde, & reçurent un applaudissement géneral, ce qui fit beaucoup d'honneur à la Nation Françoise. Il fut honoré de l'amitié de M. le Duc d'Estrées, alors Ambassadeur de France à Rome : de M. le Cardinal son frere, & des plus grands Seigneurs du païs. Il fut étroitement lié d'amitié avec le Cavalier Bernin, & le Cavalier Carlo-Maratti. On le voulut faire Prince de l'Académie de S. Luc ; mais quelques raisons particulieres l'empêcherent d'accepter cet honneur. Enfin après avoir rempli sa carriere dans Rome pendant trois années avec distinction, il revint en France avec son fils, où il fut reçû de M. Colbert avec des marques de bonté infinies. Il y continua les ouvrages qu'il avoit commencés pour le Roi.

Quelques années après, il fit deux pertes qui changerent beaucoup sa situation. Magdeléne Herault sa femme mourut ; & presqu'en même tems il pleura avec toute la

France le Protecteur des Arts & le ſien ; c'eſt-à-dire, M. Colbert. M. de Louvois devint Sur-intendant des Bâtimens, & le chargea de pluſieurs deſſeins de Tapiſſeries pour la Manufacture des Gobelins ; & dans le même tems, il ſe remaria en ſecondes nôces avec Anne Perrin. Il continua toujours à travailler pour le Roi, & fut élû Recteur de l'Académie de Peinture : mais plus appliqué à ſon Art & à ſa famille, qui devint fort nombreuſe, qu'à faire ſa Cour, il éprouva longtems que la fortune ne vient guere chercher les perſonnes qui ne vont pas au-devant d'elle. La force du mérite cependant l'emportant toujours, & rien n'échapant à la juſtice du grand Roi ſous lequel nous avons le bonheur de vivre, ſa Majeſté lui fit l'honneur de lui donner une penſion de mille écus, & de le nommer Directeur de l'Académie de Peinture après la mort de Pierre Mignard, que Sa Majeſté avoit nommé de même quand Charles le Brun mourut. M. de Villa-Cerf, alors Surintendant des Bâtimens, l'honoroit de ſa bienveillance, & le regardoit avec une grande diſtinction pour la ſolidité de ſon eſprit & pour ſa probité. Mais M. de Villa-Cerf s'étant demis de la charge de Surintendant des Bâtimens, & n'ayant pas vécu longtems après, Noël Coypel reſſen-

tit cette derniere perte avec la plus vive douleur. Quelques années après il ne laiſſa pas de faire pour l'Egliſe des Invalides deux grands morceaux à freſque qui ſont au-deſſus de l'Autel ; & qui repréſentent, l'un l'Aſſomption de la Vierge, & l'autre ſon Couronnement. Mais alors âgé de ſoixante-dix-huit ans, les grandes fatigues d'un ſi pénible ouvrage, jointes à quelques déplaiſirs particuliers lui cauſerent une longue maladie, dont il mourut le vingt-quatre Décembre 1707. âgé de ſoixante-dix-neuf ans, la veille de Noël, jour même de ſa naiſſance.

Il a laiſſé après lui Antoine Coypel ſon fils, aſſez connu par la réputation que lui ont acquiſe ſes grands ouvrages, dont pluſieurs ſont gravés. C'eſt lui encore qui a peint la Gallerie du Palais Royal, la voute de la Chapelle de Verſailles ; & fait les deſſeins, ſur leſquels on a gravé en creux & en taille-douce l'Hiſtoire du Roi en médailles. On en diroit davantage, s'il n'étoit pas vivant. Ce qu'on peut ajoûter, ſans bleſſer ſa modeſtie, c'eſt que ſon mérite l'a fait choiſir Directeur de l'Académie au mois de Juillet de l'année 1714. choix que Sa Majeſté a approuvé avec éloge.

MADAME LE HAY.

ELizabeth Sophie Chéron, épouſe de M. le Hay, naquit à Paris le troiſiéme d'Octobre de l'année 1648. Son pere qui étoit de Meaux, avoit de la réputation parmi les Peintres de Portraits : il étoit Calviniſte, mais Marie le Fevre ſa mere étoit Catholique. Mademoiſelle Chéron fit de ſi grands progrès dans la Peinture, qu'à l'âge de quatorze ans elle étoit déja célebre: & ce fut à cet âge que ſa mere la mena à l'Abbaye de Jouarre pour y peindre l'Abbeſſe & des Penſionnaires illuſtres qui y étoient pour lors. Ce voïage fut la cauſe de ſa converſion : car au retour de Jouarre elle ſe fit Catholique. C'étoit une perſonne pleine de mérite, ſoit du côté des vertus, ſoit par les talens. Son reſpect & ſes égards pour ſa mere, ſa fidelité pour ſes amis, ſa ſenſibilité pour les pauvres, & ſurtout ſon attachement véritable à la religion Catholique ; tout cela diſtinguoit encore plus Mademoiſelle Chéron, que ſon habileté dans la Muſique, dans la Poëſie & dans la Peinture. Nous ayons d'elle un recueil de Poëſies où ſa piété & ſon génie paroiſſent également ; & ſi l'on vouloit donner au public

tout ce qu'elle a fait depuis, on auroit dequoi beaucoup augmenter ce Recueil; mais nous ne parlons ici que de ſon mérite de Peinture. Elle réuſſiſſoit parfaitement bien ſurtout à peindre les femmes, mais elle ne ſe bornoit pas à faire des Portraits, elle a fait voir dans des Tableaux d'Hiſtoires un grand goût de deſſein, & une grande intelligence du Clair-obſcur. Mais peut-être rien ne prouve-t-il tant ſon ſavoir que la maniere dont elle a deſſiné en grand pluſieurs cachets antiques, qui contiennent en petit de grandes compoſitions; & dont la plûpart gravées ſur ſes deſſeins par d'habiles maîtres, ſont dans les cabinets des curieux. M. le Hay nous fait eſperer le reſte. On peut voir auſſi des têtes antiques de ſa main, deſſinées avec une purete de contour & une élégance admirable. Du reſte elle avoit embraſſé toutes les manieres de peindre, & elle réuſſiſſoit également bien en huile, en miniature & en émail. Elle gravoit même & de bon goût.

Ses talens pour la Poëſie lui meriterent une place dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, qui lui en envoïa les Patentes en 1699. dans leſquelles l'Académie lui donne le ſurnom d'*Erato*. Son mérite de Peinture l'avoit déja fait recevoir dans l'Académie que le Roi a fondée à Paris pour

les Peintres & pour les Sculpteurs. Voici l'Extrait des Regiſtres de ce célebre Corps: *Du onziéme jour de Juin 1672. l'Académie extraordinairement aſſemblée, M. le Brun a préſenté deux Tableaux de Portraits, faits par Damoiſelle Elizabeth Chéron, leſquels ont tellement ſatisfait la Compagnie, qu'elle a eſtimé cet ouvrage très-rare, excedant même la force ordinaire de ſon ſexe, & a reſolu de lui donner la qualité d'Académicienne; & pour cet effet, a ordonné de lui expedier les Lettres néceſſaires.* Qu'auroit dit l'Académie ſi elle avoit eu à juger du mérite de Mademoiſelle Chéron, par les ouvrages qui ſont depuis ſortis de ſes mains?

Elle mourut le 3. de Septembre 1711. avec tous les ſentimens de pieté qu'on pouvoit attendre d'une perſonne, qui comptoit pour rien tous les talens de l'eſprit au prix des vertus Chrétiennes.

Elle a laiſſé deux illuſtres Eleves, Anne & Urſule de la Croix, niéces de ſon mari M. le Hay.

Il n'y a que peu de tems qu'on a reçû de Rome l'Article ſuivant; on le donne ici en François, tel qu'il eſt en Italien.

CARLO MARATTI.

CARLO MARATTI étoit originaire d'Illyrie: car du tems de Soli-

man sa famille vint s'établir à Camerano dans la Marche d'Ancone. Ce fut là qu'il naquit en l'année 1625. Il fit voir dès son enfance un naturel très-heureux pour la peinture, & étant venu à Rome chez André Sacchi célebre Peintre & disciple de l'Albane, il s'y arrêta à la grande satisfaction de son maître, qui par les dispositions & l'intelligence du jeune éleve, prévoyoit & disoit à tout le monde qu'il seroit plus grand Peintre que lui. Il s'attacha fort aux ouvrages de Raphaël, des Caraches & du Guide; & de ces trois manieres il s'en fit une propre, par laquelle il parvint bientôt à un haut dégré d'estime & de réputation, non seulement dans Rome & dans l'Italie, mais dans toute l'Europe. On a une infinité de ses Tableaux grands & petits, tous peints avec une extrême soin. On voit entr'autres de sa main plusieurs têtes de la sainte Vierge, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il commença les peintures du Palais Altieri, mais il ne les a pas achevées, ce qui lui causa beaucoup de déplaisir; parce qu'il s'étoit proposé de faire voir dans ce Palais toute l'étendue de son savoir. On faisoit un si grand cas de ses ouvrages, qu'on lui a donné jusqu'à six cens écus pour une demi-Figure, & trois mille écus pour un Tableau d'Autel. Il étoit en grande considéra-

tion auprès de plusieurs Princes de l'Europe, auprès des Papes, & sur-tout de Clement XI. aujourd'hui regnant qui le fit Chevalier dans le Capitole, en presence du Sacré College, & qui pendant le cours de sa vie & à la mort l'a comblé d'honneurs. Carlo Maratti mourut le 15. de Novembre de l'année 1713. âgé de quatre-vingt-huit ans & sept mois. Il est enterré dans un magnifique Tombeau qu'il s'étoit préparé pendant sa vie, dans l'Eglise des Chartreux de Rome. On lui a érigé à Camerano, lieu de sa naissance, un superbe monument avec l'inscription suivante.

CAROLO MARATTI

Ex Illyria oriundo, Camerani orto,
Viro toto Orbe celeberrimo:
Quem ob singularem ejus virtutem
Clemens XI. Pontifex Max. bonarum
Artium Restitutor,
In Capitolio adstante Sacro Cardinalium
Senatu,
Equestri Cruce insignivit:
Et anteà Alex. VII. Clem. IX. Innoc. XI.
& XII. summi Pontifices
Ludovicus XIV. Galliarum, Joannes III.
Poloniæ Reges.
Christina Alexandra Suecorum
Regina

Quam plurimis honoribus, & muneribus decorarunt :
Romæ in Templo ad Diocletiani Thermas, tumulo magnificè extructo
Reſurrectionem expectaturo
Cives Cameranenſes Civi Optimo, & illuſtri
Exiguum hoc non exigui amoris documentum
Poſuere
Ne tanto Viro
Cujus memoria nulla fere Europæ Civitas caret
In Natali Loco monumento deeſſet.
Vivebat Anno ſalutis M. DCC. XII.

AVERTISSEMENT.

Le ſecond Article de M. de la Hire & les quatre derniers Articles, ont été ajoûtés dans cette Edition à l'ouvrage de M. de Piles.

DU GOUT,

Et de ſa diverſité, par rapport aux differentes Nations.

APrès avoir parlé des Peintres de differens endroits de l'Europe, j'ai crû qu'il ne ſeroit pas hors de propos de dire ici quelque choſe des differens goûts des Nations. On a parlé du grand goût dans ſon lieu, & l'on a fait voir qu'il devoit ſe trouver dans un ouvrage accompli, comme dans ſa fin, & dans un Peintre parfait, comme dans ſa ſource. Mais il y a dans les hommes un goût general, qui eſt ſuſceptible de pureté & de corruption, & qui devient particulier ſelon l'uſage que l'on fait des choſes particulieres. Je tâcherai d'expliquer ici la maniere dont il ſe détermine, & dont il ſe forme.

On peut, ce me ſemble, raiſonner du goût de l'eſprit, comme du goût du corps.

Il y a quatre choſes à conſiderer dans le Goût du corps.

1. L'Organe.
2. Les choſes qui ſe mangent, ou qui ſont goûtées.
3. La Senſation qu'elles cauſent.
4. L'Habitude que cette même Senſa-

tion réïterée produit dans l'organe.

Il y a de même quatre choſes à conſiderer dans le goût de l'eſprit.

1. L'Eſprit qui goûte.
2. Les choſes qui ſont goûtées.
3. L'Application de ces choſes à l'eſprit, ou le jugement que l'eſprit en porte.
4. L'Habitude qui ſe fait de pluſieurs jugemens réïterés, de laquelle il ſe forme une idée qui s'attache à notre eſprit.

De ces quatre choſes, l'on peut inferer :

Que l'eſprit peut être appellé goût, en tant qu'il eſt conſideré comme l'organe :

Que les choſes peuvent être appellées de bon ou de mauvais goût, à meſure qu'elles contiennent, ou qu'elles s'éloignent des beautés que l'art, le bon ſens, & l'approbation de pluſieurs ſiecles ont établies.

Que le jugement que l'eſprit fait d'abord de ſon objet, eſt un premier goût naturel, qui, dans la ſuite peut ſe perfectionner, ou ſe corrompre, ſelon la trempe de l'eſprit & la qualité des objets qui ſe preſentent.

Et enfin, Que ce jugement réïteré produit une habitude, & cette habitude une idée fixe & déterminée, qui nous donne un penchant continuel pour les choſes qui ont attiré notre approbation, & qui ſont de notre choix.

C'eſt ainſi que ſe forme, peu-à-peu dans l'eſprit de chaque particulier, ce que nous appellons plus ordinairement goût dans la Peinture. Du reſte, quoique tous les goûts ne ſoient pas bons, chacun eſt perſuadé que le ſien eſt le meilleur. C'eſt pourquoi l'on peut définir le goût, *l'Idée habituelle d'une choſe, conçûe comme la meilleure dans ſon genre.*

Il y a trois ſortes de goûts dans la Peinture, le goût naturel, le goût artificiel, & le goût de nation

Le goût NATUREL, eſt l'idée qui ſe forme dans notre imagination à la vûe de la ſimple nature. Il paroît que les Allemands & les Flamands ſont rarement ſortis de cette idée, & la commune opinion eſt que le Correge n'en a point eu d'autre. Ce qui fait toute la difference de celui-ci à ceux-là, c'eſt que les idées ſont comme les liqueurs qui prennent la forme des Vaſes où elles ſont reçûes; & qu'ainſi le goût naturel peut être bas ou élevé ſelon les talens des particuliers, & ſelon le choix qu'ils ſont capables de faire des objets de la nature.

Le Goût ARTIFICIEL, eſt une idée qui ſe forme par la vûe des ouvrages d'autrui, & par la confiance que nous avons aux conſeils de nos Maîtres; en un mot, par l'éducation.

Et le goût de NATION, eſt une idée que les ouvrages qui ſe font ou qui ſe voient en un païs, forment dans l'eſprit de ceux qui les habitent. Les differens goûts de nations ſe peuvent réduire à ſix, le goût Romain, le goût Venitien, le goût Lombard, le goût Allemand, le goût Flamand, & le goût François.

Le goût ROMAIN, eſt une idée des ouvrages qui ſe trouvent dans Rome. Or il eſt certain que les ouvrages les plus eſtimés qui ſoient dans Rome, ſont ceux que nous appellons Antiques & les ouvrages Modernes qui les ont imités, ſoit en Sculpture, ſoit en Peinture. Toutes ces choſes conſiſtent principalement dans une ſource inépuiſable de beautés du deſſein, dans un beau choix d'Atitude, dans la fineſſe des expreſſions, dans un bel ordre de Plis, & dans un ſtyle élevé où les Anciens ont porté la Nature, & après eux les Modernes depuis près de deux ſiecles. Ainſi ce n'eſt pas merveille ſi le Goût Romain étant extrémement occupé de toutes ces parties, le coloris qui ne vient que le dernier, n'y trouve plus de place. L'eſprit de l'homme eſt trop borné, & la vie eſt trop courte pour approfondir toutes les parties de la Peinture, & les poſſeder parfaitement toutes à la fois; ſur-tout dans un tems où les principes

de cet Art ne ſont encore ni bien établis, ni bien connus. Ce n'eſt pas que les Romains mépriſent le Coloris, car ils ne peuvent mépriſer une choſe dont ils n'ont jamais eu une idée bien juſte ; mais étant prévenus d'autres parties où ils tâchent de ſe perfectionner, & n'ayant pas le tems de s'appliquer à connoître le Coloris, ils ne l'eſtiment pas tout ce qu'il vaut.

Le Goût VENITIEN, eſt oppoſé au Goût Romain, en ce que celui-ci a un peu trop negligé ce qui dépend du Coloris, & celui-là ce qui dépend du deſſein. Comme il y a très-peu d'Antiques à Veniſe, & très-peu d'ouvrages du goût Romain, les Venitiens ſe ſont attachés à exprimer le beau naturel de leur païs. Ils ont caractériſé les objets par comparaiſon, non ſeulement en faiſant valoir la veritable couleur d'une choſe, par la veritable couleur d'une autre ; mais en choiſiſſant dans cette oppoſition une vigueur harmonieuſe de couleurs, & tout ce qui peut rendre leurs ouvrages plus palpables, plus vrais, & plus ſurprenans.

Le Goût LOMBARD, conſiſte dans un deſſein coulant, nourri, moëleux, & mêlé d'un peu d'Antique & d'un bien naturel choiſi, avec des couleurs fondues, fort approchantes du naturel, & employées d'un pinceau

leger. Le Corrége eſt le meilleur exemple de ce Goût, & les Carraches qui ont tâché de l'imiter, ont été plus corrects que lui dans le deſſein, mais inferieurs à lui dans le Goût de ce même Deſſein, dans la Grace, dans la Delicateſſe, & dans la fonte des Couleurs. Annibal dans le ſéjour qu'il fit à Rome prit tellement le Goût Romain, que je ne compte pour Lombards que les ouvrages qui ont précedé celui de la Gallerie Farneſe.

Je ne mets pas non plus au nombre des Peintres Lombards ceux qui étant nés en Lombardie ont ſuivi ou l'Ecole Romaine, ou l'Ecole Venitienne : parce que j'ai plus d'égard en cela à la maniere que l'on a pratiquée qu'au lieu où l'on a pris naiſſance. Les Peintres & les Curieux qui ont mis par exemple dans l'Ecole de Lombardie, le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo Lotto, le Moron, & pluſieurs autres bons Peintres Lombards, du païs de Breſſe & de Bergame, nous ont jettés inſenſiblement dans la confuſion, & ont fait croire à pluſieurs que l'Ecole Lombarde & l'Ecole Venitienne étoient la même choſe ; parce que les Lombards dont je viens de parler, ont entierement ſuivi la maniere du Giorgion & du Titien. J'ai moi-même parlé autrefois ſelon cette idée confuſe, parce que la plûpart

de nos Peintres François en parloient ainſi : mais la raiſon & les Auteurs Italiens qui ont traité ces matieres m'ont remis dans le bon chemin.

Le Goût ALLEMAND, eſt celui qu'on appelle ordinairement Goût Gotique. C'eſt une idée de la nature comme elle ſe voit ordinairement avec ſes défauts, & non comme elle pourroit être dans ſa pureté. Les Allemands l'ont imitée ſans choix, & ont ſeulement vétu leurs Figures de longues draperies dont les plis ſont ſecs & caſſés. Ils ſe ſont plus arrêtés à finir leurs objets qu'à les bien diſpoſer, les expreſſions de leurs Figures ſont ordinairement inſipides, leur deſſein ſec, leur couleur paſſable, & leur travail fort péné. Il y a eu néanmoins parmi les Allemands des Peintres qui meritent d'être diſtingués, & qui ont été en certaines parties comparables auxplus habiles d'Italie.

Le Goût FLAMAND, ne differe de l'Allemand que par une plus grande union de couleurs bien choiſies, par un excellent Clair-obſcur, & par un pinceau plus moëlleux. J'excepte des Flamands ordinaires, trois ou quatre Flamands, diſciples de Raphaël, qui rapporterent d'Italie la maniere de leur Maître, dans le deſſein & dans le Coloris. J'en excepte encore Rubens &

Vandeik, qui ont regardé la nature par des yeux penetrans, & qui ont porté ſes effets dans une élevation peu commune; quoiqu'ils aient retenu quelque choſe du naturel de leur païs dans le Goût du deſſein.

Le Goût François a été toûjours ſi partagé, qu'il eſt difficile d'en donner une idée bien juſte: car il paroît que les Peintres de cette Nation ont été dans leurs ouvrages aſſez differens les uns des autres. Dans le ſéjour qu'ils ont fait en Italie, les uns ſe ſont contentés d'étudier à Rome & en ont pris le Goût: D'autres ſe ſont arrêtés plus longtems à Veniſe, & en ſont revenus avec une inclination particuliere pour les ouvrages de ce païs-là, & quelques-uns ont mis toute leur induſtrie à imiter la nature telle qu'ils la croient voir. Parmi les plus habiles Peintres François qui ſont morts depuis quelques années*, il y en a qui ont ſuivi le Goût de l'Adtique, & d'autres celui d'Annibal Carrache pour le Deſſein, & les uns & les autres ont eu un Coloris aſſez trivial: mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties, & ils ont traité leurs ſujets aeec tant d'élevation, que leurs Ouvrages ſerviront toûjours d'ornemens à la France, & ſeront admirés de la poſterité.

* Le Pouſſin & le Brun.

FIN.

NOMS DES PEINTRES dont il eſt parlé dans ce Volume.

A.

ADAM ELSEIMER, Page 396
L'Albane. 321
Albert Dure. 336
Albert, *Leon Baptiſte.* 139
Aldegraf, *Albert.* 351
André del Sarte. 182
Angelic, *Jean.* 141
Antoine de Meſſine. 145
Apelle. 116

B.

BACCIO BANDINELLI. 186
Balthazart Peruzzi, *de Sienne.* 209
Bamboche, *Pierre de Laar, dit* 415
Barent, *Ditteric.* 366
Baroche, *Frederic.* 234
Baſſan, *Jacques du Pont, dit,* & ſes Fils. 280
Baſtian del Piombo. 219
Baur, *Guillaume.* 411
Beccafumi, *Dominique.* 207
Bellin, *Jacques.* 241
Bellin, *Gentil.* la même.

Bellin, *Jean.* 243
Blanchard, *Jacques.* 451
Blomart, *Abraham.* 395
Bol, *Jean.* 367
Both, *Jean*, & ſon Frere. 419
Bourdon, *Sebaſtien.* 492
Braur, *Adrien.*
Brendel, *Fréderic.* 411
Du Breuil. 449
Bril, *Matthieu.* 377
Bril, *Paul.* la même.
Brugle, *Pierre*, dit le Vieux Brugle. 362
Le Brun, *Charles.* 505
Bufalmaco, *Bonamico.* 134

C.

CALCAR, *Jean* de 349
Caliari, *Paul.* 266
Caliari, *Benoît.* 274
Caliari, *Charles.* la même.
Caliari, *Gabriel.* la même.
Candito, *Pierre.* 345
Les Caraches. 290
Carlo Maratti. 542
Caſtagno, *André* del
Cavallini, *Pietro.* 136
Champagne, *Philippe* de 467
Champagne, *Jean-Baptiſte* de 503
Chéron, *Eliſabeth-Sophie.* 532
Cimabué. 129
Corrége, *Antoine.* 287

Corneille, *Corneille.* 278
Corneille, *Pierre.* 382
Cosimo, *Pierre.* 156
Cosimo, *André.* 183
Charmois, *Martin* de 475
Cousin, *Jean.* 447
Coxis, *Michel.* 345
Coypel, *Noël.* 523

D.

D'Ak, *Jean.* 376
Daniel de Volterre. 221
Dipembec, *Abraham.* 420
Dominique de Venise. 145
Le Dominiquin. 312
Dorigni, *Michel.* 483
Les Dosses. 245
Duccio. 208

E.

Englebert, *Corneille.* 343

F.

Ferdinand Elle. 450
Fouquier, *Jacques.* 414
Franc Flore. 363
Francesca, *Pietro della* 140
Francesco Francia. 153
François, *Simon.* 495
Fréminet, *Martin.* 449
Du Fresnoy, *Charles-Alfonse.* 483

G.

Gaddo Gaddi. 131
Gaddo Gaddi, *Tadeo di* 137
Gaſſel, *Lucas.*
Gaud, *Henri*, Comte Palatin. 412
Geldorp. 419
Gelée, *Claude*, dit le Lorrain. 521
Genga, *Jerôme.* 175
Gentile da Fabriano.
Georges Pens. 342
Gerbier, *Balthazart.* 438
Ghirlandaï, *Dominique.* 147
Giorgion. 146
Giottino, *Thomas.* 138
Giotto. 132
Girard Dau, 428
Goltius, *Henri.* 374
Goltius, *Hubert.* 365
Le Guerchin. 324
Le Guide. 305

H.

Hains, *Joſeph.* 377
Hanneman. 431
Hemskerc, *Martin.* 367
Herman Suanefeld. 418
Hire, *Laurent* de la 479
Holbein, *Jean.* 356
Hontorſt, *Gérard.* 402

J.

JANSON, *Abraham.* 399
Jean de Burges 349
Jean da Udiné. 204
Jordans, *Jacques.* 432
Joſepin. 235
Jules Romain. 176

K.

KAY. 365
Kouc, *Pierre.* 350

L.

LAMBERT LOMBART. 355
Lanfranc, *Jean.* 316
Laurati, *Pietro.* 136
Leonard de Vinci. 157
Lippo. 139
Lippi, *Philippe*, le Pere. 142
Lippi, *Philippe*, le Fils. 149
Loir, *Nicolas.* 504
Laurenzetti, *Ambrogio.* 136
Lucas de Leyde. 345

M.

MABUSE, *Jean* de 352
Manfredi, *Bartholomæo.* 332
Manteigne, *André.* 152
Margaritoné. 132
Martin de Vos. 370
Memmi, *Simon.* 137
Michelange Bonarotti. 210
Michelange de Caravage. 328

contenus en ce Volume. 551
Mignard, *Nicolas.* 490
Mirevelt, *Michel-Janſon.* 401
Miris, *François.* 430
More, *Antoine.* 361
Mortuo da Feltro. 193
Mutien. 277

N.

NETSCHER, *Gaſpart.* 441

O.

OTTHO VENIUS. 379
Olivier. 419
Organa, *André.* 138

P.

PALME, *le Vieux.* 278
Palme, *le Jeune.*
Pamphile. 114
Le Parméſan. 195
Parraſius. 112
Paſqualin della Marca. 236
Paul Véronéſe. 266
Pellegrin de Bologne. 224
Pellegrin de Modéne. 206
Penni, *Franceſco*, dit il Fattoré. 181
Penni, *Luca.* 182
Perrier, *François.* 470
Perrin del Vague. 209
Petel, *Georges.*
Piétre de Cortone. 238
Piétre Pérugin. 263

Polembourg, *Corneille.* 409
Pinturrichio, *Bernardin.* 150
Polidore de Caravage. 187
Pontorme, *Jacques* de 185
Pordenon, l'Ancien. 275
Pordenon, *Jules Licinio*, dit 285
Porbus, *Pierre* & *François.* 366
Pouſſin, *Nicolas.* 457
Primatice, *François.* 222
Protogéne. 124

Q.

QUILLINUS, *Eraſme.* 433
Quintin Meſſis. 347

R.

RAPHAEL Sanzio. 165
Raphaël da Regio. 232
Rambrant. 421
Ribera, *Joſeph*, dit l'Eſpagnolet. 333
Richard. 233
Le Roux, *ou* Roſſo. 194
Rotenamer, *Jean.* 391
Rubens, *Pierre-Paul.* 383

S.

SALVIATI, *François.* 226
Sandrart, *Joachim.* 434
Sandro Boticello. 151
Saveri, *Roland.* 410
Schouarts, *Chriſtophe.* 364
Schut, *Corneille.* 401
Scorel, *Jean.* 364

Sebaſtien de Veniſe. 219
Ségre, *Gerard.* 400
Ségré, *Daniel.* 417
Signorelli, *Lucas.* 155
Spranger, *Barthelemi.* 372
Stefano de Florence. 136
Stella, *Jacques.* 472
Stenuik, *Henri.* 398
Stimmer, *Tobie.* 360
Stradan, *Jean.* 371
Sueur, *Euſtache le* 477

T

TAFFI, *André.* 130
Téniers, *David*, le Vieux. 413
Téniers, *David*, le Jeune. 420
Teſte, *Piétre.* 237
Timanthe. 115
Tintoret, *Jacques Robuſti*, dit le 261
Tintoretta, *Maria.* 266
Titien. 250
Torrentius, *Jean.* 410

V

LE Valentin.
Van-Deik, *Antoine.* 403
Van-Heem, *Corneille.* 420
Van-Eyk, *Jean* & *Hubert.* 334
Van-Houk, *Jean.* 414
Van Orlay, *Bernard.* 344
Van-Ort, *Adam.* 378
Vanius, *François.* 235

Varin. 451
Vaſari, *Georges.* 228
Vecelli, *François.* 260
Vecelli, *Horace.* 261
Ver-Mandre, *Charles.* 369
Ver-Meyen, *Jean Corneille.* 360
Vérocchio, *André.* 148
Verſcure, *Henri.* 437
Vignon, *Claude.* 491
Vouët, *Simon.* 453

Z

ZEUXIS. 109
Zuccre, *Tadée.* 227
Zuccre, *Fréderic.* 231

Fin des Noms des Peintres contenus en ce Volume.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Livre, intitulé, *Abregé de la Vie des Peintres, avec des reflexions ſur leurs Ouvrages, & un Traité du Peintre parfait; De la connoiſſance des deſſeins, & de l'utilité des Eſtampes* : & j'ay crû que cette Edition, où l'Auteur a mis la derniere main, & où l'on a pris ſoin de faire quelques additions, ſeroit plus agréable encore & plus utile au Public que toutes les Editions précedentes. Fait à Paris ce dixiéme de Fevrier 1715.

Signé, FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer un *Abregé de la Vie des Peintres, avec des Reflexions sur leurs ouvrages* ; Et un *Cours de Peinture par principes, composé par le sieur de Piles* ; s'il Nous plaisoir lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefeire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long

ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraïres de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur Voyſin, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes Ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion : Et nonobſtant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le 20 jour du mois de Mars, l'an de grace 1715, & de notre Regne le ſoixante-douziéme. Par le Roy, en ſon Conſeil. FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre, num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 924. num. 1172. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 29 Mars 1715. Signé ROBUSTEL, *Syndic.*

Aoi 1462000

CATALOGUE

Des Livres nouvellement imprimés à Paris chez JACQUES ESTIENNE, *Libraire, ruë Saint Jacques, à la Vertu.*

TRAITÉ sur la Priere publique, & sur les Diſpoſitions pour offrir les Saints Myſteres, & pour y participer avec fruit, *in douze*, grand papier; ſeptiéme Edition, 2. l.

—— le même, *in douze*, petit papier. 1. l. 15 ſ.

—— le même, *in dix huit*, grand papier, 1. l. 10.

—— le même, *in dix-huit*, petit papier, 1. l.

Lettres ſur divers ſujets de Morale & de Pieté, *par l'Auteur du Traité de la Priere publique*, troiſiéme Edition, *in douze*, grand papier, 1. l. 15. ſ.

—— le même, *in douze*, petit papier, 1 l. 10 ſ.

—— le même, *in dix-huit*, grand papier, Quatriéme Edition, 1 l. 5 ſ.

—— le même, *in dix-huit*, petit papier, 1 l.

Sentimens qu'il faut inſpirer à ceux qui s'engagent dans la profeſſion Religieuſe, *in douze*, 1 l. 10 ſ.

—— Methode & Pratique des principaux Exercices de Piété, par le même, *in douze*, ſeconde Edition augmentée de pluſieurs Exercices pour la Confeſſion & Communion. 1 l.

Conduite ſpirituelle pour les Novices, par le même, *in douze*, 2 l. 5 ſ.

Méditations ſur les plus importantes Veritez Chrêtiennes, & ſur les principaux Devoirs de la Vie Religieuſe, pour les Retraites de ceux qui ont embraſſé cet état. Nouvelle Edition, revûë & corrigée par l'Auteur, *in douze*, 2 l.

Exhortations aux malades & aux mourans, avec des conſiderations ſur les Devoirs des perſonnes qui ſont engagées par leur état à ſervir les malades dans les Hôpitaux, *in douze*, 1 l. 10 ſ.

Recueil de tous les Mandemens & Lettres Paſtorales de M. FLECHIER, Evêque de Niſmes, ſur divers ſujets; avec ſon Oraiſon funebre, *in douze*, 2 l.

—— Oeuvres mêlées, du même; contenant ſes Diſ-

cours, Complimens, Harangues, Poëſies Latines & Françoiſes, &c. *in douze*, 1 l. 5 ſ.

—— Lettres choiſies, du même, ſur divers ſujets; avec une Relation des Fanatiques, & des Réflexions ſur les mœurs du ſiécle, *in douze*, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

La Vie de Sainte Thereſe, tirée des Auteurs originaux Eſpagnols & des Hiſtoriens contemporains; avec un choix de ſes plus belles Lettres, pour ſervir d'éclairciſſement à l'Hiſtoire de ſa Vie, par M DE VILLEFORE, *in quarto*, 6 l.

Conferences Eccleſiaſtiques de Paris, où l'on concilie la Diſcipline de l'Egliſe avec la Juriſprudence du Royaume *ſur le Mariage*, & où l'on a ajouté les paſſages de l'Ecriture, des Conciles, des Peres, des Juriſconſultes; les Uz & Coûtumes de chaque Dioceſe, &c. Ouvrage non-ſeulement néceſſaire à tous Prêtres, Curez, Directeurs, Confeſſeurs, Avocats, &c. mais encore très-utile à toutes les perſonnes qui ſont engagées dans l'état du mariage, ou qui veulent s'y engager. Imprimées par l'ordre de Son Eminence Monſeigneur LE CARDINAL DE NOAILLES Archevêque de Paris, *ſeconde Edition*, revûë, corrigée & augmentée, & miſe dans un meilleur ordre que la premiere, *in douze*, 5 vol. 12 l. 10 ſ.

La Bibliotheque des Prédicateurs, qui contient les principaux ſujets de la Morale Chrêtienne, mis par ordre alphabetique, & dont chaque ſujet contient ſix Paragraphes, *in quarto*, 8 vol. 56 l.

—— Suite du même ſur les Myſteres de Nôtre-Seigneur J C. & de la Sainte Vierge, *in quarto*, 3 vol. *ſous la preſſe*.

Sacrifice perpetuel de Foi & d'Amour au Très-Saint Sacrement de l'Autel, par le R. P. GOURDAN, Chanoine Regulier de S Victor, *in douze*, 2 l.

Hiſtoire des premiers Solitaires d'Egypte; *ou* Lettres pour & contre, ſur la fameuſe queſtion: Si les Solitaires appellez Thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étoient Chrétiens; pour ſervir d'éclairciſſement à un Livre nouvellement imprimé, intitulé, *Philon, de la Vie contemplative*, in douze, 1 l. 10 ſ.

Inſtructions ſur divers ſujets de Morale pour l'éducation Chrétienne des Filles, *in douze*, 2 l.

Sermons ſur tous les Myſteres de Nôtre Seigneur J. C. & de la S. Vierge, par M. l'Abbé DU JARRY, *in douze*, 2 vol. } 8 l.

—— Panegyriques & Oraiſons funebres, *in douze* 2 vol. par le même. }

Explication du Cantique des Cantiques, par M. HAMON, revûë & corrigée sur le manuscrit, par M. NICOLLE, *in douze*, 4 vol. 8 l.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin correct à côté, des Notes historiques & critiques, *in douze*, 1 l. 10 s.

Les Fables de Phedre traduites en vers François, avec le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, *in douze*, 1 l. 10 s.

Cours de Peinture par principes, par M. DE PILLES; *in douze*, 2 l.

—— Abregé de la Vie des Peintres, avec des Réflexions sur leurs Ouvrages, & un Traité du Peintre parfait, de la connoissance des Desseins, & de l'utilité des Estampes, par M. DE PILLES, *Seconde Edition*, augmentée considerablement par l'Auteur; avec un Abregé de sa Vie, *in douze*, 2 l. 10 s.

Instructions en Vers mis en air pour les Religieuses, par le R. P. GUIBERT P. D L. seconde Edition, augmentée de plusieurs Instructions, *Brochure in douze*, 8 s.

La Morale Chrétienne, par feu Messire ANTOINE GODEAU Evêque de Vence, à l'usage des Curez, &c. *in douze*, 3 vol. 7 l.

—— Lettres choisies, du même; sur divers sujets, *in douze*, 1 vol. 2 l. 5 s.

Moralis Christiana ex Scriptura Sacra, Traditione, Conciliis, Patribus & Insignioribus Theologis excerpta, Auctore JACOBO BESOMBES, *in* 12, 8 vol. 12 l. 10 s.

Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les Modeles de l'Antiquité, publiées ci-devant sous le titre d'*Oeuvres posthumes de M. de Mancroix* 2 l.

Les Catilinaires de Ciceron, avec le Latin a côté, & des Remarques. Seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, *sous presse*.

L'Oraison pour Marcellus, du même, *Brochure*, 4 s.

P. D. Huetii Episcopi Abrincensis Carmina, in 12 1. l. 10 s.

Le Guide des Comptables, ou Maniere de rediger soi-même toutes sortes de comptes, suivant l'hypotese de la Recette, de la Dépense, & de la Reprise, par le Sieur BERNARD D'HENOUVILLE, *in octavo*, 1 l. 10 s.

Traité des Excommunications, divisé en deux Parties, par M. l'Abbé D. P. *in douze*, 2 l. 10 s.

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Ceremonial; avec un Discours sur ce qu'on appelle Usage,

dans la Langue Françoiſe, par M. DE GRIMAREST ; *in douze*, 1 l. 10 ſ.

Le Prince Kouchimen, Hiſtoire Tartare. Et Dom Alvar del Sol, Hiſtoire Napolitaine, *in douze*, 2 l.

Hiſtoires de Pieté & de Morale, par M. l'Abbé DE CHOISY de l'Academie Françoiſe, *in douze*, 2 l.

Joſeph, Tragedie en Vers, par M. l'Abbé GENEST, *in octavo*, 1 l.

Démonſtration de l'Exiſtence de Dieu, tirée de la connoiſſance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus ſimples, par Monſeigneur l'Archevêque Duc de Cambrai. Seconde Edition, *in douze*, augmentée d'une Refutation du Syſtême de Spinoſa, 1 l. 15 ſ.

Suite des Jugemens des Sçavans de M. BAILLET, *ou* Jugemens des Sçavans ſur les Auteurs qui ont écrit de la Rhetorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur de Rhétorique, *in douze*, 1 vol. 2 l. 5 ſ.

Eſſai d'Exhortations pour les états differens des malades, dont les Confeſſeurs & les Fidelles pourront ſe ſervir utilement ; avec un Recueil d'Actes & Aſpirations propres aux Agonizans : Et un Examen général ſur tous les pechez de chaque état, pour aider aux malades à faire une Confeſſion genérale, *in douze*, 2 vol. 3 l. 5 ſ.

Propoſitions importantes ſur l'Homme, avec leurs dépendances.

I. Propoſ. L'Homme eſt plus que matiere & corps.

II. Propoſ. L'Homme eſt compoſé de deux parties, qui bien que differentes eſſentiellement, ne ſont neanmoins qu'un Homme par leur étroite union.

III. Propoſ. L'Homme & le Monde ont eû un commencement.

IV. L'Homme mortel ſelon ſon corps, eſt immortel ſelon ſon ame, vol. *in quarto*, 6 l.

Propoſitions importantes ſur la Religion, avec leurs dépendances, *in quarto*, 8 l.

I. Propoſ. Dieu eſt. *Contre l'Atheiſme.*

II Propoſ Dieu eſt un. *Contre l'Idolatrie.*

III. Propoſ. La Religion du Deiſme.

IV. Propoſ. Les Caràcteres de la véritable Religion.

La Mechanique du feu, *ou* l'art d'en augmenter les effets, & d'en diminuer la dépenſe. Premiere Partie ; contenant le *Traité des nouvelles cheminées* qui échauffent plus que les cheminées ordinaires, & qui ne ſont point ſujettes à fumer. Par M. GAUGER *in douze*, *fig.* 2 l. 10 ſ.

Retraite annuelle formée ſur des Modeles de l'Ecriture,

Sainte, &c. avec des Reflexions sur la Loi Evangelique, & le renouvellement du Baptême, *in douze*, 2 l. 5 s.

Les Lettres d'Héloïse & d'Abaïlard, mise en Vers François par le Sieur P. F. G. DE BEAUCHAMPS, *in octavo*, 10 s.

M. F. Quintiliani Institutiones oratoriæ, cum notis à D. ROLLIN, *in douze*, vol. 4 l. 10 s.

Propositions importantes sur la Religion, avec leurs dépendances, *in quarto*, 8 l.

L'Eloquence Chrétienne dans l'idée & dans la pratique, *in quarto*, 4 l.

Nraison funebre de Messire François d'Aligre, Abbé de Saint Jacques de Provins, prononcée dans l'Eglise de cette Abbaye le 16 Avril 1712. par le R. P. LENET, Chanoine Régulier de cette Maison, *in quarto*, 1 l.

Odes Sacrées sur les plus importantes verités de la Religion & de la Morale, avec deux Discours en vers, Et une Lettre de JEAN PIC, Prince de la Mirandole, &c. sur la maniere de bien vivre: Par M. B** *in octavo*, 2 l.

Livres provenans des fonds de Librairie de Mrs. Elie Josset, & Guillaune Desprez; & qui sont en grand nombre chez Jacques Estienne.

L'Imitation de J. C. avec des Reflexions, & l'Ordinaire de la Sainte Messe en Latin & en François, par M. LE TOURNEUX, *in douze*, 2 l.

——— La même, *in vingt-quatre*, 1 l.

——— *du même.* Explication Litterale & Morale sur l'Epitre de S. Paul aux Romains, *in douze*, 1 l. 10 s.

——— *du même.* Lettres à quelques personnes de la Religion Prétenduë Reformée, pour les exciter a rentrer dans l'Eglise Catholique, & pour répondre à leurs difficultés, *in douze*, 1 l.

——— *du même.* Explication des parties & des ceremonies de la Messe, avec l'Ordinaire en Latin & en François, & des Prieres du matin & du soir, *in dix-huit*, grosse lettre, 15 s.

——— le même, *in dix-huit*, petite lettre, 12 s.

On trouvera chez le même Libraire divers autres Livres sur toutes sortes de sujets, tant de France que des Païs étrangers.

AOI 1962000

Aos 1462 000